

**PROCÈS D'ALIÉNATION DE L'INTELLECTUEL DANS LES
ROMANS SUB-SAHARIENS FRANCOPHONES : *XALA D'O.*
SEMBENE, LE PACTE DE SANG DE P.N. NKASHAMA ET
L'HISTOIRE DU FOU DE M. BETI**

**DENOUNCING THE ALIENATION OF THE INTELLECTUAL
ELITE IN SUB-SAHARAN FRANCOPHONE NOVELS: *XALA BY O.*
SEMBENE, LE PACTE DE SANG BY P. N. NKASHAMA, AND
L'HISTOIRE DU FOU BY M. BETI**

by

SAMUEL BEYA NTITA

Student n° 488-308-36

UNIVERSITY OF SOUTH AFRICA

PROMOTER: PROF NAÒMI MORGAN

MAY 2019

DÉDICACE

À ma femme Maguy Ndaya Mukendi et à mes enfants

Jean-Marc Beya, David Beya et Bérénice Beya

Je dédie cette thèse

DÉCLARATION

Student n° 48830836

I declare that Denouncing the alienation of the intellectual elite in sub-Saharan Francophone novels: *Xala* by O. Sembene, *Le pacte de sang* by P. N. Nkashama, and *L'Histoire du fou* by M. Beti is my own work and that all the resources that I have used or quoted have been indicated and acknowledged by means of complete references.

Date:

Full names: Samuel BEYA NTITA

Signature:

REMERCIEMENTS

Qu'autour de moi soient remerciés :

- Ma promotrice de thèse, la dame de grande culture, généreuse de son savoir autant que rigoureuse dans sa méthode, Professeur Naòmi Morgan. Par son écoute attentive et ses conseils, elle a su m'insuffler la confiance nécessaire à la conduite de ce travail. Je ne saurais cependant remettre à une autre fois de dire l'estime que j'ai pour elle pour avoir largement contribué à la correction de la thèse et pour m'avoir fait profiter de sa grande expérience et de sa bienveillante collaboration qui n'ont cessé d'alimenter en profondeur ma recherche et de la contrôler par de prudentes mises en garde ;
- Elisabeth Pretorius, Professeur en charge du « High Degree Committee », pour sa générosité et la grande patience dont elle a su faire preuve malgré ses charges académiques et professionnelles. Nos échanges furent toujours bénéfiques et il serait injuste de ne pas souligner sa collaboration, elle qui a toujours eu la patience de m'entendre et de me redonner confiance ;
- Madame Hélène Du Preez, pour ses conseils qui m'ont rappelé que la littérature n'est pas seulement art, mise en forme, rhétorique, jeux du signifiant, mais qu'elle est aussi valeur et engagement ;
- Margarethie Bredenkamp et Corrie Geldenhuys pour leur travail de qualité qui a donné du poids à ma thèse ;
- Ma famille et mes amis qui, par leurs prières et leurs encouragements, m'ont aidé à surmonter tous les obstacles ; ainsi que tous mes amis, notamment documentaristes et bibliothécaires, qui, par leurs contributions diverses, ont soutenu cette thèse, et, tout spécialement, Mr Cohen, Mrs Joyce et Mrs Refilwe dont la délicatesse et le sens pédagogique m'ont permis de gérer l'outil informatique tout le long de la rédaction ;
- Enfin, nous tenons à remercier toutes les personnes qui ont participé de près ou de loin à la réalisation de ce travail.

RÉSUMÉ

Au lendemain des indépendances africaines, les écrivains tentent de dénoncer, sinon l'aliénation des intellectuels, du moins ce que le peuple désignait sous ce terme dans les ex-colonies françaises et belges. Le recours fréquent, dans la construction du récit, à la thématique de la faute de l'intellectuel se présente comme résultat d'un manquement au rôle qui lui revient. Pour mener à bien notre enquête, la théorie utilisée est l'Analyse de contenu thématique (A.C.T.) de Pierre Lannoy. Ce modèle aidera à cerner tout ce qui menace l'équilibre de l'édifice social. Cependant l'étude de l'aliénation des intellectuels a montré que l'émergence d'une crise semblable relève d'une série de causes complexes. Sa compréhension fait appel à de multiples champs scientifiques : sociologie, psychologie, économie, [...] La seule solution est le compromis pour tous. C'est une vaine prétention que de vouloir établir ici un bilan exhaustif : l'étude de l'image de l'intellectuel ne peut qu'être évolutive.

Mots clés : aliénation, évolué, intellectuel, négritude, colonisation, thématique, A.C.T., *Xala*, *Le pacte de sang*, *L'histoire du fou*, O. Sembene, P.N. Nkashama, M. Beti

ABSTRACT

In the aftermath of African independence, writers tried to denounce, if not the alienation of intellectuals, at least what people meant by this term in the former French and Belgian colonies. Frequent recourse to the theme of the fault of the intellectual in the construction of the narrative is presented as the result of a failure to fulfil the role that was assigned to him. To carry out our investigation, the theory used is Pierre Lannoy's Thematic Content Analysis (T.C.A.). This model will help to identify anything that threatens the balance of the social edifice. However, the study of the alienation of intellectuals has shown that the emergence of a similar crisis is due to a series of complex causes. Its understanding involves multiple scientific fields: sociology, psychology, economics, [...] The only solution is compromise for all. It is a vain claim to want to establish an exhaustive assessment here: the study of the image of the intellectual can only be evolutionary.

Key words: alienation, evolved, intellectual, negritude, colonization, (set of) themes, T.C.A., *Xala*, *Le pacte de sang*, *L'histoire du fou*, O. Sembene, P.N. Nkashama, M. Beti

TABLE DES MATIÈRES

DÉDICACE	I
DÉCLARATION.....	II
REMERCIEMENTS	III
RÉSUMÉ	IV
ABSTRACT.....	V
AVANT-PROPOS.....	1
INTRODUCTION GENERALE	3
CHAPITRE 1 : ORIENTATION DE LA THÈSE.....	10
1.1 INTRODUCTION.....	10
1.2 CONTEXTE SOCIO-CULTUREL	11
1.2.1 L'Europe exerce sa fascination sur les jeunes africains	12
1.2.2 Prise de conscience de l'aliénation par les Africains	15
1.2.3 La réaction des écrivains	18
1.3 DÉCLARATION DU PROBLÈME	20
1.4 PROBLEMATIQUE ET SON IMPORTANCE.....	21
1.5 BUT DE LA RECHERCHE.....	23
1.6 MOTIVATION DE LA RECHERCHE	24
1.7 APERÇU GÉNÉRAL DE LA MÉTHODOLOGIE.....	27
1.8 OJECTIFS DE LA RECHERCHE	29
1.9 LIMITES DU SUJET	31
1.10 DÉLIMITATIONS.....	32
1.11 DÉFINITION DES TERMES CLÉS.....	34
1.12 RÉSUMÉS DES CHAPITRES	42
CHAPITRE 2 : LA REVUE DE LITTÉRATURE.....	47
2.1 INTRODUCTION.....	47
2.2 LE CORPS DE LA REVUE DE LA DOCUMENTATION	50

2.2.1	Première phase : le roman colonial comme source de l'aliénation des intellectuels.....	50
2.2.2	Phase 2 : La dénonciation de la littérature coloniale et de sa politique de l'assimilation	54
2.2.3	La revendication d'une écriture propre aux Africains.....	69
2.2.4	L'aliénation des écrivains quant à leur ignorance de la langue maternelle	75
2.2.5	Les écrivains et la référence à la culture européenne	80
2.2.6	Dénonciation de l'aliénation par l'affirmation de la dignité féminine	84
2.2.7	Dénonciation de l'aliénation des traditionalistes ou des conservateurs	85
2.3	CONCLUSION.....	87
CHAPITRE 3 : MÉTHODE ET PROCÉDURES DE LA RECHERCHE		91
3.1	INTRODUCTION.....	91
3.2	PERSPECTIVE DE RECHERCHE.....	93
3.3	CONCEPTION DE LA RECHERCHE.....	95
3.4	LES RAISONS DE LA SELECTION DE CETTE METHODE	97
3.5	FORCES ET LIMITES DE L'A.C.T.	99
3.6	POPULATION ET ÉCHANTILLON.....	102
3.7	QUESTIONS DE RECHERCHE	102
3.8	LES ÉTAPES D'UNE ANALYSE THÉMATIQUE	103
3.8.1	Objectif d'une analyse thématique.....	103
3.8.2	Les étapes d'une analyse thématique	104
3.9	PRÉSENTATION DE LA MÉTHODE	105
3.9.1	La recherche par des formes d'entrées ou des extraits de texte	105
3.9.2	Difficultés.....	105
3.9.3	Remèdes	106
3.9.4	Extraits et listes de corrélats.....	106
3.10	MÉTHODOLOGIE DE TRAVAIL	108
3.10.1	Le thème, le corpus et les corrélats	108
3.10.2	L'analyse lexicale simplifiée.....	109
3.10.3	Traitement des données qualitatives.....	109
3.10.4	Traitement sémantique des données.....	110
3.10.5	Analyse empirique.....	110
3.11	VALIDATION DES RÉSULTATS	111

3.11.1	Nature des symboles.....	113
3.11.2	Étude des facteurs du modèle.....	113
3.11.3	Utilisation de la méthode.....	114
3.11.4	Remarques finales	115
3.12	ÉVALUATION SOMMAIRE DES RÉSULTATS	115
3.13	ÉTUDE PILOTE.....	116
	CHAPITRE 4 : PRÉSENTATION ET ANALYSE DES RÉSULTATS	121
4.1	INTRODUCTION.....	121
4.2	PRÉAMBULE	122
4.3	PROCÉDURE	123
4.4	LES ŒUVRES ET LEURS AUTEURS	124
4.4.1	<i>Xala</i> (1973) de Sembene Ousmane	124
4.4.2	L'histoire du fou (1994) de Mongo Beti	135
4.4.3	<i>Le pacte de sang</i> (1984) de P.N. Nkashama.....	150
4.5	RÉSUMÉ ET TRANSITION AU CHAPITRE 5	169
	CHAPITRE 5 : DISCUSSION ET INTERPRÉTATION DES RÉSULTATS	171
5.1	INTRODUCTION.....	171
5.2	RÉSUMÉ DES RÉSULTATS	173
5.2.1	La notion de l'intellectuel	173
5.2.2	L'intégration des concepts de compétence et de pratique réflexive dans le monde du travail.....	181
5.3	DISCUSSION DES RÉSULTATS.....	188
5.4	IMPLICATIONS PRATIQUES	194
5.4.1	Le chômage des jeunes diplômés	195
5.4.2	La suspension des salaires.....	196
5.4.3	Des violations des droits de l'homme	196
5.4.4	La gestion du pays par des membres de famille non-qualifiés.....	197
5.5	IMPLICATIONS POUR D'AUTRES RECHERCHES	199
5.6	RELATION DES RÉSULTATS A LA THÉORIE	200
5.7	LIMITES.....	203
5.8	SOMMAIRE.....	204
5.9	CONCLUSION.....	207

CHAPITRE 6 : CONCLUSION GÉNÉRALE	211
---	------------

AVANT-PROPOS

Prendre pour titre d'une thèse « Procès de l'aliénation de l'intellectuel noir francophone » relèverait sans doute de la naïveté et même de la présomption, si on ne proposait pas ici une mise en place de quelques idées sinon toujours reçues, du moins largement répandues. J'ajoute que le panorama de la notion de l'aliénation risque d'être très incomplet et faussé dans ses perspectives : notre domaine de travail est d'abord la littérature négro-africaine. Si je me suis intéressé à la notion d'aliénation et à la façon dont celle-ci affecte la société africaine, c'est dans les limites étroites fixées par cette discipline.

Au sens où on l'entend aujourd'hui, la notion d'aliénation centrée sur la classe des intellectuels prend des connotations beaucoup plus riches. Les mœurs au lendemain des indépendances se sont beaucoup éloignées de la fonction sociologique fondamentale des traditions africaines, à savoir un système caractérisant un individu ou une communauté et non jouant le rôle d'une étiquette. Même si le milieu familial ou l'entourage ont un rôle remarquable dans la formation des habitudes d'une collectivité, il reste qu'un équilibre ou déséquilibre particulier entre ces facteurs d'ordre psychologique, social, culturel, caractérise chacun de nous à un moment particulier de l'histoire et ces facteurs influent sur la vie communautaire. Ces facteurs influent en fait de façon souvent déterminante et, en tout cas, dans les proportions qui sont loin d'être aussi négligeables. La conclusion normale de telles constatations et hypothèses est que l'analyse doit tenir compte de ces éléments et choisir la méthode en fonction d'elles en vue d'avoir des jugements plus équilibrés.

Deux observations pour clore ce préambule. La première revient sur le chapitre des méthodes et la théorie utilisée pour souligner que, bien évidemment, on ne saurait prétendre qu'il y ait une méthodologie appropriée pour rendre compte de la notion d'aliénation. Cela n'est ni possible ni souhaitable, même si certains choix peuvent paraître plus adaptés que d'autres. Déjà, le terme « méthodologie » évoque des connotations scientifiques tandis qu'en littérature nous sommes dans le domaine de l'imaginaire, ou encore mieux, de l'art. Une analyse qui permet d'expliquer la manifestation de certains faits culturels qui dessinent le paysage culturel et social contemporain s'avère capitale. Elle nous permet de comprendre

comment la nouvelle génération d'écrivains s'inscrit dans le contexte actuel et comment elle se positionne par rapport à l'héritage culturel africain.

La deuxième observation : dans certains pays africains, cette aliénation varie grandement ; ailleurs encore c'est tout juste si on peut en parler. Nous ne tiendrons compte ici que de l'état de la réflexion dans les pays où l'évolution récente a été la plus nette et la plus judicieuse. Il est clair dès lors que, pour l'analyse d'une notion comme l'aliénation, on ne s'appuiera pas seulement sur la littérature surtout lorsque le domaine d'activités évoqué par le roman fait partie d'une des disciplines des sciences humaines : psychologie, sociologie, droit, etc., toutefois on ne sortira pas du cadre tracé par la littérature. Pour répondre à cette préoccupation, notre attention sera portée sur l'analyse thématique parce que le choix de ces trois auteurs n'est pas fonction de l'origine des écrivains mais fonction de la similarité de leur vision du monde. Celle-ci permet d'entrevoir les éléments d'une démarche créative et existentielle commune. Posant la problématique de l'aliénation de l'intellectuel, volontaire ou forcée, les trois œuvres construisent des individualités qui s'engagent dans des rapports toujours conflictuels avec l'altérité sociale. Placés dans le contexte de la littérature postcoloniale, l'analyse des trois romans mise en rapport avec d'autres créations littéraires récentes ou même antérieures à leur parution, permettra de comprendre l'extension de l'innovation proposée par ces auteurs.

INTRODUCTION GENERALE

Il est vrai que, dans le contexte africain, le romantisme « social » a été senti comme la voie royale. Le modèle aristocratique, relatif à l'organisation et à l'exercice du pouvoir dans une société organisée, si important pour l'intellectuel d'alors et d'aujourd'hui est crucial pour peindre les personnages. Aussi nettement prégnant que le modèle religieux, il a généralement servi de repères à toutes les générations d'Africains instruits. Nous concevons combien un tel aveu a dû coûter aux nouvelles générations d'écrivains. C'est aux intellectuels qu'il appartient de montrer la route, de mettre de l'ordre dans le chaos de l'acculturation et de ramener à la liberté ceux y sont asservis. C'est souvent par eux que passent les grandes décisions touchant l'avenir de la communauté. Les écrivains africains, pour ainsi dire, vont assumer alors leurs responsabilités. Ayant passé tant de temps avec la nouvelle bourgeoisie composée des élites noires au pouvoir et les autres classes sociales, ils ne cachent pas leur sympathie pour l'espérance de celles-là ni leur impatience devant l'injustice dont elles sont victimes aujourd'hui, écrasées qu'elles sont par la galaxie aristocratique de leurs pays respectifs. Aux prises avec les problèmes d'aliénation des élites intellectuelles, de leur révolte ou de leurs comportements antisociaux, les écrivains ont d'abord besoin d'être écoutés.

Le mythe de la civilisation occidentale comme modèle et comme absolu, enseigné dans toutes les écoles à travers l'Afrique noire d'expression française (Hardy 1919 : 4), s'effritait déjà à partir du moment où les premiers étudiants noirs ont mis leur pied sur le continent européen. La première illusion est celle de l'intellectuel « évolué », qui s' imagine pouvoir arriver à bout de tout obstacle, aidé par ses seules connaissances livresques. Preuve que nos trois romans se sont évertués à camper à travers le personnage de l'intellectuel les dangers d'un idéalisme foncier, un peu borné. Cet entêtement à vouloir négliger le savoir-faire des autres (collègues, anciens, compatriotes, homologues, etc.) au nom d'une évolution relevant de l'utopie qui, par ses calculs, permettrait de maîtriser le hasard, se double d'une certaine mégalomanie : son ambition n'est pas, en effet, de réussir comme intellectuel, mais de faire fortune. C'est la raison pour laquelle ses projets, difficilement réalisables s'ils eussent été

plus raisonnables, du fait de l'absence du conseil des autres sont condamnés par avance. Pire : la mort du héros à la fin du roman, est une conséquence plus ou moins directe de son incapacité à s'avouer vaincu par la fatalité, c'est-à-dire à voir les faits contredire ses calculs.

À partir de ce moment, donc, et d'une voix de plus en plus forte, des auteurs noirs critiquent l'intellectuel, accusent ses erreurs et revendiquent le droit d'être eux-mêmes, c'est-à-dire d'être désaliénés. Malgré ce discours, les préjugés racistes sur la culture, la morale, l'intelligence des Noirs ont surtout causé le complexe d'infériorité chez beaucoup d'intellectuels qui en sont victimes même de nos jours. Le parallélisme que nous propose Marcel Mangwanda (2009 : 25) est quelque peu sarcastique mais malheureusement souvent exact : « Ils font penser à la fois aux masques comiques *tundu* par leur façon de singer leurs maîtres étrangers et aux masques *minganji* par leur intolérance ». C'est de cette façon que les auteurs africains pensent pouvoir mieux analyser et mesurer les cicatrices laissées par l'action coloniale. Ils cherchent ainsi à comprendre davantage la sensibilité exacerbée et la surprenante agressivité qui caractérisaient la littérature négro-africaine depuis ses débuts. Après tout, les auteurs comiques parmi eux ne sont-ils pas ceux qui ont la vision la plus noire des hommes, puisqu'ils font rire de leurs défauts ? Ils utilisent, pour l'occasion, un récit à la première personne, qui peut, de surcroît, produire l'illusion d'un récit véridique, et en tout cas vécu sur le moment même : « J'adhérais, moi aussi, inconsciemment, dois-je l'avouer [sic], à cette vision du drame des sociétés africaines » (Beti 1994 : 16).

Ce que tous les écrivains réclament, indépendamment de tout parti pris, ce n'est pas le rejet de tout ce que l'Europe a apporté ni le retour des Africains à l'existence précoloniale repliée sur elle-même, ni non plus d'avoir un monde à part loin de toutes les autres influences étrangères (Kesteloot 1970 : 7). Au contraire, on dira alors que derrière leurs contestations, il apparaît un désir de réconciliation plus large, plus universelle qu'Alioune Diop exprime de la sorte : « ... afin de recréer avec tous un monde fraternel de paix et de compréhension mutuelle » (Diop, in Kesteloot 1970 : 19). Mais ce n'est qu'à partir du moment où les Noirs, cessant de vouloir ressembler aux Blancs, se reconnaissent et s'acceptent comme « nègres », avec toutes leurs déterminations historiques, psychologiques, sociales et politiques, avec ses lacunes, etc. qu'ils peuvent comprendre les problèmes de leur race et parler valablement en

son nom. Cette constante culturelle, à laquelle s'ajoute une dimension historique – un ensemble d'avatars que les peuples noirs ont copié servilement en s'identifiant à l'Européen et en reniant d'être « nègre » (*Ibid.* : 44) constitue une donnée qui sert de base à notre thème : « Dénonciation de l'aliénation de l'intellectuel noir africain ». Au fait, que veut-on dire, qu'a-t-on dans l'esprit quand on parle d'aliénation ? Pourquoi la confusion entoure-t-elle ce mot ? Qu'est-ce qu'elle revêt comme connotations ? En littérature négro-africaine, et particulièrement dans les romans du corpus, l'aliénation est associée à l'image de l'intellectuel et de ceux qui ne s'acceptent pas en tant que tels. En bref, elle ne serait autre chose que la manière d'être, que l'habitus de « l'homme intellectuel » dans les romans du corpus.

Je me suis efforcé, pour ma part, de m'éloigner de toutes les autres significations données au terme « aliénation » dans les autres disciplines des sciences humaines. Plus précisément, je me suis donné pour tâche d'analyser et d'expliquer un certain nombre de faits associés à l'usage du mot aliénation dans la littérature négro-africaine. Citons d'abord parmi ces faits, une contradiction généralement ressentie : d'une part, tout le monde s'accorde à associer à la notion d'aliénation des notions comme « l'intellectuel africain est un singe imitant servilement son maître européen », « l'intellectuel africain est un homme à mi-chemin, ni Africain, ni Européen », « l'intellectuel est un ardent défenseur de la cause étrangère », « l'aliénation quant à l'usage de la langue française », etc. L'existence de ces associations ou expressions montre que la notion d'aliénation possède bien, au moins à un niveau général, une signification claire et qu'on pourrait en donner une définition susceptible d'entraîner le consensus.

D'autre part, un fait incontestable et remarquable est le caractère polysémique de la même notion d'aliénation : plusieurs personnes contesteraient qu'elle revête autant de significations différentes qu'il est d'auteurs pour l'employer. Mais comment justifier, dans ce cas, l'existence d'un terme ou d'une expression unique ? Dans le développement de notre travail, nous prendrons des faits pour acquis. Nous admettrons donc que la notion d'aliénation évoque un certain nombre de ces notions et d'associations que tout le monde s'accorde à lui associer. Nous admettrons aussi que les usages du mot aliénation sont fréquemment

homonymiques. Nous reconnâtrons en même temps que la signification de la notion d'aliénation ne peut être cernée que par l'ensemble de ses associations et oppositions. Ces faits apparemment contradictoires étant reconnus, la question à laquelle nous tenterons de répondre est la suivante : existe-t-il une définition de la notion d'aliénation qui puisse les expliquer ? Ces remarques nous conduisent en même temps à la question suivante : par quels moyens juger de la validité du phénomène d'aliénation menée selon les perspectives définies ?

La réponse est simple : il faut que cette analyse soit comprise dans une théorie expliquant de manière aussi convaincante et satisfaisante que possible les faits d'ordre linguistique et cognitif dont nous avons parlé plus haut. Ainsi, une analyse convenable devrait expliquer que la notion d'aliénation entraîne l'évocation de ces associations que nous appelons, pour être précis, des expressions, des extraits de phrases ou des sous-thèmes. Elle devrait expliquer l'existence d'associations homonymiques. Elle devrait donc permettre de mieux comprendre pourquoi on parle de « l'intellectuel aliéné » au sens des écrivains africains (Kesteloot, *Négritude et situation coloniale* 1970) ; Samba Gadjigo, *École blanche : Afrique noire*, 1990) ; du poids de l'école blanche, au sens de Jean-Claude Blachère (*Négritudes : Les écrivains d'Afrique noire et la langue française* 1993) ; de la littérature de contestation au sens de Jacques Chevrier (*Littératures d'Afrique noire de langue française* 1999), etc. En outre, si la méthode que nous proposons pour rendre compte de la notion d'aliénation en littérature peut être aisément décrite dans son principe, il n'en résulte pas moins que son application soit elle-même aisée.

Devant de telles questions, seuls deux types de théories sont, à notre sens, possibles. La première est illustrée par Pierre Lannoy intitulée « *L'analyse de contenu thématique (A.C.T.)* (2012) ». Et la deuxième est l'analyse de Bernard Fallery et Florence Rodhain (« Quatre approches pour l'analyse de données textuelles : lexicale, linguistique, cognitive, thématique » 2007). En formulant ainsi en 2012 sa théorie, Pierre Lannoy inscrit la littérature et les sciences sociales dans une perspective d'objectivation, caractéristique des sciences de la nature. Sa méthode s'applique sur tout type de matériau signifiant : textes, discours,

entretiens, images, œuvres musicales, etc. Ceci nous amène à la justification du titre de notre thèse.

Ces termes « aliénation », « dénonciation », « intellectuel », « africain », etc. sont le produit d'une gestation historique traversée d'hésitations, de retraductions, de conflits d'interprétation. Pour les maîtriser, en tant que chercheur, nous devons nous poser et résoudre en peu de temps des questions discutées pendant des décennies, voire des siècles. Rouvrir ces débats ne relève pas d'une curiosité érudite de notre part, ajoutée comme un supplément à l'acquisition de techniques appropriées et formalisées pour répondre au phénomène imaginaire comme celui de l'aliénation de l'intellectuel, mais fournit un cheminement et une aide au processus de compréhension et d'apprentissage. Ce travail a été conçu avec cette intention. Analyser ces notions permet d'esquisser, en retraçant des controverses et des débats anciens, un espace des articulations entre les faits historiques et leurs usages dans le débat social actuel.

Mais nous n'en admirons que plus la religion de la vérité pratiquée par nos auteurs : l'aliénation des intellectuels, le chômage des jeunes, l'inflation, la pauvreté, la dépravation des mœurs ... tous ces sujets et leurs représentations constituent des points d'appui pour décrire des situations économiques, dénoncer des injustices sociales, justifier des actions politiques. Ils sont inscrits dans les usages routiniers qui contribuent à asseoir la réalité du paysage décrit en fournissant des images stables et largement acceptées pour exprimer le débat. Mais cet usage implique un paradoxe. En tant que références, ces sujets doivent être perçus comme indiscutables et vrais. Comment, dès lors, penser un débat portant précisément sur ces notions ? Comment débattre sur un terrain aussi visqueux que celui des idéologies ? Ces questions sont souvent soulevées dans des contextes de dénonciation. Ces données mentent-elles ? Quel est le nombre réel de chômeurs ? Quel est le vrai taux d'aliénation ? Références du débat, ces mesures sont aussi objets de débats.

La seconde illusion dépeinte par nos auteurs est celle d'une représentation là encore trop idéale du monde matériel. À cet égard, *L'histoire du fou* (Mongo Beti) et *Le pacte de sang* (Nkashama 1984) apparaissent comme une sorte de conclusion sur le regard que les trois

auteurs ont porté sur leurs compatriotes, regard qui paraît avoir évolué avec le temps et nous semble symptomatique d'une vision assez pessimiste des comportements humains. Pius Nkashama, en fait, n'hésite guère à fustiger l'étroitesse d'esprit des élites intellectuelles, leur égoïsme et leur méchanceté. Dans *Le pacte de sang* (1984), ces défauts conjugués amènent les malheureuses religieuses catholiques, Josiane et Sanga, à commettre l'irréparable. Les mobiles des rancunes entre les membres du clergé, entre collègues appartenant ou non à la même administration, sont présentés dans ce texte comme les plus divers – querelle remontant à l'époque des services militaires, la création de la nouvelle congrégation, le tribalisme ou régionalisme, l'inaptitude de l'autorité établie – et aussi les plus absurdes. Ces querelles peuvent même prendre un caractère héréditaire, quasi-séculaire : « selon la coutume des hauts dignitaires » (Betí 1994 : 52).

Tout aussi négatifs – à quelques exceptions près – sont les piquants portraits que trace Mongo Beti. Si les autres intellectuels ne sont pas sages et laissent faire les autorités publiques, la responsabilité leur incombe, car ils cultivent eux-mêmes un tempérament et des goûts incompatibles avec la sagesse et la science. En plus, il n'hésite pas à mettre en scène des conflits plus actuels résultant de la confrontation des générations et du choc entre tradition et modernité. Sans oublier la critique des traditions africaines, il évoque également les intrigues matrimoniales dans *L'histoire du fou* (1994), symbole et enjeu de la lutte qui oppose les conservateurs villageois à une jeunesse rebelle, désireuse de s'affranchir de leur encombrante tutelle.

La prise de conscience, tardive mais réelle par El Hadji, le héros du roman *Xala* de Sembene Ousmane, de l'injustice commise à l'égard des délinquants et des autres membres de sa communauté, n'est pas seulement un langage ou une forme d'exigence superficielle, elle est la revendication d'une nouvelle conception de l'élite qui met au-dessus du savoir livresque l'intelligence sensible d'un esprit cultivé. Il n'empêche que cette période, de 1960 à 2000, et même jusqu'à présent, est particulièrement propice à notre étude. La réflexion sur l'aliénation des élites intellectuelles africaines, sur leur place dans la société, le débat qui s'instaure autour de leurs personnes au sujet de la culture africaine, se retrouvent-ils dans la littérature négro-africaine et sous quelles formes ? L'importance du discours sur l'aliénation

ne tient pas seulement à sa quantité mais surtout à sa qualité. Sous-jacente à l'aspect descriptif, la réflexion doit constituer un écart suffisant avec la norme de la société de référence pour avoir valeur critique. La mise en scène de l'intellectuel doit signifier une réflexion sur sa condition, sa nature et au-delà, sur la nature humaine.

En définitive, nous allons démontrer que l'évolution des mentalités se fait lentement. En dépit de cette dégradation, les Africains peuvent utiliser leur « grande » sensibilité pour affiner leur entendement et cultiver leur raison de façon systématique par l'étude des autres cultures et de leurs littératures. C'est ce désir d'accéder à une forme d'intelligence éminemment rationnelle qui sera pour eux une bouée de sauvetage. Si les Africains eux-mêmes participent à cette volonté de progrès qui a animé le XX^e siècle jusqu'à présent, cette effervescence qui va de pair avec celle, plus générale et ancienne, de la crise de conscience européenne des Lumières, qui a atteint son point culminant à la Révolution (Coulet 1967 : 5), l'émergence d'une conscience nationale ne se trouvera donc pas arrêtée en ne mettant pas ainsi une limite pour de prochaines enquêtes.

CHAPITRE 1 : ORIENTATION DE LA THÈSE

1.1 INTRODUCTION

L'ère postcoloniale semble placée sous le signe de la crise en Afrique noire francophone : crise des valeurs morales, crise des valeurs éducatives, crise dans le mariage, crise de l'intelligence, etc. La littérature des lendemains des indépendances, qui est elle-même une littérature en état de crise, se fait l'expression de cette crise de l'esprit. Comme le disait Frantz Fanon (1965 ; 124) des Antillais : « Jusqu'en 1940 aucun Antillais n'était capable de se penser nègre ... » L'Africain francophone subsaharien est confronté à cette même conception cyclique, répétitive, analogique du temps qui déduit de circonstances similaires les mêmes effets.

Cette crise de l'esprit, dénoncée par Frantz Fanon (1965), se manifestait déjà avant les indépendances. Albert Memmi (1995 : 57) la décrit comme un « drame commun du reste à tous les francophones, terrorisés par Paris comme le sont aussi les provinciaux de l'Hexagone ». Ce drame a un nom : l'aliénation des intellectuels noirs francophones. Cette dernière peut, à la limite, paraître comme une véritable maladie du corps social compte tenu du climat malsain qui s'instaure alors dans l'opinion. En effet, l'intellectuel noir francophone est confronté à ce problème, et de fait, vit dans une période de la remise en question de cette acculturation, marquée par une volonté de rupture.

Mais la plupart des gens ne perçoivent les manifestations de l'aliénation, qu'elles soient bonnes ou mauvaises, que prises isolément sans voir que l'ensemble forme un discours en réseau qui programme ce qu'on pourrait appeler un mode de vie. C'est cette concentration, à la fois culturelle, psychologique et matérielle, que la majorité de gens, particulièrement en métropoles et en Afrique francophone subsaharienne, désignent, craignent et dénoncent sous le terme d'aliénation (Makouta-Mboukou 1980 : 44-82). Nous tâcherons donc de déterminer dans quelle mesure l'aliénation a pu produire une rupture avec les classes sociales, ou du moins, provoquer des remous capables de troubler les eaux de la vie littéraire. Pour cela, nous verrons le contexte socioculturel de cette aliénation (ou le cadre historique), les

objectifs, la problématique et son importance, la motivation, délimitation et les limitations du sujet, la définition ou description des termes, un bref résumé des chapitres et la conclusion.

1.2 CONTEXTE SOCIO-CULTUREL

Si nous parlons de l'aliénation en tant que manifestations et signes privilégiés du changement social, on dispose des données valables étalées dans le temps pour cette région d'Afrique subsaharienne (*Cycle de sécheresse* de Charles Cheikh Sow ; *Le dernier de l'empire* d'Ousmane Sembene ; *Le gardien du temple* de C. Hamidou Kane, etc.). Ces données sont à base d'un effort d'élaboration des idées relatives aux rythmes de changement et aux caractéristiques minimales de changement à partir desquelles sont mises en cause, par exemple l'organisation, la structuration, ou simplement des habitudes d'un groupe donné.

Rappelons, d'autre part, combien a été soulignée récemment la nécessité d'interpréter ce changement en fonction d'un idéal comme cela a été le cas pour le colonialisme avec son projet d'« assimilation », d'un horizon de vie et de sens capable de guider les jeunes intellectuels africains surnommés « évolués »¹ et de les amener au bout de leurs projets. Ce point de vue est partagé par d'autres critiques africains comme Albert Memmi qui soutient que « l'Afrique francophone ne coïncide pas avec l'Afrique anglophone. Cependant, d'une manière plus générale, j'ai tendance à penser que les mécanismes qui régissaient les colonisations, sont, par-delà les particularités locales, relativement communs » (Memmi 2004 : 14).

C'est le caractère marginal de la dimension sociale de l'aliénation dans les institutions publiques actuelles qui constitue une des plus graves crises du continent africain. Les

¹ « Évolué » comme adjectif ou comme nom signifie celui qui a atteint un certain degré avancé de civilisation (*Petit Larousse*, 1962). Au Congo-Kinshasa, Mukala Kadima-Nzuji rapporte qu'à partir de 1945, un phénomène socioculturel apparaît dans la société colonisée du « Congo-belge » : la création et la prolifération des groupements d'évolués, souvent encouragés par le pouvoir colonial d'une part, et, d'autre part, la renaissance des associations d'anciens élèves dont les débuts, pour la plupart, se situaient dans l'entre-deux-guerres (Kadima-Nzuji 1994 : 8). Pour ce qui est de l'évolué en général, prière de vous référer à O.R. Dathorne mentionné en note plus haut, et qui insiste sur la différence qu'il y a entre l'intellectuel africain anglophone et son homologue francophone ou lusophone pour justifier l'aliénation de ces deux derniers.

importants problèmes comparatistes centrés sur l'aliénation des élites, le déracinement de l'intellectuel noir d'une part, l'adaptation des populations aux mutations de l'heure d'autre part, relèvent à peu près exclusivement de la recherche universitaire actuelle. Cette étude se propose donc d'en retracer les principales étapes. Nous parlerons de trois phases du processus d'aliénation : la fascination des jeunes africains pour tout ce qui est européen, la prise de conscience par les Africains de leur aliénation et la réaction des écrivains en tant qu'intellectuels.

1.2.1 L'Europe exerce sa fascination sur les jeunes africains

Le XXe siècle, en Afrique francophone, est une période favorable au choc des idées, et où abondent des nombreux talents. La contestation du concept unitaire de la civilisation européenne ainsi que la reconnaissance de la spécificité des cultures africaines, devaient légitimement conduire à un effort de réajustement de l'idéologie coloniale de « l'assimilation ». Mais lorsqu'enfin les africanistes se disent de mettre en pratique la revalorisation de leurs cultures, les séquelles de l'assimilation jouent comme autant d'entraves. Tout se passe, constate Mamadou Kane, « comme si, autour des années 1920-1930, une évolution rapide des idées concourt à la création d'un contexte postulant un roman dont la vocation première aurait trait à la présentation des cultures africaines et à leur confrontation avec les cultures européennes » (Kane 1982 : 35).

De là une prise de conscience et même une interrogation d'autant plus forte que l'aliénation de l'élite africaine avait été attendue, rêvée et idéalisée. Par exemple dans les années avant les indépendances de 1960, la classe des évolués se trouve parée d'une auréole glorieuse.² Or les années furent nombreuses et ses horreurs sans proportion avec ce que l'on avait vu et connu jusqu'alors, et l'on en vient même à douter de sa signification. La crise d'aliénation de toutes ces années témoigne de l'amertume et de la révolte de beaucoup de classes populaires. À cela s'ajoutent les désillusions de la victoire de 1960 et le peu de crédit que l'on prête aux élites dirigeantes. Ainsi cette classe donne souvent l'impression d'avoir été

² D'après les romans et ouvrages divers de cette époque, les jeunes gens ne rêvent alors que d'être « évolués ». D'autre part, de tous les côtés on légitime l'aliénation. On pense défendre le Droit et la Civilisation.

une méchante duperie. De prime abord, je m'en tiendrai à dégager quelques traits généraux qui montrent les rapports de consentement et d'allégeance qu'elle entretenait avec le pouvoir colonial (Sarrault, 1923 : 95).³

Dans sa préface au *Roman africain et tradition* de Mouhamadou Kane, Roger Mercier, fait mention du premier volet d'une velléité d'acculturation qu'on a appelée « le métissage culturel » (Senghor 1984), mouvement où les écrivains se faisaient les propagandistes de la civilisation européenne. Mieux, ils se font les propagandistes de l'assimilation, seul moyen selon eux de survivre pour une société bouleversée par l'introduction de la civilisation européenne, et qui ne peut sauver les qualités morales qui ont fait sa noblesse qu'en acceptant la transformation de ses conditions de vie matérielles. C'est dans ce sens, par exemple, qu'il faut comprendre ces conseils que Paul Hazoumé prodiguait aux Français par la voix de Doguicimi, l'héroïne éponyme de son unique roman du même nom : « Faites confiance à ceux qui dépassent la masse, se rapprochent de vous par conception et par genre de vie ; ils vous aideront à atteindre leurs frères encore arriérés [sic]. Vos dédains pour ceux-là causeront des blessures de cœur qui sont toujours difficiles à guérir. » (Hazoumé 1938 : 40).

Dans *Mirages de Paris* (1937) d'Ousmane Socé, Fara est allé à Paris pour s'initier au monde européen. Mais son intégration n'a pas pu être achevée. Bien qu'il ait été compris et aimé par une Blanche du nom de Jacqueline, les préjugés des Européens ne l'ont pas épargné. Il se sent rejeté et ce constat l'amène à la mort. C'est que la transformation intérieure de l'Africain et son acceptation des usages européens ne forment qu'une partie des tâches à

³ Dans *La mise en valeur des colonies françaises*, Albert Sarrault (1923 : 95) précisait justement : Instruire les indigènes est assurément notre devoir ... mais ce devoir fondamental s'accorde par surcroît avec nos intérêts économiques, administratifs, militaires et politiques les plus évidents. L'instruction en effet a d'abord pour résultat d'améliorer la valeur de la production coloniale en multipliant, dans la foule des travailleurs indigènes, la qualité des intelligences et le nombre des capacités, elle doit en outre, parmi la masse laborieuse, dégager et dresser les élites des collaborateurs qui, comme agents techniques, contremaîtres, surveillants, employés ou commis de direction, suppléeront à l'insuffisance numérique des Européens et satisferont à la demande croissante des entreprises agricoles, industrielles ou commerciales de colonisation.

accomplir entre les races. Encore faut-il que les Européens acceptent aussi la différence de peau et respectent les us et usages africains.

Déjà, dans son premier roman *Karim* (Socé 1935), le héros se laisse peu à peu gagner par les idées et les manières de vivre européennes. Il se fait défenseur de cette nouvelle civilisation qui lui assure le bien-être matériel. Il est nécessaire d'accorder à celui-ci une grande attention, en vue d'un examen du concept d'aliénation culturelle, en vue également de l'étude des conflits et de leurs fonctions dans une situation de changement, il fournira sans doute des points de repère essentiels pour son interprétation. Et dans *L'Aventure ambiguë* (1961), Cheikh Kane y dépeint Samba Diallo à mi-chemin entre deux mondes aux antipodes : l'enseignement coranique reçu du maître des Dialobé et la philosophie occidentale découverte à la Sorbonne. Entre ces deux sociétés, l'écart est immense. D'où le suicide commis par le fou qui n'entrevoit pas une possibilité de sortir de sa situation d'hybride. Ce roman laisse comme leçon le devoir qui incombe à tout Africain francophone d'opter pour une seule direction à la fois et de ne pas hésiter entre deux voies opposées, la civilisation européenne et les traditions africaines. Seydou Badian, quant à lui, évoque le cas du jeune Samou, personnage de son premier roman *Sous l'orage* (1957), qui fait un constat amer de la situation d'aliénation dans laquelle il se trouve. Il condamne la poursuite obsessionnelle de la réalisation de soi par les jeunes et déclare :

Notre drame est d'avoir été l'enjeu d'une bataille, d'avoir suivi le chemin le plus facile. Nous n'avons pas été élevés dans les valeurs de notre pays. On nous a éblouis et nous n'avons pas pu résister. Les Européens ont tout brisé en nous ; oui, toutes les valeurs qui auraient pu faire de nous les continuateurs de nos pères et les pionniers d'une Afrique qui, sans se renier, s'assimilerait » (Badian 1957 : 156).

Comme on peut le voir, tous les romanciers de cette époque (Ahmadou Mapaté Diagne, Bakary Diallo, Félix Couchoro, Ousmane Socé, Paul Hazoumé) présentent la colonisation comme un phénomène essentiellement culturel, une « œuvre civilisatrice » (Kané 1997 : 31), se faisant ainsi l'écho de l'idéologie coloniale dont ils furent nourris à l'école, pour Bakary à l'armée. Tous, à une exception près, s'en font les caisses de résonance.

1.2.2 Prise de conscience de l'aliénation par les Africains

L'atmosphère s'alourdit avec le désastre financier, l'instabilité des gouvernements, les scandales parlementaires, les rivalités des partis, les grands chocs sociaux (les grèves des travailleurs, le pillage des entreprises de l'État, la corruption, les dictatures africaines, etc.). Beaucoup d'écrivains se gardent d'embrasser une cause ou une autre. Ils situent en général leur fiction dans les vingt ou trente premières années des lendemains des indépendances. Dans *Le porte-parole du président* (2009), Marcel K. Mangwanda évoque le déracinement culturel de l'intellectuel qui méprise sa culture en cherchant à tout abolir de sa tradition. Cela tiendrait au caractère dualiste de l'intellectuel dont l'action frise le mépris de l'Afrique et la fascination de l'Europe. Doit-on s'adapter à un monde de progrès sans perdre ses racines ? Mondo, le personnage principal, a obtenu une bourse d'études. Il part pour l'Europe. Après ses études en Belgique, Mondo épouse Mwadi, une jeune juriste originaire d'une province autre que la sienne, dans son pays. Mwadi ne parle que français, ne supporte pas la belle-famille qu'elle considère comme un repaire de voyous et de primitifs. Le narrateur explique : « Son mépris du milieu et les difficultés de communication entre elle et sa belle-famille contribuèrent à élargir le fossé qui existait entre eux. » (Mangwanda *op.cit.* : 30). Leur mariage n'a pas pu survivre à ces difficultés. Cependant Melissa, une Noire américaine et femme du professeur Meya, a suivi un cheminement inverse. Venue des Etats-Unis où elle a rencontré Meya pendant que celui-ci étudiait dans la même université, elle a su s'imprégner de la culture africaine et jouir de l'appui de sa belle-famille en dépit de quelques écueils dûs à la langue d'adoption (*Ibid.* : 69).

La culpabilité de jeunes évolués n'est plus seulement un sentiment intérieur, elle est liée à des fautes avérées, connues et réprouvées par la société, et mettant en cause, au-delà de leur conscience morale, leur dignité d'homme noir. Jean-Marie Adjaffi, dans *Carte d'identité* (1980), réagit contre la copie ou l'apparence en peignant le portrait de son héros Méléoudouman qui se heurte à l'administration postcoloniale. Il écrit : « Si vous avez perdu l'original, vous n'avez d'autre solution que le duplicata », dit l'agent de l'État au héros du roman (Adjaffi 1980 : 96-97). L'auteur veut simplement dire que l'intellectuel est acculturé, il a perdu ce qui faisait de lui un être à part entière, à savoir ses origines, ses traditions et coutumes en

prenant appui sur ce qui est artificiel et non original : la manière d'être et de vivre empruntée de l'Occident.

De même A. Fantouré valorise le personnage collectif de la foule dans son roman *Le cercle des Tropiques* (1972). Le Noir africain francophone représenté par Bohi Di, le personnage principal, se rend compte qu'il a perdu ses sens : « Je ne sais pas, mais j'ai soudain peur de la vie, de la vie qui m'échappe, de mes actes qui m'échappent, de l'existence elle-même à laquelle je ne puis donner un sens précis ... » (Fantouré 1972 : 282). Les exigences de son métier vont à contre-courant de ses orientations psychologiques et culturelles. Il constate que le régime, le système dans lequel il travaille, est placé sous le double signe de la jouissance et du crime, et l'on ne peut qu'y escompter l'accomplissement des plus voluptueuses perversions qu'on n'en aura jamais fini de s'imaginer.

Ainsi est né ce courant littéraire que Jacques Chevrier (1999 : 68) surnomme romans « d'une identité improbable ». S'il n'était pas, ainsi qu'on l'affirme quelquefois, la première prise de parole émanant de la société coloniale en Afrique noire condamnant l'acculturation de l'intellectuel, ni même sa première expression littéraire, c'était alors la première manifestation organisée qu'ordonne un effort de structuration théorique et pratique. C'est là l'originalité foncière de ce mouvement. Il s'est défini comme une volonté de groupe et les textes dans lesquels il a fixé ses orientations sont significativement des romans.

Un peu plus tard, alors que la crise, qu'on espérait brève, s'installe dans la durée, des écrivains comme Pius N. Nkashama (*La mort faite homme* 1986), Marcel Mangwanda (*Le porte-parole du président* 2008), Mudimbe (*Entre les eaux* 1973), M. Ngal (*L'errance* 1976), etc., essaient de peindre les chaos de la guerre totale entre le bien et le mal, à faire entendre la rumeur des masses humaines, et à interpréter les menaces obscures de l'avenir. C'est pourquoi, dans ce monde dont les assises de la vie sont ébranlées, le mouvement littéraire actuel a exprimé son dégoût pour les comportements insupportables et belliqueux des prétendus intellectuels qu'il nomme « aliénation ». Ils conseillent leurs frères qui se font prendre à un piège grossier visant à les mobiliser dans une vaine guérilla, afin de les démobiliser pour le véritable combat : le bien-être collectif. Ils accusent les intellectuels de

répéter inlassablement les mêmes erreurs, alors que ces derniers ont conscience que celles-ci nuisent à leur santé, à leur confort de vie, voire à leur entourage. Il semble que cette génération d'intellectuels qui ont pris la relève des Européens veuille oublier les traumatismes du passé en se jetant dans l'évasion d'aventures aussi lointaines qu'étranges (crimes, vols, corruption ...).

Prenant le contre-pied de cette élite, Werewere Liking (2004) déclare à la quatrième de couverture de *La mémoire amputée* que son livre résume « des miettes d'une 'Mémoire amputée', des bouts recollés à l'envers et à l'endroit, dans la logique de 'l'Absurde' que vit l'Afrique dans son histoire tronquée, muselée ... L'histoire d'une Afrique à qui l'on a volé la virginité et la maturité. » C'est une raison de plus pour dire que la création de la classe des « évolués » par le pouvoir colonial était loin d'être négligeable. Ses membres ne firent presque jamais montre d'une réelle solidarité depuis le départ : dissensions internes, individualisme et esprit de famille exacerbés, etc. Ils ont permis de mettre en évidence les risques de contradiction conceptuelle auxquels nombre d'intellectuels n'ont pas échappé.

On peut donc se demander dans quelle mesure et de quelle manière la littérature des années 1960–2000 a subi l'influence de cet événement historique considérable qu'a été l'institution de la classe des « évolués » – entendus les intellectuels d'alors – tellement cette classe a eu un énorme retentissement sur la vie collective et sur la vie individuelle. Aussi Alioune Diop, directeur de *Présence Africaine*, après son interprétation du discours de l'« assimilation » de Delafosse, écrit-il : « Quant à sauver la 'négritude', les 'valeurs nègres', il faut être naïf pour croire qu'elles peuvent se sauver artificiellement, ou se détruire absolument. » (Diop 1965).⁴ Ce qui veut simplement dire qu'il faut réagir contre l'imitation et tout faire pour que l'Afrique retrouve son identité. C'est là encore une porte ouverte à un autre débat.

⁴ Maurice Delafosse, un des ethnologues français, avait révélé ouvertement, dans le *Bulletin de l'éducation de l'AOF*, les intentions des Européens en créant cette classe intermédiaire d'évolués. Il dira : « De même qu'il nous faut des interprètes pour nous faire comprendre des indigènes, déclarait Maurice Delafosse, de même il nous faut des intermédiaires appartenant au milieu des indigènes par leurs origines et au milieu européen par leur éducation pour faire adopter cette civilisation étrangère pour laquelle ils manifestent sans qu'on puisse leur en tenir rigueur un misonéisme bien difficile à vaincre ». Cf. *Bulletin de l'éducation de l'AOF*, no 33, juin 1917, cité par Abdou Moum Ouni in *L'éducation en Afrique*, Paris, Maspero (1964 : 45).

1.2.3 La réaction des écrivains

De grandes voix – parmi lesquelles celles des écrivains africains, et particulièrement d'Ousmane Sembene, de Mongo Beti et de Pius N. Nkashama – s'élèvent, se nourrissent d'une nouvelle angoisse, se détournent des certitudes et des valeurs enseignées avant et pendant la période des indépendances, et appellent à de nouvelles revendications. Roland Barthes ne dit-il pas que la littérature est aussi un moyen de communication des faits sociaux ? « C'est toujours une réflexion sur la société, a-t-il indiqué. Une réflexion souvent critique. » (Barthes 1995 : 426).

Tout se joue alors entre renaissance narrative et descriptive des scènes et des impressions passées et leur interprétation dans le présent de l'écriture. Partant, Jacques Chevrier établit une liste des écrits ayant trait à cette littérature qui fait état d'un bilan de faillite sur près d'un demi-siècle (1960–2000) où l'auteur parle de la désillusion qui succède au temps de la négritude, donnant naissance à une nouvelle littérature qui consomme sa rupture avec les élites en position de commandement. Il écrit : « Ses thèmes récurrents de la satire coloniale et de la glorification de la tradition cèdent progressivement place à la mise à nu de l'imposture coloniale et de son cortège d'infamies » (Chevrier *op.cit.* : 45). Qu'il suffise de citer, à titre d'exemple, la liste de romans, qui ont longtemps dominé la fiction relative au changement social. Yambo Ouologuem, dans *Le devoir de violence* (1968), manifeste le renouveau de cette création littéraire par une volonté de combattre l'orgueil de ces élites, livrées à leur seule logique, et qui ne pourront jamais être porteuses du destin commun. Ahmadou Kourouma (*Les soleils des indépendances* 1970), souligne l'importance d'une révolution des mentalités et envisage le retour des traditions. Pour sa part, Seydou Badian, dans *Le sang des masques* (1976) et une année plus tard dans *Noces sacrées* (1977), revient sur la nécessité de garder les objets traditionnels (masques) vilipendés par l'Occident qui les a exposés dans des musées.

Il ne saurait être question de dresser ici un plan de l'ensemble des études auxquelles l'« aliénation » de l'intellectuel noir africain francophone a donné matière. Mais je m'en tiendrai à celles qui nous paraissent les plus importantes dont nous rappellerons d'abord les

points d'accord. Des évolutions peuvent pourtant être discernées dans les romans ultérieurs, mais l'essentiel demeure. Je m'autoriserai cette cohésion respective des œuvres de deux générations pour une approche globale des textes, suffisante pour y repérer les points de rupture.

Dans *Femmes d'Afrique* (1975) d'Aoua Keita, on relate une expérience de sage-femme, puis celle de militante du Rassemblement démocratique africain (RDA), parti politique qui a joué un rôle de premier plan dans la confrontation avec l'administration française et qui, par la suite, affronte également les notables du village qui s'inquiètent de leurs prérogatives ancestrales bafouées. Le même rôle joué par des femmes est repris par d'autres femmes écrivains comme Mariama Bâ, Calixthe Beyala, Nafissatou Diallo, etc. qui dépeignent le caractère despotique des cultures traditionnelles en Afrique noire.

Dans *Une si longue lettre* (1978), Mariama Bâ dénonce les déboires du mariage en Afrique, les mutilations sexuelles qui réduisent la femme à l'état de « femelle reproductrice » selon l'expression de Jacques Chevrier (*Ibid.* : 58). Calixthe Beyala, la femme-écrivain camerounaise, ne manque pas de s'en prendre aux pratiques rétrogrades des matrones dont la passivité et la soumission sont incarnées par les mères dans son pays. Ainsi les héroïnes de ses romans sont sans cesse soumises au test de virginité. Non contentes de soumettre leurs filles à ce test de l'œuf qui, au Cameroun, sert à vérifier si la fille est encore vierge, elles soutiennent l'idéologie masculine qui veut qu'en Afrique noire, la jeune fille soit trouvée vierge au jour du mariage. Beyala, par le biais de l'un de ses personnages, leur dit : « On n'a pas besoin de la virginité des jeunes filles pour défendre nos valeurs. Si seulement chacun de nous pouvait prendre conscience que ce sont les gouvernements qui sont responsables de notre décadence. » (Beyala 1987 : 67). Comment vous, leur dit-elle, qui êtes incapables de lutter contre les vrais responsables de la décadence dans laquelle votre survie est hypothéquée, vous osez garder les jeunes filles et les femmes « prisonnières dans les barbelés des traditions ? » (Beyala 1988 : 135).

A un tel effort, cet exposé se propose de contribuer par des remarques particulières dans la mesure où le changement s'exprime comme une dialectique de conflits ; d'où l'importance

accordée, dans les romans de notre corpus, au caractère fondamentalement conflictuel de cette aliénation. On pourra le constater dans l'intitulé de la problématique.

1.3 DÉCLARATION DU PROBLÈME

L'Africain noir francophone séjournant dans l'Afrique subsaharienne est en présence d'un phénomène sociologique lourd de conséquences dans l'histoire de la littérature négro-africaine : l'aliénation de l'intellectuel. Qui l'en délivrera ? Comment réaliser ce programme ambitieux et prétendre aujourd'hui infléchir l'histoire, sans le concours d'une action directe ? Si les valeurs européennes, inculquées aux indigènes, sont critiquées, c'est parce que l'intellectuel africain n'est pas totalement intégré dans sa culture, ne se considère pas comme « Africain à part entière ». Il faudrait donc que les Africains instruits se retournent vers ces sources profondes et lointaines de l'être africain, non pour se gorger de folklore, mais pour dégager les valeurs permanentes de l'héritage africain (Kesteloot 1970 : 283).

En revanche, s'il ne se débarrasse pas de l'imitation servile, il n'arrivera pas, au sein de la nouvelle culture française qu'il a adoptée et dont il se réclame, à exprimer son originalité (Badian 1973 : 56). Pour paradoxal que cela puisse paraître, les écrivains et les artistes essaient de jouer un rôle de premier plan dans la lutte pour la décolonisation mentale (*L'histoire du fou* 1994 ; *Xala* 1973 ; *Les soleils des indépendances* 1970 ; etc.). Il leur appartient également de rappeler aux politiques que l'administration de la cité n'est qu'un aspect de la culture, que le colonialisme culturel, prestige de la culture française sous la forme de l'assimilation, est le pire de tous. En effet, au lendemain des indépendances africaines, écrivains, historiens, sociologues, etc. reviennent sur leur propre histoire participant ainsi à la reconstruction collective de leur identité perdue. Le passé biologique de l'écrivain active le référent ethnique comme support de la signification des textes. Vis-à-vis de la critique européenne qui tente d'écraser des valeurs respectables, ils affirment l'existence de valeurs proprement africaines qu'il faut respecter.

1.4 PROBLEMATIQUE ET SON IMPORTANCE

La littérature négro-africaine, entourée d'une certaine imprécision de doctrine théorique (Husti-Laboye 2009 : 7) et ancrée dans les problématiques du présent, nous oblige à une analyse du contexte global de la pensée moderne traversée par les idéologies postcoloniales. De la sorte, une analyse qui permet d'expliquer la manifestation de certains faits culturels dessinant le paysage culturel et social s'avère, dans ce sens, indispensable pour comprendre comment la nouvelle génération d'écrivains s'inscrit dans le contexte contemporain et comment elle se positionne par rapport à l'héritage culturel africain. Et pour cela, s'agissant des textes narratifs comme ces trois repris dans le corpus, « le questionnaire le mieux approprié à une narration, écrivent Theveau et Lecomte, devra également, relever de sa nature » (Theveau & Lecomte 1974 : 26). Or, une narration comprend, en général, trois éléments : une action qui se déroule et s'achève dans le temps ; un ou des personnages qui accomplissent cette action et l'intériorisent avec des recours fréquents à l'exposition directe ou dramatique ; une ou des parties descriptives qui peuvent, du reste, manquer tout à fait ou être fort réduites.

Posant la problématique de l'aliénation de l'intellectuel noir africain, et selon l'analyse thématique qui affirme que la totalité de l'acte créateur peut être comprise comme « modulation, à l'infini, d'un thème unique » ; entendant par « thème », une expérience unique, ou une série d'expériences analogues (Weber 1966 : 31), la question est celle de savoir qui sont les principaux acteurs (personnages) dans ces textes et qu'est-ce qu'ils entendent par l'aliénation ? D'où l'intérêt pour nous de nous poser ces sous-questions :

- Qui sont les différents narrateurs auxquels les auteurs prêtent la parole et quels sont leurs statuts ? (Chevrier 1989 : 65) ;
- À quelle visée les auteurs de ces trois textes répondent-ils ? (Gadjigo 1990 : 85) ;
- Qui veulent-ils atteindre et dans quel but ? Quel est le sens de cette aliénation ? (Rastier 1995 ; Santerre-Sarkay 1990).

En vue de répondre à ces questions, je vais analyser et comparer les trois romans de notre corpus et, en même temps, recourir à l'analyse des travaux critiques sur les œuvres de trois auteurs et de la littérature en général. Plusieurs autres articles et ouvrages généraux seront d'une très grande utilité. À titre d'illustration, dans son ouvrage *Pour lire le roman, initiation à une lecture méthodique de la fiction narrative*, Goldenstein (1980) définit le personnage comme « une personne fictive qui remplit un rôle dans le développement de l'action romanesque » (Goldenstein 1980 : 44).

Bourneuf et Ouellet pensent, de leur côté, que le personnage de roman, au même titre que celui de théâtre, peut être un « agent de l'action, porte-parole de son créateur, être humain fictif avec sa façon d'exister, de sentir, de percevoir les autres et le monde » (Bourneuf & Ouellet 1981 : 159). Plusieurs théoriciens, dans l'optique de cette analyse, entendent par personnage un être fictif, qui mène l'action dans une œuvre romanesque du début jusqu'à la fin. Autour de lui se noue et se dénoue toute l'intrigue. Nous citerons quelques-uns pour être plus explicite : Jouve (*Poétique du roman*), Philippe Hamon (*Le personnel du roman. Le système des personnages dans le Rougon-Macquart d'Émile Zola*), Barthes (*Poétique du récit*), Milly (*Poétique des textes*), Reuter (*Introduction à l'analyse du roman*), Valette (*Esthétique du roman moderne*).

D'autres, enfin, parlent également de la problématique, la visée de l'auteur à laquelle le texte répond. Dans son article « A la recherche du thème narratif », Ryan nous dit que la lecture va au-delà de l'intrigue, au-delà de la couche proprement narrative du texte. Elle écrit : « Quand on parle de thème à propos d'un texte narratif, et qu'on entend par là des notions telles que l'amour, la mort, la condition féminine ou la soif de l'absolu, on envisage le thème comme l'outil d'une activité d'ordre interprétatif. » (Ryan 2003a : 23). À ce niveau, nous dirons que la démarche admise consiste à répertorier des ensembles de manifestations polyculturelles étrangères et en étudier le caractère subversif dans une relation croisée ou conflictuelle, mais aussi l'implication d'une réévaluation, toujours limitée aux trois œuvres étudiées, du discours et de ses composantes.

1.5 BUT DE LA RECHERCHE

Cette étude est capitale dans ce sens qu'elle embrasse, dans un cri pathétique, la passion de toute une race. Souffrance si ancienne, si continue, qu'elle engendre à la longue un sentiment de malédiction pour des peuples noirs africains vivant dans la région subsaharienne d'expression française. Expression de réactions populaires qui vont de l'amertume à la résignation (*Le Mandat* 1965 ; *Le Cercle des tropiques* 1972 ; *Un homme de sable* 1979).

Cette recherche va explorer le thème de « l'aliénation de l'intellectuel noir africain francophone » qui parcourt les romans de notre corpus, permettant de la sorte un lien entre le passé et l'avenir des peuples noirs. Ce thème mérite d'être creusé pour l'étude des mentalités et des échanges, et pour la façon dont les auteurs traitent dans leurs œuvres, alors très lues, les mœurs des Noirs africains francophones de la région subsaharienne. Ce qui sous-entend une différence d'esprit (une attitude nouvelle) qu'il est intéressant de manifester. Les auteurs ne renient pas la valeur des cultures étrangères, mais approfondissent le mouvement esquissé par *La légitime défense* et les appels de la *Négritude*, de peser le poids de leurs différences.

Ce point de vue démontre la nécessité de faire l'analyse de la situation globale. Tout part du thème de l'engagement de l'écrivain devenu un lieu commun de l'interprétation de la littérature négro-africaine. Dans ces conditions, nous pouvons affirmer l'apparition de son opposé : le désenchantement. Donc, l'œuvre écrite dans un espace politique précis reste trop attachée à cet espace et à la cause défendue par les écrivains originaires de l'endroit. Une exception peut être notée à ce sujet : quelques écrivains servent la cause du pouvoir en place. Mais cette sorte de roman construit le portrait d'un individu qui, en dépit de sa volonté, participe au renforcement du discours du pouvoir. Un tel ouvrage aura des conséquences dévastatrices sur sa réception. Les gens se poseront des questions sur l'équilibre psychologique et social de son auteur.

L'analyse aidera les peuples concernés à lutter pour la revalorisation des cultures indigènes en même temps qu'elle combattrait les préjugés de races et de classes qui étouffent l'Afrique

noire francophone. Les points de divergence sont donc patents entre nos différents témoignages, que ce soit au niveau des Européens ou au niveau des auteurs africains eux-mêmes. Toutefois des points de convergence demeurent : l'objectif affiché par tous les écrivains de la nouvelle génération de voir l'intellectuel sortir du mythe de « l'évolué ». En témoignent des grands sujets qui remuent fortement les passions et qui sont repris dans certains écrits d'auteurs noirs comme Y.Ouologuem, *Le devoir de violence* (1968), S. Badian, *Sous l'orage* (1957), S. Badian, *Le sang des masques* (1976), P.N. Nkashama, *Le pacte de sang* (1984), M.K. Mangwanda, *Le porte-parole du président* (2009), etc. Peut-on toutefois, sans parti pris, douter du bon sens de telles œuvres ? On est certainement en droit de les croire. De tels ouvrages appellent une critique d'inspiration sociologique, seule capable de rendre compte de leur caractère dominant : le lien étroit qu'ils entretiennent avec l'évolution actuelle de la situation de crise d'aliénation sur l'ensemble du continent. Ce faisant, notre recherche aidera à séparer les élites africaines des symboles de la civilisation européenne dans ce qu'elle comprend d'artificiel, d'antinaturel : les idoles (le culte de l'argent, le profit, ...) et les pourritures, c'est-à-dire les corruptions qui en résultent.

1.6 MOTIVATION DE LA RECHERCHE

Si des études, au sujet du concept « aliénation de l'intellectuel francophone noir » peuvent être faites çà et là, elles sont encore trop minoritaires et parcellaires pour être considérées comme des modèles possibles de réponse au problème. Et si l'on confronte la littérature des années 45 aux années 60 à celle de 1970 à 2000, on constate que certaines préoccupations, et même certains thèmes clés de la période postcoloniale se manifestaient déjà avant 1960. Parmi ces thèmes nous avons : la notion de sincérité, l'idée de l'acte gratuit ou arbitraire, la trahison, le culte de la personne, le goût du cosmopolitisme ou celui de l'aventure, et d'une manière générale, tout ce qui est signe d'un malaise de l'esprit, apparaît, ou tout au moins s'aggrave et se systématisé, au lendemain des indépendances. C'est cette aliénation, en effet, qui a posé de nouveau avec acuité le problème de l'engagement de l'écrivain dans la vie sociale. Ce qu'il convient de remarquer est que, avec le temps, tout va en s'empirant si bien que cette situation, née des entreprises et conditions communes, finit par se lire clairement sur le paysage urbain et par peser sur la vie de la cité.

En outre, étant donné que le francophone noir est dans une société malade, impuissante devant des problèmes de plus en plus complexes qui affectent la majorité des gens, les problèmes qui le scandalisent le plus, ce sont ceux qu'on a créés artificiellement et que l'on pourrait très bien éviter sans augmenter les risques de conflit. Qu'est-ce qui empêche les élites intellectuelles d'être plus solidaires, plus responsables, plus moraux ? Une bonne foi, me direz-vous. Là où le peuple préférerait en appeler à la compréhension, l'intellectuel tranchait par voie d'autorité. C'est justement ce genre de réaction cynique que les trois auteurs reprochent à tant d'élites qui ne semblent plus croire en rien, ni personne d'autre qu'eux-mêmes ! En effet, c'est du dedans de ce drame à la fois culturel, social et matériel que nous essayons de discerner les dynamismes déjà à l'œuvre, les forces de rebondissement possibles et aussi les apports originaux des Africains francophones subsahariens eux-mêmes, sur ce terrain commun où nous sommes en coude à coude avec tous les êtres humains.

Le monde est fait de cultures profondément différentes. Ces différences pourront, dans une société donnée, se révéler complémentaires. Les richesses de l'une compléteront les déficiences de l'autre. Bien sûr, la diversité des conceptions et des goûts peut être, entre les membres d'une même communauté, voire au sein d'une même famille, source de conflits et de heurts. Mais, selon l'expérience, elle peut fort bien être l'occasion d'enrichissement mutuel. Tel est le bénéfice d'une vie ensemble quand les uns et les autres sont modestes et compréhensifs. Il est rare, en effet, que l'un détienne entièrement la vérité et que l'autre sombre complètement dans l'erreur. D'ordinaire, il y a une partielle vérité dans les positions respectives. L'un des plus grands dangers qui guette l'Afrique noire francophone est de rester chacun trop enfermé dans ses conceptions à soi, et partant, dans un égoïsme inconscient. Aussi l'une des premières nécessités est de se bien comprendre. Partout et toujours, douceur, patience et longueur de temps font plus que pleurs, bouderies, reproches véhéments. C'est là un premier genre d'adaptation. Chacun fait à sa guise et tolère que l'autre agisse de même.

Les trois ouvrages de notre corpus viennent de reconstituer, à des fins de démonstration, l'Afrique essentielle telle que les historiens, les philosophes, les psychologues depuis les indépendances, en poursuivent l'image. Tous, à leur façon, reconnaissent la vérité qui se cache derrière ces rhétoriques de haine entre compatriotes et ont l'intuition prémonitoire de

son proche dévoilement : la vérité de l'horreur. Les écrivains, O. Sembene, M. Beti ainsi que P.N. Nkashama, alimentent par leur analyse une telle vision. Ils choisissent de développer les interprétations qui recueillent l'attention des lecteurs. Dans le cas de leurs personnages, ils jouent cependant un rôle particulier, quoique solidaire de l'ensemble. La version dynamique de leurs ouvrages est celle du maintien de l'ordre. On comprend pourquoi leurs personnages jouent ce rôle, non dans la société, mais dans l'imaginaire social qui se déverse dans des fictions. Ils proposent en raccourci un modèle des rapports sociaux saisis dans leurs extrêmes. Ils permettent de représenter la différence sociale, les risques d'indifférenciations sociales et les hypothèses de renversement social. Cela ne les empêche pas d'administrer, au nom du bon sens, des vérités essentielles au maintien de l'ordre national en général, et familial en particulier.

À mesure que s'approfondit la crise sociale, les personnages progressent vers des situations littéraires où sont exposées les possibilités de confusion et de redéfinition des rôles sociaux. Si les élites ne veulent pas perdre de leur prestige, les écrivains s'interrogent sur la redéfinition des élites intellectuelles et demandent : peut-il y avoir de tels maîtres ou de tels chefs d'entreprises ? Ils maintiennent à plaisir le vocabulaire de la différenciation sociale, façon de rappeler que les différences existent, et qu'elles se manifestent dans de différents pays de cette région de l'Afrique francophone. Alors Sembene Ousmane (*Xala*), pour peindre les classes dirigeantes déjà représentées, inverse les codes et cette opération de dédoublement se déroule cependant sous l'emprise de la parodie. Celle-ci dit la crise de l'ordre et des hiérarchies en démocratie. Entre-temps, on assiste à l'effondrement du prestige des maîtres, par manquements aux codes (du pouvoir et défaut d'autorité).

En conclusion, les trois auteurs, donc, encore dans la hantise des troubles, qui ont marqué les décennies au lendemain des indépendances, adjurent les générations futures et leurs lecteurs de ne pas imiter les errements de leurs aînés. Inspirés par les convictions réalistes et anticolonialistes des années avant les indépendances (Fanon, Claude McKay, Langston Hughes, entre autres), le souci de comparaison les a conduits à examiner la manière dont est traité implicitement ou explicitement ce phénomène d'aliénation, dans la description des

situations concrètes de changement social. La médiation menée par la littérature, dans la période récente, semble augurer d'une prochaine sortie de crise.

1.7 APERÇU GÉNÉRAL DE LA MÉTHODOLOGIE

La conception de base de cette étude était de faire une analyse thématique et une étude comparée de trois textes d'étude en vue d'un contrôle expérimental de l'image de l'intellectuel francophone africain. C'est cette émergence d'une nouvelle écriture romanesque, considérée comme étant le fait d'une nouvelle génération d'écrivains, qui constitue l'objet de cette recherche. Pour répondre à cette préoccupation, notre attention sera focalisée sur l'analyse thématique. Nous dirons, avec Richard, que les études de thèmes, loin d'en rester, comme on l'a souvent prétendu, à un niveau infra-littéraire, atteignent certainement leur objectif, lorsqu'elles parviennent, selon le vœu de cet auteur, à retrouver et à décrire l'intention fondamentale d'un auteur (ou, dans la perspective comparatiste, simultanément, de plusieurs auteurs) (Richard, cité par Pageaux 2014 : 12). C'est pourquoi Pageaux ajoute qu'une « thématologie »⁵ comparatiste, qui privilégierait délibérément le point de vue de la « production » ou de la « création » en intégrant, comme c'est souvent le cas dans les recherches récentes, les perspectives philosophique, psychocritique, existentielle, etc. pourrait apparaître comme une sorte de contrepoids indispensable aux études de thème (*Ibid.* : 14).⁶

Ainsi l'étude a été conçue qualitativement. La méthode a été utilisée dans cette analyse pour la collecte des données et leur classification en vue de répondre à l'esthétique moderne qui estime qu'un texte littéraire est avant tout l'expression d'une intériorité personnelle (Rastier 1989 : 42). Nous entendons par là que l'œuvre est censé exprimer la parole de son auteur. La lecture thématique vise à retrouver ce mouvement de l'imagination créatrice, cette

⁵ Thématologie: mot cité par Pageaux pour désigner l'étude des thèmes dans les analyses comparatives.

⁶ L'auteur veut dire simplement que les études de thème doivent être motivées par une vision existentielle en tant que réalité vécue pour avoir un sens.

« germination » des thèmes, cette syntaxe particulière plus qu'un vocabulaire des images (Shekels 1987 : 96-112).

L'esprit d'avant-garde artistique subsiste, nous avons présenté ici un modèle d'analyse du contenu thématique (A.C.T.), celui de Pierre Lannoy. Ainsi Lannoy atteste que cette étude se veut avant tout une technique descriptive des matériaux étudiés, susceptible d'identifier, de recenser et de classer les éléments de leur contenu, en vue d'opérations ultérieures de comparaison, de contextualisation et d'interprétation (Lannoy 2012 : 2).

La réflexion théorique développée d'abondance par P. Lannoy constitue pour l'analyste, et pour nous particulièrement, une cause d'attrait supplémentaire. L'enjeu d'une telle analyse est de faire voir comment la réalité est offerte, transformée, voir même créée par le texte. Il est même prouvé que l'analyse thématique soit tout indiquée pour travailler sur des extraits de textes relativement brefs et en grand nombre. Elle permet d'enregistrer, d'une part les actions possibles et d'autre part les victoires et défaites comme affirmations des systèmes de valeurs et, partant, comme indices des rapports entre les classes et groupes sociaux (Greimas 1979 : 86). La démarche admise consiste à répertorier des ensembles de manifestations polyculturelles étrangères et à en étudier le caractère conflictuel, mais aussi l'implication d'une réévaluation du discours de l'aliénation et de ses composantes, mais toujours limitée aux œuvres étudiées. L'analyse narrative selon Greimas s'intéresse aux structures de l'histoire qui compose le récit, soit son « contenu ». Sur ce plan, l'histoire peut se définir comme un enchaînement d'actions prises en charge par des acteurs (*Ibid.*).

Les textes ont été choisis au hasard. Ce choix, qui n'est pas fonction de l'origine des écrivains (Cameroun, Congo, Sénégal) mais fonction de la similarité de leur vision du monde, permet de prévoir les éléments d'une démarche créative et existentielle commune. Pris entre plusieurs univers sociaux et culturels, leurs personnages sont à la quête des fondements de leur appartenance. Posant la problématique de l'aliénation, ces trois œuvres engagent des questionnements spécifiques sur le statut de l'intellectuel dans l'Afrique subsaharienne d'expression française. En même temps, ces œuvres désignent simultanément le caractère

homogène de la pratique littéraire et son caractère hétérogène, dû surtout à la sensibilité spécifique de chacun.

L'analyse et l'interprétation des œuvres littéraires francophones nécessitent préalablement la constitution d'un cadre de questionnement orienté, d'une part, vers la compréhension diachronique du phénomène de l'aliénation, du choc culturel qu'il entraîne et, d'autre part, vers la compréhension synchronique des phénomènes culturels visibles dans l'espace de l'émergence de ces trois romans. Provenant des auteurs d'origine africaine, ces derniers ne peuvent être compris en dehors de la problématique de la naissance de la littérature négro-africaine, point de départ implicite du discours culturel.

En bref, la méthode thématique nous permettra d'effectuer le repérage et le classement des thèmes (Barthes 1954 : 5 ; Shekels 1987 : 96-112). Le modèle choisi s'intéresse, nous le répétons, aux structures qui sont des acteurs au rôle thématique qui désigne cet acteur qui est porteur de sens, notamment au niveau figuratif et qui renvoie, pour ainsi dire, à des catégories permettant d'identifier le personnage sur le plan du contenu.

1.8 OJECTIFS DE LA RECHERCHE

Notre recherche a pour objectif principal de faire une étude comparative de trois textes du corpus en vue de les analyser non seulement dans ce qu'ils ont de significatif concernant l'aliénation des intellectuels de l'Afrique noire francophone, mais aussi de pathétique pour la conscience qui les vit dans le but d'une interaction entre le texte et le contexte (Hierche 1981 : 81). Effectivement, il y a place pour les travaux comparatifs qui se révéleraient sans doute extrêmement fructueux. L'on pourra alors se demander quelle influence, quel effet les textes ont sur les usagers de la culture noire, pris individuellement aussi bien qu'en groupe. Poursuivant sa pensée, le même auteur affirme qu'une telle analyse nous apprend quels genres de textes peuvent être utilisés dans des situations sociales déterminées et quelles sont les propriétés spécifiques de ces textes – c'est le cas de trois ouvrages que nous avons choisi – par exemple dans le but de les comparer à ceux utilisés dans des situations comparables dans d'autres cultures (*Ibid.* : 89).

Notre étude se propose donc d'examiner quelques manifestations de ce phénomène d'aliénation qui correspond à l'expression d'un certain mécontentement au sein de la communauté africaine à travers les trois textes choisis, et en plus, de dégager de cet examen, fondé sur quelques exemples significatifs, une réflexion, – sans prétendre ni à l'exhaustivité, ni à l'établissement de conclusions définitives – sur la contradiction inhérente à ce type d'analyse.

Cette étude produira les résultats suivants :

- 1) Cette revendication, presque cette exigence de révolution que nous découvrons au cœur des œuvres, poétiques ou romanesques, de la négritude actuelle, débouche sur une action concrète, sous peine de n'être alors qu'un thème littéraire, expression inauthentique de l'écrivain (Mangwanda *op.cit.* : 24-25) ;
- 2) Elle permettra la collecte d'éléments de la littérature orale qui constitue en effet le fond culturel des peuples noirs dont le français est devenu la langue d'enseignement et de promotion culturelle et sociale (Cornevin 1982 : 46). Évoquant le contexte de la création de l'œuvre pour une étude de l'intertextualité à partir des réserves culturelles de la littérature orale, Bernard Dadié, écrivain ivoirien, écrit :

L'Afrique noire, faute d'écriture, a en effet cristallisé sa sagesse dans sa littérature orale ... Chaque conteur la confie à ceux qui veulent en profiter et au vent qui l'emportera par le monde car la sagesse n'est pas un bien que l'on conserve pour soi seul. Et c'est se survivre que de dispenser sa sagesse (Dadié 1957 : 165).

Le résultat de la première citation se trouve dans le fait qu'il y a aujourd'hui, partout en Afrique, une valorisation de l'intellectuel en tant que guide. Le résultat se voit bien au moment des élections où le critère fondamental reste le niveau d'étude dans l'ensemble de l'Afrique noire. Le deuxième résultat se vit au quotidien. Les écrivains puisent dans la littérature orale le trésor de sagesse que l'Afrique détient depuis des siècles.

De même que les chansons de gestes et les fabliaux dont l'origine se perd dans la nuit des temps et dont l'auteur reste la plupart de temps inconnu, de même il convient pour la littérature négro-africaine de recourir aux diverses formes de la littérature orale. Mukatovsky

nous rappelle qu'un texte *sui generis* est inconcevable. Il écrit : « Le texte en général, à plus forte raison le texte littéraire, ne peut être coupé d'autres séries de phénomènes, ni d'un mode d'existence historique » (Mukatovsky 1990 : 53-54). La collecte des traditions orales a largement dépassé les limites actuelles de l'Afrique francophone en raison de la prépondérance numérique des missionnaires catholiques et protestants français. Les pasteurs suisses Henri Junod et Héli Châtelain n'en ont-ils pas fait de même chez les Rogna du Mozambique et les Ovimbundus d'Angola ? (Cornevin 1986 : 43). Leurs témoignages, leurs récits de voyage et leurs folklores sont d'autant plus précieux qu'ils s'appliquent à des populations alors non atteintes de l'influence étrangère.

Ce faisant, tout est en place pour étudier les modalités de l'inscription du social dans le texte par le truchement des personnages. Ainsi Tonnet-Lacroix fait remarquer que « même si la littérature possède son évolution spécifique, elle est cependant aussi un fait daté et un fait social » (Tonnet-Lacroix 1991 : 9). Ce point de vue a été largement soutenu par Roland Barthes (*S/Z* 1970), Claude Duchet (*Sociocritique* 1979) et Cohen (*Matériaux pour une sociologie du langage* 1971). La littérature orale, par ses traditions, usages, croyances, légendes et littératures populaires, est plus ancienne que le génie des peuples concernés. Il n'est pas question de la laisser de côté car elle permet aux élites africaines, dans leur prise de conscience, de faire un pèlerinage aux sources traditionnelles et de remettre à l'honneur une littérature orale collectée aujourd'hui en de bien meilleures conditions grâce à de nouvelles technologies.

1.9 LIMITES DU SUJET

Cette étude va déterminer le rapport des groupes à la vie intellectuelle, morale et sociale des pays africains, comme au développement de la littérature et de la civilisation africaine. Elle n'entrera pas dans les affaires intérieures des états, ceci déborde largement le champ de nos investigations. Proust a donné d'amples développements dans *Contre Sainte-Beuve* et *La recherche du temps perdu* où il dit que « l'œuvre littéraire, loin d'exprimer un déjà-là, d'être le reflet ou l'émanation d'une expérience antérieure du monde, est avant tout la création et la révélation de sens inconnus, inaperçus » (Proust, cité par Maurel 1994 : 55).

Notre étude se propose donc d'examiner quelques manifestations de ce phénomène d'aliénation qui correspond à l'expression d'un certain mécontentement au sein de la communauté africaine au moyen de trois textes choisis, et en plus, de dégager de cet examen, fondé sur quelques exemples significatifs, une réflexion – sans prétendre ni à l'exhaustivité, ni à l'établissement de conclusions définitives – sur la contradiction inhérente à ce type d'analyse.

Pour rester dans les limites raisonnables, cette étude laissera évidemment de côté bien des faits qui ont leur importance, pour peut-être n'en faire qu'une brève mention. Nous avons cru nécessaire de suivre d'assez près le déroulement d'un certain nombre d'événements particulièrement controversés dont la connaissance est indispensable en vue de retrouver le fil de cette aliénation dont le sens supposé est rien moins que rectiligne. Encore, nous n'avons pas cherché ici à démontrer la justesse des thèses soutenues, mais simplement à raconter ce qui a été somme toute l'aliénation des Africains francophones. Mais dans tous les cas, nous allons analyser ces formes d'aliénation qui modifient forcément le paysage urbain et, souvent, peuvent prétendre peser sur la vie citadine et sur la conduite des affaires publiques.

1.10 DÉLIMITATIONS

Le « thème » dont on parle dans cette étude est défini comme « un principe concret d'organisation, un schème ou un objet fixe, autour duquel aurait tendance à se constituer et à se déployer un monde » (Jean-Pierre Richard, cité par Maurel *op.cit.* : 59). Nous avons là un thème des « thématiciens » ou des spécialistes de la critique thématique. Il y a un dynamisme créateur dans cette sorte de « thème » ou d'« image ». Ce thème vaut, non par les mots eux-mêmes, mais par le réseau de sens qu'ils inaugurent en se combinant les uns aux autres. La lecture thématique vise à retrouver ce mouvement de l'imagination créatrice, cette « germination » des thèmes, cette syntaxe particulière plus qu'un vocabulaire des images. Répondant à la question « Qu'est-ce qu'un thème ? », Proust, dans *La prisonnière*, définit le thème comme « la grande ossature inconsciente que recouvre l'assemblage des idées » (Proust 1987 : 878-879). Il ne s'agit pas de mots, mais d'idées.

Ce n'est pas ici le lieu d'exposer ce que sont les méfaits de la politique coloniale et leurs méandres, mais un bref rappel est indispensable si cela s'avère important selon tel ou tel autre passage du roman ; et si l'on veut comprendre les conditions d'une réforme de la pensée africaine. Pour cela, l'analyse de la rhétorique de ces trois textes constitue une stratégie complémentaire d'approche des œuvres postcoloniales. La figure de la description est ici centrale, c'est-à-dire qu'à l'écart de toute idéologie de la représentation (Hamon 1989), elle privilégie l'adéquation de l'énoncé au référent et l'effacement du narrateur devant ce référent. Jean-Marc Moura précise cette pensée dans des termes beaucoup plus clairs : « L'analyse des textes postcoloniaux dans ce cadre permet d'insister sur les spécificités par rapport aux œuvres occidentales dans la mesure où la fonction mathésique⁷ n'est pas assumée de la même manière par un Européen parlant du monde colonial et par un autochtone, l'investissement du référent étant radicalement différent » (Bessière & Moura 1999 : 185).

À ce niveau, notre étude ne vise pas non plus à dégager des observations généralisables à toute une population, mais à partir de l'analyse attentive de ces romans particuliers, à mieux examiner le faisceau de différents thèmes mentionnés comme ayant joué sur les trajectoires individuelles en vue d'en dégager quelques interprétations (Ryan 1988 : 23). Il s'agit donc de comprendre, à partir de la littérature, comment et par quels mécanismes la culture occidentale telle qu'elle a été vécue dans l'enfance des intellectuels africains francophones a pu se transmettre et servir de modèle et de contre-modèle dans les communautés concernées.

Si nous parlons du caractère conflictuel de cette aliénation, le caractère pathologique de ces faits doit être recherché au niveau de la réalité psychologique, et non de la réalité proprement politique ou sociologique. Nous signalerons à plusieurs reprises les confusions qui n'ont pas manqué de se produire entre ces deux niveaux, et auxquelles il a été fait allusion plus haut. Ces indications n'ont été rappelées que par référence à la liaison que nombre de travaux établissent, plus ou moins implicitement, entre les phénomènes conflictuels et l'état pathologique de telles situations. Pour cela, on verra s'opérer des glissements entre les deux plans suivants : d'une part, les conflits pour la vie des groupes, pour la vitalité des rôles

⁷ Mathésique : disposition des savoirs à l'intérieur du récit (Bessière & Moura 1999 : 185).

sociaux correspondant à une structure sociale donnée (famille, ville, village, etc.) ; d'autre part, l'étude des tensions internes propres aux individus membres de la société ou du groupement considérés (conflits en milieu de travail, à l'école, à l'université, à l'hôpital, ...).

Enfin, lorsque nous utiliserons le terme d'élite, il s'agira en général, uniquement de la population scolarisée. Le fait d'avoir fréquenté l'école est le seul critère que l'on puisse retenir pour différencier de façon assez rigoureuse les conservateurs de ceux qui s'éloignent le plus manifestement des valeurs et des modes de vie traditionnels. Car la scolarisation, en donnant accès aux professions nouvelles, permet de disposer des revenus plus élevés ou plus stables, d'adopter un style de vie à l'européenne et de participer à la vie politique nationale. Il convient de souligner aussi qu'à l'échelle du village l'étendue de la scolarisation apparaît singulièrement réduite pour des raisons diverses que nous n'évoquerons pas dans cette étude.

1.11 DÉFINITION DES TERMES CLÉS

À cette étape de notre travail, il nous a semblé bon de tenter de rassembler et définir les termes et locutions les plus fréquents ou les plus caractéristiques dans le domaine qui nous occupe. À travers les commentaires qui accompagnent les définitions des termes et concepts, nous espérons donner une idée du grand développement récent des relations humaines et culturelles, car il n'est pas étonnant, au demeurant, que des controverses, voire de véritables disputes philosophiques, aient éclaté à propos de concepts, tels ceux de « culture » et de « civilisation » (Salon 1978 : 6). Mais à la base de toutes ces controverses il y a la « négritude ».

Si tout a commencé par la poésie qui portait le nom de négritude, la notion de « négritude » va au-delà de la littérature négro-africaine. Ce terme est d'usage courant en sociologie, en ethnologie, en politique, en psychologie, en idéologie, etc. Selon Senghor, la *Négritude* se présenterait sous deux aspects que l'on retrouve dans les langues négro-africaines : objectif et subjectif. Senghor la définit comme, d'une part, l'ensemble des valeurs de civilisation du monde noir et, d'autre part, comme « une certaine dialectique, mieux, une symbiose entre l'intelligence et l'âme, l'esprit et la matière, l'homme et la femme, etc. La négritude est aussi

une certaine volonté et une certaine manière de vivre les valeurs que voilà » (Senghor 1980 : 88-89).⁸ La négritude est donc différente du mot « négritisme » qui désigne une doctrine fondée sur un « racisme noir antiraciste » (*Ibid.*), dira Senghor quand on lui reprochera de sous-tendre la négritude par la haine du Blanc. La négritude serait aussi la condition de l'homme noir ; conception du monde, cosmogonie, culture, valeurs, communes aux personnes de race noire, tant en Afrique (« Nigrêtie » selon Senghor) que dans la diaspora américaine et (plus récemment) européenne (Salon *op.cit.* : 104).

Enfin, pour être plus bref en ce qui concerne la « négritude », le mot a été inventé par Aimé Césaire ainsi que Senghor le précise : « Je dois préciser que le mot a été inventé par Césaire dans un article du journal des étudiants martiniquais qui portait le titre de *L'étudiant noir* » (*Ibid.* : 87). Mais la négritude avait aussi quatre attestations ou manifestations différentes. Chez Césaire (*Cahier d'un retour au pays natal*), elle se confond avec la pigmentation de la peau (Césaire 1939 : 32). Disons que ce n'est qu'une image de la négritude, au moins – c'est un jeu de mots – dit-elle de ses racines. Au fait, une *identité culturelle*. Selon Robert, l'identité culturelle n'est qu'une adéquation d'un peuple avec ses croyances, ses mythes, ses forces créatrices, ses rêves ancestraux, et sa langue (Robert 2010). L'identité culturelle des peuples est revendiquée partout en Afrique en réaction contre les tendances à l'uniformisation, et devient un élément moteur de plus en plus important de l'engagement des écrivains indigènes ou dans les littératures nationales.

Dans *Chants d'ombre* (1945), Senghor ressort la dimension de la double culture : « *le métissage culturel* » (Senghor 1945 : 125-149). D'après Salon, cette locution veut dire une « acculturation équilibrée, pour une durée plus ou moins longue » (Salon, *op.cit.* : 104). En revanche, pour définir le « métis culturel », Senghor prend appui sur le double reproche que l'Occident fait aux élites d'Outre-mer d'être « moins assimilés » et « trop assimilés ». Il répond à l'Occident que l'apparente ambiguïté relève d'un choix délibéré des élites nègres : « Nous avons délibérément choisi la solution de l'ambivalence, sinon de l'ambiguïté »

⁸ Les mêmes réflexions ou des réflexions voisines se retrouvent dans un autre ouvrage de Senghor : *Ce que je crois*. Paris : Grasset, 1988 : 136-137.

(Senghor 1964 : 98). Et par la suite, il déclare : « Cependant, je ne puis le penser qu'à travers mon expérience d'homme concret, de négro-africain historiquement situé dans la République française. » (*Ibid.* : 103).

Toujours dans le *Cahier d'un retour au pays natal*, Césaire écrit que « l'homme noir s'est mis debout pour affirmer, pour la première fois, sa volonté de former un nouveau monde, un monde libre » (Depestre 1980 : 16). Il se sert d'une figure et non d'une formulation directe pour montrer la dimension culturelle impliquant une étrange absence de certitude amenant à s'interroger sur le sens qu'il donne au mot « humanité ». Michel Hausser et Martine Mathieu expliquent cette expression « qu'elle croyait à son humanité » et disent également qu'elle fait problème dans ce sens que la négritude s'offre bien comme un mot à « deux versants ». Le premier versant ou la première occurrence révélerait la dimension sociopolitique de la négritude ; et la deuxième, un aspect culturel (Hausser & Mathieu 1998 : 24).

Ceci nous amène à la *Culture*, définie comme action de développer l'intelligence, l'instruction, l'éducation d'un individu ou d'un groupe, d'épanouir le plus possible les facultés humaines, et le résultat de cette action, la culture est également l'aptitude à conquérir et à dominer l'environnement biologique, social, idéologique, culturel. Pendant la guerre de 1914-1918 et jusqu'aux années trente, mentionne Salon, une opposition a alimenté la querelle franco-allemande au sujet des termes culture « kultur » et civilisation « zivilisation » (Salon 1978 : 26-27). Les Allemands valorisaient leur concept de « kultur » qui signifiait un ensemble des forces biologiques et spirituelles, des mythes, des croyances et des valeurs originelles et créatrices d'un peuple, et l'opposaient à celui, surtout français de « Zivilisation », à leurs yeux ensemble de produits créés, de règles fixées, de comportements désincarnés et figés, de superstructures mécaniques et mécaniciennes. Les protagonistes ont dépassé cette querelle au point que les Allemands ont banalisé le concept de « Zivilisation » pour l'employer le plus souvent dans le sens français, et les Français font un très large usage du mot « culture » jusqu'à ne plus savoir très bien ce qui le distingue de « civilisation » (*Ibid.*).

Il nous a paru nécessaire de compléter cette évocation chronologique de la vie littéraire sur le continent africain par une deuxième partie, plus brève, constituant un essai de synthèse de termes clés. Cette division est quelque peu arbitraire, car nous n'osons pas retracer dans ses grandes lignes la littérature négro-africaine. Nous aurions peut-être pu intégrer la deuxième partie à la première, mais au prix de nombreuses redites et de ruptures continues. Tenter de découvrir des lignes de force dans une matière aussi complexe, quelle gageure ! Comment faut-il procéder sans blesser les susceptibilités de certains ? Nous avons essayé de donner du paysage intérieur de cette littérature un panorama aussi complet que possible en choisissant rationnellement quelques mots qui nous semblent ouvrir le plus d'horizons après avoir d'abord placé l'écrivain face à la société. Nous ne prenons pas actuellement parti dans la querelle opposant ceux qui veulent étudier l'œuvre littéraire à la lumière de l'histoire nationale ou continentale et ceux qui ne veulent connaître que le texte. Chaque cas est d'espèce, et celui de la présente thèse semble privilégié à ce point de vue. Nous aborderons ainsi la colonisation, l'élite, le métissage culturel et l'identité culturelle.

Commençant par la « *colonisation* », nous pouvons dire que ce mot tout comme ses dérivés (colon, colonialisme, colonisateur, colonie, etc.) peut s'expliquer par la signification que l'on donne au verbe « coloniser ». Nous préférons la signification que le Grand Larousse encyclopédique lui donne pour sa clarté : « Rendre dépendant un territoire, un groupe humain, en le privant partiellement ou totalement de sa souveraineté formelle et réelle, de la libre disposition de ses ressources naturelles et de ses choix culturels fondamentaux, et en lui imposant la présence permanente d'une population et d'une culture qui lui sont étrangères. » (*Grand Larousse encyclopédique* 1968). Albert Memmi constate : « Outre l'exploitation économique et l'aliénation culturelle, la colonisation est l'histoire d'une insupportable contrainte » (Memmi *op.cit.* : 67).

Il nous suffira de confronter cette affirmation avec les faits réels, révélés par plus de quatre mille lettres inédites et de très nombreux textes connus, pour voir un colonisateur très différent de celui qu'on connaît, moins sûr de lui-même, mais cachant cette incertitude sous des masques divers. (*Ibid.*).

En définitive, expliquer l'œuvre par les obsessions de l'auteur qui se révèlent dans ses articles et ses ouvrages nous permet seulement de faire quelques rapprochements, de signaler quelques convergences significatives entre l'homme et l'œuvre (je me garde de prouver une constante de l'écrivain par des textes littéraires publiés). L'écrivain est plus que ses écrits : il a une personnalité qui n'est pas toujours affichée dans ses ouvrages. Pour donner un exemple, plusieurs critiques ayant exprimé leur embarras devant l'attitude ambivalente de la colonisation à l'égard des Africains, nous avons cherché si le colonialisme, ce système d'expansion coloniale, visait l'exploitation des territoires occupés dans l'intérêt du pays colonisateur. Nous avons bien dû répondre affirmativement.

C'est dans ce sens que nous pouvons comprendre le rôle joué par l'évoluer en Afrique noire et la lutte menée par le mouvement communiste un peu partout sur le continent. Ceci nous amène au terme « élite ».

Si *l'élite* signifie la meilleure partie d'un groupe, d'une communauté, l'élite intellectuelle représente pour nous l'ensemble de tous ceux qui ont fréquenté « l'école européenne » et qui, la plupart de temps, sont chargés des plus hautes responsabilités dans un pays. Salon définit le terme comme « les personnes qui occupent les fonctions les plus élevées dans une société, qui ont le plus haut niveau de connaissance, de culture, de moralité, et de sens de l'intérêt général, le plus de pouvoir, d'influence, et de prestige, les fortunes les plus considérables » (Salon *op.cit.* : 54). Nous pouvons voir pourquoi elles sont la cible de toutes les critiques au sein de la population. Trop souvent, le peuple ne se reconnaît pas en elles. Et cela pose le problème de l'identité de l'élite intellectuelle.

Parlant de l'identité de l'intellectuel, nous n'abordons ici que sa dimension culturelle. *Identité culturelle* selon Le Robert est une adéquation d'un peuple avec ses croyances, ses mythes, ses forces créatrices, ses rêves ancestraux, et sa langue (Rey-Debove & Rey 2010). L'identité culturelle des peuples est revendiquée partout en Afrique en réaction contre les tendances à l'uniformisation, et devient un élément moteur de plus en plus important de l'engagement des écrivains indigènes ou dans les littératures nationales. Senghor parlera de son adaptation à la culture française avec laquelle il était en contact. Il la nomme ainsi le

« métissage culturel ». Pour définir le « métis culturel », Senghor prend appui sur le double reproche que l'Occident fait aux élites d'Outre-mer d'être moins assimilés et trop assimilés. Il répond à l'Occident que l'apparente ambiguïté relève d'un choix délibéré des élites nègres : « Nous avons délibérément choisi la solution de l'ambivalence, sinon de l'ambiguïté » (Senghor 1964 : 98). Et par la suite, il déclare : « Cependant, je ne puis le penser qu'à travers mon expérience d'homme concret, de négro-africain historiquement situé dans la République française. » (*Ibid.* : 103).

Et pourtant, d'après Salon (*op.cit.* : 104) le *métissage culturel* veut dire une « acculturation équilibrée, pour une durée plus ou moins longue ». *Négritude* (n.f). Cette condition de l'homme noir ; conception du monde, cosmogonie, culture, valeurs, communes aux personnes de race noire, tant en Afrique (« Nigrêtie » selon Senghor) que dans la diaspora américaine et (plus récemment) européenne, s'appelle la *négritude* (Salon, *op.cit.* : 104).

Ce rappel était capital pour expliquer volontiers ce que Senghor nomme « toutes mes contradictions », donc la double culture de Senghor, et même plus que double car il dit de lui-même qu'il était « écartelé » (*Chants d'ombre* 1940). Nous voilà donc arrivé au point de mire de cette thèse : *l'aliénation*. Nous tenons là, sans doute, la première occurrence de la négritude senghorienne. À maintes reprises, Senghor s'est penché sur le mot de négritude, multipliant définitions et interprétations. L'important n'est pas le mot négritude, mais les significations qu'il donne à l'expression « métissage culturel » au travers de sa conception de la négritude. Il construit donc sa pensée sur l'aliénation du noir en justifiant son aliénation ou encore son assimilation par l'usage de cette expression.

Ces deux termes « aliénation » et « assimilation » sont synonymes, mais le premier introduirait une nuance plus concrète, moins abstraite. Ainsi donc, dans cette thèse, le terme « aliénation » interviendra plus souvent que celui de « l'assimilation ». Nous commencerons avec le premier pour terminer avec le deuxième. Mais qu'est-ce que l'aliénation ? Bien que le concept d'aliénation fasse l'objet de définitions ailleurs (droit, philosophie, psychologie, sociologie...), nous avons trouvé nécessaire de ne nous en tenir qu'aux connotations

nouvelles que lui donne la littérature. Dans son article « Aux sources de la création », le togolais Sénoufo Agbota Zinsou écrit :

Comme tout enfant africain, je vivais entre deux cultures, celle de la famille, du quartier, du milieu social dominé par les pratiques culturelles traditionnelles (...) et celle de l'école qui est d'abord celle de la langue française, des auteurs français dont les extraits sont appris par cœur ou étudiés. Mais mon père était commis dans l'administration coloniale, ma mère ménagère et illettrée. Mon père parlait français au service, mais le mina à la maison avec ma mère et les enfants (Zinsou 1998 : 22).

Quant au rôle éventuel de la langue française, nous ne l'évoquons que pour ébaucher ce tour d'horizon entamé dès les premières pages de cette thèse : son poids fut sans doute significatif. L'enseignement de la langue française se faisait sous la contrainte pendant la période coloniale. Le rêve d'une grande francophonie n'est pas une utopie récente, explique Blachère (1993 : 20). La « plus grande France » comme thème mobilisateur dans l'imaginaire colonial des années 30 ne pouvait effectivement voir le jour que si les enfants des pays africains étaient « imprégnés » de culture française. C'est ainsi que, dans les représentations générées par cet enseignement, on voit se profiler un ensemble de caractéristiques dont l'inventaire rapide dans cette thèse permettra de comprendre ce que c'est que « l'aliénation de l'intellectuel ». Le poids de l'école donc était déterminant dans ce processus d'acculturation des enfants noirs. Mais la notion « d'aliénation », par quoi nous avons ouvert notre réflexion, recouvre une large gamme de pratiques et d'attitudes psychologiques qui en nuancent le sens et font ressortir combien ces pratiques amènent au déracinement.

Et pour revenir au français, cette langue accompagnée de son cortège d'interdictions est, parfois, perçue de manière négative (acculturation), parfois représentée comme liée à des valeurs positives (éducation, administration). Cette position de l'Africain brouille déjà le jeu classique de la morale. Et Blachère d'ajouter : « la valeur positive n'est atteinte qu'au prix de la trahison » (*Ibid.* : 28). Mais l'aliénation de l'élite dont nous venons de montrer l'origine induit dans tous les cas des situations complexes : l'aliénation sous l'aspect de « l'Assimilation » à la culture française est l'instrument de domination économique, politique, de contrôles grossiers et de soumission. À mi-chemin de la fiction et du document authentique, les pratiques et habitudes qui font partie de la revendication des écrivains dans

cette thèse, montrent réellement le pouvoir du phénomène d'aliénation des élites face à la culture noire.

« *Assimilation* ». Ce terme que les Anglais traduisent par « *cultural change* », les Français le traduisent ou l'entendent par « interprétation des civilisations » (Salon 1978 : 12). Mais ce terme d'« assimilation » vient du verbe « assimiler » qui veut dire, selon Littré, « convertir au semblable ». « Assimilation » (Hardy 1917 : 4)⁹ désigne un processus et en même temps son résultat qui consiste dans une absorption, fusion d'individus, de groupes d'individus, de nations et de cultures, dans un ensemble social plus vaste (Rey-Debove & Rey 2010). C'est ce que constate Salon lorsqu'il affirme que « historiquement, l'assimilation des peuples colonisés a été la politique affirmée et appliquée par quelques puissances colonisatrices ; la France l'a poursuivie très longtemps et la poursuit encore, par générosité selon les uns, par excès de cartésianisme selon les autres (Saussure, Memmi, l'ont violemment critiquée, pour des raisons opposées) (Salon *op.cit.* : 15). Contrôle paternel, mais odieux dans son arrière-plan raciste. Que survienne le temps où le système colonial se durcit – c'était bien le cas pendant la période dite vichyssoise – tous les Noirs à prétentions académiques furent obligés de ne pas se prendre pour des Européens. C'est pourquoi lorsqu'on appréciait le travail d'un intellectuel, un écrivain par exemple, ce n'était jamais sans arrière-pensée : « on s'exclame sur ses réussites, mais on les classe dans la catégorie (plus rassurante) du phénomène miraculeux, qui ne menace pas l'ordre établi ... » (Blachère *op.cit.* : 37).

Du côté des intellectuels de l'Afrique postcoloniale, l'éventail des attitudes est largement ouvert. Pendant que les auteurs noirs mettent en scène les attitudes de refus de la langue française, il est étonnant et très fréquent de trouver des personnages qui s'accommodent,

⁹ La politique coloniale de « l'Assimilation » était résumée ainsi par Georges Hardy : « Mise en valeur du pays, attachement raisonné de l'indigène à notre œuvre, tel est donc l'objet de la nouvelle conquête. Conquête moins rapide et brillante que la première, mais aussi féconde et méritoire et dont l'instrument ne peut être que l'école. »

Et dans ses *Méthodes et Doctrines coloniales de la France du XIV^e siècle à 1953* (1960), Deschamps avance : « Méthode de pacification et d'organisation, connaissance du pays et des hommes, emploi conjugué de la politique et de la force, administration indirecte, utilisation des éléments les plus évolués à la communauté française. » (Deschamps 1960 : 20).

avec réalisme et résignation des données et rapports de nouveaux pouvoirs. Nous avons classé ces attitudes dans ce que nous appelons « acculturation ».

Dans le cadre de cette thèse, nous entendons par « acculturation » l'ensemble des phénomènes qui résultent du contact direct et continu entre des groupes d'individus de cultures différentes avec des changements subséquents dans les types culturels de l'un ou des autres groupes. Pour cela, ce terme a pour synonyme « aliénation ». Salon ajoute qu'il s'agit d'un des phénomènes les plus controversés des relations culturelles internationales. Il est vanté ou condamné selon que l'on considère que la fécondation mutuelle des cultures a toujours existé et doit s'intensifier ou, au contraire, que les cultures doivent préserver, sans pour autant s'isoler, leur précieuse originalité en évitant le contact continu, presque toujours meurtrier, avec d'autres cultures, surtout si celles-ci sont « dominantes (Salon 1978 : 12). Ce faisant, nous serons à même de répondre à l'ambition de ce projet. Il va de soi qu'à cette petite liste ont été ajoutés d'autres termes que nous aurons à utiliser fréquemment dans l'ensemble de la thèse.

1.12 RÉSUMÉS DES CHAPITRES

Au chapitre premier, nous avons essayé de donner une vue d'ensemble de toute la thèse en ayant pour objectif d'énumérer les étapes les plus importantes de notre démarche. L'ensemble des réflexions relatives à ce thème ont des incidences considérables sur le plan de la recherche concrète. Elles se révèlent très précieuses pour l'interprétation des faits de conflits qui se manifestent dans le cadre des réalités sociales en vue d'illustrer les effets indirects de l'action coloniale. Nous avons considéré d'abord l'impact que peut avoir le thème de « l'aliénation » sur le lecteur. Cet impact peut constituer la première série de questions auxquelles nous avons essayé de répondre : Où se passe cette aliénation ? Comment a-t-elle commencé ? Quelles sont les raisons qui ont milité en faveur du choix de ce thème ? Quel est l'objet de l'étude et quelle en est la problématique ?

La deuxième série de questions touche l'appropriation culturelle par le biais de la revue de la documentation. Les intellectuels ayant failli à leur but, la culture lettrée va-t-elle se

confiner au rôle de critique permanente ? Doit-elle former l'opposition loyale ou jouer le rôle de critique de l'ordre établi ? Le succès signifie-t-il autre chose que la gloire et le bon revenu ? Sera-t-il gage de libération morale ? Ou sera-t-il éliminé pour ouvrir la voie à une réconciliation des parties mises en cause ? Après tout, que restera-t-il des traditions dans la mémoire collective ? La troisième série de questions concernerait l'institution littéraire : la légitimation de la théorie littéraire passe-t-elle par les théoriciens de la nouvelle critique ? Quelle méthode et quel modèle d'analyse a-t-on choisis pour venir à bout de l'étude ? La critique moderne qui se veut remonter aux Formalistes russes d'avant la première guerre mondiale est-elle aussi centrée sur le texte ? Est-elle marquée en fin de compte par la nouvelle critique ? Sans avoir l'ambition de la prévisibilité scientifique infaillible et sans même pouvoir répondre à toutes les questions formulées, il s'agira d'amorcer quelques réponses, de dessiner les cadres de référence et les grandes lignes d'orientation d'une recherche qui s'impose, le tout étant clos par des résumés des chapitres et une conclusion.

Au deuxième chapitre, je me propose donc d'en retracer les principales étapes, des origines jusqu'à nos jours, en obéissant à l'ordre chronologique, et en nous efforçant d'en dégager les tendances dominantes et les principaux acteurs, à travers l'analyse des œuvres les plus marquantes de la littérature noire d'expression française. Je m'en tiendrai à dégager quelques traits généraux qui montrent les rapports de consentement et d'allégeance que les élites intellectuelles entretenaient avec les colonisateurs que l'on surnomme « aliénation ». Dans sa préface au *Roman africain et tradition* (1982) de Mouhamadou Kane, Roger Mercier, fait mention du premier volet d'une velléité d'acculturation qu'on a appelée « le métissage culturel » (Senghor 1948 : 74), mouvement où les écrivains étaient des chantres de la civilisation européenne.

L'Afrique, avec ses modes de pensée et ses usages traditionnels, est présentée comme un contrepoids susceptible de rétablir l'équilibre menacé. Que l'utilisation d'un tel critère soit délicate, c'est ce que relevait déjà Jean-Paul Sartre dans son *Orphée Noir* (1948),¹⁰ en

10 Tel est le titre de la belle préface que Jean-Paul Sartre donna à *l'Anthologie de la nouvelle poésie nègre et malgache* de Senghor (1948).

considérant d'un certain point de vue les modes de pensée et ces usages historiques comme « tantôt une immense perdue [sous-entendu cause perdue] qui n'eut d'existence qu'en un lointain passé, et tantôt un espoir qui ne se réalisera qu'au sein de la cité future » (Sartre 1948 : XXXIX). Et Senghor souligne bien que le nègre a tout perdu. La belle époque est finie, époque où, au clair de la lune s'enseignait la culture des ancêtres (Senghor 1948 : 174). La dernière étape regroupe ce que l'on peut appeler « le roman du désenchantement ». Les écrivains tentent, par un nouveau biais, de dénoncer l'acculturation des élites africaines ou ce que le peuple désignait sous ce terme dans les trois romans de notre corpus. C'est ce que notre étude essaie de prouver en observant la théorie et les méthodes de recherche en littérature.

Au troisième chapitre je m'en tiendrai à la théorie, ce discours explicite qui sert de bannière voire d'arme de la discussion dans l'analyse de textes. Les méthodes d'analyse en littérature évitent une interprétation tendancieuse des faits pour un équilibre entre la conception esthétique et la portée des idées. « Le choix d'une méthode, déclare Chevrel (1994 : 103), dépend évidemment de l'intérêt qu'on trouve, ou croit trouver, à l'employer, et du genre de questions qu'on entend poser aux textes » ; le discours sur les enjeux de l'analyse littéraire et le propos technique est alors de proposer quelques instruments pour l'analyse (c'est l'aspect méthodologique) (Charles 1995 : 19). Le but de l'analyse sera alors de rendre compte de ce qui se passe dans une lecture courante, d'expliquer les effets du texte. Ces dernières considérations indiquent aussi pourquoi la narration ou le récit utilisent fréquemment le drame, en laissant volontiers la parole à ses personnages. C'est pourquoi, nous l'avons dit plus haut, le questionnaire le mieux approprié à une narration doit également relever de sa nature. Si une narration comprend en général trois éléments : une action, des personnages qui accomplissent cette action, et des parties descriptives, les questions seront alors : Où est le « nœud » ? Quelles sont les péripéties ? Quelle est la qualité du dénouement ? Et enfin, comporte-t-il une ou plusieurs moralités ? (Theveau & Lecomte 1978 : 26-27).

Au quatrième chapitre nous procéderons à l'analyse proprement dite en étudiant les composantes principales du récit. Premièrement nous verrons l'énoncé et l'énonciation

(Reuter 1991 : 35) car tout fait linguistique peut s'analyser selon deux aspects : celui d'un énoncé c'est-à-dire un texte comme produit fini et clos, ou celui de l'énonciation, c'est-à-dire de l'acte qui l'a générée. Reuter insiste : « Il ne faut cependant jamais oublier qu'une analyse excluant l'une ou l'autre de ces deux dimensions (énoncé / énonciation) se heurterait à des problèmes importants » (*Ibid.*). Pour opérer une distinction entre énoncé et énonciation, nous ferons la distinction entre certains termes. En effet, le sens d'un énoncé ne peut souvent être véritablement compris qu'en fonction de la situation de l'énonciation. L'énonciation (histoire, sociologie, psychanalyse ...) nous permettra d'analyser le « Je » de l'énoncé dans son contexte (espace et temps de la fiction). En plus, nous verrons la fiction, la narration et la mise en discours. La fiction (ou diégèse) visera l'histoire telle qu'on peut la reconstituer, les personnages, l'espace, le temps ...). Chacun des éléments cités pose des problèmes spécifiques que nous détaillerons le moment venu. Ces trois textes sont vraiment révélateurs. Les auteurs veulent composer des portraits vivants, et, pour y parvenir, ils présentent des personnages ayant à la fois la complexité de la vie et les caractéristiques qui leur donnent un certain relief.

Au cinquième chapitre vise l'interprétation et l'évaluation des résultats : l'intrigue et ses actions. À ce niveau nous verrons les perspectives narratives (ou focalisations qui répondent à la question : « *Qui perçoit* dans le roman » (*Ibid.* : 64). En bref, la perspective narrative concerne la perception du monde romanesque par un sujet percepteur. Elle détermine la quantité de savoir perçu, c'est-à-dire qu'elle ne se limite pas au centre d'orientation visuel seulement, mais implique aussi le centre d'orientation auditif, tactile, gustatif et olfactif (Hersche *op.cit.* : 67). Ensuite, notre étude abordera l'instance narrative où nous étudierons les deux formes fondamentales du narrateur comme homo et hétéro-diégétique et les trois perspectives possibles (centrées sur le narrateur, l'acteur, ou le neutre). Enfin, viendront les niveaux narratifs où nous aurons à expliquer les récits emboîtés et la métalepse. Bien que le résumé de ce chapitre soit très court, les détails dans la description sont très nombreux. Dans le deuxième temps, notre travail se chargera de l'interprétation et de l'évaluation. C'est à ce niveau que nous essaieront de procéder à la comparaison de trois textes et au relevé des ressemblances et les dissemblances.

Au sixième chapitre, ce sera la conclusion. Celle-ci reprend le résumé de l'ensemble du travail et proposera de nouvelles pistes de recherche. Au fond, c'est la question du mal qui a envahi la conscience des romanciers depuis 1960 que nous retrouvons dans ces ouvrages. La biographie de chacun des auteurs peut constituer ainsi un moyen de contrôle. Certaines interprétations de l'œuvre deviennent aberrantes lorsqu'on connaît la vie et la personnalité de l'auteur. Je me permets donc, de temps en temps, de confronter nos conclusions sur un élément de la personnalité de l'auteur avec un aspect de son œuvre. Si éclairantes que soient parfois ces analogies, nous éviterons toujours de conclure à des rapports de cause à effet.

En Afrique noire francophone, pour les uns, c'est le mal, c'est l'ordre bourgeois, la corruption par l'argent, le carriérisme, la dictature, les généraux rebelles, l'exploitation de l'homme par l'homme, l'approche d'une recolonisation (aliénation) qu'on devine plus horrible encore que la précédente ; pour d'autres, c'est le passé et tout son lot de coutumes qu'il faut revisiter pour ramener l'ordre tant recherché, etc. Une dernière tranche préfère retourner à l'oubli plutôt que d'assumer un passé indigne, c'est le cas du roman féminin étant donné que le temps se tourne désormais vers l'obsession prémonitoire de la catastrophe dans les familles. L'écrivain romantique se retrouve seul dans un paysage dévasté ne sachant à quel saint se vouer. Et la conséquence paradoxale de son individuation solitaire, c'est cette inflation d'images destinées à la représentation. Cela dit, ces trois conceptions ne sont pas étanches, l'aliénation se trouve condamnée par tous. Si l'évolution, sous prétexte de conduire les Noirs au progrès, débouche sur le désordre et les laisse « désemparés » devant les nouvelles formes de vie, quel sera le futur de l'Africain noir francophone ?

CHAPITRE 2 : LA REVUE DE LITTÉRATURE

2.1 INTRODUCTION

Ce chapitre résume une revue de la littérature qui aborde les différents aspects de l'aliénation de l'intellectuel noir francophone de la région subsaharienne de l'Afrique. L'attention sera particulièrement portée sur des travaux consacrés à la littérature négro-africaine et à la représentation de l'aliénation des élites que l'on retrouvera, tout au long de l'argumentation, sous des formes diverses (Makouta-Mboukou 1980 : 164). En plus, tout en essayant de rassembler le plus grand nombre possible de textes, nous n'avons pas la prétention de faire de l'exhaustivité notre objectif, sous peine de nous égarer dans un exposé sans fin. Ainsi nous tenons à cerner notre investigation sur des ouvrages susceptibles de nous renseigner sur « l'aliénation de l'intellectuel francophone subsaharien », notamment ceux des auteurs qui ont une production notablement abondante et significative. À cet égard, la recherche universitaire publiée, les ouvrages comme des articles de journaux et de revues, seront privilégiés dans notre enquête. Ils occupent une place prépondérante dans cette étude que ne le seront peut-être certains écrits des poètes de la négritude dans ce sens que leurs auteurs se sont prononcés sur bon nombre des questions déjà soulevées (la question du racisme, par exemple), quitte à nous maintenant de montrer l'élargissement conceptuel éventuel dont ce thème est pourvu dans le contexte strictement africain.

Nous avons regroupé dans ce chapitre les recherches dont nous avons eu connaissance, soit directement, soit indirectement, conformément à notre questionnaire que voici : à quel lecteur cette revue de littérature s'adresse-t-elle ? Quel est son objectif ? Quel est le message que nous voulons transmettre ? Quels sont les points de l'état de l'art que nous voulons mettre en avant ? Pourquoi ? Quels sont ceux que nous souhaitons laisser de côté ? Et pourquoi ?

En réponse à ce questionnaire nous disons que cette revue s'adresse aux étudiants et aux chercheurs. Elle leur facilitera le repérage des données événementielles et surtout les informera des sujets précis que leurs prédécesseurs ont déjà traités. Elle leur évitera la répétition inutile des généralités usées, ces futilités controversées réglées depuis longtemps, et

la prodigieuse obstination dans la redondance qui ont poussé plusieurs chercheurs à reprendre inlassablement la liste des mêmes auteurs. En plus de ces points mentionnés, on pourra leur montrer quelle est, aujourd'hui, la validité des définitions traditionnelles de différents modes d'expression de « l'aliénation de l'intellectuel » admis en littérature. Ne doivent-elles pas être remises en question par une réflexion critique qui interrogerait, par la confrontation non seulement sur leur spécificité mais aussi sur leurs limites, leurs domaines d'intersection ? En particulier, quelles peuvent être les incidences des aspects contemporains de l'aliénation des intellectuels en littératures tant nationales qu'internationales (dans le contexte africain justement) ? Les nouvelles manifestations continueront-elles à offrir en ce domaine plus d'une piste féconde pour la désaliénation ou seront-elles des images mortes, simple plaisir des yeux, pour les générations suivantes, faute de savoir en parler et tenter de les arrêter ? Faut-il subir, avec l'avancée des médias et de la publicité, la constitution d'un nouveau mode de vie, sans tenter de le maîtriser et de le replacer dans la continuité de l'expression de l'être africain, faute de références et de moyens adéquats ? Ou bien doit-on laisser cette nécessaire analyse aux concernés (élites dirigeantes de tout bord) avec tous les risques de les voir utiliser celle-ci comme un instrument de propagande personnelle ? Voilà résumé en quelques phrases l'ensemble des préoccupations auxquelles nous essaieront de répondre dans ce chapitre.

L'enjeu a de quoi séduire. Il s'agit de trouver, devant cette extension de l'image de l'intellectuel, les voies d'une étude, d'une lecture méthodique, d'un mode d'approche des messages que ce portrait de l'intellectuel délivre et des rapports qu'il entretient avec les messages textuels. Nous souhaitons seulement que de nouvelles thèses viennent enrichir et nuancer ce type d'études, tant par de nouveaux domaines à explorer (car la rapide énumération des pages suivantes dessinera régulièrement les considérables lacunes subsistantes) que par l'application de nouvelles méthodes de mieux en mieux appropriées, loin de tomber dans un dogmatisme abject. D'où une proposition : d'abord la définition d'une aire d'étude qui va des débuts de la littérature négro-africaine à nos jours ainsi que les différentes phases de cette aliénation où les différentes écoles se trouveront intégrées. Même si, de façon générale, au sein de ces nouvelles évaluations comparatives, les analogies l'emportent sur les oppositions, des livres comme ces trois romans de notre corpus mettent

en lumière une série d'oppositions irréductibles entre différentes phases, au sein même d'une problématique qui tend à rapprocher les trois écrivains.

Cette aire mettrait en scène les deux périodes (coloniale et postcoloniale) avec au premier plan une figure d'intellectuel. Elle permettrait de poser les principales problématiques communes aux différents romans que nous analysons : problématique historique du rapport à une époque coloniale révolue ; problématique sociologique du statut ambigu de l'intellectuel, « un être à mi-chemin entre l'Afrique et l'Occident (Mudimbe 1973) ; problématique politique du refus de la « citoyenneté » (Mangwanda *op.cit.* : 15) ; problématique religieuse de mysticisme sans Dieu (Sembene 1973); problématique psychologique du subjectivisme insatisfait de l'élite et de son dédoublement tragique (Beti 1994) ; problématique littéraire de l'ironie analytique (Makouta-Mboukou 1980).

La présentation de cette revue de la documentation suit un schéma historique. L'aliénation de l'élite intellectuelle sera présentée dans son évolution chronologique, depuis l'époque coloniale jusqu'à nos jours. Cette approche historique permet de faire le point sur les différents débats qui, depuis 1920, date à laquelle littérature écrite a vu le jour dans le monde noir, sont une manière de réponse à la question de savoir comment il faut lire, interpréter, comprendre et juger ce thème de l'aliénation. Il est souvent naturel que cette interrogation donne la primauté à l'étude du champ idéologique et méthodologique des auteurs, et laisse parfois dans l'ombre l'aspect historique des choses.

Nous ne cachons pas ce que ce relevé a de très incomplet, en raison de notre ignorance de nouvelles parutions, de la dispersion des travaux à travers le globe et de leur caractère novateur. Plus qu'un état présent exhaustif, il s'agit d'une ouverture sur l'avenir, une amorce, un prétexte à de plus amples développements, une ébauche qui devra, nécessairement, être complétée. C'est pourquoi tout en évitant des lourdeurs et des répétitions, nous avons marqué, dans leur continuité et leur rupture, les sous-thèmes majeurs qui ont dominé le débat sur l'aliénation de l'élite. Nous avons, entre autres : le roman colonial comme source de l'aliénation des intellectuels noirs ; la dénonciation de la littérature coloniale et de politique de l'assimilation ; la revendication d'une écriture propre aux Africains ; les écrivains et leur

ignorance de la langue maternelle ; les écrivains et la référence à la culture européenne ; la dénonciation de l'aliénation par l'affirmation de la dignité féminine et la dénonciation de l'aliénation des conservateurs africains.

2.2 LE CORPS DE LA REVUE DE LA DOCUMENTATION

Les analyses de la bibliographie des œuvres sur l'aliénation des intellectuels noirs francophones ne prennent toute leur signification et leur véritable portée qu'à la lumière de l'influence des structures mises en place, en Afrique, par le colonisateur. Et si aujourd'hui, le roman reste quelque peu tributaire des conditions de sa genèse, l'on ne peut bien saisir le sens de l'aliénation tout au long de son évolution que si l'on arrive à préciser ces concepts : le roman colonial, l'école européenne, la Négritude, l'église, le métissage culturel ... auxquels il convient d'ajouter la littérature perçue comme institution et instance idéologique.

2.2.1 Première phase : le roman colonial comme source de l'aliénation des intellectuels

2.2.1.1 Sa définition

Entrent dans la catégorie du roman colonial tous les romans des premiers auteurs africains parce qu'ils étaient liés à la colonisation. Même s'ils sont loin d'approuver cette entreprise et d'en faire l'éloge à 100%, ils assument ce moment historique avec ses conséquences, dans la réalité et dans l'imaginaire français ou francophone. Dans la présente étude, nous commencerons d'abord par définir ce que c'est qu'un roman colonial (la littérature coloniale), ses pères spirituels et ses mythes fondateurs, sa nature comme institution coloniale et son rôle en tant qu'instrument du colonisateur.

Dans son article « Le roman colonial » in *Publications du Centre d'Études francophones de l'Université*, Martine Mathieu le définit comme étant une littérature mineure et charnière quoique prolixe. En tant que charnière située entre les récits de voyage, le règne de l'exotisme, et l'avènement des littératures de revendication des identités nationales ou régionales, elle révèle bien des aspects problématiques de la présentation des autres cultures et civilisations (Mathieu1987 : 9). Si le roman colonial n'avait pas été la première prise de

parole émanant de la société coloniale en Afrique francophone ni même sa première expression littéraire (c'est ce qu'affirment quelquefois les auteurs africains), il a été la première manifestation organisée de littérature écrite en Afrique. C'est là son originalité foncière. Il s'est défini comme une volonté de groupe et les textes dans lesquels il a fixé ses orientations sont significativement des romans (*Karim*, *Les trois volontés de Malick*, *Force-Bonté* ...). Des courants qui structurent la production romanesque relative à l'Afrique subsaharienne coloniale d'expression française, le roman colonial est sans conteste le plus connu. Pourtant, aucun des auteurs qui se sont réclamés de ses principes n'est parvenu à se faire connaître sur un plan littéraire par lui-même sinon par la campagne menée par cette mouvance.

Dans leur préface au roman *Karim* (1935) d'Ousmane Socé, Théodore Monod et Robert Delavignette affirment que le « Noir » n'est pas un homme sans passé et qu'il serait donc absurde de continuer à regarder l'Afrique « comme une table rase à la surface de laquelle on peut bâtir, *ab nihilo*, n'importe quoi » (Socé 1935 : iii). S'inspirant des œuvres des ethnologues comme Léo Frobenius, Maurice Delafosse ou Théodore Monod qui partagent la même thèse, ils avancent que les œuvres des premiers auteurs de l'époque coloniale ne prennent toute leur signification et leur véritable portée qu'à la lumière de l'influence des structures mises en place par les colonisateurs qui sont : armée, école, église, administration. C'est cette volonté d'inscrire une identité collective de la colonie de peuplement dans les dimensions spatiales et historiques de l'Afrique noire que signalent le recours au terme colonial (employé par opposition à africain) ainsi que la dénomination même de la littérature coloniale. Et c'est cette volonté identitaire maintenue qui animait les cercles africanistes d'alors (Chevrier *op.cit.* : 37).

Mamadou Kane (*Roman africain et tradition*, 1982) déclare que la raison première du mouvement littéraire de cette époque coloniale fut d'être colonialiste. Finalité idéologique affichée sans ambages qui fit de l'élaboration romanesque le prétexte d'une tribune politique puisque le déploiement de l'imaginaire y est assujéti aux fins idéologiques et le discours colonial s'y lit de façon exemplaire. Ces premiers écrivains expriment des jugements de valeur sur ce qu'ils viennent de vivre, des professions de foi ; ils se contentent d'explications

a priori et de références analogiques. Nés à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e, les romanciers de cette époque apparaissent comme les successeurs des géants de l'âge d'or du roman (Balzac, Dickens, Dostoïevski). Non point qu'ils en soient les héritiers : ils s'opposent tous, à des titres divers, à l'esthétique dominante, le réalisme ainsi que le confirme Lukacs qui déclare que « la lutte dans le domaine artistique consiste à venir à bout des « legs pernicioeux »¹¹ (Lukacs 1965 : 400), et ces legs, c'est tout ce qui est africain et traditionnel. Leur volonté d'écriture, au lieu de les exalter, les transforme en hommes conscients de s'être faits eux-mêmes aliénés. Ils présentaient, tous sans exception (Ahmadou Mapaté, Diagne, Bakary Diallo, Félix Couchoro, Ousmane Socé, Paul Hazoumé, etc.) la colonisation comme un phénomène essentiellement culturel, une « œuvre civilisatrice », se faisant ainsi l'écho de l'idéologie coloniale dont ils furent nourris à l'école (Kane 1981 : 31). Philippe Bissek (*Mongo Beti à Yaoundé 1991-2001*, 2005) s'en tient à démontrer que c'est à partir de cette période que la clochardisation des élites bat son plein. Il met l'accent sur une évolution exactement symétrique de la littérature coloniale et de l'acculturation de l'homme de couleur. Si, pour tous les autres noirs l'imposition de cette nouvelle civilisation était relative, peu de peuples se sont trouvés, comme ceux de l'Afrique dite francophone, dans une situation historique de dépendance contraignant tous les créateurs d'œuvres d'art, et particulièrement les écrivains, à utiliser non seulement la langue, mais surtout l'appareil culturel d'une nation étrangère qui, de surcroît, les avait colonisés : « Hors de Paris, dirait-on, point de salut » (Bissek 2005 : 290-291).

¹¹ Des «legs pernicioeux»: l'expression est de Lee Harvey Oswald. G. Lukacs l'utilise pour désigner l'esthétique dominante de son époque appelée « âge d'or » (Balzac, Dickens, Dostoïevski) dont il voulait se débarrasser. Les romanciers de la nouvelle génération s'opposent à ceux de la première qu'ils considèrent comme aliénés à cause de leur héritage du colonialisme (legs pernicioeux). Voir Lukacs, G. 2000 [1965]. *Le roman historique*. Paris : Florence Janosi.

2.2.1.2 *L'abandon du roman colonial sur dénonciation*

Ossito (2004) affirme que, dans ce débat dont le but était de préserver et de renforcer l'influence idéologique de la littérature, ces premiers écrivains ne cherchèrent guère à se dérober aux prescriptions de l'ordre établi, mais au contraire rivalisaient de loyalisme envers le pouvoir colonial (Ossito 2004 : 26). Le roman colonial régit ainsi un ensemble de textes qui offrent un champ exceptionnellement propice à l'investigation des idéologies. Et la critique littéraire et universitaire (Alain Brézault & Gérard Chevreuil 1987 ; Martine Delvaux 1994 ; Locha-Mateso 1986a) a d'autant mieux saisi cette opportunité qu'elle y trouve la confirmation de ses convictions ou l'écho de ses préoccupations. Ainsi, par exemple, le héros du roman *Karim* (1935) de Socé se laisse peu à peu gagner par les idées et les manières de vivre européennes. Il se fait défenseur de cette nouvelle civilisation qui lui assure le bien-être matériel.

Prenant comme objet d'étude ces pratiques qui nouent de façon très particulière la littérature et l'action, les critiques n'ont pas montré ce que cette interaction devrait être, mais ce qu'elle a été, historiquement et socialement. Ainsi, il fallait reconstituer des espaces de débats, des façons de dire et de faire alternatives ou concurrentes, suivre des glissements et des réinterprétations des sujets dont le contexte était modifié avec l'avènement des indépendances. Ce faisant, on a sonné le glas du roman colonial. Je me borne à signaler certaines ressemblances entre le *moi social*¹² de l'écrivain et son art. On trouvera peut-être que nous avons abusé des citations, nous les avons crues pourtant nécessaires. Touchant là une des fibres les plus sensibles d'un écrivain, son identité, nous évoquons le cas de Mongo Beti. Le choix du pseudonyme remontait probablement au début de sa carrière d'écrivain.

¹² À sa naissance, notre écrivain ne s'appelait donc nullement, n'en déplaise à plusieurs de ses meilleurs amis, Mongo Beti, mais Alexandre Biyidi. Il lui a fallu, pendant un temps, recourir au fameux pseudonyme à cause de la dictature qui sévissait dans son pays. On comprend mieux, à la lumière de cette note, pourquoi le problème de la personnalité hante l'œuvre de Mongo Beti. Il est le seul écrivain de ce nom et le seul à l'avoir porté.

C'était ce cadre institutionnel préexistant, celui de « la littérature coloniale », avec sa finalité sans équivoque, ses usages et ses canons, que devaient intégrer les premiers écrivains colonisés. Si l'insertion de l'aliénation en 1920, préparée par le régime colonial en terre africaine, est l'occasion d'une lutte acharnée, lutte opposant des Africains aux colonisateurs, la raison essentielle peut tenir aux effets dévastateurs et démoralisateurs de la colonisation. Ainsi les écrivains africains ont-ils exigé au Congrès de Rome que désormais les œuvres des auteurs africains soient présentées de façon originale en deux catégories de textes : la terre natale comme moyen d'appréhender le monde et le pittoresque des traditions, à savoir des mœurs africaines.

2.2.2 Phase 2 : La dénonciation de la littérature coloniale et de sa politique de l'assimilation

Le point de départ c'est d'abord la reconstruction des espaces de discussion, des lignes de tension le long desquelles les divers points de vue se situent et s'entremêlent. D'aucuns parleront du discours apologétique ou d'un rappel de l'histoire ancienne étant donné que c'est bien là le sens que plusieurs acteurs donnent à cet usage de l'histoire. Celui-ci, de même que l'usage polémique, constitue un matériel pour le rétablissement salutaire de la situation générale d'acculturation. La question n'est plus celle de la vérité du récit, mais celle de sa place dans une multiplicité de rapports.

En 1931 parut *La revue du monde noir*, avec la participation de Langston Hughes, Etienne Léro, Paulette Nardal et Léo Sajous (novembre 1931–avril 1932). La revue avait pour objectif d'éveiller la conscience du peuple antillais. La même année, Lebel Roland fait paraître *Histoire de la littérature coloniale en France*. Dans cet ouvrage, Roland démontre que déjà à partir du partage de l'Afrique de 1885 et le début de la colonisation, l'aliénation ou le mythe de la civilisation européenne s'est imprégnée comme une éponge de toutes les croyances (appelées utopies par le colonisateur) dont le monde noir s'est montré fécond depuis la nuit des temps. À travers une certaine sorte d'instruction (prônant les avantages de

l'Assimilation) offerte par « l'école coloniale », ¹³ il a fallu démontrer aux Noirs que celle-ci était un instrument d'unification culturelle et de reproduction du système libéral. Cette revue prônait le réveil de la conscience noire dans le monde.

En 1932, Etienne et Thélus Léro font paraître *Légitime défense*, revue des étudiants Antillais sous l'influence surréaliste et marxiste, dirigée par les deux Léro, Jules Monnerot, René Ménil, Maurice Sabat Quitman, Michel Pilotin et Simone Yoyotte. Cette revue propose déjà une réflexion tout à fait originale, fondée sur la mise en garde contre toutes sortes d'avatars présentés aux Noirs par la nouvelle civilisation. Le but majeur était de lutter pour la revalorisation des cultures indigènes en même temps qu'il combattait les préjugés de races et de classes qui étouffent la société antillaise. On observera d'ailleurs que certaines périodes, dont l'imaginaire semble particulièrement riche, comme la période de l'éveil de conscience de la race noire, suscitent davantage que d'autres ce genre d'approches. Citons encore, pour l'année 1935, la revue *Esprit* qui publie cinq poèmes de Léon-Gontran Damas, présentés par Marcel More (poèmes : « Solde », « Réalité », « La complainte du nègre », « Un clochard m'a demandé dix sous », « Cayenne ». Elle est consacrée à l'imaginaire décadent.

Dans leur préface au roman d'Ousmane Socé, *Karim*, publié en 1935 aux Nouvelles éditions latines, Théodore Monod et Robert Delavignette déjà mentionnés plus haut, partent de l'idée que subsiste chez les Africains comme partout dans le monde, la croyance en une organisation harmonieuse de la société. Ils suggèrent d'aborder tous les préjugés de race dans une optique de vulgarisation des ouvrages et fascicules traitant des thèmes de l'aliénation.

Pour l'année 1952, la dénonciation s'intensifie encore. Birinda Prince publie *La Bible secrète des Noirs selon le Bouilty*. Le Coq, pour sa part, publie *Les étudiants noirs parlent* (1953) dans *Cahier spécial*, n.14, Paris : Présence Africaine. Guibert Armand (1961) publie *Léopold Sédar Senghor, poète d'aujourd'hui (choix de textes)* (1961), Paris, Seghers, n° 82. Tout le mouvement de la Négritude se faisait contre l'asservissement au régime colonial, et

¹³ Cf. Sarraute (1923 : 95) à la page 25, voir note de bas de page.

revendiquait sa « différence culturelle ». Il prétendait à son indépendance alors même que politiquement la colonisation battait son plein parce qu'il ne pouvait y avoir une littérature africaine « différente » de la littérature française. C'est sur une véritable construction idéologique fondée sur l'infériorité congénitale de la race noire (tant morale qu'intellectuelle) que les colons s'appuyèrent pour défendre ce qu'ils considèrent comme leurs droits inviolables (Kesteloot 2012).

En 1953, cette fois-ci en Afrique noire d'expression française, Camara Laye publie *L'enfant noir*, roman qui peint un tableau de souvenirs d'enfance où l'enfant est à la fois le personnage principal et le narrateur. Comme tout homme qui s'efforce vers un idéal offre un exemple de dédoublement, celui-ci est donc voulu de la part de l'auteur. En effet, le dédoublement permet à l'auteur de voir son monde tantôt avec les yeux d'enfant, racontant sans cesse son bonheur, tantôt les yeux de l'adulte qui lui permettent, par un regard rétrospectif, de voir un « paradis perdu », celui de l'éducation traditionnelle dans la case de son père. Déjà dans son roman, *L'enfant noir* (1953), Camara Laye fustige le comportement des jeunes qui estiment qu'en délaissant les valeurs du passé ils seront comblés de richesses. La recherche du bonheur dans ces spéculations, glisse, on le voit, vers l'aliénation. Laye s'étonne de ce que tout un peuple change lentement ses coutumes, abandonnant ses fondements pour admettre les mouvements convulsifs d'un esprit en lutte, « la lutte constante et infinie avec soi-même, avec le passé et le présent » (Laye 1953 : 48). Son entourage comme lui-même est fasciné par une vie de « réussite » qui est l'apanage de ceux qui ont fréquenté « l'école blanche » (Kom 1983 » 210). Ses études accentuent son sens d'accomplissement personnel et décident de son engagement irréversible dans la voie de l'Occident. Il est donc « aliéné » et content de l'être.

Aimé Césaire réagira contre le *statu quo* culturel du peuple noir dont il faisait partie. Césaire et sa femme, encouragés par René Ménil et Aristide Maugée, fonde en 1941 la revue *Tropiques*, dont le projet est la réappropriation par les Martiniquais de leur patrimoine culturel. Senghor, pour sa part, écrit *Liberté 1 : Négritude et humanisme* (1964). Senghor revisite les valeurs du continent noir et affirme sa volonté de réhabiliter le monde noir, dénonce la position de l'intellectuel noir engagé aux côtés des Français et fait émerger une

conscience forte de la situation coloniale. Dans la partie littéraire, les œuvres des poètes noirs dénoncent la ségrégation, la brutalité du colonisateur, ou bien, sur le mode ironique, le ridicule des métisses sénégalaises imitant les parisiennes et n'acceptant pas d'appartenir à la race noire. C'est ce que nous appelons aliénation.

Ces auteurs étaient tous imitateurs de grands classiques français : Victor Hugo, Baudelaire, Claudel ou Charles Péguy. En tant qu'intellectuels noirs, prenant une conscience plus claire des préjudices causés par la colonisation, ils souhaitent vivement y mettre fin. Leur poésie introduit une ère nouvelle appelée littérature de réaction et de réappropriation (Chevrier *op.cit.* : 26). Ils s'attaquent à cette aliénation en refusant de se conformer à la poésie traditionnelle française, lançant un défi aux lois de la séparation des genres et des styles, mélangeant la prose à la narration, des cris ou réflexions à caractère historique, politique et sociologique. C'est de là que provient la nouvelle écriture négro-africaine pratiquée même de nos jours. Par ailleurs, en ce qui les concerne, l'engagement n'est pas arrivé à son terme. Senghor, par exemple, bien qu'il remonte à la tradition orale en citant « Les crocodiles, gardiens des fontaines, les morts du village et les Ancêtres, qui me parlaient » (postface d'*Éthiopiennes*, Le Seuil 1956), revient à la poésie française à laquelle ils avaient tous renoncé dans un mouvement d'ensemble lors de leur première œuvre collective *L'étudiant noir*.

En revanche, une foule de poètes sont tentés par les thèmes traités dans ces revues de la Négritude et contribuent en enrichissant et en structurant la nouvelle poésie. En réponse à l'oppression et à l'aliénation, ils entonnent des chants de révolte. Des Malgaches Jean-Joseph Rabearabelo et Jacques Rebemanjara au Malien, Lamire Diakhaté, et aux Sénégalais Malick Fall et David Diop, jusqu'aux poètes de la fin de la colonisation, tous parlent de l'aliénation, de la traite, du dépeçage de l'Afrique en 1885 qui a débouché sur la colonisation. Ils exploitent particulièrement trois thèmes : l'expression de la souffrance engendrée par la violence de l'histoire et le sursaut de révolte qui en est la conséquence ; l'exploration du passé précolonial ; et enfin, l'aveu d'une poésie plus personnelle qui s'écarte du modèle français en évoquant l'amour et la fraternité parmi les hommes. Antoine-Roger Bolamba publie *La chaîne brisée* dans le magazine *La voix du Congolais* n.2, mars-avril 1945. Dans une perspective inspirée par la psychanalyse, Bolamba propose une réflexion tout à fait

originale, fondée sur l'étude des thèmes nouveaux, autres que ceux traités par l'école coloniale. Et ces nouveaux thèmes sont fournis périodiquement à la jeune littérature noire par les événements qui ont lieu dans leurs milieux de vie (par exemple « la moisson des céréales »).

Un article de Paul Lomami Tchibamba (1947) dans le même numéro intitulé « Quelle sera notre place dans le monde de demain ? » sera abondamment commenté à cette période où la colonisation tournait à plein régime. Tchibamba se demande pourquoi l'Afrique serait condamnée à l'anéantissement ? Comment pourrait-elle atteindre l'universalité sans plonger d'abord en elle-même, sans rejoindre ses racines ? Qu'aura-t-elle à donner au monde si elle n'a pu cultiver que des valeurs occidentales ? Quand vont-ils, les écrivains et tous les autres intellectuels confondus, produire les fruits uniques de leur propre civilisation pour le bénéfice des autres cultures ?

L'Association des Amis des Missions protestantes du Congo, dont les membres joueront un rôle culturel et politique de premier ordre, crée le magazine, *Message* (1947), qui publie des témoignages intéressants sur l'époque et la culture du moment. Cette recherche prend place dans un programme dont l'originalité consiste à réviser les trois principales fonctions de « l'Éducation nationale » qui sont l'élaboration des connaissances, la transmission des connaissances et la diffusion des cultures noires (ou action culturelle). Ce sont en effet les séminaires de recherche qui élaboreront une réponse à la question des relations existant entre la littérature et l'école coloniale. Et pour ce faire, ils se devaient d'organiser des séries de conférences, d'exposés qui seront proposés aux étudiants de l'école européenne dans leur programme d'enseignement.

Le Mwami Mutara Rudahingwa du Rwanda institue un prix littéraire destiné aux évolués des territoires belges, se rapportant à la vie traditionnelle ainsi qu'à la vie moderne des « Noirs de l'Afrique belge » ; tout sera publié dans *La voix du Congolais* de 1948. Ce prix avait pour objectif d'encourager les jeunes talents ressortissants des écoles protestantes et catholiques au travail de rédaction des poèmes et des écrits à caractère révolutionnaire visant à sortir le Noir de « l'aliénation culturelle ».

L'Union africaine des Arts et des Lettres (1946–1960) qui a vu le jour en 1946 continuera sur sa lancée. L'Association se donne pour objectif la promotion des œuvres sociales et philanthropiques, c'est cela sa particularité. Un magazine *Jeune Afrique* est publié dans ce cadre, et il comporte de nombreux textes littéraires produits par des Congolais. Bolamba Antoine-Roger publiera les *Premiers essais* (1947), avec comme préfacier Olivier de Bouveignes. Placide Tempels publiera *La philosophie bantoue* (1947), traduit du néerlandais par A. Rubbens, Elisabethville, éditions Lovania, 1947 (Nouvelle édition revue par l'auteur, Paris, Présence africaine, avec une préface d'Alioune Diop, Niam M'Paya : 7-12, Rééditions 1961 & 1965). L'enseignement public se proclame volontiers égalitaire et socialisant. Ce n'était qu'une pure démagogie ; l'autorité, l'élitisme et la sélection n'ont fait que « suspendre leurs activités ». Dans un monde où l'économie libérale a triomphé de l'enseignement, l'institution continuera d'assumer contre vents et marées sa mission culturelle au su de tous. Les enseignants de cette période conservent une fausse idée d'eux-mêmes et de leur école.

Le père blanc Tempels publiera cet ouvrage à l'intention de tous les intellectuels noirs, les rappelant à l'ordre et les suppliant de cesser l'imitation servile de l'homme blanc. En tant qu'être humain, le Blanc a aussi des défauts qu'il ne faut jamais copier. Il y a dans les cultures des peuples noirs de bonnes leçons de morale que le Blanc doit nécessairement imiter. De la sorte, les magazines et journaux nationaux encouragent les jeunes éduqués à faire de même : *La voix du Congolais* de mars (n° 24) 1947, publie « Institution du concours littéraire » de la « Foire coloniale de Bruxelles » (3–18 juillet). La lettre de Georges Deny est publiée dans *La voix du Congolais* (mars, n°24). L'article de Joseph-Marie Jadot intitulé « L'entrée de nos pupilles négro-africaines dans la littérature de langue française », extrait du *Bulletin des Séances* (1949), de l'Institut royal colonial belge, analyse « l'aliénation des élites » tous confondus, formulation qui a le mérite de prendre en charge, à leur apparition, les problèmes indéniables de cette assimilation.

Au Congo-Belge, un décret institue *La carte d'immatriculation pour les Congolais méritants*. Elle assimile ses détenteurs à la « civilisation européenne ». Une catégorie spéciale est instituée sur le plan légal, les « Évolués ». Ainsi Antoine-Roger Bolamba et les autres membres des différents magazines et revues diront, à leur retour de la visite qu'ils ont

effectuée à Bruxelles, que « nous nous y sommes sentis chez nous » (Éditions du service d'information du gouvernement général, Léopoldville-Kalina 1954). Ce constat malheureux des élites qui se complaisent dans l'aliénation ne peut que surprendre. Malgré tout ce qu'ils ont avancé comme théorie pour les jeunes générations, la réalité révèle autre chose. Ils sont éblouis par leur voyage en Europe, ils acceptent l'aliénation.

Senghor, dans son *Anthologie de la poésie nègre et malgache*, pourvue d'une introduction de Jean-Paul Sartre, « Orphée noir » (1948), prend en considération l'ensemble de la littérature qui met en scène les revendications des Noirs et, après une brève introduction à tendance différentielle, adopte ensuite un plan entièrement synthétique, fondé sur un relevé détaillé de tous les thèmes et micro-thèmes de la Négritude. Il analyse les passionnantes revendications de l'univers littéraire élaboré par les écrivains, surtout par les poètes, depuis la plus lointaine origine. Ces revendications étaient, jusque-là, ignorées par la littérature coloniale. Et dans ce cadre, il convient d'ajouter que la littérature était perçue comme institution et instance idéologique (Kesteloot 2001 : 18–19). Cette littérature reprend les œuvres des premiers écrivains africains, depuis *Batouala*, écrit par René Maran, passant par *Les trois volontés de Malic* du Sénégalais, Amadou Mapaté Diagne, *La plume Maboutée* de Birago Diop, *Force-Bonté*, de Bakary Diallo, *L'Esclave* du Togolais Felix Couchoro, suivi de la trilogie *L'Esclave* (1929), *Amour de féticheuse* (1941), *Drame d'amour à Anecho* (1950), *L'Héritage, cette peste* (1963), toute une publication sous forme de feuilletons dans le quotidien *Togo Presse* (Kané 1981 : 24). À cette liste de romans qui relèvent de la littérature populaire, on peut ajouter *Karim* (1935) d'Ousmane Socé, *Mirage de Paris* (1937) du même auteur, *L'Empire du Mogho-Naba* (1932), *Les secrets des sorciers noirs* (1936) de Dim Doloson, un administrateur burkinabé ; la trilogie de Paul Hazoumé, écrivain qui incarne une grande figure de l'intellectuel africain. Il a écrit *Le pacte de sang au Dahomey* (1937), *Le phare du Dahomey* (1937) et *Doguicimi* (1938).

Dans ses romans, Hazoumé (1935) retrace la grandeur et les vicissitudes du grand royaume d'Abomey (actuellement le Bénin) aux prises avec les troupes européennes et il n'oubliera pas d'évoquer l'histoire de son pays où il retrace l'aliénation du peuple noir. On ne pourra pas terminer cette liste sans évoquer Félix Dabo Sissoko avec sa trilogie, *La Savane rouge*

(1962), *Crayons et portraits* (1935) et *Hamakhis* (1955). En énonçant sans détour, souvent de façon brutale et cynique leurs convictions sur la colonisation, les premiers écrivains noirs francophones ont produit un discours que l'histoire a invalidé à dessein mais qui n'en conserve pas moins son pouvoir d'interpellation. Ce discours reprend l'exploitation des Noirs, le racisme et l'aliénation de ces derniers qui n'acceptent pas la couleur de leur peau et leur culture. C'est dans ce cadre que le recueil de poèmes *Pigments* de Léon-Gontran Damas, dont cinq extraits furent publiés dans la revue *Esprit*, sera saisi et interdit par le gouvernement français d'alors. Accusé d'atteinte à la sûreté de l'État, il fut interdit de diffusion en 1939. Et le pouvoir de ce discours anticolonialiste ne relève pas des seules impulsions de l'analyse, les problèmes débattus par ces auteurs continuent d'exercer sous d'autres formes leur efficacité.

Dans son *Dictionnaire des œuvres littéraires négro-africaines de langue française* (1983) Ambroise Kom réfléchit à quelques-uns des problèmes fondamentaux que pose le thème de l'aliénation dans « Drame de Déguembéré » in *Fâdimâta, la princesse du désert* (1955) d'Ibrahima Mamadou Ouane. C'est un récit dans lequel l'auteur tente de retracer certains moments forts de la vie d'El Hadj Oumar : une succession de faits historiques, querelles et procédés magiques qui ressortent des préjugés de certaines ethnies vis-à-vis des autres. C'est une écriture tout à fait autre retraçant les réalités propres à l'Afrique. Il nous parle en outre de « l'hospitalité et la libéralité », qui sont les qualités essentielles des populations africaines. Mais toutes les déclarations doivent être placées dans leur contexte en égard à la dédicace qui précède les deux récits du volume où l'auteur exprime sa « sincère gratitude » à toute une liste de colonisateurs français (Kom *op.cit.* : 197).

Mamadou Lamine Diawara publiera *Les élucubrations sauvages* (1976), roman qui se compose de quatorze élucubrations précédées de six lettres que le jeune Sénoufo nouvellement arrivé en France écrit aux siens en Afrique. Dans ces lettres est exposé le sujet essentiel du roman : le constat du décalage entre le rêve et la réalité. Le jeune Sénoufo se prend pour un Français à part entière. Sa mère lui avait transmis un amour sans bornes de la France. Convaincu qu'une connaissance du français garantit une vie meilleure, une croyance exagérée en la droiture, la sagesse et la compassion des hommes, le pauvre Senoufo se butte

à un obstacle de taille. Ce voyage en France pour lui est une prise de contact avec les grands problèmes sociaux des années 1970, entre autres le racisme. Un tel idéalisme n'a pu mener qu'à la déception. Ainsi les élucubrations peignent les contours d'une conscience déçue et blessé. Le rêve de l'adoption par la France a fait naufrage sur les rochers de la méfiance et du racisme. Cette œuvre de Mamadou Lamine Diawara se caractérise par son universalité : y sont contenues les allusions à toutes les traditions littéraires et philosophiques, de tous les niveaux, de l'Occident et de l'Orient. Elles se situent dans la tradition de la chronique à la Dadié, sorte de méditation sur l'homme et sur la diversité de ses valeurs. Cet humanisme a pour but de faire retrouver la paix dans un respect réciproque entre les hommes, et de montrer aux Africains l'importance de connaître la diversité des cultures et les différents apports pouvant enrichir l'Afrique (Kom 1983 : 208).

Dans sa *Réception de la littérature africaine d'expression française jusqu'en 1970* (1982), Amar Cherchari analyse, surtout dans le cadre du roman, le passage particulièrement rapide en Afrique durant la période choisie (du début jusqu'en 1970) d'un courant littéraire à un autre. Enfin, des œuvres fondatrices, celles qui marquent ce qu'il est convenu d'appeler, aux environs des années 1980, « l'esprit moderne », n'ont surgi que quelques années après 1970. C'est la troisième génération des écrivains. On observera d'ailleurs que certaines périodes (cette dernière par exemple), dont l'imaginaire semble particulièrement riche comme à l'époque de la « négritude » ou encore celle du lendemain des indépendances africaines, suscitent davantage que d'autres ce genre d'approches (de même d'ailleurs que certaines œuvres, ainsi celle de Mongo Beti, qu'étudient par exemple Bernard Mouralis (1981)¹⁴ et Philippe Bissek (2005). Même s'ils évoquent le passé prestigieux de leurs ancêtres mythiques, ils ne peuvent se passer d'inscrire leur action dans le présent de l'histoire nationale avec cette écriture qui trahit leur obédience à des auteurs français comme Voltaire, Sartre, Robbe-Grillet, etc. Par exemple, Mongo Béti dans *Ville Cruelle* (1953), comme Ferdinand Oyono dans *Une vie de boy* (1954) et *Le vieux Nègre et la médaille* (1954),

¹⁴ Dans *Comprendre l'œuvre de Mongo Beti* (Éditions Saint-Paul), Mouralis fait une synthèse de la vie et de l'œuvre de Mongo Beti. Il évoque ainsi ses points forts comme ses faiblesses tout en s'appuyant sur l'interpellation de ses confrères. La critique de Camara Laye en est un exemple typique.

dénoncent sans ambages les injustices et les exactions, voire les crimes imputables au système colonial. En clair donc, ils manifestent une vision bipolaire qui informe la plupart des productions romanesques de l'époque opposant les dominateurs aux indigènes dominés, les villes versus les villages. C'est dans ce cadre qu'Abdoulaye Sadji dénonce aussi les déceptions inéluctables et cuisantes qu'engendre le héros au contact avec l'Occident et la répression dans sa forme la plus achevée et la plus perverse. Ainsi ils offrent au héros le soulagement dans la réhabilitation du village contre les méfaits de la ville, symbole de l'hybridation ou de l'aliénation.

Un piège sans fin (1960) d'Olympe Bhêly-Quenum, *Sous l'orage* de Seydou Badian (1973), *Maimouna* d'Abdoulaye Sadji (1965) ou *Mission terminée* (1957) de Mongo Beti démontrent que l'illusion lyrique de la génération précédente, celle des indépendances ou des « illusions perdues » (Chevrier *op. cit.* : 42-43) est largement dépassée. La société fait face aux nouveaux enjeux : l'idéal d'une société qui se veut libre idéologiquement et esthétiquement. Cette troisième génération des écrivains, est une génération qui a vu le jour au temps du malaise général illustré dans les romans par la récurrence de personnages qui se conduisent en véritables despotes, capables des pires excès. Ils s'appuient donc sur un parti unique et une armée à leur solde, causant la confiscation du pouvoir par un petit groupe au détriment du reste de la population.

Ces romans reprennent le flambeau de la contestation, toutefois à la seule différence de leurs prédécesseurs : ce n'est plus contre le pouvoir colonial, mais contre les États souverains dont les modes de fonctionnement sont au centre de la littérature contemporaine. De ce nombre, nous pouvons citer le *Cercle des tropiques* (1972), *Toiles d'araignée* (1982) de Bernard Nanga, *Le pleurer-rire* (1982) d'Henri Lopès, *L'État honteux* (1981) de Sony Labou Tansi, *Les chauves-souris* ... La même contestation est visible aussi dans les écrits des femmes écrivains. C'est une écriture visant les réticences des femmes vis-à-vis des notables des villages qui sont inquiets de l'apport du modernisme à la base de la perte de leurs prérogatives ancestrales. En outre, les femmes-écrivains dénoncent les parasites aussi nombreux qui sont des tantes paternelles, des oncles ou cousins qui torturent des veuves et des orphelins au décès du père de famille.

Lilyan Kesteloot qui dirige les travaux du Centre de recherche de l'IFAN (université de Dakar) publie *La littérature négro-africaine face à l'histoire de l'Afrique* (2001). Elle affirme que l'œuvre littéraire, et le geste même de l'écriture, sont les produits du combat de l'écrivain contre un extérieur (ou un intérieur) qui l'agresse. Mais, à partir des années 1960, pour privilégier le texte, les tendances conjuguées du Nouveau Roman, du structuralisme et de *l'a priori* de la sémiologie amènent les critiques littéraires à occulter l'auteur, le contexte proche et le cadre historique. Ils s'emploient, tous sans exception, à déconstruire consciencieusement les œuvres littéraires. En les réduisant à de simples jeux de l'*ego*, ils exhibent leur mécanisme, plutôt que de chercher leur signification. Elle ajoute qu'en conclusion, appliqué à la littérature, ce système se révèle destructeur. Et concernant les œuvres des écrivains négro-africains, cette démarche est particulièrement inappropriée. Mais elle est enseignée durant près de cinquante ans dans les universités françaises et américaines, et exportée telle quelle, et tant bien que mal, dans les universités africaines qui continuent de la pratiquer.

Par contre, dans la revue *Afrique contemporaine*, elle critique la réaction des Études postcoloniales aux États-Unis. Celles-ci ont réintroduit l'histoire avec violence dans la critique littéraire des œuvres en provenance des anciennes colonies à un point tel qu'on tombe aujourd'hui dans l'excès inverse et qu'on ne voit plus que l'histoire et ses méfaits, aux dépens des autres aspects (personnels, esthétiques, imaginatifs) constitutifs d'une œuvre littéraire (Kesteloot 2012 : 43). Cependant, en 2012, la revue *Afrique contemporaine* publie l'article de Jean-François Bayart, « Les Études postcoloniales. Un carnaval académique » où l'auteur rappelle avec raison que la démarche socio-historique n'est jamais absente dans la critique, en France comme en Afrique. Il continue en disant qu'en effet, la première évidence qui frappe les analystes de cette littérature des Noirs américains, comme de celle des Antillais et des Africains, est cette complicité secrète avec une histoire profondément perturbatrice des consciences. On peut se demander pourquoi ? C'est que depuis le début jusqu'à présent et quel que soit leur courant, les Négro-africains, plus que d'autres, souffrent d'un déni persistant de leur histoire (Bayart 2012 : 43).

Une thèse récente de Nelson O. Fashina, *Alienation and revolutionary vision in East African Post-colonial dramatic literature* (2009), soutient que la colonisation fonde sa légitimité sur une absence de culture et d'histoire des colonisés. La politique d'assimilation qui a prévalu à une certaine période de l'histoire africaine prétend y remédier en inculquant à ces populations noires « notre culture » et « notre histoire », celle de « nos ancêtres les Gaulois ». Ce que réalise l'école européenne qui enseigne dans toute l'Afrique la seule histoire de l'Europe, sans évoquer celle des Africains qu'ils disent sans histoire écrite et sans culture, est une aberration. On s'étonne de voir de nos jours le surprenant spectacle d'Africains qui se déclarent descendre des Gaulois avec leur peau noire. Mais le ridicule ne tue pas l'école coloniale, et il faut attendre les indépendances pour changer les programmes. Donc, les auteurs de l'Afrique postcoloniale ont joué et continuent à jouer un rôle de premier plan en vue d'ôter le masque à l'intellectuel contemporain. Mais la thèse de Nelson Fashina ne vise que le théâtre et non les autres genres littéraires.

Les travaux de Charles-Lucien Bouaka sur *Mongo Beti : Par le sublime. L'orateur religieux dans l'œuvre romanesque* (2005) et *Mongo Beti romancier et l'Église catholique romaine* (2010) d'Auguste Owono-Kouma sont un support décisif des études comparatistes dans la réception des œuvres négro-africaines en ce qui concerne l'aliénation des intellectuels africains. Le premier ouvrage très connu est un travail qui convoque plusieurs méthodes de la critique littéraire moderne dont principalement la sémiotique. Bouaka livre une analyse sans complaisance des œuvres du corpus aboutissant à la compréhension de la position du romancier camerounais vis-à-vis de l'aliénation des intellectuels camerounais et ceux de l'Afrique noire en général. Il s'agit donc là, à notre sens, d'une explication et d'une conclusion des débats sur Mongo Beti, un auteur aux œuvres fort controversées ; le deuxième ouvrage est très connu dans le secteur de la recherche universitaire. Son importance a permis qu'actuellement, une analyse de certaines œuvres de cet écrivain, par exemple *L'histoire du fou* (1994), soit introduite dans la série que publie le *Cahier de l'UCAC*, n° 11 (2006). Ce dernier est un outil de travail indispensable pour quiconque s'intéresse au progrès de la recherche scientifique en matière de langues et de littératures modernes.

Dans son article « Intellectuel colonisé, intellectuel aliéné » (2006) Youcef Girard étudie le phénomène d'aliénation non seulement dans le monde arabe dont il fait partie, mais également chez tous les colonisés en général. Il aboutit à la conclusion que l'homme colonisé fait l'expérience de l'acculturation, la dépersonnalisation ou encore la fausse conscience. Voilà les problèmes auxquels des intellectuels du Sud, c'est-à-dire du Tiers-monde, font face dans leur rapport à la civilisation occidentale. Dans sa relation à la culture occidentale, le colonisé incorpore le regard dévalorisant que l'Occident porte sur sa culture, son peuple ou sa civilisation et devient, par la force de ce discours hégémonique, un « aliéné ».

Dans *L'harmattan* (1970), Sembene Ousmane, étudie l'orientation matérialiste du modernisme et affirme qu'elle est partout dénoncée. La course effrénée à l'acquisition des biens matériels (qui épousera la plus belle femme, qui construira la plus belle maison, qui étalera au grand jour le plus de richesse) semble l'emporter sur le bon sens. Il ajoute que l'élite africaine alliée à la colonisation participe à l'oppression du peuple. Elle se sent distincte du peuple à cause de ses responsabilités à côté du colon et de son genre de vie. Le Dr. Tangara qui ne communique pas avec elle et qui refuse de se plier à ses exigences, finit par rejoindre le quartier populaire « derrière-le-pont » (Sembène 1980 : 265-266). Ainsi toute référence au progrès matériel est aussitôt assortie de réserves et d'insistance sur ses limites. Dans cet univers, le modernisme se résume au progrès matériel. On y impute les désordres de la vie africaine à un modernisme intempestif. Dans un autre roman, *Xala*, (1973), Sembene Ousmane montre les conséquences d'un tel comportement. El Hady Abdou Kader Beye, personnage principal, prend une troisième épouse. Cette union le hisse au rang de la notabilité traditionnelle, car ne peut avoir plusieurs femmes que celui qui détient l'argent. En même temps, c'est une promotion. Ce héros est particulièrement sensible aux tentations de la ville, c'est ce que Sembene souligne de manière ironique dans ce texte. Son châtiment ne se fait pas attendre, car ses affaires périclitent et ses pairs l'acculent à la faillite. Il devient la risée de toute la ville à cause de son impuissance sexuelle, conséquence de son orgueil. La plus terrible des humiliations sera le prix de sa guérison : moqueries, injures, etc.

Seydou Badian (*Le sang des masques* 1976) conseille à ses confrères africains de prendre conscience des limites et des dangers du progrès ainsi conçu et leur adresse des invitations

sans lendemain. S'il y a des hommes nantis et des démunis, dit-il, il faut exercer un discernement pour bien juger les voies par lesquelles on accède à ces richesses, car ce n'est que par l'usage qu'on en fait que l'on détermine aisés et misérables. On relève également chez Seydou Badian que la tradition porte ainsi sur le nouveau monde un jugement négatif d'inspiration morale. Il montre que dans le village, les égarements des personnages engagent l'avenir du groupe. Les peuples ne peuvent s'accommoder du désordre qui serait comme le principe générateur de la ville, la cité moderne. La description de cet espace se trouve tributaire de la démonstration qui en limite la portée, le réduisant à un rôle d'auxiliaire, n'ayant en lui-même que peu d'intérêt pour ceux qui sont restés au village, en l'occurrence les parents.

Dans *La condition noire* (2007), Pap Ndiaye circonscrit le cadre de l'aliénation de l'intellectuel africain et du Noir en général. Il écrit que le racisme dans le monde a commencé au seizième siècle, pour justifier la traite et l'esclavage par une hiérarchie raciale fondée sur une hiérarchie sociale. Mais c'est à partir de la conquête de l'Afrique que l'on s'acharne à passer sous silence, voire à « oublier », tous les travaux qui tentent de rappeler le Moyen âge africain évoqué par les récits des voyageurs arabes et les témoignages plus récents des Européens. Pour ne citer que quelques témoignages parmi ceux des Occidentaux, nous avons les mémoires de gouverneurs et d'administrateurs coloniaux, Maurice Delafosse, Charles Monteil, Henri Gaden, Gilbert Vieillard, et aussi Leo Frobenius.

Dans son *Histoire de la civilisation africaine* (1903), l'ethnologue allemand Leo Frobenius (dont l'ouvrage n'est traduit et publié qu'en 1936) est le plus cité. Son ouvrage est devenu le livre de chevet et d'inspiration des auteurs de la Négritude pour dire au monde que l'Afrique a une histoire. Et si seulement on fait recours à l'antiquité africaine, que pourrions-nous dire ? (*A fortiori* les témoignages d'une antiquité remontant à l'Égypte pharaonique dont les fouilles archéologiques démontrent l'existence des pharaons noirs). Cheikh Anta Diop (*Parenté génétique de l'égyptien pharaonique et des langues négro-africaines* 1977), en démonte le processus, et parle à juste titre d'un « complot », puisque toute référence à la race noire des premiers pharaons de l'Égypte ancienne a disparu des livres d'histoire scolaires.

Une thèse de Master 2, *L'aliénation dans la philosophie de Karl Marx et ses formes contemporaines* (2008), de NGouan Mathieu Agaman analyse l'utilité de Karl Marx dans le cheminement intellectuel en général. En effet, lors du partage de l'Afrique à la Conférence de Berlin en 1885, l'égalité des hommes est loin d'être reconnue. Rien d'étonnant donc que la prise en charge de cette histoire calamiteuse par des intellectuels noirs a mis près de cent ans à se réaliser à cause de la conviction marxiste de certains auteurs.

Tayin Falola, analyse quant à lui le rôle joué par l'élite intellectuelle africaine dans la promotion du nationalisme. Dans son ouvrage *Nationalism and African intellectuals* (2000), c'est sur une véritable construction idéologique fondée sur l'infériorité congénitale de la race noire que les colons s'appuient pour défendre ce qu'ils considèrent comme leurs droits inviolables, commente-t-il. Et même aujourd'hui, les écrivains peinent à détruire cet édifice, au nom de valeurs humanistes.

Dans une thèse récente consacrée à *Alienation, Gender and institutional culture at the University of Zimbabwe* (2004), Rudo B. Gaidzanwa part de l'idée que subsiste, dans cette université, la croyance en une organisation harmonieuse de leur institution ; et cette idée se refléterait dans l'opposition à tous les petits groupes à la remorque du pouvoir. Il estime que l'ambition secrète des écrivains en question a consisté à faire de leur œuvre un second microcosme qui se refléterait à son tour dans les lois nationales, et que ceux-ci, auront désormais recours, à cet effet, au code de bonne conduite institué par une minorité des hommes pris comme modèles dans leur société.

En conclusion, la première phase, qui correspond à la première étape de l'évolution du roman africain, se prolonge jusqu'à la fin de la seconde guerre mondiale, met l'accent sur le rôle joué par le roman colonial, rôle qui consiste à inculquer aux colonisés les rudiments de la civilisation occidentale, à leur faire oublier les problèmes culturels sur l'affirmation et la réhabilitation de l'identité culturelle africaine. C'est ce qui explique le rôle joué par les romanciers en revendiquant leur place, au nom de leur spécificité culturelle liée à la progressive revalorisation des traditions, au sein du système colonial comme dans la période postcoloniale. Les théoriciens de la négritude, à la suite des africanistes, s'attachent à la

défense et à la sauvegarde des cultures africaines menacées par la colonisation. Les romanciers africains confèrent, en écho, la première place aux traditions bien qu'ils restent liés à la civilisation occidentale par crainte d'être désavoués par leurs maîtres.

2.2.3 La revendication d'une écriture propre aux Africains

L'entreprise d'africanisation dans la littérature négro-africaine d'expression française ne se fait pas sans difficultés entre la langue maternelle et le français. Pour traduire ce que nous appelons « La structure absente »¹⁵ selon l'expression d'Umberto Eco, le roman négro-africain d'expression française n'était jamais libre de rendre le français mot pour mot afin d'exprimer certaines structures propres à la langue maternelle. Chantal Zabus rapporte que « Tandis que la politique coloniale britannique de développement fonctionnel allait permettre à des écrivains comme Gabriel Okara de faire violence à l'anglais et de l'éclater dans sa syntaxe, la politique française d'assimilation et de neutralisation des langues africaines et son expression postcoloniale dans le « francophonisme » n'allaient permettre que des innovations lexico-sémantiques (et non morphosyntaxiques) « africanisantes » (Zabus 1992 : 187-188). C'est ainsi que pour les premiers écrivains noirs comme Felix Couchoro, Amadou Kourouma, etc., « l'africanisation » délibérée de l'écriture n'avait pas été vue de bon œil par la critique française.

Il faut bien admettre que la force des préjugés ambiants, jointe à la philosophie de l'époque coloniale, a largement prévalu sur les institutions très justes comme les écoles, l'administration, les hôpitaux ou même les congrégations missionnaires, etc., d'où ce décalage impressionnant entre la théorie et la pratique : ils n'arrivent pas, eux qui se disent « Français » par adoption, à traduire la « structure absente », selon l'expression d'Umberto Eco (1972). A bien des égards, les élites se comportent simplement en hommes de leur siècle,

¹⁵ La structure absente : ce sont des mots et locutions provenant de langues africaines qui sont intraduisibles en français. Voir Umberto Eco, « Note préliminaire » à *Structure absente* (Paris : Mercure de France 1972).

ceux dont ils partagent la culture, la mentalité, les préjugés petits-bourgeois contre l'Afrique et ses habitants, leurs frères et sœurs.

Jacques Chevrier (*Littérature nègre* 1974) prend en considération l'ensemble de la littérature qui met en scène le problème de la langue française. Il se démarque, quant à lui, de Roland Lebel qui défendait la thèse selon laquelle tous les indigènes doivent écrire en français (Lebel 1931, in Chevrier 1999 : 10). Il affirme que cette nécessité où se trouve l'écrivain de se tourner en priorité vers l'Europe a contribué dès le départ à fausser les perspectives de la littérature africaine, et par voie de conséquence il en est résulté une fâcheuse situation mettant les intellectuels noirs africains en porte-à-faux avec leurs frères non éduqués. Les conséquences se font encore sentir même de nos jours. De la sorte, privé de véritable moyen de communication avec son peuple qui, dans son immense majorité, ne parle ni ne lit le français, l'écrivain s'est vu en effet contraint de répondre à une certaine demande d'exotisme de la part de ses lecteurs européens, sans pour autant être en mesure de satisfaire les exigences profondes du public africain (*Ibid.* : 269).

Pierre Alexandre (*Langues et langages en Afrique noire* 1967) analyse la situation de l'imposition de la langue française aux colonies. Il arrive à la conclusion que l'Afrique francophone perd son âme aussi longtemps que la langue française lui est imposée comme fléau dans tous les secteurs de la vie nationale comme l'administration, les écoles et universités, les hôpitaux, les églises, etc. La langue française instrumentalisée est exploitée comme expression d'une soi-disant égalité sociale. Elle a fini par servir en fait de justification au nivellement de différentes ethnies africaines (Alexandre 1967 : 155).¹⁶

¹⁶ Dans les pages précédentes, Pierre Alexandre décrit la politique française d'assimilation en matière d'éducation et d'administration. Il affirme que la politique coloniale française en matière d'éducation et d'administration est facile à définir : c'est celle de François I^{er}, de Richelieu, de Robespierre et de Jules Ferry. Une seule langue est enseignée dans les écoles, admise dans les tribunaux, utilisée dans l'administration : le français, tel que défini par les avis de l'Académie et les décrets du ministre de l'Instruction publique. Toutes les autres langues ne sont que folklore, *tutu panpan*, obscurantisme, biniou et bourrée, et ferments de désintégration de la République. Tel était du moins le principe, qui trouva son expression définitive avec les décrets des années 30, interdisant l'emploi dans l'enseignement, même privé, de toute autre langue que le français (sauf pour le catéchisme et l'instruction religieuse, matière dépourvue de sanction officielle) .

L'impérialisme colonial a montré ses implications linguistiques visant à établir l'incontestable supériorité des langues indo-européennes et, par le fait même à déprécier les langues africaines (Kashamura 1972 : 74-76 ; Laverdière 1987 : 28). Une telle méthode conduit directement au racisme linguistique que Louis-Jean Calvet a qualifié de « glottophagie » (Calvet 1974 : 118).¹⁷ Aussi Mongo Béti (*Remember Ruben*) peut-il soutenir que l'Afrique est ravagée par trois grands fléaux : « la dictature, l'alcoolisme et la langue française » (Béti 1974 : 132). Cette déclaration de Mongo Béti implique le double procès du colonialisme et de sa politique d'assimilation à travers les écoles. Lucien Laverdière (*L'Africain et le missionnaire* 1987) confirme que, selon le point de vue où l'on se place en Afrique francophone, l'école – fréquemment dirigée et contrôlée par les missionnaires – a servi de pièce maîtresse dans l'œuvre de « Civilisation » ou de dépersonnalisation et d'aliénation des Noirs (Laverdière 1987 : 26).

Jean-Pierre Makouta-Mboukou (*Introduction à l'étude du roman négro-africain de langue française*) analyse la disparition des langues africaines, particulièrement sur le sol de la Caraïbe. Son étude vise à dégager l'action des facteurs imaginaires qui ont conduit à la création du créole, une langue afro-caraïbe basée sur le français. Il constate que Léon Laleau (*Trahison*)¹⁸ a donc raison de se plaindre du fait d'exprimer son « âme nègre » dans une langue étrangère. Il démontre que c'est un souci général partagé par tous les écrivains noirs. Ils ont conscience qu'ils ne s'expriment intégralement ni en prose, ni en poésie, parce que la langue française, quoi qu'ils donnent l'impression de la maîtriser, demeure tout de même une langue étrangère. Jean-Paul Sartre se démarque, quant à lui, de cette conception.

Dans sa Préface à l'Anthologie de Senghor, préface intitulée *Orphée noire*, il affirme que le Noir ne s'exprime pas dans une langue étrangère. Le français lui a été enseigné dès son plus jeune âge, et puisqu'il y est parfaitement à son aise dès qu'il pense en technicien, en savant

¹⁷ Louis-Jean Calvet a donné une définition de ce qu'il appelle « glottophagie » dans sa *Linguistique et colonialisme* (1974). Il explique que « La glottophagie qui caractérise le colonialisme moderne et le néocolonialisme ne consiste pas à rendre tous les colonisés bilingues, elle consiste simplement (si l'on peut se permettre ce terme) à interdire aux langues des colonisés le droit à l'existence à part entière. »

¹⁸ Laleau Léon. « Trahison » in *Anthologie de la nouvelle poésie nègre et malgache de langue française* (1948) de Senghor, précédée de « Orphée noir » par Jean Paul Sartre. Paris : Universitaires de France.

ou en politique. On doit en revanche parler d'un décalage léger et constant qui sépare ce qu'il voudrait dire, dès qu'il parle de lui-même (Sartre 1948 : XVI). Son opinion renferme une contradiction dans ce sens qu'il certifie que la langue française n'est pas une langue étrangère pour les écrivains africains, et qu'en même temps, il ressort ce décalage. Si léger qu'il puisse paraître, ce décalage le sépare de ce qu'il voudrait dire. Son analyse vise à dégager l'action des facteurs imaginaires (éléments constitutifs de l'imaginaire africain) dans l'histoire, et privilégie donc, non pas l'ordre de l'imaginaire, mais l'ordre du symbolique.

Cela a engendré, dans l'effort du passage d'une unité de la langue dans le discours (c'est-à-dire des mots ou expressions intraduisibles en français), les méthodes d'adjonction des notes en bas des pages, des néologismes qui ne sont pas attestés dans le français mais que des auteurs ont inventés pour rendre certaines particularités de leurs milieux d'origine. Nous pouvons le remarquer avec des auteurs tels qu'Adiaffi (*La carte d'identité*), Amadou Kourouma (*Le soleil des indépendances*), Sembene Ousmane (*L'harmattan*), N. Nkashama (*Le pacte de sang*), etc. En sensibilisant le lecteur aux aléas de la langue maternelle, la méthode d'adjonction a pour tâche d'expliquer des mots obscurs et inhabituels et pour rendre les nuances qui consistent à créer un contexte immédiat afin que s'explique le mot en langue africaine dans ce contexte. De la sorte, on explique tous les écarts de langage des uns vis-à-vis des autres personnages.

C'est dans ce cadre que Pierre-Francis Lacroix, professeur à l'École nationale des langues orientales, et Éric de Dampierre qui, conformément aux statuts de l'Association des Classiques africains, supervisent les manuscrits et décident de les publier dans la collection des « Classiques africains ». Éric de Dampierre publie *Poésie peule de l'Adamawa* (Cameroun), éditée en deux volumes par Pierre-Francis Lacroix. Le Guinéen Alfa Ibrahima Sow publie dans l'autre collection *Chroniques et récits du Fouta Djallon. Le Chant Kasala des Luba* (Zaïre), édité par Patrice Mufuta ; *Le mythe et les contes de Sou en pays Mbai-Moïssaba* (Tchad) édité par Joseph Fortier, *Kaïdara* (Mali), édité par Amadou Hampaté Ba et Lilyan Kesteloot, etc. Dans une perspective linguistique plus prononcée, la SELAF (Société pour l'Étude des Langues africaines), animée par Nicole Surugue et Luc Bouquiaux,

publie des documents qui intéressent la littérature orale. Citons également de Simba Arom, *Conte et chantefable ngbaka-ma'bo* (RCA, Paris 1970).

La thèse d'Alain Ricard, « Préface » à « Texte moyen et texte vulgaire : Essai sur l'écriture en diglossie » 1981 : III), fait ressortir le fait que toutes les tentatives de faire du français un usage « sauvage » étaient sévèrement réprimées par le gouvernement français. En revanche, en Afrique anglophone la vigilance avec laquelle se réprimait celui qui contrevenait à cette norme n'était pas remarquable. Tous les pays anglophones étaient plus libres à l'égard de « l'instrument linguistique » (Ricard 1981 : III).

Le lancement aux Éditions CLE d'une édition bon marché a permis de publier les livres comme les *Histoires queue-de-chat* (1971) de René Philombe, *La corbeille d'ignames* (1971) de Penda, *Les aventures de Moni Mambou* (1971) et *Les nouvelles aventures de Moni Mambou* (1971), du Congolais Guy Menga. L'africanisation des programmes s'inscrit dans les préoccupations scolaires. À cet effet, elle bénéficie de l'enseignement de la littérature africaine au lycée et dans les universités. Le souci majeur était de ne pas dépayser les étudiants à leur entrée à l'université (Cornevin 1976 : 79). La revue *Kongo Overzee* fondée en 1943 par le Père A. Burssens, de même celle surnommée *Ngonga* fondée par Auguste Verbeken à Élisabethville comme la revue *AEquatoria* de Coquilhatville (Mbandaka aujourd'hui), étaient consacrées à cette fin, c'est-à-dire l'enseignement et la propagation de la littérature en langues nationales.

En revanche, Robert Cornevin, dans sa *Littérature d'Afrique noire* (1976), souligne l'importance de la langue française en Afrique et montre le prestige encore considérable dans le vaste corpus qu'il analyse. Il élabore une véritable typologie des personnages d'aristocrates dans le roman africain contemporain, et arrive à la conclusion que, dans les pèlerinages aux sources profondes des cultures africaines que sont les mouvements de la négritude et de l'authenticité, la langue française n'est attaquée que par une catégorie marginale de nationalistes qui cherchent à faire assimiler la langue du colonisateur et le colonialisme culturel (Cornevin 1976 : 248).

Chevrier (*Littérature africaine : Histoire et grands thèmes* 1987) réfléchit à quelques-uns des problèmes fondamentaux que pose l'imposition de la langue française dans les colonies. La culture européenne s'élabore autour du fait culturel imposé par la scolarisation obligatoire. Il assume que si l'écrivain africain a essayé désespérément de remonter jusqu'à l'origine du problème de l'acculturation, c'est qu'il cherchait à s'appuyer sur la certitude du passé, pour se défendre contre la fugacité du présent. Le passé est bien mort, la colonisation était son visage. Pour le connaître, il faut scruter le visage. Le débat de fond, révélé dans cet ouvrage de Chevrier, est ici celui de l'aliénation qui oppose cette institution à l'éducation traditionnelle.¹⁹ Cette initiative portait atteinte aux structures africaines et au *modus vivendi* des autochtones au moment où ces organisations entraient en activité.

Pour conclure, cette écriture traduit sans doute une évolution d'esprit visé à accélérer le mouvement de décolonisation. C'est ce qui ressortira des débats du Deuxième congrès des écrivains et artistes du monde noir, réuni à Rome en 1959. Leur objectif consistait à « inventer un style, des genres, des situations, des thèmes originaux » (David Diop). Délaissant les débats relatifs à la « poésie nationale », cette réflexion consacrée aux problèmes de formes va donc privilégier le roman étant donné que ce dernier leur permettait de s'exprimer librement et de refléter les aspirations de peuples noirs. Leur thème : la réhabilitation des valeurs traditionnelles contre le défi occidental qui justifiait la dépendance de l'Afrique par la théorie de la « table rase ». Ils condamnent et dénoncent la colonisation qui, chaque jour, n'a cessé de plonger l'Africain dans un monde hybride en le transformant en « bâtard culturel » (Chevrier 1980: 37). Ainsi virent le jour *Les contes d'Amadou Koumba* et *Les nouveaux contes d'Amadou Koumba* de Birago Diop (1947 : 1958), *Le pagne noir* (1955) de Bernard Dédé, *A la belle étoile* (1962) de Benjamin Matip (1962), etc. Ils n'ont vu qu'un aspect : le français comme un instrument d'unification culturelle et de reproduction

¹⁹ Jacques Chevrier (1987 : 194) dit que l'école, efficacement relayée par les missions chrétiennes, est l'un des pôles majeurs de la fascination exercée par l'Europe sur l'Afrique. Mais elle est ressentie comme le lien privilégié de la déculturation, comme en témoignent les textes de Pierre Sammy, Bernard Dadié et Guy Tirdien. Outre l'obligation de renoncer à parler leur langue maternelle, tout au moins dans l'enceinte de l'école, l'usage de la langue française symbolise également la substitution d'un système d'enseignement fondé sur le livre à l'éducation traditionnelle que dispensaient les vieux au cours des veillées de contes.

du système libéral. Ils n'ont pas vu d'autres manifestations de l'aliénation dans leurs revendications.

2.2.4 L'aliénation des écrivains quant à leur ignorance de la langue maternelle

Au départ, une compréhension complète des notions mentionnées au début de ce chapitre n'est pas indispensable à la lecture des sous-thèmes qui vont suivre. Les auteurs cherchent à nouer des liens entre des éléments de récit en apparence disparates, en s'adressant à des lecteurs dont les cultures sont elles aussi différentes. Cette diversité, qui fait la difficulté de leur exercice, est liée à la place de la littérature négro-africaine, entendue comme celle des auteurs africains et ceux de la diaspora dans la littérature générale, et de celle-ci dans la culture générale. Elle fait partie de l'objet d'étude pour de nouvelles recherches.

Depuis René Maran, ce précurseur isolé de parents guyanais né à la Martinique, le monde noir entre dans le champ littéraire français. L'imposition de la colonisation est déplorée d'abord par lui et par les ténors de la négritude en 1935 lors de la parution de la revue *L'étudiant noir* à Paris. Car la perte de sa civilisation, de sa langue, de sa culture, s'accompagne toujours de la perte de son identité. Romanciers, poètes et dramaturges entreprennent alors de restaurer l'image d'une Afrique méconnue et révèlent les méfaits du système colonial, et particulièrement l'usage du français dans la création littéraire. Prétendre exprimer les richesses des cultures nègres dans une langue étrangère ne revient-il pas à trahir ses convictions ? Comment peut-on, sans se discréditer à la longue, prêcher le retour à la tradition et vivre à l'européenne ?

Dans *La mise en valeur des colonies françaises* (1923), Albert Sarraut étudie la mission de cette instruction en ce qu'elle consiste à améliorer la valeur de la production coloniale en multipliant le nombre des travailleurs indigènes (Sarraut 1923 : 95).²⁰ Il explique que l'élève

²⁰ Au sujet de « l'Ecole européenne » comme instrument de la politique coloniale, Albert Sarraut précisait : « Instruire les indigènes est assurément notre devoir ... mais ce devoir fondamental s'accorde par surcroît avec nos intérêts économiques, administratifs, militaires et politiques les plus évidents. L'instruction en effet a d'abord pour résultat d'améliorer la valeur de la production coloniale en multipliant, dans la foule des travailleurs indigènes, la qualité des intelligences et le nombre des capacités, elle doit en outre, parmi la masse laborieuse, dégager et dresser les élites des collaborateurs qui, comme agents techniques,

de cette nouvelle institution, devenu sujet par et pour l'échange, se voit condamné à tenir sa partie dans un jeu dont il n'a ni choisi, ni voulu, les règles et à y être donc l'éternel perdant ! A peine s'est-il résigné au silence, après les difficultés rencontrées au lendemain de l'instruction, qu'éclate soudain cette acculturation. Pendant sa scolarisation, connu d'un vaste public scolaire dont l'enthousiasme compense largement le dédain de tyrannie française, il ne pensait jamais à l'impact combien destructeur de l'assimilation européenne. Le voilà, ce malheureux sujet qui a sacrifié sa liberté d'individu, joué son rôle social limité par l'ordonnance d'un scénario préétabli par le colonisateur. On ne lui demande que de venir s'agréger à une totalité structurée et instituée avant sa venue, et d'en respecter les règles du jeu. Une liberté plus que surveillée qui n'autorise comme mode d'expression que la reproduction des codes.

Il resterait encore bien des questions et des remarques à faire à l'auteur de *La mise en valeur des colonies françaises*. Elles prouveraient combien son œuvre donne à penser, combien elle est destinée à demeurer longtemps active, mais l'entretien risquerait de devenir infini. Je ne saurais cependant remettre à une autre fois de dire l'estime que j'ai pour le courage intellectuel dont il a fait preuve en maintenant ses exigences initiales. À une époque où on avait trop tendance à l'oublier, ses livres nous ont rappelé que la littérature n'est pas seulement beauté, mise en forme, rhétorique, jeux du signifiant, mais qu'elle est aussi valeur et engagement.

Makouta-Mboukou affirme que le degré d'aliénation d'un Nègre est proportionnel à sa compétence dans la pratique de la langue française. Citant en exemple Léopold Sedar Senghor qu'il dit parler à la perfection la langue française, il ajoute qu'il ne peut le faire dans sa langue maternelle. Il conclut en disant que tous les écrivains africains, y compris lui-même, sont aliénés : « Mais il faut le convenir, tous nous sommes des aliénés, nous qui sommes allés à l'école occidentale. Et sur le plan linguistique, les écrivains nègres le sont

contremaitres, surveillants, employés ou commis de direction, suppléeront à insuffisance numérique des Européens et satisferont à la demande croissante des entreprises agricoles, industrielles ou commerciales de colonisation » (Sarraul 1923 : 95).

plus que tous les autres nègres. » (Makouta-Mboukou 1980 : 164). Laverdière (1982) trouve qu'il convient de passer en revue les principales images de l'intellectuel tel qu'on le présente et le décrit dans la littérature africaine. Ces images appartiennent donc plutôt au passé dans lequel elles ont pris naissance, mais n'en demeurent pas moins parfois d'une étonnante actualité. Ces chantres de la Négritude, de l'Authenticité, de l'émancipation africaine écrivent dans ces langues étrangères, se coupant ainsi du peuple, leur public naturel dont ils se déclarent les porte-parole autorisés. De tels comportements ne manquent-ils pas de manifestation de logique et de cohérence ? C'est ce manque de logique que nous entendons par « aliénation » de l'écrivain noir francophone.

La question linguistique qui a été débattue lors des réunions d'intellectuels africains à Paris, à Yaoundé, à Brazzaville, à Rome et ailleurs a retenu l'attention de nombreux auteurs qui réaffirment avec vigueur leur volonté d'exprimer le « Moi » africain dans leur langue d'origine pour se faire comprendre des masses du peuple. Voilà la seule voie possible pour atteindre ces populations de l'arrière-pays.

Paul Lomani Tchibamba, dans son article « Quelle sera notre place dans le monde de demain ? », publié dans le magazine *La voix du Congolais* (1941), constate un fait nouveau. En tant que poète et écrivain de la première heure, il met en exergue ce fait nouveau qui devient gênant et dont peu sont conscients, c'est l'ensemble des rapports humains inégaux impliqués dans ces raisons d'être de ces élites. L'évolué doit manger à table, parler français en famille, vivre à l'européenne ... Toutes ces conceptions accordent aux élites le haut du pavé ou même les placent sur un piédestal. Elles se voient auréolées de la nouvelle position, au-dessus de leurs frères. Il conclut que cet intellectuel malgré son inébranlable bonne foi, se sent quelque part privé de sa dignité d'homme. Les exigences de son métier vont à contre-courant des orientations psychologiques et culturelles actuelles des masses auxquelles il n'arrive pas à s'adresser. Le caractère marginal de la dimension sociale de l'aliénation dans les institutions publiques actuelles est une de nos plus graves pauvretés. N'est-ce pas de surréalisme dont la littérature noire est accablée aujourd'hui ?

Les Actes du colloque sur la littérature africaine d'expression française tenu à Dakar du 26 au 29 mars 1963 ont paru seulement en 1965. De nombreux professeurs examinèrent les aspects divers de cette littérature à travers les communications de Roger Mercier (*Littérature d'expression française en Afrique noire*), Louis V. Thomas (*Panorama de la négritude*), Thomas Melone (*Le thème de la négritude et ses problèmes littéraires*), ... Ces travaux ont obligé leurs auteurs à arriver à une conclusion, la voici : afin de concevoir, de présenter et de vivre le changement comme un échange mutuel enrichissant de part et d'autre, des efforts soutenus de collaboration s'imposent. Un nouvel ordre de valeurs fondé sur la justice et le respect des personnes doit remplacer l'ancien qui présentait le service envers sa nation comme une activité philanthropique. Cependant dans l'une ou dans l'autre optique, l'allégeance de l'élus du peuple à sa communauté conserve tous ses droits et doit animer la démarche du représentant du peuple.

Ainsi l'École des Lettres et Sciences humaines d'Abidjan organisait du 16 au 25 avril 1969 un colloque sur « Situation et perspectives de la littérature négro-africaine ». Saisi dans son rôle, ses fonctions, son évolution, etc. (Selon les perceptions de ceux auprès de qui il travaille ou il s'adresse, etc.) autour de la personne de l'intellectuel a jailli une longue et étonnante suite d'images qui font de ce « type social » un cas fort intéressant et assez exceptionnel. Le chercheur ne peut se contenter d'accumuler les documents, les témoignages, les enquêtes et d'entasser pêle-mêle les résultats de ses observations sur un phénomène ou un milieu social donné. Un peu plus de 300 ouvrages d'auteurs africains (romans, contes, nouvelles, poèmes, pièces de théâtre, discours politique, etc.) parlent de l'aliénation des élites noires francophones ; voilà la source première et essentielle d'où sont tirées empiriquement ces observations. De même que la façon de se représenter l'écrivain africain s'inspire encore d'images surannées, lui-même doit d'abord se libérer de ce carcan de la langue française.

En France, l'Université de Villetaneuse (Paris XIII), sous l'impulsion de Mme Lydie Goré, créait un *Centre d'études littéraires francophones* en 1971 et organisait le 26 et 27 janvier 1973 un colloque sur *Négritude africaine : négritude caraïbe* qui répondait en quelque sorte au colloque de Dakar sur la « Négritude » organisé par l'Union populaire sénégalaise. En revanche, en Belgique, à l'Université de Liège, sous l'impulsion d'Albert Gérard, plusieurs

thèses ont été soutenues sur le roman africain, telle celle de Mbelolo Ya Mpiku sur *Le roman sénégalais entre les deux guerres*. Que d'auteurs, pour lesquels le français est une langue étrangère d'enseignement ! L'adoption du français institutionnalisera l'aide de l'État à l'enseignement public.

Dans *Littérature africaine : Histoire et grands thèmes* (1987), Jacques Chevrier estime que la rencontre avec les règles du monde occidental à l'époque de l'esclavage en Afrique n'est pas du même ordre que la confrontation avec les structures de l'Empire français qui s'instaurent à la période de colonisation. Bien différents encore sont les contacts, à plus ou moins longue portée, avec les Africains de la partie colonisée par la Belgique. L'avènement de la colonisation européenne crée, pour l'Afrique, de nouveaux enjeux. La culture européenne s'élabore autour du fait culturel imposé par la scolarisation obligatoire. Le débat de fond, révélé par Jacques Chevrier dans cet ouvrage est ici celui de l'aliénation qui oppose cette institution à l'éducation traditionnelle.²¹ Et Lilyan Kesteloot (*Histoire de la littérature négro-africaine* 2001) d'ajouter que l'école blanche se présenta devant les Africains avec une face apparemment sincère. Enseignant aux Africains comment être « civilisé », était-elle prête à reconnaître les valeurs des civilisations qu'elle a rencontrées ? Il semble que non (Kesteloot 2004 : 21).

En revanche, Cornevin (1974) trouve que le fait d'étudier la littérature d'Afrique noire francophone est un signe de santé de ces littératures. Comme Sartre, en utilisant le français, l'écrivain ne peut en aucun cas se croire « aliéné ». On pourrait citer par exemple la *Sociologie du roman africain* du Nigérien Sunday O. Anozie ou *La révolte des romanciers noirs* du professeur Ghanéen Jingiri J. Achirige. Dans l'encyclopédie *Clartés*, Pierre Alexandre, professeur de langues bantoues à l'Ecole nationale des langues orientales vivantes, consacre un article aux « Littératures négro-africaines ». Il trouve quant à lui, que la promotion des langues africaines doit être prise en considération. Une série d'études seront consacrées à la valorisation des langues africaines par les auteurs africains. Jadot Joseph-

²¹ Voir les notes en bas de page à la page 26.

Marie a repris cette réflexion sur l'aliénation du Noir, sous une forme plus générale et plus synthétique, dans son ouvrage intitulé *Les écrivains africains du Congo belge et du Ruanda-Urundi, une histoire, un bilan, des problèmes* (1959). Nzuji Clémentine (Madiya) *Murmures*, Kinshasa, Lettres congolaises, Office national de la recherche et du développement, 1967.

Mabika Kalanda Auguste (1967). *La remise en question, base d'une décolonisation mentale*, (Bruxelles, Éditions Remarques congolaises, coll. « Études congolaises » 1967). Ilunga-Kabulu (1968) *Le journal d'un revenant* (Kinshasa, Éditions Belles lettres 1968 1969). Musangi Paul Olivier (1968). *Ma terre perdue* (Kinshasa, éditions Belles lettres, n. 21 1968). Kajiga G. *Untu, patrimoine culturel des peuples de l'Afrique subsaharienne* (Kinshasa, Ministère de la culture et du tourisme). À l'endroit du Noir et de sa culture traditionnelle, les Européens manifestent une étonnante identité de vues, polarisés par une vision manichéenne opposant systématiquement l'Occident à l'Afrique, la civilisation à la barbarie, le bien au mal, la vérité à l'erreur, etc. Ils cherchent fréquemment à justifier tout ce qu'ils entreprennent par l'œuvre civilisatrice, motif souverain et sans réplique. A bien des égards, ils se comportent simplement en hommes de leur siècle dont ils partagent la culture, la mentalité, les préjugés envers l'Afrique et ses habitants. Mais la bonne volonté jointe à une forte dose de courage de la part des écrivains africains aidera les Occidentaux à comprendre « l'âme noire » et à ne pas commettre une foule de faux pas et d'erreurs.

2.2.5 Les écrivains et la référence à la culture européenne

En 1964, Léopold Sedar Senghor publie *Liberté : De la liberté ou l'éloge du métissage* (1964). En répondant à la critique française qui reprochait aux intellectuels noirs d'être trop « aliénés », d'être « assimilés et trop assimilés », Senghor prône « le métissage culturel ». Il répond à l'Occident que l'apparente ambiguïté relève d'un choix délibéré des élites nègres : les intellectuels africains ont délibérément choisi la solution de l'ambivalence, sinon de l'ambiguïté, c'est-à-dire « le métissage culturel » (Senghor 1964 : 98-103). Mais il convient de signaler que, quelques années avant les indépendances, c'est-à-dire au moment où va s'intensifier le combat pour l'affirmation et la reconnaissance d'une personnalité africaine, presque toute la production littéraire aura tendance à faire une lecture du passé. Et ce faisant,

elle sera plus critique et beaucoup plus prospective, par des héros interposés. Nous pouvons le remarquer, déjà par son titre provocateur. C'est pourquoi le même Senghor (1964 : 98-103) change d'avis et soutient : « Cependant, je ne puis le penser qu'à travers mon expérience d'homme concret, de négro-africain historiquement situé dans la République française. » Toutefois ce nouvel élan culturel sera repris par quelques intellectuels noirs réunis à Londres ou à Paris. Ceux-ci, imitant le mouvement de la « Négritude » et du manifeste de la *Légitime défense*, publié en 1932 par des étudiants antillais en colère contre le régime colonial et sa politique de dénigrement de la race noire, ont eu recours au journal *L'étudiant noir* où se cristallisent les revendications et les aspirations à l'identité de l'homme noir.

En 2006, Alain Mabanckou intitule son roman *Petits-fils nègres de Vercingétorix*. Au fait, en Afrique et particulièrement au Congo, dans son pays, qui connaît Vercingétorix ? C'est une réalité abstraite et inconnue. Dans les premières images, matrices sur lesquelles vont se greffer plusieurs autres, on retrouve des traits majeurs qui, dans l'inconscient collectif africain, caractérisent l'intellectuel : le départ au loin, l'exil « définitif », le don de soi absolu, inconditionnel jusqu'à la mort s'il le faut pourvu que ses ouvrages soient vendus. Il n'écrit pas pour ses frères africains, mais pour les jeunes américains. C'est lucratif et tout le monde le fait. Depuis lors, un certain nombre de ses collègues noirs ont pris la plume, mais presque tous ces écrivains dissimulent l'histoire – leur histoire justement – pour écrire dans le droit fil des lettres françaises. Que ce soient les poèmes romantiques ou parnassiens des écrivains antillais ou haïtiens, ou les rares textes en français de quelques Africains, rien ne les sépare des productions de ce qui reste, à leurs yeux, la vraie civilisation, celle de la science et des lettres européennes.

Jean-Pierre Makouta-Mboukou (1980) fera ressortir le fait que les auteurs noirs prennent à témoins Bouddha et Confucius, ils citent Platon, Virgile, Bergson, Goethe ou Malebranche. Pourquoi, s'ils veulent à tout prix citer les sages, n'arrivent-ils pas à citer les sages africains que le peuple reconnaît ? N'ont-ils pas de sages chez eux ou est-ce parce qu'ils s'adressent aux Européens qu'ils se voient obligés de parler des personnalités dont ceux-ci connaissent l'histoire ? S'il en est ainsi qui fera alors participer les jeunes africains au spectacle total en vue de l'éducation et du divertissement de tous selon l'imaginaire africain ? Aujourd'hui les

œuvres d'auteurs africains sont en surnombre, les Européens qui sont censés les lire se sentent parfois lassés et semblent se désintéresser de cette littérature qui, selon eux, évoquent toujours les mêmes thèmes de revendication. La caractéristique principale des écrivains noirs est qu'ils ne lisent pas vraiment leurs confrères, à l'exception des écrivains – enseignants (Makouta-Mboukou 1980 : 16). En conclusion, il se demande pourquoi ses confrères africains tentent d'exprimer l'âme nègre par des citations en langues étrangères qu'une infime minorité peut saisir pour se faire comprendre de leurs frères tandis que « les langues négro-africaines regorgent de proverbes, de dictons, de maximes et de pensées vigoureuses qui n'ont rien à envier aux textes latins pour exprimer l'âme nègre ? » (*Ibid.* : 164).

Par ailleurs, l'auteur se plaint du fait que 99% d'entre eux se donnent la peine de traduire en français les mots négro-africains, que ce soit en notes ou dans le corps du texte ; pourquoi alors ne veulent-ils pas le faire pour des citations en langues européennes ? Par-là l'auteur conclut qu'ils pensent plus à l'Occident qu'à l'Afrique de leurs ancêtres quand ils écrivent. C'est vraiment de l'aliénation. Et à plus forte raison aujourd'hui où l'on voit une mutation irréversible se produire en Afrique au terme de laquelle, progressivement et logiquement, les populations passent de l'ère de l'oralité à celle de l'écriture, de la radio à la télévision, en un mot les mass-médias, qui dira aux jeunes générations ce qui se passait pendant les veillées nocturnes ? Les griots, les conteurs et tous les autres maîtres de l'art de la parole n'ont plus l'occasion de déployer leurs talents de virtuoses du langage, de chantres, des danseurs et musiciens, des mimes aux yeux du grand public. Qui fera participer les jeunes africains au spectacle total en vue de l'éducation et du divertissement de tous selon l'imaginaire africain ?

Claude McKay (*Banjo*) analyse les personnages repris dans la littérature négro-africaine. Il ajoute que la littérature nègre doit plonger jusqu'aux racines du peuple noir et bâtir sur son propre fonds. Agir de la sorte ne veut pas dire retourner à l'état sauvage : c'est la culture même. Jacques Chevrier, toujours dans le même ouvrage *La littérature nègre* (1974) cité plus haut, trouve qu'au plan de la forme, on assiste à l'abandon des structures archaïques au profit de nouvelles architectures prosodiques et narratives empruntées aux genres occidentaux » (Chevrier 1974 : 276).

Tous les écrivains, sans exception, s'essaient au Surréalisme parce que cela réjouit leur ego. Chaque fois qu'ils s'adonnent à l'hermétisme en cédant à la tentation des genres d'accès difficile aux couches des lecteurs noirs à peine sachant lire et écrire, ils enferment ceux-ci dans une langue dont « le commun du peuple n'arrive à (en) décrypter le message » (Makouta-Mboukou 1980 : 164). Qu'il suffise de rappeler, à titre d'exemple, cette question de pourcentage qui a longtemps dominé les recherches relatives au changement social en matière des langues. Laverdière estime que les ouvrages des écrivains africains ne parviennent à la connaissance que d'une partie de ce pourcentage déjà fort maigre (1 à 2%) de « parlant français », et ce, pour diverses raisons : à cause des problèmes d'édition, de distribution et de diffusion du livre en Afrique, de leur coût trop élevé, du manque d'intérêt des Africains pour la lecture des œuvres d'auteurs « nationaux » ou continentaux (Laverdière 1987 : 22).

En conclusion, les premiers mouvements d'émancipation virent le jour avec l'écrivain américain W.E.B. Du Bois, avec son ouvrage *The Souls of Black Folk* (1903). Il fut l'un des fondateurs du journal *The Crisis* (1910). Avec Marcus Garvey, ils fondèrent la revue *The Negro World*. Ce sont eux les précurseurs du panafricanisme. Puis il y eut plusieurs congrès pour la libération des nègres, auxquels participèrent des syndicalistes et des anciens combattants. Enfin, en France parurent plusieurs revues : *Ligue de défense de la race nègre* en 1927, comme *La voix des Nègres*, *Le cri des Nègres* et *La race nègre*. Les acteurs principaux de ces publications se retrouvaient dans des milieux ouvriers, mais avec des leaders plus instruits, comme Lamine Senghor, ancien tirailleur et ancien postier. Le mouvement de protestation contre l'emprise occidentale s'accroît.

En 1947, Alioune Diop, avec l'équipe de *L'étudiant noir*, encouragée par quelques intellectuels français (Jean-Paul Sartre, André Gide, Georges Balandier, Mounier, Monod et des députés africains de l'Union française), crée la revue *Présence africaine*. Peu après, avec la naissance des éditions Présence africaine (1949) et de la Société africaine de culture (1956), qui s'ouvre à tous les intellectuels de la diaspora noire, on assiste à la mise en cause globale de l'histoire et de ses conséquences sur les peuples noirs. C'est l'élément fondateur d'une nouvelle littérature, d'une littérature négro-africaine. Les écrivains doivent, pour cela,

se référer à leurs cultures de sorte que les jeunes Africains qui constituent plus de 80% de la population lisent et s'intéressent davantage à leurs textes. De la sorte, ils pourront figurer en bonne place au programme des écoles secondaires et universités nationales, et participer en même temps à la promotion de leur culture. Vu sous cet angle, la jeune littérature ferait désormais la promotion des droits économiques et sociaux une priorité, à l'égal du respect des libertés publiques et individuelles que les auteurs revendiquent.

2.2.6 Dénonciation de l'aliénation par l'affirmation de la dignité féminine

Le problème des valeurs typiquement nègres que des auteurs négro-africains ont placé au centre de leur conception littéraire a eu sa contrepartie, à savoir l'affirmation de la dignité féminine. Même après les indépendances, la société n'accordait aucune place ni aucune sécurité aux femmes. Elles étaient souvent traitées avec mépris. Un homme pouvait répudier sa femme dès qu'elle cessait de lui plaire. Peu d'hommes avaient une juste perception de ce que la femme était : un être humain à part entière. Elle n'avait aucun recours ; et dans bien des cas, elle était assimilée à un objet. Pour bien d'autres, l'influence de la coutume est très forte dans leur conception du monde. Dans les exemples qui suivent, nous allons dégager les différents choix opérés par des femmes face aux différentes situations qui les oppriment.

Calixthe Beyala (*Assèze l'Africaine* 1994) analyse la situation des femmes qui s'élèvent elles aussi contre la dictature masculine. Non contente de soumettre sa fille au test de l'œuf, qui au Cameroun sert à vérifier si la fille est encore vierge, la mère d'Assèze (l'héroïne de son roman) soutient l'idéologie masculine qui veut qu'en Afrique noire et dans la plupart des cas, la naissance d'une fille soit perçue comme malédiction, contrairement à celle d'un garçon. Beyala, l'écrivaine, ne manque pas de s'en prendre aux pratiques rétrogrades des matrones dont la passivité et la soumission sont incarnées par les mères dans son pays. Ainsi les héroïnes de ses romans sont sans cesse soumises au test de virginité, la jeune fille soit trouvée vierge au jour du mariage. Beyala leur dit par le biais de l'un de ses personnages : « On n'a pas besoin de la virginité des jeunes filles pour défendre nos valeurs. Si seulement chacun de nous pouvait prendre conscience que ce sont les gouvernements qui sont responsables de notre décadence. » (Beyala 1987 : 67). Comment vous, leur dit-elle, qui êtes incapables de

lutter contre les vrais responsables de la décadence dans laquelle votre survie est hypothéquée, osez garder les jeunes filles et les femmes « prisonnières dans les barbelés des traditions » ? (*Tu t'appelleras Tanga* p. 135).

Dans *Une si longue lettre* (1978), Mariama Bâ, dénonce les déboires du mariage en Afrique, les mutilations sexuelles qui réduisent la femme à l'état de « femelle reproductrice » selon l'expression de Jacques Chevrier (Chevrier 1999 : 58). Le même rôle joué par des femmes est repris par d'autres femmes écrivains comme Calixthe Beyala, Nafissatou Diallo, etc. qui dépeignent le caractère despotique des cultures traditionnelles en Afrique noire. La même lutte est engagée dans *Tilène au plateau* (1976) de la Sénégalaise Nafissatou Diallo où elle dénonce les abus commis par des membres de famille qui, après la mort du père et mari, déshonorent le lieu de deuil par des comportements inadmissibles en pillant la maison, en battant la veuve parce que c'est elle qui serait à l'origine de la mort du mari et en laissant les orphelins dans la pauvreté et sans assistance.

En même temps, la romancière s'attaque à l'homme dans sa position de chef et d'homme fort qui fait l'objet de sarcasmes jusque-là inouïs, dénonçant par-là le rôle des femmes qui se laissent assimiler à des larves uniquement préoccupées de la reproduction d'enfants. Si autrefois, les femmes avaient joué un rôle très capital dans la société traditionnelle où elles sont tantôt sorcières, tantôt conteuses – rôle qui, souvent se remarque lors des naissances, des mariages, des fêtes traditionnelles ou encore lors de décès, les femmes modernes se tournent quant à elles vers l'affrontement de l'homme comme représentant de la tradition multiséculaire, et parfois aussi comme mari, en dénonçant l'aliénation des autres femmes qui supportent la domination masculine.

2.2.7 Dénonciation de l'aliénation des traditionalistes ou des conservateurs

L'Afrique a un passé tout comme elle a aussi son présent et son avenir. L'obéissance aveugle aux anciens et à la tradition des Noirs n'a rien de libérateur. Ce n'est pas la soumission totale aux mânes des ancêtres qui peut libérer l'Africain, car les villageois suivent les coutumes ancestrales par peur et superstition. Dans *L'introduction à l'étude du roman négro-africain de langue française : Problèmes culturels et littéraires*, Makouta-Mboukou a analysé les

traditions africaines et constaté que les progrès acquis par le biais de l'Occident, par exemple, sont souvent plus adaptés que les recettes traditionnelles. Il souligne en plus que cette nouvelle civilisation est planétaire, elle s'impose à tous, y compris les traditionalistes qui ne rejettent pas les nouvelles technologies telles que la télévision, le téléphone portable, l'internet, le système bancaire, les automobiles et les avions qu'ils n'ont tout de même pas inventés. C'est la raison pour laquelle, tous sans exception, ils envoient leurs enfants à l'école moderne dans le but de les voir maîtriser les progrès de la science et gravir les échelons de la vie. Pour renaître à elle-même, écrit Makouta-Moukou, l'Afrique doit repenser sa propre culture par rapport aux contacts avec les autres cultures » (Makouta-Moukou 1980 : 165).

Kane (1982) analyse l'évolution du débat de l'acculturation de l'intellectuel noir africain. Il explique qu'au début des années 1960, lorsque les colonies françaises accèdent à l'indépendance, l'accent était mis plus particulièrement sur la confrontation de la tradition et du modernisme, sur la nécessité du changement. La plupart des romans s'ouvrent à la contestation de la négritude et multiplie les réserves sur les traditions africaines. La contestation du concept unitaire de la civilisation ainsi que la reconnaissance de la spécificité des cultures africaines, devaient légitimement conduire à un effort de réajustement de l'idéologie traditionaliste.

En bref, pour comprendre le processus dynamique créant l'unité, les processus d'intégration des individus et des groupes particuliers au sein de la société exigent que l'on admette et que l'on comprenne le processus dynamique à la base de l'unité, à savoir la diversité culturelle. Celle-ci est capable de lutter contre l'aliénation des uns et des autres puisqu'elle permet d'abord de savoir comment chaque société fonctionne et de connaître les différentes phases de l'évolution de la société en question. Et cela n'est possible que par le biais des intellectuels, personnages dont nous retraçons les portraits. Ainsi avons-nous été amenés à nous interroger sur le rôle dynamique joué par les élites dirigeantes dans l'imaginaire des romanciers africains. Non qu'aucun des auteurs étudiés ait jamais donné une place centrale dans son œuvre à l'image des intellectuels – car en Afrique le rôle des chefs coutumiers, bien qu'en recul, surtout dans les villes et à leur périphérie, reste une pratique – mais tous leur accordent plus que de simples allusions étant donné que les intellectuels ont pris leur relève.

Mais l'antique sagesse ne conduit-elle pas les vieux à se poser des questions fondamentales que l'humanisme moderne, incarné ici dans l'école, tend à laisser de côté ? Plutôt donc que la continuité d'une tradition, la constitution des nouveaux dogmatismes constitue un processus récurrent de l'histoire humaine, impliqué dans le mécanisme spontané de l'idéologie. Ce mouvement a sa contrepartie positive : à l'intérieur même de l'utopie moderne, des courants s'affirmeront qui s'opposeront à la logique totalitaire et dogmatique du nouveau sacerdoce. L'homme se développe avec le temps, avec la patience, le sacrifice et toutes sortes de vertus modératrices.

2.3 CONCLUSION

Cette étude a permis de constater que le rapprochement des travaux publiés consacrés en partie ou en totalité à la représentation de l'intellectuel francophone africain dans la littérature permet de mesurer l'importance d'un problème communautaire comme l'aliénation de l'intellectuel. À la lumière de ces publications, nous avons présenté de façon succincte un certain nombre de travaux insistant sur l'intérêt qu'offre à notre sens, pour la littérature, une approche thématique profondément renouvelée depuis quelques décennies. Cela étant, nous réfutons au passage certaines des objections les plus couramment adressées à cette démarche thématique. Nous admettons, à cet effet, que la classification aussi imparfaite soit-elle (les chevauchements d'une catégorie à l'autre semblant du reste à peu près inévitables), nous a paru susceptible d'intégrer certaines des distinctions fondamentales dont il était question et surtout de rendre compte, dans ses grandes lignes, de la quasi-totalité du corpus négro-africain. Nous avons préféré démontrer l'existence d'analogies fondamentales entre certains auteurs ou entre certaines œuvres dans le cadre tout à fait thématique et typologique, surtout sous l'angle d'un concept-clé de l'aliénation que nous avons suivi dans ses différentes incarnations, et dont la pertinence pour l'étude du corpus choisi était précisément à démontrer. Le rayonnement, le succès de l'œuvre montrent à quel degré cette aliénation exprime la constellation mentale dans laquelle tel ou tel autre public se reconnaît.

Il est pourtant bien connu que la discipline a été durement secouée par les affrontements spectaculaires qui mirent aux prises il y a presque un siècle la culture occidentale, taxée globalement de moderniste, et les cultures locales. Le commentaire sur les conditions d'émergence du discours pour la période concernée ne peut échapper à des jugements de valeur (Chevrier 1974 : 35). À l'époque coloniale, l'écrivain s'identifiait avec les prédécesseurs de *Légitime défense* et de la Négritude. L'identification avec les écrivains majeurs des littératures africaines n'est pas à négliger dans un tel contexte (Makouta Mboukou 1980 ; Kane 1982). L'emploi abusif du mot « intellectuel » dans le langage courant, alourdi de connotations méprisantes dans bien des cas (ceci pourrait être démontré dans nos trois textes choisis et trahit souvent des préjugés petit bourgeois, par exemple chez N. Nkashama et Sembene Ousmane), consiste en un handicap que nous imposent des habitudes importées. Cette difficulté constitue autant d'abus qui exigent de notre part de justifier le mot et de délimiter son sens.

Nous avons aussi vu à quel point les problèmes de ce roman historique de nos jours, tant idéologiques qu'artistiques, dépendent d'un règlement de comptes radical avec cet héritage idéologique et artistique colonial. Mais l'aliénation recèle déjà ses propres ambiguïtés et ses propres pièges. Car si le mot « aliénation » n'est pas si clair (on le sait bien), les sens du mot débordent largement le contexte de la littérature vers la description des manifestations quotidiennes. À travers un certain marxisme chez certains écrivains, des données « économicopolitiques » y sont ajoutées (Sembene 1970 : 56). Tout en reconnaissant la richesse potentielle de l'étude des rapports entre les cultures, les écrivains en soulignent le danger : rapprochements historiques abusifs ou assimilation, impressionnisme intempérant des intellectuels, transferts hasardeux des habitudes et des coutumes, qui passant d'une civilisation à l'autre, se vident de toute pertinence. Telles quelles, ces propositions, peut-être antagonistes, sont riches de suggestions que le reste de notre enquête sur les recherches en littérature a illustrées, nous l'espérons, dans leur diversité et leur complémentarité.

Il serait tentant de reprendre point par point ces remarques et de les discuter. Ainsi nous avons préféré donner toute une liste de rubriques que nous avons commentées tout au long de cette compilation. Les principales rubriques sont les suivantes: le roman colonial comme

source de l'aliénation des intellectuels noirs ; la dénonciation de la littérature coloniale, de la politique de l'assimilation et de l'aliénation des élites africaines; la revendication d'une écriture propre aux Africains ; les écrivains et leur ignorance de la langue maternelle ; les écrivains et la référence à la culture européenne ; la dénonciation de l'aliénation par l'affirmation de la dignité féminine et la dénonciation de l'aliénation des conservateurs africains. Mais ces rubriques sont déjà anciennes et les faits imposent, parfois, de les dépasser.

Il est maintenant clair que c'est de la confrontation de deux axes d'interprétation, le fait historique matériel et la vision poétique du littéraire, que pourrait se dégager une hypothèse vraisemblable concernant la symbolique du texte, ainsi que celle de la thématique qui le porte. C'est ce que Laverdière soutient en disant que ces raisons restent peut-être valables en elles-mêmes, bien qu'il faudrait parfois préciser le contenu de certains termes, établir un ordre et des priorités parmi toutes ces raisons qui justifient, à des degrés divers, l'existence de tels écrits (Laverdière 1987 : 128-129). C'est ce qui ressortira des débats du Deuxième congrès des écrivains et artistes du monde noir, réunis à Rome en 1959. Cette conférence avait pour but d'informer les Occidentaux de la réalité et de la richesse des cultures africaines. Les auteurs présents à ce rassemblement décidèrent de s'inspirer également des exploits des personnages légendaires dont les hauts faits ont autrefois fasciné leurs ancêtres ; ils invitent encore de nouvelles générations à s'inspirer de leurs exemples.

En revanche, on ne peut qu'être déçu par la pauvreté des vues exposées, relativement au problème traité ici, car il est déjà dépassé de nos jours. La culture occidentale assume, dans cette Afrique francophone, des fonctions diversifiées qui restent encore incomplètement précisées. Les recherches sur des générations qui ont précédé les indépendances demandent à être complétées et revues selon de nouvelles perspectives méthodologiques à l'instar de ce qui passe en Europe : spécialiste du Moyen âge européen, spécialiste du XVIIe siècle, spécialiste du XVIIIe siècle, etc. Un vaste travail doit être entrepris sur la diffusion, la réception et les modalités d'influence des auteurs dits « classiques » ; les auteurs secondaires totalement négligés jusqu'ici doivent être pris en considération.

Cette esquisse n'a d'autre prétention que de montrer aux chercheurs africains qui seraient tentés de poursuivre des études amorcées dans les pays de l'Afrique francophone, qu'il existe une évolution spectaculaire en faveur de l'intégration méthodique des problèmes soulevés par l'activité comparatiste dans un ensemble plus vaste et réellement international (Kesteloot 1970 : 132 ; Pageaux 2012). Cette écriture traduit sans doute une évolution d'esprit et vise à accélérer le mouvement de désaliénation. Des travaux de synthèse s'imposent, sur la base d'une exploration méthodique, dans une perspective comparatiste, des productions des intellectuels marqués par la culture des pays voisins d'une part, d'autre part des périodiques dans lesquels s'élabore une nouvelle culture. Le comparatisme permet d'analyser le processus de création littéraire qui se présente, par exemple chez Mongo Beti, comme subtile réélaboration personnelle d'éléments empruntés (influence des Noirs américains). On ne saurait citer ici le nombre considérable de travaux, articles, communications consacrées par de nombreux ouvrages à ces questions. En outre, il n'est acceptable à aucun égard de maintenir dans la recherche une ségrégation entre les littératures subsahariennes et les littératures des îles (Senghor 1948). Ces deux vastes zones du continent sont inéluctablement liées par un passé commun de sujétion puis de victorieuse résistance à l'impérialisme français, par une semblable appropriation de la tradition littéraire de la métropole, par le même recours littéraire à une même langue européenne et par une puissante emprise (croissante en Afrique occidentale) de la pensée islamique.

D'autre part, il ressort de la présente compilation que l'opinion scientifique internationale n'a jamais hissé la littérature francophone d'Afrique aux rangs des autres littératures francophones (belge et canadienne). A la refondre dans un ordre qui serait strictement chronologique (selon ses grandes étapes évolutives), on serait surpris de l'attention scientifique, et non simplement journalistique, qu'ont témoignée à cette littérature, dès ses débuts, des voix nombreuses et autorisées venues aussi bien de l'Occident que du continent asiatique. Voilà une autre piste d'études futures.

CHAPITRE 3 : MÉTHODE ET PROCÉDURES DE LA RECHERCHE

3.1 INTRODUCTION

Ce chapitre décrit la méthodologie de recherche, les méthodes et les matériaux pour cette étude sur le phénomène d'aliénation des élites noires francophones. Il fournit un modèle de recherche sélectionné que nous appelons « l'analyse de contenu thématique » (A.C.T.), et une justification de sa sélection. L'utilisation de ce modèle pour étudier l'aliénation de l'intellectuel en Afrique noire est incluse, ainsi qu'une description des méthodes utilisées pour collecter et analyser les données. L'application de l'arborescence thématique (le matériau « brut » ou de base, sur lequel porte l'analyse ; le cadre thématique ; les domaines thématiques ou thèmes proprement dits ; les énoncés thématiques ou sous-thèmes c'est-à-dire un contenu sémantique de la cartographie rétrospective à cette étude est expliquée » (Lannoy 2012).

Le but de ce chapitre est de répondre à quelques-unes des remarques critiques que pourrait soulever l'analyse de ces trois textes du corpus. Ce travail se propose de comparer et d'évaluer les préférences des personnages sur le phénomène d'aliénation et d'en évaluer l'impact au sein de la région subsaharienne. Cette analyse est importante puisque ce sujet est plus que jamais d'actualité dans les milieux d'intellectuels en Afrique comme dans les ex-colonies françaises ou belges. L'analyse inductive communément utilisée dans les études de nature qualitative et exploratoire a été sélectionnée comme approche dans notre étude. Celle-ci étant une analyse de contenu, elle a pour objectif de recueillir et traiter des données mentionnées dans un texte pour le caractériser ou caractériser son auteur (Aubert-Lotarski 2007). Il est indispensable que nous précisions certains points.

L'utilisation de l'interaction symbolique de ces deux approches pour étudier le phénomène de l'acculturation des élites noires indique assez notre souci d'être au plus près de l'actualité. Et cela, non par un excès d'attention aux modes de vie de la classe des intellectuels, mais pour rendre compte des recherches présentes, mettre en avant des orientations qu'on peut

tenir pour nouvelles et pour se faire l'écho des formes littéraires, poétiques, passibles d'une approche propre à la littérature et à la littérature négro-africaine en particulier.

Étant donné qu'il s'agit d'interpréter un contenu sémantique, nous aurons aussi recours aux commentaires de Fallery et Rodhan (« Quatre approches pour l'analyse de données textuelles : lexicale, linguistique, cognitive, thématique » 2007) sur la méthode thématique. Une analyse de contenu consiste à lire un corpus, fragment par fragment, pour en définir le contenu en le codant selon des catégories qui peuvent être construites et améliorées au cours de la lecture (Fallery & Rodhan 2007 : 20). Ce travail se propose de savoir quels sont les éléments thématiques implicites des textes choisis. Ceci non pour nier la portée d'une analyse de la conscience sociale des structures sociales établies – brillamment illustrée dans le domaine de la littérature négro-africaine par les travaux de Mouralis (*Littérature et développement* 1981), Balandier (« La situation coloniale : ancien concept, nouvelle réalité » 2002), Mathieu (« Le roman colonial » 1987), Kesteloot (*Histoire de la littérature négro-africaine* 2001) et de tant d'autres – mais au contraire pour les compléter.

Dans un premier temps les significations des textes seront catégorisées selon le modèle appelé A.C.T., c'est la fameuse « grille d'analyse » : matrices par phases ou par thèmes, évolution de ces matrices, cartes cognitives. Dans un deuxième temps interviendra la description des éléments de la grille d'analyse : fréquence d'apparition, variation selon les locuteurs, selon les contextes, interdépendance entre les éléments du modèle. Dans cette étude, nous le répétons, l'analyse de contenu thématique (A.C.T.) a été utilisée parce qu'elle nous permet de traiter les faits sociaux comme des choses. C'est une méthode d'analyse consistant « à repérer dans des expressions verbales ou textuelles des thèmes généraux récurrents qui apparaissent sous divers contenus plus concrets » (Mucchielli 1996 : 259) ; en d'autres mots, l'analyse thématique utilisée ici consiste « à procéder systématiquement au repérage, au regroupement et, subsidiairement, à l'examen discursif des thèmes abordés dans un corpus » (Paillé & Mucchielli 2008 : 162).

En outre, nous n'avons travaillé, dans la présente étude, que dans l'optique proprement littéraire. Nous ne nous sommes proposé que d'appliquer à ces matériaux un traitement

littéraire, ce qui ne signifie naturellement pas que d'autres voies ne soient pas possibles, ni même nécessaires. Ainsi y aurait-il lieu d'employer, dans un but comparatif, une technique purement psychologique, sociocritique qui réclame une approche sociologique plus factuelle de la littérature, avec une objectivité plus grande et sans considération politique proposée ; et même dans certains cas, une tentative de l'analyse du récit et traitement descriptif de certains éléments de ce matériel d'analyse.

Ce chapitre met en évidence la méthodologie et les procédures de recherche utilisées dans l'étude qui comprend les sections suivantes : buts et objectifs de l'étude, population et échantillon, développement et test d'instruments, méthodes et procédures, et analyse de données » (Calabrese 2006 : 8). Il comprend, en plus, les descriptions des matériaux d'analyse, les procédures, l'instrumentation, les questions et le plan de recherche utilisé dans l'étude.

3.2 PERSPECTIVE DE RECHERCHE

La méthode choisie pour cette étude est l'approche qualitative. Nous l'avons choisie parce que la recherche qualitative met l'accent sur des données linguistiques plutôt que des données numériques. La recherche de ce type tend à être faite sur des données numériques moins objectives, mais a la capacité de décrire les phénomènes dans la langue du monde réel. Les méthodes de recherche qualitative ont l'avantage supplémentaire de collecter de données subjectives qui peuvent provenir directement de la source à l'étude comme un texte (Blais & Martineau 2006 : 1-18). Étant une méthode inductive, elle est définie comme un ensemble de procédures systématiques permettant de traiter des données qualitatives, ces procédures étant essentiellement guidées par les objectifs de recherche. Elle s'appuie sur différentes stratégies utilisant prioritairement la lecture détaillée des données brutes pour faire émerger des catégories à partir des interprétations du chercheur qui s'appuie sur ces données brutes (*Ibid.*).

Chaque type de recherche qualitative est adapté à différentes situations et questions de recherche. En littérature par exemple, comme dans toute œuvre d'un écrivain, il y a la

production subjective d'un auteur ; dans celle-ci l'expression objective d'une époque. L'instrumentation n'est plus centrée sur un individu isolé mais sur des acteurs dotés de ressources spécifiques et communiquant entre eux au sein d'un environnement donné. Avec F. Schleiermacher, il importe de recourir à deux méthodes complémentaires ; l'une « divinatoire », à la fois immédiate et intuitive ; l'autre, « comparative » et « discursive » (Schleiermacher cité par Ferréol & Deubel 1993 : 17). La première se veut « psychologique », puisque l'analyse conceptuelle qu'elle procède par codification ou dérivation permet d'interpréter les résultats et de mieux éclairer les réalités. La seconde, avec le comparatisme, la reconnaissance des différences, des particularismes ou des singularités, la disparité des histoires et des cultures n'est dès lors plus un « handicap » ; celle-ci est également appelée « grammaticale » parce qu'elle peut recourir à une des formes de la grammaire (phonétique, phonologie, morphologie, syntaxe ; lexicologie, sémantique, stylistique) (*Ibid.*).

Au cœur de telles préoccupations, désormais, non plus l'objet lui-même compte, mais le sujet dont la tâche principale consiste à délimiter le contexte et à faire correspondre correctement le mot et la « chose », à travers une analyse des éléments constitutifs de la communication. « Il ne s'agit pas, ajoutent-ils, simplement de rendre explicite ce qui, chez l'écrivain, était inconscient, mais de poursuivre le travail ainsi esquissé. D'où une double orientation : vers la « langue » et vers les « pensées » (*Ibid.*). Dans ce contexte, les méthodes de type qualitatif sont également légitimes pour la prise en compte des attitudes, des opinions ou des croyances.

Les représentations, en particulier, apparaissent comme une forme de connaissance à part entière ayant ses propres règles de formation et de diffusion : il va donc falloir qu'il y ait une activité complexe de restructuration de la réalité. De même qu'il n'y a pas « un » axe de l'histoire mais une pluralité de cheminements, de même il n'y a pas « une » ligne d'évolution mais plusieurs : celles de la mobilité sociale, des relations professionnelles, du système éducatif, etc. (*Ibid.* : 19). Dans ces conditions, le paradigme de la complexité est appelé à se renforcer. Ce qui suppose un « chevauchement des méthodes » (*Ibid.*). Ces différentes conceptions ne s'opposent pas mais sont complémentaires et permettent de conjuguer

contraintes de fonctionnement (critère de cohérence interne) et ouverture sur l'extérieur (rapport à la société et à la culture).

Comme cette étude visait à comprendre les perceptions et les différentes images de l'intellectuel dans les romans du corpus, la sociocritique était un cadre idéal pour s'engager à comprendre le phénomène du point de vue des acteurs. La sociocritique est une approche du fait littéraire qui s'attarde à l'univers social présent dans le texte (Duchet 1971 : 10-12). Pour ce faire, elle s'inspire tant et si bien de disciplines semblables comme la sociologie de la littérature et la thématique. En bref, elle propose une lecture socio-historique du texte sous l'assistance de la méthode thématique et cherche à savoir de quoi on parle et comment on structure sa pensée. Et enfin comment interpréter un contenu ? De plus, la recherche se concentre sur la question suivante : quelle est la structure et l'essence de l'expérience de ce phénomène pour ces personnages ? (Patton 1990) ; et nous essayerons, à partir de cette étude, de comprendre l'implication du thème de l'aliénation de l'intellectuel dans des situations particulières vécues par les personnages de trois textes..

3.3 CONCEPTION DE LA RECHERCHE

Parce que l'étude propose d'étudier les effets de l'aliénation des intellectuels dans les textes du corpus ainsi que les croyances et les attitudes des autochtones concernant l'apport de ces mutations culturellement et linguistiquement diversifiées, la comparaison des groupes était nécessaire pour documenter les changements, le cas échéant, dans les croyances et attitudes (Pageaux 2014 ; Moura 2007). Pour y arriver, la procédure implique la collecte de données dans des groupes différents en termes d'âge et/ou d'expérience. Ces conceptions ne sont pas adaptées pour mesurer le changement dans une communauté. Cependant, les différences entre les groupes sélectionnés dans les trois textes peuvent représenter des changements qui ont lieu dans une population définie plus grande.

L'analyse thématique, ou plus exactement l'analyse de contenu thématique (A.C.T.) est utilisée à ce sujet. C'est une analyse qui a pour première implication le fait que les thèmes ne seront visibles dans les trois textes du corpus, et donc observables, que dans les

expressions, les occurrences, ou encore les énoncés des extraits de textes étudiés. En revanche, ces manifestations concrètes et hétérogènes ne prennent sens qu'en référence aux thèmes qui les sous-tendent (Ryan & Bertrand 2003a & b). Ce qui veut dire que les thèmes sont en nombre plus réduit que les énoncés (les phrases, les paragraphes ou les images, par exemple), mais ils ne sont identifiables qu'au sein de ces énoncés, ou occurrences (Lannoy 2012 : 2). En d'autres termes, les manifestations du thème relèvent de l'ordre lexical (le lexique expressif utilisé dans le matériau), le thème lui-même relève de l'ordre cognitif (organisation mentale des connaissances). Ce qui veut dire qu'il ne pourra pas y avoir des thèmes qui ne sont pas tirés des textes d'étude.

La notation du modèle d'étude étant l'A.C.T., l'avantage qu'il y a à utiliser cette analyse est qu'elle peut être appliquée sur tout type de matériau signifiant : textes, discours, entretiens, images, œuvres musicales, etc. Elle est indiquée lorsque le chercheur tente de dégager ce dont parlent les matériaux qu'il a rassemblés : soit qu'il vise à rendre compte d'univers sémantiques (d'acteurs sociaux, de romanciers, d'institutions, etc.) particuliers, soit des configurations prises par un même thème (à travers le temps et/ou l'espace, notamment l'espace social) (*Ibid.* : 2). De là on peut soutenir qu'il est possible de reporter, derrière des expressions multiples, des configurations sémantiques récurrentes, c'est-à-dire énonçables dans des termes plus « abstraits » que les expressions concrètes, considérées alors comme sémantiquement parentes.

Plusieurs expressions concrètes sont, après analyse, considérées comme possédant une parenté de sens. Cette parenté leur est donnée par le rapprochement de sens qu'ils partagent. Et cette « parenté » qui les unit, est précisément ce que nous appelons thème. En plus, l'A.C.T. se veut avant tout, au même titre que l'analyse structurale, une technique descriptive des matériaux étudiés, susceptible d'identifier, de recenser et de classer les éléments de leur contenu, en vue d'opérations ultérieures de comparaison, de contextualisation et d'interprétation (Paillé & Mucchielli 2008 :162, 188).

En conclusion, toute arborescence thématique de l'A.C.T. comprend les quatre niveaux hiérarchiques qui suivent :

- a) Le matériau « brut » ou de base sur lequel porte l'analyse, qui est ici un corpus de textes qui sont repris au début de cette étude ;
- b) Le cadre thématique : nous avons ces trois romans ou des extraits de romans (tout ou une partie du matériau portant sur l'aliénation de l'élite intellectuelle en Afrique noire d'expression française) ;
- c) Les domaines thématiques (ou thèmes proprement dits) : ensemble des composantes sémantiquement cohérentes incluses dans le cadre thématique (par exemple « Un écrivain aliéné », « Aliénation dans le monde du travail », etc.) sera donné dans la suite de ce travail ;
- d) Les énoncés thématiques (ou sous-thèmes) : contenus thématiques irréductibles qualifiant un domaine (ou un thème), c'est-à-dire un contenu sémantique de niveau supérieur.

3.4 LES RAISONS DE LA SELECTION DE CETTE METHODE

Il est pourtant bien connu que le domaine de la littérature a été durement secoué par les affrontements spectaculaires qui ont mis aux prises il y a plus de cinquante ans l'école française, taxée globalement de positivisme, le « New Criticism » anglo-américain, le « Formalisme » russe et tchèque. Nous n'allons pas entrer dans ces débats théoriques mais seulement montrer pourquoi nous avons porté notre choix sur le modèle de l'analyse de contenu thématique.

Premièrement, l'A.C.T. définit le thème comme un certain « réseau organisé d'obsessions » (Barthes 2002 : 293)²² présent dans le texte d'analyse ou le matériau. La méthode d'analyse thématique que Lannoy recommande pour toute recherche qualitative est celle que nous utiliserons dans cette étude. Cette approche est une méthode d'analyse consistant à repérer dans des expressions verbales ou textuelles des thèmes généraux récurrents (ces réseaux organisés d'obsessions) qui apparaissent sous divers contenus plus concrets (Mucchielli

²² Barthes (2002 : 293) parle en ces mots de la « structure d'une existence », en commentant le projet présidant à son *Michelet*.

1996 : 259). Quant à la notion même de thème, elle peut être entendue de plusieurs manières. Et pour nous, la seule définition retenue sera celle donnée par Saldana qui entend par le mot « thème » « une expression ou une phrase qui identifie ce sur quoi porte une unité de données ou ce qu'elle signifie » (Saldana 2009 : 139). En d'autres mots, l'analyse thématique que nous allons utiliser consiste « à procéder systématiquement au repérage, au regroupement et, subsidiairement, à l'examen discursif des thèmes abordés dans un corpus » (Paillé & Mucchielli 2008 : 162).

Il n'en demeure pas moins que certaines des critiques traditionnellement adressées aux études de thèmes (la perspective thématique liée à un certain parti-pris de l'exhaustivité encyclopédique) semblent, à la lumière de cette rapide enquête, de moins en moins fondées. Barthes (*Le plaisir du texte* 1973) vacille entre la psychanalyse et le marxisme. Goldmann (*Pour une sociologie du roman* 1964), en se référant au marxisme, dénonce le caractère intuitif des analyses psychologiques, les taxant de recherches impressionnistes. S'appuyant sur cette notion de mimesis dans la création littéraire, Mauron propose une méthode d'analyse littéraire dans *Des métaphores obsédantes au mythe personnel* (1963). Se servant notamment des analyses de poèmes de Mallarmé, Baudelaire, Nerval et Valéry qu'il condamne de s'efforcer de « se parer de prestiges scientifiques », il considère que la thématique pour se ranger au rang des disciplines rationnelles doit faire recours à la psychanalyse.

D'autre part, Rastier (*L'analyse thématique des données textuelles : l'exemple des sentiments* 1995) et Weber (« *Analyse thématique : Hier, aujourd'hui, demain* » 1961 ; 1963) estiment que l'analyse thématique est une doctrine scientifique, pourvue d'un ensemble de méthodes rigoureuses. Nous dirons en conclusion, avec Richard, que les études de thèmes, loin d'en rester, comme on l'a souvent prétendu, à un niveau infra-littéraire, atteignent certainement leur objectif, lorsqu'elles parviennent, d'après lui, à retrouver et à décrire l'intention fondamentale d'un auteur, ou encore simultanément dans la perspective comparatiste, de plusieurs auteurs (Richard, cité par Pageaux 2014 : 387). Notons que ces différentes conceptions ne s'opposent pas mais sont complémentaires dans ce sens qu'elles permettent de conjuguer contraintes de fonctionnement (critère de cohérence interne) et ouverture sur l'extérieur (rapport à la société et à la culture).

C'est pourquoi, sans chercher à minimiser le caractère nécessairement arbitraire de la méthode thématique, la recension des fort nombreux articles parus dans la RLC, à l'IFAN, et dans d'autres revues de littératures postcoloniales montre à l'évidence l'importance numérique des études qui mettent l'accent sur la réception d'un auteur dans un pays étranger et sur l'influence exercée par un écrivain sur un autre. Pageaux ajoutera pour soutenir cette pensée, nous le répétons, qu'une « thématologie » comparatiste, qui privilégierait délibérément le point de vue de la « production » ou de la « création » en intégrant, comme c'est souvent le cas dans les recherches récentes, les perspectives philosophique, psychocritique, existentielle ... pourrait apparaître comme une sorte de contrepoids indispensable (*Ibid.*). L'apport immense des sciences humaines, histoire, sociologie, psychologie, linguistique, etc. a rendu ces dernières années de plus en plus précaire, pour ne pas dire intenable, la position de ceux qui prétendaient écarter *a priori* des études thématiques et la littérature comparée comme un système autonome relevant de la littérature et d'elle seule.

En conclusion, l'ambiguïté elle-même que nous avons soulevée au sein de la critique littéraire entre Barthes, Mouron, Starobinski, etc. est aussi, en définitive, signe de richesse tant il est clair qu'étudier les relations entre un auteur et un autre écrivain, la réception de telle œuvre dans un pays donné procèdent d'une prise de conscience, donc d'une problématisation, de la dimension étrangère dans un texte, chez un écrivain, dans une culture (Pageaux 1994 : 15). Cela ne veut pas dire qu'il suffit seulement de procéder à l'inventaire circonstancié d'éléments prouvant une influence, c'est aussi montrer comment sont repris, réécrits et revivifiés d'un écrivain à l'autre et d'une époque à une autre des réseaux de thèmes relevant des structures de l'imaginaire.

3.5 FORCES ET LIMITES DE L'A.C.T.

Bien que ce modèle nous aide d'abord à consigner méthodiquement le pas à pas analytique d'une analyse qualitative que nous sommes en train de mener, puis d'en offrir un compte-rendu le plus fidèle possible dans chacune des étapes, on ne peut en décrire les méandres, les aléas, mais aussi les accès de systématisme ; il faut y voir de plus près pour saisir la démarche

de chaque auteur en acte. Que le thème littéraire puisse ainsi refléter élans, contradictions et conflits d'une société dont la constellation mentale se transforme peu à peu, nous en sommes tous d'accord. Qu'une structure mythique soit permanente de siècle en siècle ou ressurgisse dans un contexte étranger à ses origines, voilà qui suggère qu'il faut aussi voir en elle un miroir de quelques-uns des conflits fondamentaux de l'humanité à l'exemple de celui causé par l'aliénation des élites dans ces romans.

Il faut aussi souligner un certain danger auquel pourrait conduire une lecture rapide de l'analyse que nous avons donnée du thème de « l'aliénation des intellectuels noirs francophones ». Nous ne prétendons donc pas pouvoir expliciter toute la richesse des notions évoquées dans ce travail au moyen de l'A.C.T. L'analyse conceptuelle qu'elle procède par codification ou dérivation – permet d'interpréter les résultats et de mieux éclairer les réalités ; elle supplie aux insuffisances de l'A.C.T. qui n'est qu'un canevas que nous avons choisi de suivre. Il faut que l'on évite de prendre les concepts isolément, de définir les notions évoquées dans un cadre retreint ; il faut au contraire et toujours les placer dans la perspective dynamique, nous pouvons dire dialectique du système général des communautés étudiées.

En revanche, en littérature comme dans les autres sciences humaines, nous sommes confrontés au domaine du réfutable, des énoncés provisoires, où rien n'est définitivement acquis et où tout peut changer selon les conceptions du moment. Tout doit être éprouvé, qu'il s'agisse de faits, de lois ou de schématisations, il ne peut s'agir de vérité définitive. Se référer à l'ensemble des procédés rationnels à mettre en œuvre pour obtenir tel ou tel résultat s'apparente ainsi très souvent à un examen de techniques ayant fait leurs preuves et, parfois même, à un catalogue de recommandations que l'on doit suivre à la lettre. Mais pour nous, il paraît utile, et conformément au bon sens, de mettre l'accent sur l'idée de « cheminement » permettant, sinon de s'affranchir totalement, du moins de lutter de manière adéquate contre les prénotions, les évidences du sens commun, les préjugés d'époque ou d'école dont plusieurs sont victimes.

Quant au problème de l'aliénation de l'Africain en général, il aura fallu, dans une étude exhaustive, l'aborder dans toute sa complexité et à ses différents niveaux : cosmologique,

psychologique, théologique, etc. Les dimensions tant historiques que socioculturelles ne doivent pas être pour autant mésestimées, de même que le rapport à la technique, aux innovations ou à la praxis. Ceci concerne le chapitre des interprétations. Les progrès enregistrés sont obtenus au terme d'un long cheminement ponctué par des essais et des erreurs, ou pour parler comme K. Popper, par des conjonctures et des réfutations (Popper 2018). Des travaux de L. Kesteloot (« Vers une critique africaine globale » 2006) et Anyikoy (*Littérature négro-africaine, idéologie et (sous)développement* 2006) en témoignent. Malgré toutes ces critiques, l'A.C.T. est loin d'avoir démérité et recueille encore de nombreux suffrages.

Quelques points de repère sur l'analyse littéraire, envisagée dans une double perspective psychologique et socioculturelle, nous sont tout d'abord nécessaires. Dès l'instant où, dans bien des cas, la vie en société n'incarne pas – loin s'en faut – les idéaux de perfection, la prise en compte des mutations technologiques et des systèmes de valeurs mérite d'être encouragée. D'autant que l'étude critique de l'ensemble des connaissances réglées (conception du monde, philosophies, religions, sciences ...), en un mot l'épistémologie moderne s'est interrogée à de nombreuses reprises sur la signification des principes d'« objectivité » et de « neutralité morale » en sciences humaines et en littérature (Ferréol & Deubel 1993 : 5), nous ne ferons jamais d'allusion à l'objectivité des propos recueillis dans différents récits rapportés dans les romans.

Si on essaie de raisonner sous l'angle de la logique de preuve ou de la logique de découverte, l'exigence opératoire s'avère primordiale non seulement dans la formulation de la problématique et dans l'élaboration des concepts, mais aussi dans la caractérisation des modèles et dans la confrontation des hypothèses aux données empiriques. D'où le choix des critères de validation ou de testabilité, la place de la formalisation et de l'instrumentalisation, la pertinence des typologies auxquelles nous invite Philippe Hamon dans *Le personnel du roman* (Hamon 1983 : 96-112). Voilà, en quelques mots, la réponse à ceux qui recherchent « l'objectivité », du moins en littérature.

3.6 POPULATION ET ÉCHANTILLON

Les matériaux utilisés dans cette étude sont trois textes de la littérature négro-africaine choisis au hasard. Le contexte de cette étude n'est autre que celui de trois pays d'expression française de la région subsaharienne représentés dans ces romans. La littérature faisant partie des disciplines cognitives, l'analyse inductive à laquelle elle fait recours est définie comme un ensemble de procédures systématiques permettant de traiter des données qualitatives, les procédures étant essentiellement guidées par les objectifs de recherche. Elle s'appuie sur différentes stratégies utilisant prioritairement la lecture détaillée des données brutes, en l'occurrence nos trois textes du corpus, pour faire émerger des thèmes et sous-thèmes à partir des interprétations du chercheur qui s'appuie sur ces données brutes (Lannoy 2012 : 6).

L'A.C.T. sera appliquée à ces textes puisqu'elle est indiquée pour dégager ce dont parlent les différents univers sémantiques particuliers, et les différentes configurations prises par les thèmes dans les trois ouvrages. Dans les paragraphes qui suivent, nous allons d'abord présenter brièvement le modèle en question. Nous allons ensuite en exposer la méthodologie générale et donner à voir quelques-uns des résultats avant de passer à la contribution principale de cette thèse : le déroulé pas à pas de notre analyse des données.

3.7 QUESTIONS DE RECHERCHE

Parmi les contributions les plus notables de l'A.C.T., on retiendra les différentes tentatives visant à apprécier la validité des disciplines qui visent l'interprétation des textes ou des symboles appelées « sciences herméneutiques ». Leur objectif principal est d'approfondir une réflexion sur les liens entre la réalité, l'histoire et leur représentation verbale ainsi que les différences entre un être humain et un être de fiction. En revanche, prise dans son sens le plus large, la littérature constitue depuis ses origines le lieu de dépôt et d'archivage des mythes. Avec la modernité, elle devient aussi productrice de nouvelles mythologies, expression des aspirations et des angoisses collectives qui constituent l'imaginaire contemporain. Pour cela, cette analyse vise à établir la carte de l'imaginaire actuel à travers l'analyse de ces trois œuvres de représentation qui le définissent par leur survie, leur dialogue

avec la tradition ou, parfois, leur radicale nouveauté. Les questions qu'on se pose à cette étape sont les suivantes : Quels sont les différents acteurs de l'aliénation des élites dont les romans racontent l'histoire ? Quelle légitimité peut-on leur accorder ? Comment concilier jugements de fait et rapports aux valeurs ? De quels « acquis » dispose-t-on pour atteindre les objectifs qu'on s'est assignés ? Les résultats obtenus sont-ils conformes aux espérances initiales ? N'y a-t-il pas conflit des interprétations ? Telles sont les préoccupations qui vont guider notre démarche. Quelle que soit la pertinence des critiques qui lui ont été adressées : omission du contexte culturel ou idéologique en particulier, la méthode de l'analyse de contenu thématique (A.C.T.) conserve de nos jours tout son intérêt, notamment sur le plan des procédures à suivre.

3.8 LES ÉTAPES D'UNE ANALYSE THÉMATIQUE

3.8.1 Objectif d'une analyse thématique

Notre objectif est de proposer un cheminement, éventuellement systématique, dans le cadre de l'étude thématique. Dans *Textes et sens* (1996), Rastier écrit au sujet de l'analyse thématique que le cœur de la démarche repose sur le « passage du lexical au thématique ; mais il reste encore difficile de concevoir l'autonomie du thématique » (Rastier 1995 : 10). Les trois textes ont été lus plusieurs fois pour identifier les thèmes et les sous-thèmes. Les thèmes ne sont pas indépendants des énoncés mêmes du matériau, mais ils ne s'y réduisent pas non plus. Dans un premier temps, nous esquisserons une méthode d'interrogation de ce corpus. Ainsi étudierons-nous comment localiser des *extraits* illustrant un thème de l'aliénation à partir de formes. De ces extraits, nous tirerons des *corrélats* (expressions ou mots) que nous étudierons de deux façons. Autour du thème de l'aliénation, en nous aidant d'indications statistiques, nous examinerons comment trouver des sous-thèmes. Nous mettrons en perspective la méthode de l'A.C.T. Nous élargirons la problématique avec le thème de l'aliénation en étudiant notamment les rapports qu'entretiennent les corrélats (formes d'entrée) avec la trame narrative.

3.8.2 Les étapes d'une analyse thématique

Après discussion, un cadre de codage sera développé et les transcriptions seront codées chaque fois selon la nouvelle structure obtenue. Ce processus sera utilisé pour développer des catégories, qui sont alors conceptualisées en thèmes après de plus amples discussions au niveau du sens de chaque extrait de texte (Lannoy 2012 : 3). La discussion de ces différentes propositions tourne autour de trois grands axes :

a. La valeur statistique

Nous allons vérifier, selon les sources, la forme d'entrée pour voir si elle est sous-représentée dans le corpus d'étude dont on dispose (extraits qu'on a devant soi). Dans quelle mesure les « tentatives » sont-elles comptabilisées pour qu'on parle de thème ? Comment faire la part des choses entre « l'appel à l'aide des populations » par exemple et l'intention d'affrontement véritable des populations avec les élites ? Nous vous prions de voir, à ce sujet, l'article de D. Ehrlich : « Une méthode d'analyse thématique : exemples de l'ennui et de l'ambition », *CNRS (INaLF*, Paris : Didier Érudition 1995).

b. La validité des corrélations

Nous allons aussi vérifier si la plupart des constats sont toujours d'actualité, qu'il s'agisse des variables époque (coloniale ou postcoloniale), espace (ville ou campagne), âge, sexe, religion, culture, situation matrimoniale, etc.

c. La pertinence de certaines interprétations

Après la vérification de ces données, notre tâche consistera à voir si les différentes interprétations sont pertinentes, s'il n'y a pas exagération des informations par excès de zèle, par mauvaise foi ou par manque d'attention de celui qui les fournit.

3.9 PRÉSENTATION DE LA MÉTHODE

3.9.1 La recherche par des formes d'entrées ou des extraits de texte

En général, le corpus littéraire d'étude n'est accessible que par extraits interrogeables par *mots clés* (phrase, bout de phrase, expression, mot). Par exemple « l'assimilation des communes de Dakar », « acculturation des masses », « aliénation des intellectuels », etc. Ces expressions ou mots-clés sont appelés *formes d'entrée* (Ehrlich 2012 : 1). En nous plaçant d'un point de vue pratique, nous verrons si une forme d'entrée peut permettre la sélection d'un grand nombre d'extraits qui illustrent le thème. Là nous avons un travail de vérification pour voir si la fréquence de ces formes d'entrées dans le corpus d'étude n'est pas marginale ou si les extraits sélectionnés illustrent effectivement le thème. À ce niveau, nous allons buter contre certains écueils.

3.9.2 Difficultés

Trop souvent nous rencontrerons des complications de nature diverse dans l'analyse des structures du texte. Ces complications peuvent être présentées comme suit :

3.9.2.1 La forme d'entrée est un mot

Il peut arriver que les extraits obtenus soient nombreux, mais illustrent difficilement le thème, parce que :

- 1) l'entrée lexicale est polysémique, c'est-à-dire que le mot a plusieurs sens, comme par exemple le mot « culture » : la culture de maïs ; la culture chinoise. Savourer un gâteau ; savourer son bonheur, savourer de telles louanges.
- 2) l'entrée lexicale possède plusieurs homographes ou des mots qui sont homonymes : Mourir jeune et trois jours de jeûne ; la date d'un événement historique, d'une échéance ; et la date, fruit du palmier.
- 3) l'entrée lexicale possède une fréquence absolue extrêmement élevée. Des vocables courants se situent au sein d'extraits qu'il devient difficile d'exploiter.

3.9.2.2 La forme d'entrée est sous-représentée dans le corpus d'étude

Il arrive parfois qu'un thème ne soit pas un mot du texte comme c'est le plus souvent le cas en analyse de contenu, mais s'exprime au fil du récit romanesque. Il peut ne pas avoir une fréquence absolue de la forme d'entrée. Sa fréquence est trop faible. C'est le cas de certains intitulés thématiques qui ont été définis *a posteriori* par le chercheur (l'auteur décrivait un thème sans les avoir). Par exemple *L'histoire du fou* (1994) ne possède que trois ou quatre occurrences du mot « fou » alors que le thème de « fou » y est largement présent.

3.9.3 Remèdes

Nous proposerons à ce niveau quelques solutions pour faciliter l'évolution de la recherche et éviter les pertes de temps inutiles. S'il arrive qu'on soit confronté aux deux cas précédents et que les mots-clés cernent insuffisamment le thème dans le discours, les formes d'entrée ne fournissent pas assez d'information. Ce supplément d'information nous est fourni par des sources secondaires qui sont le dictionnaire général (qui peut fournir des formes dérivées) et le dictionnaire de synonymes pour vérifier l'emploi exact du mot ou de l'expression. Ces outils procurent une de formes supplémentaires qui vont circonscrire ou élargir le spectre des résultats (Ehrlich 2012 : 86).

3.9.4 Extraits et listes de corrélats

Après la sélection des extraits prélevés sur les trois textes, les formes les plus fréquemment en co-occurrence avec une forme d'entrée apportent un supplément d'information. Chaque extrait relevé à partir d'une forme d'entrée précise le thème. Il attire en grand nombre un vocabulaire caractéristique. Ceci laisse penser que les formes les plus fréquemment en co-occurrence avec une forme d'entrée apportent un supplément d'information. Ces *corrélats* autorisent la recherche d'extraits nouveaux dans lesquels le thème reste présent.

On pourra, à ce niveau, conclure avec Lannoy qu'il s'agit, pour le chercheur, de traduire les énoncés dans les thèmes qu'ils sont censés manifester. Mais généralement les thèmes se traduisent simultanément (et donc sont rendus présents, décelables) dans les énoncés concrets du matériau, par le locuteur lui-même (Lannoy 2012 : 3). À ce stade, nous avons en face de

nous ce que nous entendons par « l'arborescence thématique ». Ses différents niveaux hiérarchiques sont les suivants :

- Les textes d'étude qui constituent un matériau « brut » ou de base, sur lequel porte l'analyse (un corpus de textes ou d'images, etc.) ;
- L'extrait ou les extraits de texte formant le cadre thématique (tout ou partie du matériau portant sur le sujet général qui intéresse le chercheur) ;
- Les thèmes proprement dits (ou domaines thématiques) qui sont des ensembles d'éléments sémantiquement cohérents inclus dans le cadre thématique ;
- Les sous-thèmes (énoncés thématiques) qui sont des contenus thématiques irréductibles qualifiant un domaine (ou un thème), c'est-à-dire un contenu sémantique de niveau supérieur plus général (Blais & Martineau 2007 : 3).

Notons à ce sujet que l'analyse se prête particulièrement à l'analyse de données ou des extraits de texte portant sur le phénomène d'aliénation. Et ces données de recherche sont à caractère exploratoire ou données pour lesquelles nous n'avons pas accès à des catégories déjà existantes dans la littérature. À cet effet, soulignons que le concept de « thème » peut sembler flou, mais Paillé et Mucchielli définissent bien ce qu'est une catégorie, définition que nous adoptons dans la présente étude (Paillé & Mucchielli 2008 : 147-148).²³ D'une part, une des raisons d'être du choix sélectif des extraits de texte est de vérifier la validité interne.

D'autre part, pour procéder systématiquement au repérage, au regroupement et, subsidiairement, à l'examen discursif des thèmes abordés dans notre corpus (*Ibid.* : 162), deux manières possibles d'entamer une A.C.T. dans une recherche sont recommandées : soit qu'on peut se demander quels sont les contenus concrets que prennent des thèmes définis préalablement, soit aussi que nous pouvons explorer quels sont les thèmes présents dans un corpus, quels sont leurs contenus. Autrement dit, l'arborescence thématique d'un corpus peut

²³ Voir plus haut, p. 14.

être établie avant l'étude du matériau, ou après celle-ci (*Ibid.*). Mais, ici encore, chacun est libre d'afficher ses préférences.

Enfin, comme aimaient à le répéter Ryan et Bernard : « le chercheur n'a pas établi la liste des thèmes à étudier avant de travailler son corpus, celle-ci lui est *a priori* inconnue. Son travail va alors consister à identifier les thèmes, leurs contenus et leurs relations. On parle aussi de codage ouvert ou latent » (« *open coding, latent coding* ») (Ryan & Bernard 2003a: 88). On est surtout ici, disent-ils, dans le cas de matériaux qui ont été élaborés et produits non par le chercheur mais par les locuteurs eux-mêmes, indépendamment de la recherche : ... livres, œuvres (littérature, cinéma, théâtre, photographie, etc.). L'avantage ici est que le chercheur se positionne vis-à-vis du matériau de manière totalement inductive, sans hypothèse préalable sur son contenu thématique.

3.10 MÉTHODOLOGIE DE TRAVAIL

3.10.1 Le thème, le corpus et les corrélats

La plupart des seuils statistiques se fondent sur le corpus thématique dans son ensemble. Cela sous-entend que le même thème (le même vocabulaire caractéristique) se trouve dans différentes œuvres du corpus. L'étude de chacun des textes nous montre que l'on peut rattacher groupements de vocables caractéristiques issus d'un corpus thématique au déroulement de l'intrigue d'un seul roman. Le relevé des corrélats demande une intervention du chercheur (Ehrlich 1995 : 102).

On ne saurait attribuer au thème une existence totalement intrinsèque au sein d'une œuvre, c'est-à-dire que les thèmes ne sont pas des entités particulières existant par elles-mêmes comme une vague, un courant d'air ou une rivière. Celui qui étudie un texte doit les déceler dans le texte de l'auteur. Pour mettre en place une méthode objective, il faudrait en extraire les vocables les plus caractéristiques, puis les classer par thèmes (Guiraud 1954). Mais cela ne supprimerait pas la subjectivité du chercheur que nous sommes. Comme le souligne Lafon : « Le modèle statistique est de nature totalement étrangère à la réalité linguistique. » (Lafon, cité par Ehrlich 1995 : 102).

3.10.2 L'analyse lexicale simplifiée

En général, les mots étudiés sont recherchés dans le texte et sont définis à priori. Le sens des mots est déduit des relations intuitives avec leur contexte. Nous procéderons par l'analyse de la signification de chaque mot pour voir si elle est appréciée dans les phrases où il se trouve. La lecture et les annotations que nous ferons seront conduites selon un processus de navigation lexicale. Les allées et retours au texte permettent d'apprécier l'environnement lexical immédiat. Ils repèrent les mots à droite et à gauche des mots étudiés. Le sens est établi à partir d'analyses complètes des extraits, expressions et mots et de la situation d'utilisation réelle. Nous ne traiterons pas les mots bruts. En revanche, nous procéderons à une normalisation de leur énoncé selon un système d'équivalence fonctionnel des termes du langage. Les synonymes qui évoquent la même idée seront regroupés dans une table de correspondance. Les mots-clés seront traités sous leur forme canonique la plus élémentaire : verbe à l'infinitif, substantif au singulier, adjectif au masculin par exemple. L'analyse ne s'intéressera qu'aux mots pleins. Elle laissera de côté les mots outils (par exemple : les articles, les prépositions, les pronoms, etc.), même s'ils ont une fréquence d'apparition élevée (Andreani 2006).

3.10.3 Traitement des données qualitatives

Le traitement des données qualitatives peut être mené d'un point de vue sémantique ou statistique. Dans le cas des traitements dits « sémantiques », l'analyse est conduite à la main, selon la démarche de l'Analyse de contenu (Andreani & Conchon 2001). Nous allons procéder de façon manuelle, par approximations successives. Nous étudierons le sens des idées émises ou des mots. Les études réalisées par les professionnels suivent souvent cette approche traditionnelle (Morrison *et al.* 2002). Au contraire, nous ne ferons pas de traitements statistiques qui sont réalisés sur ordinateur à partir de logiciels de traitement de textes. Les analyses procèdent à des comptages de mots, des morceaux de phrases ou des catégories et à des analyses de données (par exemple analyse factorielle des correspondances).

3.10.4 Traitement sémantique des données

Le traitement sémantique des données qualitatives consiste à étudier les idées des personnages (analyse empirique), les mots qu'ils utilisent (analyse lexicale) et le sens qu'ils y attribuent (analyse de l'énonciation ou du contenu). Ce type d'analyse, qui permet de donner un sens à un corpus de données brutes, requiert un ensemble de procédures relativement simples qui seront détaillées dans la présente étude. Notre objectif est de faciliter la tâche au moment de la production des résultats tout en respectant les critères de validité de la recherche qualitative et en fonction des objectifs de recherche visés.

3.10.5 Analyse empirique

Comme nous l'avons dit plus haut, nous avons opté pour l'analyse traditionnelle qui est organisée de façon empirique. Elle repose sur une compréhension approfondie des données et sur une démarche fréquente et répétitive qui permet un va-et-vient entre les formes d'entrée recueillies et l'analyse (EZZY 2003). L'analyse empirique suit une procédure en quatre stades : un stade analytique (étude en profondeur des sous-catégories ou extraits), un stade synthétique (mise en évidence des idées centrales et des catégories), un stade explicatif (recherche des facteurs explicatifs et des critères de relations entre les catégories et les sous-catégories) et un stade d'évolution. En résumé, nous suivrons les étapes suivantes fournies par Andreani à la page 9 de son article, étapes capitales dans une analyse empirique des données :

1. Nous allons lire et relire le verbatim (lire et relire le discours selon les termes exacts des interlocuteurs) ;
2. Nous mettrons toute notre énergie à comprendre ce que les personnages font, disent ou veulent dire ;
3. Nous ferons notre possible pour nous mettre dans la peau des personnages comme si on épousait leurs idées ;
4. Nous resterons le plus près possible des mots et des phrases des entretiens sans les traduire dans notre propre langage ;

5. Nous mettrons en garde contre les préjugés et laisserons de côté les convictions personnelles, afin de ne pas biaiser l'analyse ;
6. Nous mettrons en évidence les contradictions apparentes et chercher à les élucider ;
7. Nous prendrons de la distance face aux informations qui plaisent ou déplaisent en critiquant et en expliquant pourquoi (Andreani 2012 : 9).

Pour être beaucoup plus clair au sujet de l'analyse approfondie des idées de base (les catégories ou thèmes), nous interviendrons après le codage pour étudier les associations d'idées qu'elles contiennent. Ensuite, nous reprendrons l'examen des données, les phrases, les morceaux de phrases et les idées qu'elles évoquent. Nous noterons les positions convergentes et les positions divergentes, sous-catégories par sous-catégories.

Dans une seconde phase, au stade synthétique, nous étudierons les idées-clés et les catégories centrales (encore appelés concepts, variables, construits). Il s'agit aussi d'un processus de classement de leurs caractéristiques (les composantes à expliquer), ou leurs causes (les composantes explicatives), de leur contexte (les composantes standards de situation et les composantes de temps) et des conséquences qui en sont issues (*Ibid.*). L'objectif est de sélectionner les dimensions-clés en réduisant la masse d'informations (les sous-catégories), en reliant le particulier au général, en fusionnant les variables qui ont des différences de forme, en organisant les données de base et en les décomposant.

3.11 VALIDATION DES RÉSULTATS

Ce stade du travail est un stade de recherche des facteurs explicatifs et de validation des relations. Le point essentiel ici consiste à savoir comment assurer la rigueur de l'analyse dite de l'A.C.T. Ceci n'est possible qu'en respectant les points suivants :

- a) Le codage parallèle en aveugle ou la confrontation de l'A.C.T. avec les recommandations de la méthode inductive en général ;
- b) La vérification de la clarté des thèmes ou catégories ;
- c) La vérification des thèmes et sous-thèmes dans leurs contextes respectifs.

Toutefois il serait important de rappeler certaines remarques liées à l'application de l'A.C.T. dans le domaine complexe et mal défini compris par « l'analyse exploratoire », la position du chercheur et spécialement celle de celui qui souhaite se situer dans une perspective objective et expérimentale – est certainement très délicate. Ce dernier, à la différence du philosophe, et même du psychiatre, hésite en effet à s'aventurer dans un domaine où les faits sont fluctuants, ambigus, à la limite contradictoires ; et surtout où les moyens de les obtenir dans des conditions acceptables d'un point de vue expérimental apparaissent particulièrement limités.

La difficulté majeure de l'A.C.T. de Lannoy provient de sa position. Située au confluent de toutes les autres perspectives, elle se prive de la pureté de leurs méthodes respectives. S'oriente-t-elle vers une méthode structurale que l'auteur nous prévient du caractère révélateur des concepts pris isolément, définis dans un cadre restreint ? Car il faut au contraire et toujours les placer dans la perspective dynamique, nous disons dialectique du système général ou de l'ensemble du champ dans lequel on se trouve. Recherche-t-elle un sens profondément humain à la représentation des images, qu'aussitôt les concepts psychanalytiques sont abandonnés au profit d'une conception plus pragmatique ? Le problème est de savoir si le prix de l'apparente contradiction théorique consentie en littérature se justifie méthodologiquement (Lannoy 2012).

Toujours située entre la logique (vers laquelle s'oriente le sens du développement) et le sens (par lequel doit passer son développement), sa recherche peut parfois pour les sciences pures comme les mathématiques, manquer de pureté dans la formalisation, et pour les disciplines exploratoires (études qui ont trait à la psychologie des gens) rester trop dogmatiques et théoriques. Néanmoins nul ne mettra en doute la fécondité des recherches entreprises par Lannoy. Or, pour les sciences exactes, la pertinence de la stratégie expérimentale réside dans l'ambiguïté du niveau « physique » choisi, permettant à la fois référence à la réalité et abstraction de schémas logiques.

Méthodologiquement, il apparaît que le problème essentiel posé par l'étude expérimentale de la fonction symbolique est le suivant : comment codifier, décrire et connaître

objectivement les faits relatifs à la fonction symbolique (que l'on postule *a priori*) sans détruire l'objet d'étude (Burgos 1969 : 156). Cela nous amène à considérer certains points :

3.11.1 Nature des symboles

Le domaine de la littérature est celui du symbolisme ou de la représentation. Il n'est pas aisé à définir, car non seulement la fonction symbolique apparaît à première vue comme strictement subjective, mais encore le symbole est avant tout ambigu, ambivalent ou même plurivalent dans ce sens que plusieurs interprétations peuvent être faites du même objet ou de la même image. En d'autres mots le symbolisme s'exprime en un nombre infini de symbolisés. Cependant on voit mal à quel ordre humain obéirait une fonction symbolique où régnerait un arbitraire total des processus de symbolisation, sinon au hasard ou au désordre et finalement à la pathologie des conduites. Mais il y a place pour une perspective susceptible de rendre plus fidèlement compte de la nature à la fois subjective et plurivalente du symbole.

En bref, il reste toujours une frange d'incertitude quant à la signification particulière que peut attribuer un sujet donné (roue de véhicule, roue de la Fortune, etc.). L'incertitude est levée par le contexte, en d'autres termes, dès que le symbole est inclus dans un sous-ensemble plus vaste. L'un des objets de la recherche appliquée au symbole doit être de définir des limites par une analyse objective des sous-ensembles signifiants de symboles : « Obtenir des faits témoins de l'existence d'une fonction symbolique et chercher à les définir à travers les réseaux de relations qui les unissent, telles doivent être, nous l'avons dit, les préoccupations essentielles de la perspective expérimentale en littérature (Durand 1969 : 159).

3.11.2 Étude des facteurs du modèle

La situation expérimentale comporte, nous le rappelons :

- a. La réalisation d'un dessin (de l'arborescence thématique) à partir des points destinés à susciter un « scénario » mythique ;
- b. Un questionnaire à remplir à partir du dessin et du récit.
- c. En conséquence, il se peut que les structures imaginaires relevées dans notre enquête ne concernent que certains groupes de sujets ;

En outre, il importe de préciser qu'il n'est pas possible d'analyser tous les aspects dans le cadre de cet article. Nous les mentionnons dans un souci méthodologique : tout modèle comporte les limitations internes relatives à sa nature même et dont on doit toujours tenir compte dans l'interprétation.

3.11.3 Utilisation de la méthode

Le modèle à partir duquel nous avons pu retrouver la théorie de l'A.C.T. présente l'avantage de constituer à son tour un document d'étude et de recherche des processus symboliques. Ce modèle comporte trois caractères principaux :

- a) Consciemment ou non, un « souci » de cohérence logique préside à cette construction. Il est une modalité de groupement des éléments qui le composent exprimant par là une formule de structuration. Cette voie, qui est celle de l'analyse structurale, se caractérise par son aspect formel. L'intention sous-jacente est d'analyser les mécanismes de groupement et d'atteindre ainsi des modèles abstraits de structuration. Il est l'expression d'une fonction structurante et peut ainsi renseigner sur l'origine du groupement des éléments. Tout aussi importante que l'inventaire des divers types de groupement semble être l'analyse de la cause structurante. Or cette cause se dessine en partie derrière les motivations projetées sur l'action du personnage. Traiter les symboles du modèle que nous proposons revient à construire un mythe, à développer un récit de nature plus ou moins existentielle, autrement dit à puiser dans l'affectivité des motifs profonds de la création littéraire effectuée.
- b) Il n'est jamais définitif : l'expérience montre qu'une évolution de la structuration de l'A.C.T. se développe dans le temps. Ces remarques introduisent la notion d'analyse diachronique du modèle dont le double but sera d'étudier ce qui, dans le modèle, évolue et ce qui reste permanent.

3.11.4 Remarques finales

Ainsi que nous l'avons précisé, nous n'avons pas appliqué une stricte procédure mathématique où tous les résultats répondraient à une logique pure. Nous avons donné, certes, des indications pouvant servir de base à l'application de la théorie dite de « l'analyse de contenu thématique », mais notre but s'est limité à une description structurale des différents types de points à observer.

Il va sans dire, cependant, d'une part qu'une telle description représente un essai de formalisation et qu'elle implique – ne serait-ce que dans la terminologie – une approche « logique » du modèle ; d'autre part, que l'application développée de la théorie de codage, d'étiquetage et de codification permettait ainsi des opérations mécaniques et doit permettre de compléter la collecte des données et leur traitement.

3.12 ÉVALUATION SOMMAIRE DES RÉSULTATS

En ce qui concerne l'étude des romans, l'expérience prouve que le choix de la perspective de Lannoy (l'analyse de contenu thématique) ouvre la voie à des recherches dont la valeur est attestée par la pratique littéraire elle-même. En effet, à la suite des travaux et des théories de Paillé et Mucchelli évoqués plus haut – et notamment à partir de la théorie exposée dans leur dernier article – Lannoy a réalisé un modèle expérimental destiné à mettre cette méthode dite de l'A.C.T. à l'épreuve des faits. Puis ce modèle a été transformé en test dont les résultats constituent autant d'arguments en faveur de la validité de la théorie qu'il énonce.

Cependant dans ce chapitre, nous n'avons développé que très brièvement l'étude empirique des faits obtenus à l'aide de ce modèle expérimental. Je me suis limité à l'exposé de la méthode que nous avons suivie implicitement lors de nos recherches. Nous avons essayé de montrer le fonctionnement d'une méthode dans le domaine de la littérature. Cela nous a amenés d'abord à définir les faits « symboliques » sur lesquels nous opérons. Puis, dans un deuxième temps, nous avons exposé comment il est possible de réaliser un modèle expérimental. Enfin, nous avons terminé en décrivant les principaux points d'utilisation pratique et théorique de la méthode envisagée.

Enfin, le dernier stade est un stade d'évaluation des idées clés et des facteurs qui les influencent. Il peut être mené à partir de l'enquête en opérationnalisant les données à l'aide des dimensions explorées (méthode inductive). Il peut être élaboré à partir des questions de recherche de départ (les pistes testées et/ou les hypothèses de recherche) en les confirmant ou en les rejetant selon qu'elles s'approchent ou non de la réalité du terrain. C'est ce que nous verrons au quatrième chapitre qui présentera tous les résultats de l'analyse du thème de l'aliénation sous différents aspects.

3.13 ÉTUDE PILOTE

Afin de faciliter la compréhension de notre propos, nous décrivons brièvement une procédure d'analyse thématique telle que Lannoy, l'un des deux auteurs du présent article, l'a mise en pratique avec l'aide des collègues comme Ehrlich et Rastier dans leurs articles portant sur l'analyse thématique (Lannoy 2012 ; Ehrlich 2012 ; Rastier 1995 : 223-249).

Cette étude s'appuie sur les trois textes du corpus. Tous les trois romans parlent de l'image des intellectuels selon la représentation que se font les populations des pays d'origine des auteurs. L'objectif général de cette étude était de mettre à jour les attitudes, les comportements et les pratiques qui, dans le discours des masses, sont associés à l'incompétence, à l'irresponsabilité et à la légèreté. La grille d'analyse comprenait notamment les questions suivantes : Qui sont les personnages qui prennent la part active dans le processus d'aliénation au sein des communautés en question ? À quoi peut-on reconnaître qu'un intellectuel est aliéné ? Est-il possible de remédier à cette situation ? Si oui, de quelles façons ?

Une démarche d'analyse inductive a été utilisée pour traiter les données et les étapes de codification mentionnées plus haut dans la description du modèle (A.C.T.) sont mises en évidence. Rappelons donc ces trois grandes étapes dans la réalisation d'une A.C.T. : le choix du type de codage thématique, l'étiquetage du matériau et la consolidation thématique :

1. Type de codage (avant/après)
2. Premier passage (étiquetage)

3. Consolidation (regroupement, hiérarchisation, cartographie)

En bref, l'analyse thématique consiste « à procéder systématiquement au repérage, au regroupement et, subsidiairement, à l'examen discursif des thèmes abordés dans un corpus » (Paillé & Mucchielli 2008 : 162). D'abord, les extraits parlant de l'aliénation ont été soulignés ou retranscrits intégralement. De ces extraits nous avons tiré des *corrélats ou formes d'entrée* autour du thème de l'aliénation que nous avons étudiés en nous aidant d'indications statistiques manuelles (1, 2, 3, 4, ... fois). Cette première étape s'appelle le codage inductif ou enraciné. Il consiste dans la recherche des thèmes lorsqu'on n'a pas établi préalablement la liste à étudier avant de travailler son corpus. Le travail va alors consister à identifier les thèmes, leurs contenus et leurs relations. Puis, après avoir lu plusieurs fois les formes d'entrée principales, je me suis attelée à déterminer les sous-catégories en faisant ressortir les points saillants. Cette procédure a été faite manuellement. Je me suis positionné vis-à-vis du matériau de manière totalement inductive, sans hypothèse préalable sur son contenu thématique. Après cette étape, la discussion²⁴ a permis de faire une grille de codification des catégories en sous-catégories en vue d'avoir une compréhension préliminaire du phénomène d'aliénation.

À travers la codification sont apparues des catégories préliminaires qui, dans le discours des personnages, étaient reliées à « l'aliénation des intellectuels » en général et des élites dirigeantes en particulier : à l'époque coloniale, il est un fonctionnaire colonial ; après l'indépendance, il est un intellectuel aliéné ; par la suite, il est tantôt « personnage à mi-chemin », tantôt « mauvais gestionnaire du pays », etc.

Cette étape nous a permis de dégager les significations centrales et évidentes parmi les données brutes et relevant des objectifs de recherche. Il est néanmoins évident que les approches peuvent s'articuler dans le déroulement concret de la recherche : les résultats d'un codage inductif peuvent démontrer progressivement des similitudes avec un codage conceptualisé ; ou encore, un codage conceptualisé montre des limites et nous oblige à

²⁴ Voir les critères de base pour la discussion plus haut, p. 14

ajouter des thèmes à la liste préalablement constituée, voire à la reformuler de manière substantielle (Miles & Huberman 2003 : 119). Autrement dit, on peut retracer l'arborescence thématique d'un corpus dans un sens ou dans l'autre, selon la démarche adoptée, soit que nous partions d'une liste établie de thèmes vers l'exploration des énoncés concrets, soit au contraire que l'on parte des énoncés concrets pour établir de façon inductive la cartographie thématique du corpus.

La deuxième étape consiste à la codification des matériaux par les étiquettes. Les données recueillies sont ensuite étiquetées pour permettre des formes facilement utilisables. Les étiquettes thématiques « désignent des unités de signification pour l'information descriptive ou inférentielle compilée au cours d'une étude » (*Ibid.* : 102). Cela veut dire simplement que nous avons procédé à l'étiquetage des parties du matériau, et les avons classées en différents ensembles utilisables pour nous. L'étiquette est avant tout un outil d'identification et de découpage du matériau d'étude. La procédure d'étiquetage comprend les parties suivantes:

1. D'abord les formes d'entrée sont désignées par un mot ou une expression, et non par une phrase complète pour permettre aux formes d'entrée d'être facilement identifiables et utilisables dans les opérations ultérieures ; elles serviront notamment au recouvrement et à la classification des extraits en vue de l'analyse ;
2. Nous avons recours au codage conceptualisé, c'est-à-dire les étiquettes seront les thèmes préalablement définis, auxquels on associera des passages délimités du matériau ;
3. Enfin, tout comme dans le cas de la liste des étiquettes, les noms formes d'entrée que nous avons donnés par étiquetage sont soumis à des révisions et des modifications au cours de l'étude.

L'identification des thèmes résulte du travail de celui qui fait l'analyse. Il les construit activement au travers des étapes ici décrites et des choix qu'il pose à chacune d'elles (Saldana 2009 : 139). Afin d'assurer la qualité de cette construction, nous ne nous sommes pas

contentés de l'opération d'étiquetage ; celle-ci devait être soumise à une relecture attentive ayant deux objectifs principaux : consolider et cartographier les thèmes. Dans l'étape initiale de consolidation, nous avons cherché à en savoir plus et comprendre comment ces différents thèmes s'organisent entre eux. Pour cela, plusieurs vérifications doivent être préalablement effectuées :

- Vérifier si deux étiquettes identiques ou proches désigne bien le même contenu sémantique : dans l'affirmative, ces différents passages peuvent être regroupés sous la même étiquette ; dans la négative, il s'agira de reformuler les étiquettes afin de bien distinguer leur contenu respectif ;
- Reprendre les passages pour lesquels l'étiquetage fut hésitant, ardu ou impossible : s'assurer que leur contenu ne peut pas être désigné par une étiquette utilisée ailleurs, ou qu'une dénomination n'est pas maintenant envisageable, étant donné la liste des étiquettes constituée ou le classement réalisé pour les autres passages.
- Epurer et stabiliser les thèmes : à ce stade, l'opération la plus importante consiste à s'assurer que les thèmes identifiés ne peuvent plus être divisés en sous-thèmes ou en différents thèmes, donc qu'ils sont irréductibles d'un point de vue sémantique.

Enfin, nous faisons la cartographie des thèmes. Comme le soutient un des postulats de l'A.C.T., les thèmes présents dans un matériau coexistent les uns avec les autres selon certains types de relations qui, d'une façon minimale, prennent la forme générale d'une arborescence. L'objectif de l'ultime opération d'une A.C.T. est de dessiner cette arborescence (Lannoy 2012 : 9). On parlera d'arbre thématique ou de cartographie thématique pour désigner cette organisation des thèmes par le chercheur : des thèmes sont identifiés comme principaux, par rapport auxquels certains thèmes deviennent subordonnés ou subsidiaires (Miles & Huberman : 136 ; Paillé & Mucchielli : 192). Le but de l'opération de cartographie dépasse donc le seul étiquetage des extraits, mais vise la construction d'une représentation synthétique et structurée des matériaux étudiés.

Avec cette représentation, on est en possession d'une vue schématisée de l'ensemble d'un matériau (un entretien, un texte, une série photographique, etc.), voire d'un corpus. Au cours de cette opération, le chercheur sera en mesure, au sein d'un même document ou transversalement à plusieurs documents, de procéder à des regroupements thématiques autour d'axes (ou branches) qui réunissent des thèmes selon une certaine logique (logique induite par le contenu du matériau lui-même). Après ces efforts, on aura complété de manière fructueuse pour la compréhension la cartographie thématique, vue globale du matériau considéré.

CHAPITRE 4 : PRÉSENTATION ET ANALYSE DES RÉSULTATS

4.1 INTRODUCTION

Le chapitre 4 présente les résultats de notre étude. Il nous apparaît nécessaire de préciser, ne serait-ce que très succinctement, que le but de ce chapitre est d'analyser des données qualitatives par la méthode appelée l'Analyse du Contenu Thématique (A.C.T.) telle que proposée par Lannoy (2012). Cette méthode consiste en le repérage, le regroupement et subsidiairement, l'examen discursif des thèmes abordés dans un corpus (Paillé & Mucchielli 2008 : 162). L'analyse de Contenu Thématique peut être appliquée sur tout type de matériau signifiant : textes, discours, entretiens, images, œuvres musicales, etc. C'est pour cette raison qu'elle est indiquée pour dégager ce dont parlent les matériaux rassemblés, soit aussi que l'on vise à rendre compte d'univers sémantiques (d'acteurs sociaux, de romanciers, d'institutions, etc.) particuliers, soit des configurations prises par un même thème (à travers le temps et/ou l'espace, notamment l'espace social) (Lannoy 2012 : 2). Ce type d'analyse, qui permet de donner un sens à un corpus de données brutes, requiert un ensemble de procédures relativement simples qui seront détaillées au début de l'analyse de chaque roman. Cela facilitera la tâche en produisant des résultats respectant les critères de validité de la recherche qualitative en fonction des objectifs de recherche visés.

Les résultats sont présentés en deux sections. La première contient des informations préliminaires sur les matériaux d'analyse qualitative que je me suis proposé de réaliser. Elle comprend les questions suivantes : Qu'est-ce qui nous a poussé à choisir le thème de « l'aliénation de l'intellectuel noir francophone » ? Quels étaient les objectifs poursuivis par l'étude ? Quelle méthodologie et quelles procédures ont été utilisées ? Pour ne pas nous répéter, nous vous prions de vous référer aux chapitres précédents. La deuxième section présente des résultats qui se rapportent à l'application des notions ci-dessus aux trois textes du corpus. Le thème et les sous-thèmes, voire aussi leurs attributs respectifs sont corroborés par les passages reprenant les dialogues, des intrigues jugées nécessaires à la compréhension du thème général de « l'aliénation des intellectuels africains » (Blais et Martineau 2007 : 3). Ces extraits de texte sont donnés en exemple sous les rubriques reprenant des thèmes, des

sous-thèmes qu'ils représentent suivant la démarche cognitive visant à saisir les processus mentaux à l'œuvre dans la création de sens.

4.2 PRÉAMBULE

Les auteurs de trois romans de notre corpus nous peignent une société obsédée par les signes du statut social de l'intellectuel noir francophone. Ils nous fournissent autant de figures de cette élite africaine qu'ils mettent en scène, et dont ils nous détaillent les stratégies de survie et de promotion sociale. Ainsi nous trouvons, dans ces romans, un tableau de la constitution des groupes sociaux qui animent la vie sociale, économique et politique de ces trois pays francophones. Il importerait au plus haut point qu'à ce stade la formation des masses du peuple se poursuive dans des conditions normales. Et pour cela, il faut que toutes les élites, conscientes de leur devoir de guides, contribuent, dans la mesure de leur force, à l'éducation des opinions publiques.

De cette façon, l'aspiration de la majorité, issue des sentiments communs au plus grand nombre, recevrait des éléments les plus éduqués du pays, c'est-à-dire les intellectuels, sa forme et ses contours. Malheureusement il n'en va pas ainsi dans la pratique. Les élites ne tiennent plus suffisamment leur rôle réel d'éducateurs. Aussi les auteurs réagissent-ils en témoins, à partir de leurs expériences, plutôt que comme seuls maîtres à bord. C'est pourquoi ils étalent dans les petits détails les styles de vie de la classe d'intellectuels dont ils font parties conscientes, c'est-à-dire l'ensemble des conduites qui reflètent leur « aliénation », rapports inégaux impliqués dans les modes de vie de cette élite.

Deux affirmations vont désormais revenir avec force dans les ouvrages de cette période allant des années 70 jusqu'en 2000. D'abord, il faudrait donc que les Africains instruits se retournent vers les sources profondes et lointaines de l'être africain, non pour se gorger de folklore, mais pour dégager les valeurs permanentes de l'héritage africain (Viatte 1980 : 116). La seconde affirmation consiste en une tentation, provenant d'une trop grande sensibilité aux fautes de l'Europe, de mettre dans le même sac tous les Européens avec des colonialistes. En effet, bien que quelques-uns soutenaient la politique coloniale de leurs pays,

nombreux sont ceux qui n'approuvaient pas les méthodes utilisées : répression, travaux forcés, exploitation des matières premières au profit de l'Europe, racisme, etc.

En fait, constatent les auteurs, il ne s'agit pas d'un combat de races, mais d'une lutte sociale, économique et morale. Comment se fait-il donc que l'élite intellectuelle africaine, à la même place du colonisateur, n'a pas péché moins que celui-ci ? Plus significatif encore le fait que certains auteurs se voient contester (par quelques-uns) le statut d'écrivain noir. On leur reproche leur façon d'être et de penser, leur façon d'écrire et le contenu de leurs œuvres ; Pius Nkashama, par exemple, exclut Senghor du club des poètes négro-africains non seulement parce qu'il récuse le théoricien mais parce qu'il ne veut voir dans le poète qu'un épigone de Claudel et de Saint-John Perse (Hausser & Mathieu 1998: 14). L'étude cherchera à dégager les traits généraux de ces relations qui sont fondamentales pour l'intelligence de la situation africaine.

4.3 PROCÉDURE

Dans cette étude, on ne peut se contenter d'accumuler les documents, les témoignages, les enquêtes et d'entasser pêle-mêle les résultats de ses observations sur ce phénomène d'aliénation. Ainsi, pour faire œuvre scientifique, nous chercherons à dégager de l'observation d'un ensemble de faits réels des similitudes, des caractères identiques et leurs traits de régularité en vue d'une structure commune que nous résumerons chaque fois sous un thème. Comme nous le savons, la personne de l'intellectuel a fait jaillir une longue et étonnante suite d'images qui font de ce « type social » un cas fort intéressant et assez exceptionnel. Nous chercherons à analyser ce personnage social (intellectuel) saisi dans son rôle, ses fonctions et son évolution et selon les perceptions de ceux auprès de qui il vit.

Les trois romans de notre corpus parlent de l'aliénation des élites noires francophones, voilà la source première et essentielle d'où est tirée empiriquement cette typologie complétée, secondairement, par plusieurs ouvrages d'auteurs africains (romans, contes, nouvelles, poèmes, pièces de théâtre, etc.) et des œuvres sur l'indépendance des pays africains et ses conséquences. Chaque ouvrage a été lu, analysé, en notant le rôle et les fonctions même

théoriques attribués à l'intellectuel francophone africain, les activités auxquelles il se livre, son mode de vie et d'insertion dans son milieu, enfin les réactions des masses populaires qui qualifient et apprécient diversement ce personnage social. Dans cette analyse, on dénombre plus de 20 à 25 perceptions différentes des élites africaines francophones.

En un premier temps, ces images sont regroupées logiquement autour de cinq « images-types » qui sont : l'intellectuel africain comme aliéné ; l'intellectuel africain traité de fonctionnaire colonial ; l'écrivain aliéné ; l'aliénation dans le monde du travail et l'aliénation des conservateurs. Ces cinq types comprennent parfois plusieurs « sous-types », simples variations de l'image-clé. Pour faciliter la recherche, on a préféré un classement historique qui s'attèle à présenter les images selon le déroulement chronologique, en suivant autant que possible les étapes de l'évolution de ce phénomène d'aliénation. Il convient, pour cela, de passer en revue les principales images de l'intellectuel tel qu'on le présente et le décrit dans la littérature africaine. Ces images appartiennent donc plutôt au passé dans lequel elles ont pris naissance, mais n'en demeurent pas moins parfois d'une étonnante actualité dans ces romans. Ces ouvrages sont indiscutablement ancrés dans le contexte postcolonial immédiat dans lequel évoluent les auteurs. Nous commencerons l'analyse par *Xala* (1973), suivi de *L'histoire du fou* (1994) et nous terminerons par *Le pacte de sang* (1984).

4.4 LES ŒUVRES ET LEURS AUTEURS

4.4.1 *Xala* (1973) de Sembene Ousmane

4.4.1.1 Vie de l'auteur

Sembene Ousmane (1923–2007) est l'auteur de plusieurs romans et d'un ouvrage composé de douze nouvelles, *Voltaïque* (1961). À quinze ans, après seulement quelques années d'école primaire, il s'engage dans l'armée française. C'est ainsi qu'il participe à la deuxième guerre mondiale en prenant part active aux campagnes d'Italie et d'Allemagne comme tirailleur sénégalais. Fait prisonnier, il est libéré et revient au Sénégal en 1947. Peu après il retourne en France où il s'adonne aux activités littéraires. En 1957, il rentre définitivement dans son pays pour y exercer son métier d'écrivain et de cinéaste. En tant que tirailleur sénégalais, il

appartient incontestablement au mouvement général du réveil de l'Africain qui a vu le jour après la deuxième guerre mondiale.

Malgré son arrivée tardive dans les rangs des grévistes de son pays, il s'y engage en tant que militant marxiste aux côtés des syndicats. Ces derniers ont joué un rôle de premier plan dans la lutte pour les indépendances et la campagne de sensibilisation des masses aux problèmes généraux de l'Afrique. Sur les traces de *L'étudiant noir* (1934) et de la F.É.A.N.F. (1952),²⁵ leurs revendications aboutiront au premier congrès des écrivains et artistes noirs de Sorbonne (1956), qui donnera à son tour naissance à la S.A.C. (Société africaine de culture), avec Alioune Diop comme premier président. Si l'essentiel de l'œuvre de Sembene Ousmane pourrait se résumer en ce roman *Xala* paru en 1973, c'est en fait une véritable critique de la société sénégalaise, une satire sociale qui garde une certaine résonance dans l'Afrique contemporaine. Ceci mérite toutefois une attention particulière afin d'en discerner les véritables enjeux.

4.4.1.2 Résumé de l'œuvre

Publiée en 1973, *Xala* se distingue par l'irruption du réel dans la fiction. Ce livre est centré sur un seul personnage, El Hadji Abdou Kader Beye, membre du « groupe des hommes d'affaires ». C'est là qu'il faut chercher le point de départ de deux intrigues distinctes mais étroitement tributaires l'une de l'autre : la première et la principale est liée à son impuissance sexuelle lors du mariage avec N'Goné, sa troisième femme. La deuxième tourne autour de sa mauvaise gestion des fonds de la chambre qui leur fournit des marchandises pour la revente, détail et demi-gros (p. 104-105). Le retentissement de cet ouvrage est considérable sur la vie nationale.

El Hadji est un enseignant de formation. Avec le départ des Européens, il s'est hissé à la cour des grands. En tant que musulman pratiquant, une troisième femme assurera son prestige. C'est ainsi qu'il aborde la jeune N'Goné. Le mariage étant déjà conclu dans sa belle-famille,

²⁵ F.É.A.N.F. : Fédération des étudiants d'Afrique noire francophone. Voir J. Ki Zerbo (1971). *Histoire de l'Afrique noire*. Paris : Hatier.

l'homme accède à la salle de séjour, richement meublée (p. 32). Sensible au charme et à la beauté de la jeune fille, il essaie à maintes reprises de s'exciter mais n'arrive pas à bander. Il se résigne, n'ayant pas atteint la plénitude qu'il aurait désirée. Cependant, obéissant au rite de sa tribu, il cherchera par tous les moyens à recouvrer sa santé. Ainsi, lui qui ignore les traditions et tout ce qui le rattache à hier (pp. 37-38), homme d'affaires d'avant-garde et incarnant « l'homme nouveau », se heurte à la tradition en faisant recours à un mendiant. Ce dernier l'oblige à recourir à ses services et lui dénoue l'aiguillette. Il retrouve sa virilité au prix d'une longue suite d'humiliations qu'il aurait subies.

Alors les événements se précipitent et c'est la seconde partie, la phase finale de sa descente aux enfers. Dans la chambre de commerce, tout le monde lui donne l'assaut : on le condamne pour son train de vie féodal, incurie, manque de capacités ; il est accusé de gabegie, de chèques sans provision qui ont suscité chez beaucoup de donateurs un certain pessimisme, etc. (p. 152). Il est exclu du groupe au moment où il rêve d'y rester. En somme, c'est une véritable entreprise de démystification des régimes dits despotiques et de la raison d'État. Sembene démontre par-là que l'existence des structures sociales et politiques érigées au nom du socialisme d'État qui entend faire prévaloir le bien général sur les intérêts particuliers, permet trop souvent au groupe dirigeant de satisfaire ses intérêts les plus bas en Afrique noire francophone, et cela, non dans un souci de progrès social. C'est le ressort de différents thèmes analysés.

4.4.1.3 Thèmes ou différentes images de l'intellectuel

4.4.1.3.1 L'intellectuel est traité d'aliéné

La littérature postcoloniale, qui est elle-même une littérature en état de crise, se fait l'expression de cette crise de l'esprit. C'est la crise de confiance dans les intellectuels que les écrivains appellent les néo-colons. Les thèmes qu'ils exploitent : le manque de sincérité, l'imputation gratuite, l'amour de l'argent, le goût du cosmopolitisme ou celui de l'aventure ... d'une manière générale, tout ce qui est signe d'un malaise de l'esprit, apparaît, ou tout au moins s'aggrave et se systématisme, au lendemain des indépendances. C'est elle, en effet, qui a posé de nouveau avec acuité le problème de l'engagement de l'écrivain dans la vie

sociale ; c'est elle encore qui a fait si vivement éprouver l'angoisse de la mort des civilisations.

Les masses prolétaires sont loin ces jours, perdues dans les brumes du souvenir, au lendemain des indépendances où les leaders nationaux, enfin sortis de la prison du colonialisme, sont entrés dans la capitale sous les youyous des femmes, les larmes à peine retenues et les hommes, presque incrédules, criaient leur bonheur. Hélas, force est de constater que, le plus souvent, dans ce temps nouveau si ardemment souhaité, conquis parfois au prix de terribles épreuves, règnent encore la misère et la corruption, la violence sinon le chaos. Dans un article consacré à « la mort ou survie culturelle » à l'occasion de la célébration du 70ème anniversaire du président L.S. Senghor, Engelbert Mveng explique en quoi, autrefois, les indépendances avaient leur pittoresque, celui des slogans, des espoirs de tous genres. Désormais slogans et espoirs ne sont plus de mise. Il écrit :

La désappropriation culturelle est un mal qui nous ronge du dedans. C'est pourquoi il est à la fois plus dangereux et plus subtil. L'expropriation culturelle, elle, nous est imposée brutalement. Pourtant, elle est aussi un phénomène très complexe. Il ne s'agit pas en effet de nous priver purement et simplement de notre héritage culturel. Dans l'expropriation, il y a transfert de propriété. Le premier propriétaire perd la totalité de ce qu'il possédait ; celui qui l'exproprie s'empare de cette propriété comme d'un butin de guerre. L'ambition la plus subtile des puissances coloniales après la colonisation est de procéder à notre expropriation culturelle (Mveng 1963 : 9).

Partant du modèle colonial d'une modernité subjective (voir p. 10), Sembene Ousmane engage une remise en question des pensées « *totalisantes* » que sont à ses yeux l'aliénation des élites et son impact sur des sociétés fragmentées où coexistent plusieurs codes sociaux et moraux mutuellement incompatibles. C'est pour cela qu'il évoque la palabre qui opposait El Hadji et Modou à Yay Bineta et le groupe des notables du village. Ceux-ci s'attaquent à El Hadji en lui disant que malgré cette image d'intellectuel qu'il se donne il ne pourra en aucun cas se séparer de ses traditions. Yay Bineta dit : « – Hé ! Hé ! Je m'y attendais. Malgré son long séjour dans la rivière, le tronc d'arbre ne se métamorphosera jamais en caïman. » (p. 175). Ulcéré du tour que prenaient les choses en ce moment où il hésite entre le divorce et la vengeance au sujet de sa troisième femme qu'il n'arrive pas à satisfaire et qu'il vient de voir bras dessus bras dessous avec un jeune homme du quartier, El Hadji et son ami se sentent

blessés dans leur amour. Non, ils ne peuvent supporter cet affront et réagissent en tant qu'« évolués », un acte qui va énerver Yay Bineta. Elle lui dit que malgré son statut social, il ne reste pas moins l'enfant du pays et ne sera jamais un Européen.

D'autre part, El Hadji est victime de son mode de vie. On dira aussi que la colère et les déceptions abondent dans la littérature des lendemains des indépendances. On dira enfin qu'il était naturellement porté au rêve, non à l'action, c'est pourquoi son rêve a tourné court si vite. Et dans le rêve où il s'est réfugié, la réalité l'a surpris. Tout le monde s'est dégoûté de lui si vite. Ses partenaires s'en prennent à lui dans une réunion du conseil :

Toutes les interventions tournèrent autour d'El Hadji : Gabegie. Indélicatesse préjudice moral. Ils exigeaient un exemple pour rétablir leur moralité discréditée. Il n'y avait pas longtemps qu'un des leurs assumait la dure fonction de Président de la chambre. Or les néo-colons, irréductibles, ne rêvaient qu'à la reconquête de cette chambre (p. 152).

Or le débat a rapidement perdu de sa vigueur, entraînant avec lui son dessein dans les sables profonds. Il convient de noter que ce dessaisissement de l'intellectuel qui profite objectivement à l'ordre établi, coïncide avec la disparition de toute réflexion sur le sens de l'histoire. El Hadji n'a pas su faire la symbiose des cultures son choix en adoptant une conduite qui pourrait le définir. En recherche de notoriété, il y a longtemps qu'il essaie de se faire un nom dans son pays. La vie qu'il mène, les cocktails qu'il donne, les promesses qui n'ont jamais été tenues, etc. font perdre la crédibilité qu'on accorde aux hommes d'affaires ou la classe dirigeante de cette époque, voilà un argument requérant et prometteur pour ses compères de décider son éviction de leur groupe.

4.4.1.3.2 L'intellectuel est traité de fonctionnaire colonial

Au contact les uns des autres dans des rapports de domination mais aussi de complémentarité économique depuis la fin de la colonisation, les intellectuels et les masses du peuple ont nourri une image identitaire mutuelle et, semble-t-il, constamment négative que nous devons chercher à décrypter. Ces groupes sociaux sont structurés sur le même modèle, et ils afferment en alternance leur intégration à l'ensemble et leur autonomie est exprimée par un certain nombre de symboles qui leur sont propres. Le fait que, dans certains domaines de la

vie, ils soient hiérarchisés, ou que les uns soient dans la dépendance partielle des autres, le confirme. Cette relecture, qui doit prendre en compte les nuances politiques et sociales propres aux trois pays et aux décennies examinées (des années 60 à nos jours), peut s'aborder ici sous le signe des effets indirects de l'action coloniale. Ceci ressort du rôle des élites des pays colonisés, rôle fondamental qu'ils sont appelés à remplir au sein de la communauté, compte tenu de leur position.

El Hadji Abdou Kader Bèye, le personnage principal, est nommé le nouveau président de la chambre de commerce et d'Industrie après le départ des Blancs, signe d'une insertion sociale bien réussi. En revanche, avec l'apparition de cette nouvelle bourgeoisie, on assiste à un phénomène inédit dont l'étude s'avère passionnante. Non seulement l'aliénation est inscrite parmi les réalités sociales à représenter, non seulement elle est à la fois l'objet représenté, mais dans cette dialectique elle devient le moyen d'un bouleversement de la littérature romantique saisie dans sa fonction de représentation. Sembene fait l'apologie de l'intellectuel modèle en y apportant tout le poids de son érudition et son texte restera pendant plus de cinquante ans un texte de référence. Dans le premier passage cité plus bas, extrait du dialogue entre El Hadji et les autres membres de la chambre de commerce, le président de la chambre est mis en question et le désir d'une élite modèle, plus proche de l'humanité moyenne, se manifeste. Face aux accusations, El Hadji se défend :

- Qui sommes-nous ? Des minables commissionnaires, moins que des sous-traitants. Nous ne faisons que de la redistribution. Redistribuer les restes que ces gros veulent bien nous céder. Sommes-nous des hommes d'affaires ? Je réponds, pour ma part : non. Des culs-terreux ...
- Je proteste, président, intervint Laye. Il nous insulte. Tu manges au même merdier que nous. Tes leçons, à d'autres ! (p. 154)
- EL Hadji se croit encore à l'époque coloniale. Nous sommes indépendants. C'est nous qui gouvernons. Et tu collabores avec le régime en place. Donc, cesse tes phrases creuses, stupides, d'obédience étrangère (pp. 154-155).

Bien que Laye conteste les allégations de El Hadji, il faut convenir que cette aliénation érigée en système de la civilisation nouvelle, ne fait pas merveille sur le plan logique. C'est une forme moderne et inédite d'impérialisme. Les élites sont redevables à ceux qui les ont hissés à un tel rang. El Hadji revient à la charge :

Bien ! Nous sommes des culs-terreux ! Les banques appartiennent à qui ? Les assurances ? Les usines ? Les entreprises ? Le commerce en gros ? Les cinémas ? Les librairies ? Les hôtels ? Etc. De tout cela et autres choses, nous ne contrôlons rien. Ici, nous ne sommes que des crabes dans un panier (pp. 155-156).

El Hadji Abdou Kader Beye, membre du « groupe des hommes d'affaires » du Sénégal est un de ces hommes qui aime à se penser important dans la microsociété des élites postcoloniales. On est surpris du décalage entre les plaidoyers de El Hadji, d'un homme politique et les observations modérées de ses collègues patriotes issus du peuple, qui ont conscience de limites à ne pas franchir, d'excès à ne pas commettre, de libertés à ne pas frauder. À ce niveau déjà, nous pouvons voir qu'il y a une séparation absolue entre ces deux classes sociales que sont la nouvelle bourgeoisie et le peuple. La première est constituée par une clique d'intellectuels aliénés qui obéissent à un principe simple, à savoir l'impératif de jouissance auquel tout doit se trouver sacrifié ; tandis que la deuxième représente, pour Sembene Ousmane, une classe des traumatisés qui ont un besoin de justice énorme.

Ces temps extraordinaires, temps de changement, de rupture fondamentale interpellent non seulement les cadres de la société, les responsables de la politique, de l'église, de la culture, mais aussi chaque Africain. Aux privilégiés, la crise dicte une remise en cause ; aux modestes, elle offre l'espoir de modifications profitables ; à tous, elle commande de choisir le refus ou l'adhésion. Prenant pour prétexte le récit d'une vie individualisée, ils révèlent l'articulation d'un destin et de l'histoire, un dialogue entre l'individu et le social. À chacun selon sa façon de vivre, à chacun sa façon d'écrire sa vie, mais à tous selon nos moyens, les réponses à donner aux interrogations qu'impose l'histoire.

4.4.1.3.3 L'intellectuel est traité de personnage à mi-chemin

El Hadji a dit non à sa culture et fait maintenant preuve d'un rare contrôle de sa personne (p.12). Il traite sa culture avec le même mépris et la même colère que les impérialistes européens, mais il devra s'attendre à un retour offensif du passé. Voilà, dit le nouveau président de la Chambre de commerce et d'Industrie à ses amis après le départ des Blancs, « Si nous sommes pour la modernité, cela ne veut pas dire que nous avons renoncé à notre africanité » (p. 9). Si l'analyse des phénomènes d'acculturation et celle de changement socioculturel ont fourni de riches apports utilisables par toute une série de disciplines des sciences humaines concernant la dynamique des changements sociaux, l'accent ne peut qu'être mis, dans de tels domaines, et particulièrement en littérature, sur l'ampleur des changements sociaux et culturels observés. À travers ce personnage d'El Hadji, ces changements sont très perceptibles. D'abord il lui semblait qu'il avait retrouvé sa dignité d'homme « blanc » quand il vivait à l'européenne, une dignité souillée par le contact de sa chair noire, nous ne pouvons qu'évoquer une des réceptions organisées dans sa belle-famille :

Les convives, hommes et femmes se réclamant de la noblesse, de lignée princière, de sang royal, flambaient les billets de banque, rivalisant de générosité. Chacun, chacune faisait étalage de son accoutrement, de sa coiffure, de ses bijoux. Boubou lamé en argent, fils dorés, pendentifs, bracelets d'or et d'argent brillaient aux rayons du soleil (p.13).

Ces enivrements passés, fièvre des sens excité par sa nouvelle position sociale, ne lui inspirent plus, quand il regarde en arrière, qu'un dégoût profond. Et il essaie de se bâtir toute une existence nouvelle, de continence et d'honnêteté : « Nous sommes des culs-terreux » (p. 154), « nous ne sommes que des crabes dans un panier » (p. 156). Dans ce cas particulièrement, l'auteur recourt au passé car la production de l'effet littéraire est confiée en priorité aux réminiscences de la poésie antique (les griots) et aux traits de la tradition orale populaire (les contes et légendes), unis en la circonstance dans leur opposition à l'esthétique réaliste : « El Hadji Abdou Kader Beye était, si l'on peut dire, la synthèse de deux cultures. Formation bourgeoise européenne, éducation féodale africaine. » (p. 12). Cependant, l'auteur lui reproche de se ranger à l'opinion républicaine, d'avoir servi les intérêts capitalistes sous son déguisement « petit prince ».

Le printemps 1960 marque le début d'une ère nouvelle pour la plupart des pays africains, une ère qui exige une nouvelle écriture de l'histoire. Rompant avec la colonisation, les indépendances dévalorisent le passé, le rejettent dans l'oubli, se donnent pour un commencement absolu. S'ouvre, en effet, la période trouble, riche en bouleversements politiques et sociaux qui deviennent des objets de narration.

À l'origine de ces événements, on peut invoquer diverses raisons : tout d'abord, les aléas démographiques, les exils vers les pays riches d'outre-mer ou l'étranger tout proche, les rivalités à l'intérieur des groupes sociaux. C'est le temps, pour les évolués qui ont repris les choses en main, de régler tous les dédommagements et les affaires en suspense. C'est la raison pour laquelle la plupart se sont substitués à la direction des entreprises étatiques en diverses occasions, palliant ainsi la carence des responsables et des forces publiques. Ces bouleversements jalonnent toute l'histoire de l'expansion de la nouvelle classe bourgeoise, une caste constituée de tous hommes instruits qui ont pris la relève des Occidentaux, tant en Afrique centrale qu'en Afrique occidentale. Voilà comment s'est produite l'élévation d'El Hadji Abdou Kader Beye. Quand bien même il se donne pour bourgeois, il sait bien qu'il est une sorte de naufragé solitaire, survivant à la déshérence de cette collectivité pensante que fut, jusqu'aux années 70, la classe des évolués. Cette aubaine le hissa au sommet des sous-traitants à la chambre de commerce (p. 10-11). Perdant ses attaches avec sa communauté de base, il perd aussi tout lien naturel et évident avec la tradition africaine. Il était censé représenter sa nation, voire le genre humain tout entier.

Ainsi Sembene Ousmane s'inscrit dans le sillage de la tradition poétique et particulièrement pamphlétaire, la renouvelle, la secoue même un peu violemment, et cela afin de mettre en lumière la valeur universelle du caractère démocratique, quitte à gommer les particularismes sociaux (petit bourgeois, prolétaire, etc.). Et ce combat des « idéologies et mythes » se déroule sur la scène très spéciale du débat politico-littéraire des années après l'indépendance de son pays. Le type d'homme instruit se retrouve seul dans un paysage dévasté. Et la conséquence paradoxale de son individuation solitaire, c'est cette inflation d'images destinées à le représenter. C'est le tour du narrateur de se plaindre de cette classe d'élites mi-africaine mi-européenne :

Ce type d'êtres, dans notre pays, cette « gentry » imbue de son rôle de maître – ce rôle de maître commerçant et se limitant à équiper la femelle et à la monter – ne goûtait nulle élévation, nulle finesse dans la correspondance verbale avec leur partenaire. Ce manque d'échange faisait d'eux des étalons pour haras (p. 110)

Dans ce passage, l'auteur veut simplement dire que ces gens qui se disent « petits bourgeois » doivent aussi se conduire en évolués devant leurs épouses qu'ils maltraitent comme cela était le cas dans l'Afrique ancestrale, c'est-à-dire qu'ils doivent s'améliorer dans ce sens, ne plus traiter leurs femmes comme le faisaient leurs ancêtres.

L'intellectuel n'a pas su faire la symbiose des cultures de son choix en adoptant une conduite qui pourrait le définir. Comme Mudimbe le définit, il est un être « Entre les eaux » (Mudimbe 1973). Il n'est ni Européen ni Africain, il est à mi-chemin. Le rejet de sa culture point par point ne peut être accepté. Ce n'est pas l'intellectualisme qui change la conduite d'une personne. Même ceux qui n'ont pas étudié peuvent avoir dans des situations particulières une analyse parfaite des phénomènes de la vie. Cela se voit à travers les âges. La cour traditionnelle avait toujours, pendant des siècles, servi de tribunal bien avant la colonisation. C'est la raison pour laquelle ils vivaient en harmonie.

4.4.1.3.4 Aliénation au sujet de la langue française

Sembene Ousmane nous peint une société obsédée par les signes du statut social parmi lesquels nous citerons la langue des élites. Celles-ci se bâtissaient une vie nouvelle de dénigrement des langues maternelles (p. 69), un moyen de se distinguer des autres classes sociales. Nous dirons avec Alain Ricard que la classe des intellectuels est formée de groupes concurrents qui se trouvent unis culturellement par leur usage du français comme langue de travail, leur respect pour les valeurs de la culture française et une ferme croyance en la nécessité d'une éducation supérieure pour leurs enfants (Ricard 1987 : 174). Le personnage d'Oumi N'Doye, la deuxième femme de El Hadji, est le type de cette nouvelle bourgeoisie. Ses émissions préférées sont exclusivement en français : « Dans le salon, Oumi N'Doye ouvrit le meuble-radio. Elle n'écoutait que la chaîne internationale dont les émissions sont exclusivement en langue française. » (p. 69). Et quand bien même Yay Bineta, l'entremetteuse, s'adresse à elle dans la langue maternelle, elle semble avoir développé de

nouveaux automatismes qui lui permettent de répondre en français sans trop réfléchir. La Badiène (Yay Bineta) lui dit de rappeler la voiture de son mari. Elle lui répond en français :

– Je n’y pensais plus, Badiène, dit N’Goné en français.

–Je ne comprends pas ton jargon, se rebiffait Yay Bineta » (p. 111).

Pour ces quelques privilégiés, les occasions se multiplient de s’enrichir au détriment des autres parce qu’encouragés par l’administration qui les préfèrent au reste de la population. Des régions entières sont oubliées par le pouvoir soit par simple négligence, soit par volonté délibérée de les sanctionner pour leur refus d’intégration à la nouvelle civilisation. C’est pourquoi N’Goné qui voulait regagner l’estime de son homme d’après ce que lui avait soufflé une amie, généreuse en conseils, organisa un repas à la française :

Un repas de retrouvailles. Le menu glané dans un journal de mode français...sur la table dressée bourgeoisement : hors-d’œuvre variés, côtes de veau, le rosé des côtes de Provence, nageant dans un seau à glace, voisinaient avec la bouteille d’Evian ; à l’autre bout de la table, en pyramide, pommes et poires. Au pied de la soupière, les fromages dans leur emballage (p. 96).

Les réflexes semblables sont évoqués à propos de la jeune génération des intellectuels partout dans ces pays de l’Afrique subsaharienne. Nous pouvons noter combien les évolués sont conscients de tous les signes de statut social attachés à des indices particuliers. Leur souci principal est de se distinguer de la masse analphabète en construisant un réseau d’indices de prestige qui comprend la cuisine, le costume, tout ce qui peut se consommer publiquement, etc. (Ricard 1987 : 36).

Dans ce contexte, le droit à la vie et à l’intégrité physique est loin d’être garanti pendant que des dizaines de milliers d’individus, même dans la capitale, sont au seuil de la misère. Dans presque toute l’Afrique noire, cette différence est hiérarchisée, et, si l’on peut dire, répartie de part et d’autre d’une barre qui sépare l’humanité de l’animalité. Ce serait un acte facile et déplaisant que de citer toutes les formules par lesquelles les élites intellectuelles, du haut de leur piédestal, assimilent les non-éduqués à des singes en raison de leur ignorance du français ou leur style de vie ; et cela se voit dans tous les autres romans.

4.4.2 L'histoire du fou (1994) de Mongo Beti

4.4.2.1 La vie de l'auteur

Auteur camerounais (1932–2001), Mongo Béti a passé son enfance à Yaoundé, dans son Cameroun natal. Après sa formation dans les écoles catholiques de sa région, il poursuit ses études à Paris, plaque tournante de la Négritude. Agrégé des lettres classiques, romancier et essayiste, Mongo Béti a longtemps enseigné à Rouen (France) avant de rentrer au Cameroun en 1994. Avant son retour et vu le climat politique qui régnait dans son pays, il juge bon de s'adresser à ses compatriotes. Ces derniers étant pour la plupart des intellectuels qui ont pris la relève des Occidentaux après l'indépendance nationale, il ne pouvait leur parler qu'en recourant à la sagesse traditionnelle qu'ils connaissent bien et qu'ils ont rejetée. Pour cela, tout en faisant usage de l'épopée du nom de l'un de leurs patriarches, Zambo Medunga, il leur dit ce qu'il pense. Son érudition, cependant, ne l'a pas empêché d'être un défenseur des populations marginalisées de son pays. En des temps troublés et obscurs, Mongo Béti a fait montre d'une âme sensible et accueillante à tous les milieux sociaux jusqu'aux plus méprisés. Animé de cette pensée, il écrira *Perpétue et l'habitude du malheur* (1974), *Remember Ruben* (1982), *Trop de soleil peut tuer l'amour* (1999).

C'est ce paradoxe qu'il met en exergue dans *L'histoire du fou* (1994) en insistant sur l'aliénation des élites dirigeantes de son pays, le Cameroun, qui imitent non seulement les colons, mais aussi, par ricochet, des monarchies africaines naissantes. Sur chacun des personnages qui apparaissent dans le roman pèse le soupçon : les juges, les médecins et les infirmiers, les hauts cadres de l'Armée nationale, les chefs d'entreprises, etc. Se trouvant en contact avec toutes les classes sociales, il sait, comme Sembene Ousmane, saisir sur le vif les savoureux propos du menu de son peuple et il les exploite pour éclaircir le malaise africain.

Le credo est de ne pas dénigrer l'Afrique, ce qui arrive trop souvent quand on embrasse plus ou moins explicitement le mépris de certains expatriés pour les choses africaines : des langues barbares, des danses laxistes, des croyances païennes, rien de bon ne peut venir du Noir, etc. L'un des grands mérites de Mongo Beti est de montrer qu'aux approches des

années 1990 – limite que je me suis donnée pour circonscrire l'étude du roman relatant l'histoire du Cameroun bien avant la « pérestroïka » – les cadres du « réalisme socialiste » s'estompent. Ceci dit, nous entamons le résumé du deuxième roman : *L'Histoire du fou* (1994), roman de Mongo Beti.

4.4.2.2 Résumé de l'œuvre

L'Histoire du fou est l'un des ouvrages les plus importants de Mongo Béti, écrit en réponse à la crise qui a frappé l'Afrique noire depuis son accession à l'indépendance (p. 17). Le personnage principal, Zoaételeu, appelé le « vieux patriarche », est au départ le cadet d'une famille nombreuse. Au moment où commence cette histoire, il avait quelque soixante-dix ans, une douzaine d'épouses, et peut-être davantage, une trentaine d'enfants, et même déjà une soixantaine de petits-enfants (p. 17). C'est pour cela qu'il fut surnommé patriarche. Grâce à son art magique, Zoaételeu est devenu célèbre et très respecté dans tout son clan étant donné que, pendant sa jeunesse, il avait libéré son village de nombreuses attaques des tribus voisines. Mais la vraie histoire commence avec l'arrivée de troupes gouvernementales dans son village, une communauté où chacun place la survie du groupe au-dessus de celle des individus (p. 196).

Revenant des champs au milieu de ses fils, il assiste à une scène horrible : une de ses petites filles est battue à mort par un soldat qui cherchait à la déshabiller pour n'avoir pas obéi à ses ordres. Habité par une aversion instinctive à l'égard de l'officier, Zoaételeu se met à le gifler. Ses enfants entrent dans le jeu. Ils frappent à mort les trois soldats en emportant leurs armes de guerre pour une destination inconnue. Trop heureux de saisir enfin l'occasion d'une revanche sur les déboires de leurs officiers, les hommes de troupe font leur descente dans le village du patriarche pour corriger ceux qui ont osé provoquer la désagrégation du règne du dictateur au pouvoir (p. 37–38). Zoaételeu, le patriarche, est roué de coups par les soldats du chef de l'État malgré ses allégations d'innocence. Le village est comme pétrifié.

Tout consiste pour l'essentiel dans la perpétration délibérée d'actes de brutalité et de procès factices. Mais personne ne semble pouvoir s'aviser de ces tristes réalités vécues quotidiennement par les populations, qu'il s'agisse des officiers (p. 57), des diplomates

protecteurs (p. 89), des avocats (p. 90), voire même du Président de la République (p. 86). Face à cette situation qui occasionne le découragement de certains investisseurs occidentaux qui ont toujours essayé d'aider franchement les Africains, on se demande si une bonne éducation ne pourrait pas, à moyen ou à long terme, conduire au changement de comportement qui entraînerait une prise de conscience nationale de la part des Africains devant ce drame. C'est là la position de Mongo Béti du moins dans cette œuvre capitale.

4.4.2.3 Thèmes ou différentes images de l'intellectuel

4.4.2.3.1 L'intellectuel est traité d'aliéné

Nous avons identifié quelques configurations ou formes de traits typiques de la classe d'intellectuels (communément appelés « élites dirigeantes ») qui sont en mutation dans la nouvelle génération depuis les années 1960 jusqu'à nos jours, et ces configurations de traits nouveaux nous paraissent en émergence. Il est nécessaire d'accorder à celles-ci une grande attention en vue d'un examen du concept d'aliénation culturelle, en vue également de l'étude des conflits et de leurs fonctions dans une situation de changement. Ces types peuvent fournir des points de repère essentiels pour son interprétation et peuvent également aider à canaliser la menace des divisions entre classes sociales, amortir dans la mesure du possible les antagonismes idéologiques et culturelles, surmonter les problèmes ethniques ou régionaux. Nous résumerons l'aliénation de l'intellectuel proprement dite en quelques rubriques.

a. Aliénation culturelle des intellectuels

La manière propre aux Noirs africains de penser, agir, vivre, créer est l'élément le plus important dans le recensement des thèmes militants qui ont imposé les œuvres littéraires des écrivains engagés. Le rejet de sa culture point par point n'est pas toléré. Et c'est dans ce contexte que l'on peut comprendre davantage la sensibilité exacerbée et la surprenante agressivité qui caractérisent les débuts de la littérature nègre. Laverdière, reprenant les propos du Père Demanet, auteur de *L'épopée noire* (Les missionnaires), écrit : « Ils imitent facilement ce qu'ils voient faire aux Blancs ... ils sont livrés à tous les vices. » (Demanet, cité par Laverdière 1987 : 115). Quel constat fait par un Père blanc à l'endroit des élites

africaines ? Lui comme Laverdière, tous deux Européens de naissance et de race, incarnent l'idéal dans sa perfection originelle et les valeurs éthiques inspirées, on le voit, par leur théologie morale ; de telles valeurs ont une place prépondérante au-dessus de celles dites mondaines. C'est donc cette imitation servile qu'ils reprochent à l'homme noir que nous appelons « aliénation ». Le narrateur de L'histoire du *fou* rapporte :

Sur le terrain et dans les faits, l'Afrique, minée par le népotisme inséparable des tyrannies, était de surcroît saignée à blanc par l'évasion massive des capitaux, rongée par l'abjection devenue quasi institutionnelle des élites corrompues, dévorées par le gaspillage de ses ressources qui mettait le continent à la merci de l'étranger à l'affût. La conjugaison de ces cancers annonçait à terme la métastase et sans doute le coma. Mais personne ne semblait pouvoir s'aviser de ces tristes réalités vécues quotidiennement par les populations (p. 17).

Si les constatations auxquelles je serai amené mettent en lumière la nécessité de certaines évolutions d'idées et de certaines réformes positives, elles ne sauraient être le point de départ d'un bouleversement général et immédiat de ce qui existe. Il n'y a rien de pire qu'une organisation défectueuse, c'est l'instauration brusque des méthodes nouvelles dans un milieu insuffisamment préparé, et c'est pour ne pas avoir prêté une attention suffisante à cette donnée de l'expérience que beaucoup de réformateurs des mœurs ou des sociétés ont complètement échoué et que beaucoup d'inventeurs de formules rénovatrices méritent d'être classés parmi les rêveurs. Les grands principes que les anciens ont mis à la base de la vie publique ne sont pas cependant dépourvus de toute valeur organisatrice, ils ont inspiré pendant des siècles une certaine morale collective qui a facilité la cohésion des groupes sociaux et ethniques à travers toute l'Afrique. Il ne s'agit donc pas de les adopter sans réserve ou de les rejeter sans discernement, mais ils doivent être interprétés en fonction des nécessités actuelles et se concilier avec d'autres idées qui dominent aujourd'hui l'organisation sociale, celle dite scientifique du travail et de la production, étudiée au sein des universités.

Pourtant, les écrivains noirs se plaignent moins des préjudices physiques imposés à leurs peuples que des préjugés moraux de toutes sortes qui ont marqués d'une tare indélébile les intellectuels noirs francophones. Préjugés nés d'un racisme de longue date, dont Paul Nizer suggère l'origine économique aux Antilles, ils peuvent être résumés en ces termes : « On inculquera donc le préjugé de couleur aux masses noires. Et le procédé réussira parfaitement.

L'éducation des noirs, axée essentiellement sur l'assimilation, la soumission à tous ceux qui ont la chance d'avoir la peau blanche. » (Niger, cité par Kesteloot 1970 : 53). Voilà l'origine du complexe d'infériorité du Noir, en général, vis-à-vis de quiconque a la peau plus claire que la sienne. De cette façon, nous avons une hiérarchie morale qui ne sera mise en question par le Noir, car il est évident que « l'on est blanc comme on est riche, comme on est beau, comme on est intelligent » (*Ibid.*). C'est là que commencent les diverses psychoses qu'entraînent chez les Noirs le colonialisme : aucun contact humain, mais des rapports de domination et de soumission qui transforment l'homme colonisateur en juge, en commis, en garde aux yeux de l'Africain.

Ils pillaient les banques et les caisses publiques et exportaient à l'étranger cet argent qui eut été bien utile au pays ; ils soustrayaient les milliards de dollars fournis par le pétrole à la comptabilité de la République, s'en réservant la jouissance à l'abri de toute curiosité, au moment même où ils engageaient l'État dans la spirale de l'endettement extérieur. Ils érigeaient des demeures somptueuses à leur usage ou à celui de leurs familles ; ils jetaient leur dévolu sur les femmes, les concubines, les favorites, les maîtresses de leurs adversaires, envoyaient ces derniers sur la paille humide de sinistres cachots s'ils regimbaient ; il en allait de même avec les emplois de l'État ou des grandes entreprises qu'ils répartissaient entre leurs parents ; ils prélevaient des commissions sur les contrats conclus avec les sociétés étrangères, sans excepter les organisations de charité (pp. 58-59).

Ce constat permet sans doute de mieux comprendre les convulsions parfois effrayantes des nations décolonisées qui tentent de reproduire les mêmes scènes sur le sol africain. Ils ont pris des postes des colonisateurs et se trouvent ainsi fascinés par ce qu'ils faisaient. La hiérarchie mentionnée plus haut, c'est-à-dire celle de la suprématie blanche en tout, est perçue dans cette étude comme l'ensemble des manifestations de l'acculturation de l'intellectuel francophone qui sont reflétées par comparaison avec des attitudes de l'intellectuel africain anglophone exposé aux mêmes réalités (Dathorne 1975 : 217 ; Memmi 2004 : 14). De la sorte on appellera aliéné tout celui qui affiche une relative indifférence au mode de vie de la masse, à l'action révolutionnaire entreprise par les écrivains et d'autres intellectuels contre le néocolonialisme africain.

Un premier effort d'éclaircissement doit être entrepris relatif aux degrés d'intensité de l'aliénation et à l'amplitude du changement social. En tant que manifestations et signes privilégiés du changement social, rappelons d'abord combien il a été souligné dans la

production littéraire récente la nécessité d'interpréter celui-ci en fonction de centres d'intérêts ou points de convergence.

b. Aliénation des droits et libertés des compatriotes

La 2^e décennie après les indépendances a donné vers sa fin les premiers signes annonciateurs du mauvais tournant qui allait être pris. Les faits ont quelque peu démenti l'optimisme d'une ère de démocratisation universelle consécutive à l'effondrement de la colonisation. Il est certain qu'on a toujours le sentiment que les expériences tentées n'étaient pas probantes. Après de grands espoirs, on est arrivé à de cruelles déceptions ; c'est, semble-t-il, ce qui se produit actuellement un peu partout en Afrique, et que les écrivains essaient de reproduire.

On découvre alors une réalité gênante pour les élites dirigeantes pour qui des méthodes peu orthodoxes ont fait leurs preuves : les intellectuels se prévalent de relations en haut lieu (Laverdière 1987 : 145) ; les forces armées sont utilisées à des fins politiciennes, détournées de leurs missions et de leurs fonctions, perdent leur sens et leurs compétences ; l'extrême pauvreté côtoie l'extrême richesse ; il y a des cas d'enlèvement à des fins politiques, etc. Et on dira même que la raison d'État et ses multiples variantes, en particulier, l'impératif de développement, ne justifient plus les entorses aux principes démocratiques : « Frénésie de jouissance, népotisme et arbitraire ne composaient-ils pas de fait sa devise, comme pour la précédente équipe ? » (p. 59), répète le narrateur à l'endroit des nouveaux caciques du pouvoir.

Mais, tout de même, il y aurait de quoi s'alarmer si l'Occident lui-même, pris pour modèle, ne s'était pas levé pour conseiller une marche pacifique contre les inégalités économiques et les brutalités policières. Par ses organismes internationaux comme la Banque Mondiale et le Fonds Monétaire, ils obligent les gouvernements à confier la gestion de chaque pays aux hommes intègres et compétents, au lieu des membres de leurs familles qui encombraient « les ministères dont ils traitaient les caisses comme leurs cassettes personnelles » (p. 179).

En outre, l'esprit de déception qui oppose la génération de 1960 aux générations suivantes jusqu'à présent est sans doute le grand symptôme qui domine déjà chez les écrivains de cette

période. Ils tentent, par un nouveau biais, de dénoncer, sinon l'acculturation des élites africaines, du moins ce que le peuple désigne sous ce terme. De plus en plus, des voix se sont élevées pour récuser un ordre nouveau dont la stabilité se ferait aux dépens de la démocratie. L'avocat de Narcisse s'étonne en voyant qu'en un espace de temps dérisoire, le gouvernement avait transformé un village en un bourg animé, doté de nombreux bâtiments et même de services publics, un bureau de poste, une école, une gendarmerie commandée par un des fils du patriarche Zoaételeu à son retour d'un mois de formation accélérée au Maroc. Ce qui n'a pas laissé le narrateur indifférent :

L'utopie des indépendances : il n'avait connu, lui que les interventions militaires étrangères, les dictateurs psychopathes, les ministres prévaricateurs, les barrages sur les routes, les élections remportées par le parti unique avec 99, 99% des voix. C'est en somme le futur berceau du parti du renouveau, quoi. Que veux-tu, on est dans le fief du chef de l'Etat, faut ce qu'il faut (pp. 183-184).

La démission de l'intellectuel qui pactise avec le tyran, troquant ainsi l'action et le zèle prométhéen contre les avantages matériels est donc taxée d'aliénation. C'est ce qu'un poète comme Aimé Césaire n'a pas manqué de reconnaître. D'après Césaire donc cette attitude n'est autre chose qu'« une capitulation de l'être devant le paraître, par peur de soi-même » (Césaire, cité par Kesteloot 1970 : 224). Césaire ajoute que le Noir doit :

Avoir le courage de s'accepter, lui, sa couleur et son origine sociale. Il réveillera les énergies élémentaires, les ressorts psychologiques qui permettront à cette race meurtrie de se relever, d'entreprendre la conquête de sa liberté. Il faut dès lors être sourd pour ne pas entendre l'appel « inscrit en filigrane : écrivains martiniquais, vous aussi vous êtes noirs, votre peuple aussi est asservi et humilié, ne fuyez pas devant vous-mêmes et devant vos responsabilités. » ! (*Ibid* : 62).

De cette faute et de sa gravité, on a une sorte de preuve factuelle dans la mort épouvantable du héros. Narcisse, fils bien-aimé de son père, ne survivra pas à ses parents malgré ses ruses. Bourgeois en sursis et intellectuel provisoire, obligé d'adopter ou de mimer pour un temps les poses de l'intellectuel, la vague de revendications pluripartistes et démocratiques qui a déferlé sur le Cameroun, son pays, ne l'a pas épargné. La même vague est une remise en question sans précédent de l'ordre postcolonial, en l'occurrence, le régime du despote auquel il devait allégeance et loyauté.

Et l'examen objectif de l'œuvre de Mongo Beti nous oblige à reconnaître que l'effort d'amélioration de la situation n'a pas été sérieusement tenté et ne semble pas se dégager suffisamment du but original tel qu'il le présente : faire pénétrer le droit dans les rapports constitutionnels et administratifs, tel est le but principal des évolutions récentes de sa philosophie. L'intention est louable et elle a donné naissance à de nombreux écrits et des travaux sans nombre. La méfiance des autres cultures avivée par la conduite de l'élite intellectuelle et l'incompréhension parmi les Africains – comprises comme un mépris de l'Occident de la culture et des mœurs locales – a provoqué un rejet global et sans appel des institutions issues de la colonisation, dont pourtant plusieurs administrateurs, missionnaires ou magistrats avaient reconnu le bien-fondé et l'utilité sociale (p. 132).

À ce niveau, nous tenons à rappeler que la situation de l'auteur est en effet celle d'un témoin qui prétend non seulement rapporter les événements, mais aussi en fournir l'explication à partir des caractères et des intentions des personnages qu'il crée. Une fois qu'il est animé de cette motivation, l'écrivain mentionne dans ses écrits tout ce qui mine la cause de la liberté. Par exemple quand on attise les conflits interethniques et régionaux au lieu de les apaiser : les groupes majoritaires usent de leur domination numérique pour prendre leur revanche sur les minorités ou les marginalisés.

4.4.2.3.2 L'intellectuel est traité de fonctionnaire colonial

Par fonctionnaire colonial, il faut entendre tout intellectuel qui, même s'il est loin d'approuver l'entreprise coloniale et d'en faire l'éloge, assume ce moment historique, avec ses conséquences, dans les réalités et dans l'imaginaire de l'Africain actuel. La raison première de ce fonctionnaire à l'époque coloniale fut d'être colonialiste. Ces « nègres de paille, observe Jacques Chevrier (1999 : 54), ne se conduisent pas moins en redoutables tyrans, capables de pires excès, à l'image de modèles souvent empruntés à la réalité politique du continent africain. » Finalité idéologique affichée sans ambages et le discours colonial se lit de façon exemplaire dans cette façon d'agir. C'est la raison pour laquelle l'analyse des phénomènes d'acculturation et celle de changement socioculturel ont fourni des exemples

utilisables par toute une série de disciplines des sciences humaines comme la psychologie, la sociologie, la démographie, etc. concernant la dynamique des changements sociaux.

L'accent ne pouvait qu'être mis, dans de telles études, et particulièrement en littérature, sur les résultats des changements sociaux et culturels observés. En revanche, pense Beti, ces élites dont on dit pis que pendre auraient été il y a quelques décennies les plus ardents défenseurs des intérêts publics, parce qu'ils ont eu une foi ardente en l'humanité, un admirable esprit de sacrifice, un éclatant caractère d'apostolat. L'auteur le rappelle : « Les pères de l'indépendance, ceux qui, les premiers, prêchèrent, au risque de leur vie, pour son avènement, en avaient entretenu les foules comme d'une fête solennisant l'arrivée au pays de cocagne. » (p. 78). Nous pouvons ainsi classer l'intellectuel en tant que fonctionnaire colonial dans deux catégories : au départ il est une marionnette manipulée de l'extérieur ; puis il sera lui-même l'exploiteur de ses frères. Enfin nous verrons la réaction des opprimés tels qu'on nous peint à travers tout le texte et selon l'idéologie que l'auteur soutient.

La première marque d'aliénation se voit lorsque l'intellectuel ou l'élite dirigeante actuelle est confondue avec l'administrateur et le gouverneur colonial. Aux yeux des masses laborieuses, nous dit Laverdière, « l'intellectuel équivaut à un fonctionnaire colonial chargé, à sa façon, de faire respecter la loi et l'ordre imposés par son pays d'origine » (Laverdière 1987 : 142). Cet ordre consiste à pacifier, amadouer, civiliser ou évangéliser les Noirs. Voilà les multiples tâches qu'accomplissait simultanément le fonctionnaire colonial fidèle à sa vocation évoquée dans ces romans avec un humour teinté d'ironie. C'est là qu'on peut saisir au vif la menace que représente, pour l'Afrique noire francophone, le rôle de l'intellectuel aliéné.

Cependant, bien qu'il n'y ait pas incompatibilité entre les projets de l'Europe et des néocolonialistes de l'Afrique indépendante, leurs illustrations civilisatrices ne recouvrent pas les mêmes intentions. L'idéologie française s'inscrivait fondamentalement dans l'expansion coloniale du nationalisme français tandis que celle de nouveaux leaders africains est mue par un désir de paraître qui se limite à revendiquer un particularisme culturel interne au cadre français. Cela veut dire qu'ils sont à bout d'imagination. Ils procèdent par imitation servile

de ce qu'ils voyaient faire aux Français. C'est dans ce cadre que nous parlons de l'aliénation de ces hauts cadres des nations africaines. Telles sont les différences de perspective que masque la filiation toujours rappelée entre Européens et élites africaines, chaque fois que l'on évoque la métropole dans ce roman.

Il faut se rappeler que la plupart des gens ont eu la révélation soudaine de ce que les intellectuels exilés, auparavant taxés d'extrémisme, répétaient depuis toujours : « ses dirigeants étaient autant de marionnettes dont les ficelles étaient tirées par l'étranger. » (p. 95). En effet, l'intellectuel dans ce rôle de fonctionnaire colonial est aliéné et ne sent pas la portée de ses actes : « On vous connaît, vous autres. Vos intentions sont toujours sales ; Vous êtes des criminels. Les hommes ne vous intéressent pas, ni le pays. Pour vous, ce ne sont là que des mots. Vous êtes de connivence avec l'ancienne métropole » (p. 124). À ce niveau, la culpabilité de l'intellectuel n'est plus seulement un sentiment intérieur, elle est liée à des fautes avérées, connues et réprouvées par la société, et mettant en cause, au-delà de sa conscience morale, sa dignité d'homme éduqué. Point n'est besoin d'y mettre de la colère ou de la révolte. La vérité seulement. Cela suffira pour que nous recevions la littérature africaine.

Nous avons une sorte de preuve observable et réelle dans la mort épouvantable du héros de *L'histoire du fou*. Narcisse, image de l'homme éduqué et fils de Zoaételeu, est tué par son propre frère aîné qui l'a confondu avec l'ennemi à abattre (p. 211). Sans doute les gens se demanderont comment il en était arrivé là, pourquoi tant de compatriotes, à des échelons sociaux si différents, à des postes aussi variés, sous des latitudes si étendues, avaient pu se laisser entraîner dans ce jeu si périlleux ? La réponse est qu'avant d'entrer au service du chef de l'Etat, Zoaétoa, fils aîné de Zoaételeu, noble rejeton de l'illustre lignée de Zambo Menduga, est nommé capitaine dans les commandos spéciaux du Chef de l'État. Un beau jour, alors que dormait Narcisse repus de fatigue après une nuit chargée dans une réception organisée par un ex-dignitaire du régime gagné à l'opposition, son frère aîné Zoaétoa, tombé dans le piège du dictateur et dans la tentation de l'argent facile et abondant, est chargé d'une mission secrète : celle d'éliminer certaines personnes gênantes dans les rangs de l'opposition. Ce qui est monnaie courante en politique, et surtout en politique africaine.

La leçon à tirer de cette intrigue est que l'excès de méchanceté, la mauvaise foi tournent souvent à notre désavantage. Nous devons savoir que nos actes, bons ou mauvais, portent toujours à conséquences. Comme dit le proverbe : « Tel est pris qui croyait prendre. » ;²⁶ la vengeance est trop souvent un couteau à double tranchant dont l'emploi peut provoquer des effets opposés, voire se tourner contre la personne qui l'emploie.

Une autre leçon est que « Rome ne s'est pas faite en un jour. », c'est-à-dire la pauvreté n'est pas vice et tout vient à point pour celui qui sait attendre. Nous ne sommes pas en compétition. Retenons cette leçon. Il y a des riches qui ne sont pas en bonne santé : ayant de la nourriture, mais pas de faim ; de beaux lits, pas de sommeil. Pourquoi alors être enclin à s'enrichir vite ? Ne soyons pas les chantres de la devise « la fin justifie les moyens »,²⁷ principe souvent à la base des comportements regrettables de ceux qui ont des partis pris et dont l'esprit est fermé à tout jugement. On dira, en conclusion, qu'il n'est pire aveugle que celui qui ne veut pas voir, pire sourd que celui qui ne veut pas entendre. Des gouvernements changent, coups d'État les uns après les autres, mais les élites qui sont censées être éclairées ne comprennent pas ces leçons d'une sagesse élémentaire. C'est en cela que consiste leur aliénation. Ils nourrissent leurs cœurs de la doctrine de Machiavel (p. 113), cette méthode de gouverner sans scrupule ni morale. C'est à l'appui de cet argument que Mongo Béti évoquera l'exemple de Mobutu, le Maréchal Président du Zaïre, émule de tous les nouveaux présidents un peu partout en Afrique.

Eh bien, regardez Mobutu, mes frères, regardez Sese Seko. Mobutu a trois armées personnelles qui l'entourent comme autant de murs de Chine disposés en cercles concentriques : la plus rapprochée, c'est sa garde présidentielle de quatorze mille hommes, tous recrutés dans les villages et les bourgades de son ethnie, tous très bien payés, commandés par des assistants techniques israéliens. Viens une espèce de gendarmerie, fort bien payée aussi, commandée exclusivement par les oncles, les frères ou les cousins de Sese Seko ; en première ligne enfin, pour faire face aux émeutes, aux insurrections du peuple Zaïrois, une espèce de corps républicain de sécurité, moins bien payé que les corps précédents, mais tout dévoué aussi (pp. 172-173).

²⁶ On subit souvent le mal qu'on a voulu faire à autrui.

²⁷ « La fin justifie les moyens » est un principe d'après lequel le but excuserait les actions coupables commises pour l'atteindre.

Les frères du Président Mobutu, bien qu'ils soient professeurs d'Université pour la plupart, ne voient pas plus loin que leur nez. Aveuglés par la manne qui leur tombe du ciel, leur objectif est de tout faire pour pérenniser le régime quel qu'en soit le prix. Ils appliquent toujours le même principe latin « *Carpe diem* »²⁸ (Mangeons et buvons, car demain nous mourrons). C'est notre tour, nous devons en profiter parce qu'on ne sait jamais ce que demain nous réserve. Peu nombreux sont leurs contemporains qui sont sensibles à ce petit rappel de l'esprit évangélique que leur font ces masses des prolétaires, fulminant, eux tout seuls, pauvres et usés de fatigue contre les puissants, les rois et les riches. Étant des pêcheurs en eau trouble, leur coterie tribale ne supporte pas une association qui disposerait d'une solide structure administrative permettant d'envisager l'avenir avec confiance. Et ceci d'autant plus que leurs clics ne peuvent compter sur un conseil qui prend ses responsabilités très au sérieux en leur prodiguant ses suggestions et réflexions.

Ainsi l'intellectuel africain perd ce sens de la modération et de la mesure sous l'empire de la jalousie ; il tombe du rang d'honnête homme à celui d'usurpateur des droits des autres qui, comme un mari jaloux aveuglé par la passion, fait espionner sa femme et la soupçonne sur un rapport incomplet et par suite erroné. C'est l'arbitraire qui joue ici. De cette façon, cette élite ne fait rien pour gagner la sympathie et même l'adhésion de nombreuses couches de la population, et même celle des dizaines de milliers d'étudiants du campus ordinairement « raidis dans une intransigeance exaltée » (p. 170). La possibilité du crime ne semble pas l'arrêter de sorte qu'elle représente, pour certains, le code mondain qui privilégie les qualités indispensables au succès dans ses relations sociales au détriment des vertus morales. Quel est son objectif alors ? Son seul objectif est de chercher comment faire durer la manne qui tombe du ciel, à l'instar de ce despote africain et zaïrois qui utilise tous les moyens à sa disposition pour anéantir toute menace d'alternance (p. 171).

²⁸ *Carpe diem* (Mets à profit le jour présent). Ce sont les mots d'Horace, auteur latin, qui aime à rappeler que la vie est courte, et qu'il faut se hâter d'en jouir (Horace, *Odes* I, 11, 8).

4.4.2.3.3 *L'écrivain africain est à son tour traité d'aliéné*

Le sentiment de compassion qu'éprouvent, pendant cette longue période, les auteurs en tant que ceux qui assistent aux efforts désespérés des Africains comme « naufragés » privés de secours, ne laisse personne indifférent. Des courants qui structurent la production romanesque relative à l'Afrique subsaharienne coloniale d'expression française, le roman de « l'engagement » est sans conteste le plus connu. Pourtant, aucun des auteurs qui se sont réclamés de ses principes n'est parvenu à se faire connaître sur le plan littéraire par lui-même sinon par la campagne menée par cette mouvance postcoloniale. Les auteurs tels Mongo Béti, Sembene Ousmane, Ferdinand Oyono, etc. dont la carrière a vu le jour avant les indépendances, non seulement ils ne participent pas au roman colonial mais ils se situent en rupture à son égard. C'est à partir d'autres prises de position, avec de nouvelles orientations, qu'ils se sont affirmés et qu'ils ont développé une production différente plus tard repérée sous l'étiquette du « roman de contestation » (Chevrier 1999 : 38).

C'est dans ce contexte qu'ils taxent d'aliénés leurs congénères qui ne voient pas les choses comme eux. En quoi le taxe-t-on d'aliéné ? Nous verrons qu'il est traité d'aliéné pour sa conception de l'art qui n'est pas une technique originale, son texte n'est pas réfléchissant, il s'adresse à l'Européen plutôt qu'aux Africains, ses thèmes ne reflètent pas la réalité du pays, et enfin ses personnages sont ceux de la mythologie grecque ou latine ou encore du monde occidental en général. Cette conception constitue le leitmotiv de la plupart des écrits de cette partie de l'Afrique ; et surtout pour les trois auteurs de notre corpus.

a. Sa conception de l'art doit être une technique originale

La propension des écrivains à s'identifier aux auteurs français, à épouser leur cause, à s'imaginer presque « être eux », ne va pas sans une conscience aiguë de la différence qui les sépare des Européens, un sens de la distance sociale qui les oblige à tenir leur différence, même en imagination. La passion malheureuse pour cette égalité inaccessible, et l'admiration extorquée qui va de pair, sont vouées à s'achever dans le refus de tout ce qui n'est pas original, seule manière d'échapper à la haine de soi lorsque l'on n'a pas réussi à s'identifier

à l'autre, notamment par des propriétés que l'on ne peut pas s'approprier comme des habitudes ou des manières qui sont spécifiques à chaque culture. Mais le ressentiment n'est pas la seule issue ; il se développe en alternance avec le volontarisme. Voilà pourquoi l'auteur de *L'histoire du fou* affirme que lui-même n'était pas épargné, il a vécu autrefois comme aliéné :

J'adhérais, moi aussi, inconsciemment, dois-je l'avouer, à cette vision du drame des sociétés africaines. Il est vrai que le thème de l'acculturation, qui venait d'être mis à la mode à Saint-Germain-des-Prés et dans les parages avait déjà suscité chez les illuminés de la dogmatique une multitude de thèses divergentes, contradictoires, croisées, parallèles ou complémentaires ... (p. 16).

Face à cette situation, les écrivains de la nouvelle génération, c'est-à-dire ceux qui dénoncent l'aliénation, ne s'excluent pas eux-mêmes de cette aliénation. Ils expriment des jugements de valeur sur ce que les populations vivent, des professions de foi. Ils se contentent d'explications *a priori* et de références analogiques. Leur situation est en effet celle des témoins qui prétendent non seulement rapporter les événements, mais en fournir l'explication à partir des caractères et des intentions des personnages. Ceux-ci, qu'ils soient écrivains, journalistes, enseignants dans des écoles ou universités, se retrouvent eux aussi parmi les aliénés. Tout est question du rôle à jouer pour le moment.

Mongo Beti adopte, quant à lui, une technique originale, celle d'une écriture de révolte que l'on peut lire à travers tous ses écrits. Nous pouvons donc retenir qu'il assigne à l'œuvre littéraire une mission de dévoilement et se range, comme il le dit, aux côtés de tous ceux « qui estiment que ce siècle impose à l'écrivain, comme un impératif catégorique, de se défendre contre la littérature gratuite, l'art pour l'art » (Béti 1954 : 119-120). Malgré sa grande affection pour Voltaire, Béti se soucie avant tout des obligations personnelles et non des apparences à conserver. Ce sont donc les préoccupations de bienséance, le désir de ne pas dissimuler les tourments intimes en tant qu'Africain, et par-dessus tout de faire bonne figure devant la conscience nègre qui guide toutes les actions.

Avec cet éveil tardif, il n'hésite pas à faire revivre l'oralité, une forme d'écriture du mythe. La possibilité de l'affrontement avec ses anciens collègues prônant l'imitation des modèles

européens ne semble pas l'arrêter. Il représente le code mondain qui privilégie les qualités indispensables au succès dans les relations sociales même au détriment des vertus cardinales comme le respect de l'autorité établie, et parfois de la morale chrétienne (pp. 58-59).

b. Une dimension symbolique de l'œuvre : un roman réfléchissant

Il était donc normal, dans les conditions évoquées plus haut, que se crée et se développe parallèlement un espace d'écriture, dans lequel l'écrivain doit préciser avec éclat et vigueur la conception qu'il se fait du roman, comme quoi le roman doit d'abord faire ressentir l'effet de vérité, il doit faire la lecture du temps ; en un mot, il doit être réfléchissant (pp. 59). De cette façon le roman, confronté à la méfiance de l'administration française et aux réticences des compatriotes qui sont des agents de nouvelles nations, doit énoncer sans détour, parfois même de façon brutale et cynique, les convictions d'exploitation de l'Afrique. Les écrivains africains doivent produire un discours que l'histoire ne va pas invalider et qui n'en conserve pas moins son pouvoir d'interpellation. Et ce pouvoir ne relève pas des seules impulsions du lecteur seulement, mais encore de l'influence de la littérature sur les masses. Les problèmes débattus par les écrivains doivent continuer d'exercer sous d'autres formes leur efficacité. Sous le couvert du faussaire, personnage auquel il prête ses intentions, il dit :

L'opinion, l'opinion, fit le spécialiste de la psychologie appliquée, l'opinion, c'est nous qui la faisons. Plus nous nous montrerons forts et résolus, plus l'opinion sera encline à nous vénérer et à se plier à nos vues et à nos décisions. L'opinion, c'est l'alibi de la pleutrerie et de la couardise [...] Soyons forts, et chacun nous croira forts. Si vous caressez la canaille, elle vous mord ; frappez-la, elle vous lèche la main. C'est comme avec un chien. » (p. 147).

Mais il y a plus grave. Pour l'auteur de *L'histoire du fou* (1994), en effet, son ouvrage est un livre qui prétend apporter aux lecteurs le témoignage exemplaire d'une histoire particulièrement présente dont le romancier entend être à sa façon le témoin. En général son œuvre, qui s'est affirmée au fil des ans comme l'une des figures de proue de la nouvelle littérature d'engagement, s'inscrit pour sa part, dans le registre du réalisme social : il pose les problèmes dans leur crudité, évite les lieux communs, les futilités, les naïvetés. Il refuse de se complaire dans l'anodin et surtout dans le pittoresque le plus facile, donc faux, cet univers merveilleux avec son optimisme de grands enfants.

Enfin, conseille l'auteur à ses amis, auteurs africains, ne méprisez pas les travaux manuels, en vous laissant aller au prestige des professions réputées intellectuelles. Encouragez les cultivateurs, les éleveurs, les maçons, etc. (p. 159). Que deviendrait l'Afrique si tous nous devenons politiciens, parlementaires ? Et Mongo Beti de préconiser la formation de cadres techniques plutôt que d'orateurs, d'engager l'élite noire actuelle à ne pas s'isoler de la masse, mais à l'élever au contraire jusqu'à elle. Qu'on ne s'y trompe donc pas : la solution à ce problème est loin d'être l'affaire exclusive de seuls intellectuels qui se retrouvent dans une situation qu'on imagine aisément frustrante mais somme toute privée puisque pris au piège par leur orgueil. C'est, en effet, ce qui a posé de nouveau avec acuité le problème de « l'engagement » de l'écrivain dans la vie sociale (Kesteloot 2001 : 50). Voilà le soubassement du troisième texte : *Le pacte de sang*.

4.4.3 *Le pacte de sang* (1984) de P.N. Nkashama

4.4.3.1 *La vie de l'auteur*

Pius N. Nkashama est un humaniste du Congo-Kinshasa né à Mbuji-Mayi, la capitale de sa province natale, le 4 septembre 1946. Après des études d'humanités gréco-latines qu'il achève au Collège des Pères Salésiens à Lubumbashi, il étudie la philologie romane à l'Université Lovanium de Kinshasa. Il y est nommé assistant après avoir obtenu sa licence en 1970. Il obtient en 1981 un doctorat ès lettres et sciences humaines de l'Université de Strasbourg, en France. La suite de sa carrière académique se passera à l'étranger, successivement en Algérie, à l'Université d'Annaba, ensuite en France, aux Universités de Limoges et Sorbonne Paris III. Il est pour le moment *Distinguished Professor* et Directeur du « *Center for French and Francophone Studies* » à Louisiana State University (Baton Rouge, U.S.A.). Romancier, nouvelliste, poète, dramaturge, il a publié une dizaine de romans, des pièces de théâtre et de nombreux ouvrages critiques dont un *Dictionnaire critique des œuvres africaines en langue française* (New Orleans, University Press of the South, 2002). C'est d'une condition ouvrière misérable que nous a entretenue N. Nkashama dans plusieurs de ses livres, notamment dans

ce roman, *Le pacte de sang*. Pour lui, donc, comme pour Jean Guéhenno, « la culture ne peut être l'apanage d'un groupe d'hommes », ²⁹ ainsi il s'attaque à toute sorte d'obscurantisme.

Prônant la valorisation des langues vernaculaires, il écrit aussi des romans en « ciluba », sa langue maternelle (*Mulongeshi wanyi* et *Bidi ntwilu bidi mpelu*). Il est aussi un partisan des réformes politiques et sociales, étant très influencé par son expérience dans son pays comme à l'étranger. À la manière de Balzac, il fait la peinture sociale et l'évocation des milieux ; les amours illégitimes, etc. Dans ce texte, l'armée est une métaphore de la société, régie par la cupidité et l'ambition des individus sans scrupule. C'est autant dans ce souci de lucidité et d'honnêteté que, pour évoquer sa tristesse d'une jeunesse gâchée, N. Nkashama a composé ce livre : bien qu'il ne s'agisse pas d'un roman autobiographique, l'auteur a utilisé sa propre expérience et de nombreux épisodes de sa vie, nous pouvons l'affirmer sans risque de nous tromper, tout en forçant et en noircissant le trait.

4.4.3.2 Résumé de l'œuvre

Le roman de Pius Ngandu part des réalités vécues, des faits historiquement réels. Avec des personnages fictifs, l'auteur brosse le tableau d'une Afrique subjuguée et exploitée par les dirigeants militaires. Il révèle en même temps la vie carcérale du Congo où la déshumanisation est au-dessus de tout ce qu'un esprit sain peut imaginer. Sur chacun des personnages qui apparaissent dans ce texte pèse le soupçon : Mambeti, la dame de fer ; Marzeng, le haut fonctionnaire victime du pouvoir ; Mâzo, Babendoy, Bangu, les bourreaux du régime et bien d'autres. Le héros évolue ainsi dans un univers où les valeurs sont tranchées et les positions nettes : on doit être le fort, sans quoi l'on n'est rien ou l'on est mort.

Certainement, la plupart des personnages de ce roman sont des ennemis des gens de bien, à l'exception de Josiane, personnage principal, et de sa sœur Sanga, toutes les deux « religieuses de la Congrégation des Sœurs du Saint-Sang ». Après trois ans dans ce couvent, le spectacle qui s'offre à leurs yeux est incroyable : des gémissements et des pleurs. C'est

²⁹ Jean Guéhenno, écrivain français, auteur de *La mort des autres* (Grasset) semble être l'un des inspirateurs de Pius N. Nkashama, cela se voit par la similitude de leurs verbes poétiques.

dans ce couvent du village de « Lengelayi », qu'elles ont appris la solitude, l'abnégation et l'espérance. De retour au diocèse, Sanga s'est nommée l'économe du couvent chargée du ravitaillement et de l'approvisionnement, tandis que Josiane fait des études brillantes dans une école supérieure. Ces études sont interrompues par l'évêque qui n'en voit pas l'importance. Au bout d'un certain temps, Sanga est enlevée par une bande des soldats armés. Josiane se met à sa recherche. Elle la trouvera, déjà mère d'une fillette, enfermée dans une prison des services secrets de l'État, à demi nue et mourante, n'ayant pour seule nourriture que la chair des cadavres de quelques-uns de leurs compagnons de misère. C'est là, certainement, que Josiane elle-même perd la vie dans des souffrances sans nom. Pius Ngandu, c'est tout à fait clair, consacre une attention particulière à la morale. Mais l'appréhension des valeurs est un acte de conscience.

Ainsi il montre qu'il ne pouvait pas œuvrer autrement qu'il l'a fait, justement, présenter les conflits sans les résoudre certes, mais de façon à ce qu'ils puissent l'être par les lecteurs. Devant les tragiques vicissitudes traversées par la société et qui ont abouti à l'acculturation, il croit découvrir les voies de la rédemption et de la reconstruction dans la morale chrétienne. Rien ne semble plus nécessaire que d'aller au-devant des aspirations de tous, vers un bien-être collectif. La société sera ainsi rapidement réorganisée et connaîtra une période de prospérité qui unit les esprits dans la réalisation d'une œuvre commune.

4.4.3.3 Thèmes ou différentes images de l'intellectuel

4.4.3.3.1 L'Intellectuel africain est un aliéné

Dans cette période de reconstruction,³⁰ de reprise d'équilibre, l'individualisme comme système politique ne s'est pas montré adapté aux circonstances, à tel point que plusieurs États ont été réellement contraints, pour éviter la révolution, de transformer totalement leur régime gouvernemental en éliminant toutes les séquelles d'aliénation. Il faut bien admettre que la force des préjugés ambiants, jointe à la philosophie de l'époque coloniale, une philosophie spéculative qu'on enseignait dans les écoles, a largement prévalu sur les institutions très

³⁰ La période qui va des indépendances jusqu'à nos jours.

justes (écoles, administration, hôpitaux, congrégations missionnaires ...), d'où ce décalage impressionnant entre la théorie des indépendances et la pratique. De la sorte notre travail étudie la façon dont Pius N. Nkashama, comme romancier, a dépeint le contraste entre les perspectives des générations d'élites intellectuelles au sommet de l'État et celles des peuples dont ils se réclament pour leur positionnement pendant les élections. Son roman *Le pacte de sang* (1984) ne réclame donc pas, en fait, le renversement des régimes, mais seulement que l'Africain soit totalement intégré, considéré désormais comme « Africain à part entière » ; cela veut dire que le principe de l'état de droit devrait s'identifier au principe de la rationalisation du pouvoir qu'on appelle communément « la démocratie ».

Josiane, personnage principal de ce roman, est forcée d'assister à une série d'actes qui la remplissent d'horreur. Sortant du couvent où elle vivait comme religieuse, un milieu retiré où elle n'avait presque pas de contact avec le monde extérieur, elle fait la découverte des gens sans conscience ni scrupule qui ne reculent devant rien. Nous pouvons citer par exemple le cas du personnage du Recteur de l'Institut supérieur, monsieur Mak'Betta. Chargé de l'administration de cette institution, il se sert, pour maîtriser les rouages de la vie sociale, du budget mis à la disposition de cette institution. Son secrétaire, de connivence avec lui, fait disparaître des sommes énormes étant donné qu'ils sont les seuls responsables de cette boîte.

Car lui, Mak'Batta, il appartenait au « clan des seigneurs », comme le disaient si intelligemment les étudiants. Oui, ils étaient les nouveaux seigneurs de la forêt. Cependant, sa véritable force, Mak'Batta la tenait de ce poste envié de Recteur de l'Institut supérieur. Il en avait été gratifié, après une séance houleuse à la villa de Marzeng. Les autres, ce n'étaient que des énergumènes, des canailles insignifiantes. Il leur appartenait, à eux les maîtres, de les dompter, de les dresser, de les mater (p. 164).

Saisie de frayeur, Josiane n'en revient pas. Le rapporteur dit : « Son cœur se souleva d'indignation. C'en était trop, décidément que des êtres humains en soient réduits à une nouvelle traite, effectuée par ceux-là mêmes qui se donnaient les titres vaniteux et prétentieux de constructeurs d'empires » (p. 180).³¹

³¹ « Constructeurs d'empires » : entendez cette expression au sens de « bâtisseurs d'une nouvelle société différente de la première ».

Comme on vient de le voir, toute transformation entraîne, sans doute, une certaine dose de souffrance dans la période de transition, mais elle est réduite à son minimum quand chaque chose vient à son heure. Il y a pour les évolutions sociales, et cela est évident, une époque de maturité pendant laquelle certaines précautions préalables suffisent à éviter des situations douloureuses. Bien entendu, le peuple doit être préparé.

Dans le mouvement de transformation générale auquel nous assistons depuis les indépendances, l'organisation raisonnable des activités du gouvernement et des institutions étatiques dans le but d'adapter efficacement les moyens aux objectifs n'est pas impossible. L'ensemble de conceptions et d'attitudes communes, provenant de la philosophie individualiste et de l'impérialisme adoptées par quelques dirigeants, ne sont plus susceptibles de convenir aux citoyens, et ce n'est pas seulement les règles directrices qui sont à réviser, ce sont aussi les innombrables pratiques d'exécution qui s'étaient peu à peu formées, comme celles auxquelles on vient d'assister, suivant les exigences du passé mais qui ne cadrent plus du tout avec le rythme accéléré d'action que nous sommes contraints d'adopter.

Cependant, nous tenons à souligner que l'organisation raisonnable ne s'instituera pas en même temps dans tous les pays et sous les mêmes formes. Les préjugés sur la culture, la morale, l'intelligence des nègres ont surtout engendré le complexe d'infériorité chez ceux qui en sont victimes et les traumatismes sont profonds. C'est la raison pour laquelle certains intellectuels ressentent un vide qu'ils essaient de combler par tous les moyens, même par le vol du denier public. L'auteur peint une humanité privée de libre arbitre et livrée sans défense au despotisme du mal. Impuissants à lutter contre la fatalité, ses héros connaissent le même sort avec les autres personnes victimes de semblables atrocités : « Il s'injecta une forte dose d'insuline et mourut » (p. 310). *Le pacte de sang* se présente comme une collection de faits divers, tirés pour la plupart de la chronique contemporaine et qui ont en commun le caractère sanglant ou funeste du dénouement.

On relève, parmi les thèmes traités par N. Nkashama, des crimes passionnels, des possessions diaboliques, des actes de vengeance, des amours incestueuses ou contre nature, des trahisons, des parricides, des fraticides, des infanticides, des crimes politiques, des actes de folie, des

accidents mortels, etc. Ce qui frappe, à la lecture de ce roman, ce n'est pas tant le nombre des assassinats ou des duels que le paroxysme de la cruauté, poussée à l'extrême limite du concevable : « des corps des avortons provenant de l'hôpital général », « Tous les hauts responsables étaient impliqués dans ce trafic curieux, depuis les médecins jusqu'aux femmes du marché », « Des fœtus de quatre mois étaient les mieux prisés », etc. (p. 254).

Le caractère pathologique de ces faits doit être recherché au niveau de la réalité psychologique, et non de la réalité proprement sociale. Nous signalerons à plusieurs reprises les confusions qui n'ont pas manqué de se produire entre ces deux niveaux auxquels nous venons de faire allusion. Ces indications ne seront rappelées que par référence à la liaison que notre étude établit, plus ou moins implicitement, entre les phénomènes conflictuels et leur état pathologique. Le caractère foncièrement conflictuel de la situation coloniale globale a été suffisamment mis en relief dans la partie précédente, pas la peine d'y revenir. Mais le fait conflictuel est un facteur agissant plus ou moins intensément et directement, selon a) Les luttes des classes (Badian 1973 : 143) ; b) Les conditions d'insertion dans la classe bourgeoise (Beti 1994 : 273).

Ainsi tout l'univers du roman va s'organiser autour de deux pôles, représentés par les gouvernants et les gouvernés. La vie et l'œuvre de Ngandu s'expliquent par son désir obstiné d'insertion dans l'activité de ses contemporains : idéal de la stabilité dans les hiérarchies, haine de la vie de troubles. Les actions, les interactions, les relations de rivalité et de conflit, ou même les hasards heureux ou malheureux qui font le cours des différentes histoires de vie, ne sont qu'autant d'occasions de manifester la nature des personnages. C'est ainsi que *Le pacte de sang*, publié en 1984, pendant la décennie où sévissent les « partis uniques » et les « partis-États » un peu partout en Afrique, apparaît comme un ouvrage littéraire révolutionnaire et représente un texte-clé pour la compréhension de l'œuvre de Pius Nkashama. Instaurant une relation neuve entre gouvernants et gouvernés, l'auteur cherche à arracher « des secrets » à la nature cachée des choses, c'est-à-dire à dévoiler les dessous des cartes.

Georges Balandier souligne l'importance de cette immixtion dans les affaires intérieures d'un État tout en mentionnant le succès de la jeune littérature africaine : « Les romans de mœurs africains ne sont plus des documentaires, mais des vérités lancées en vue d'une réhabilitation, visant à détruire les faux slogans concernant le Nègre. » (Balandier *o.c.* : 396). Balandier s'insurge donc contre les schémas identitaires c'est-à-dire la contradiction qui agit sur la perception même que le colonisé a de sa propre situation, contre la position fautive dans laquelle le colonisateur se trouve dès lors que les principes de mission civilisatrice qu'il revendique entrent en contradiction avec les motivations économiques et politiques égoïstes (Balandier 1951 : 44-49).

Le problème pour lui, en évoquant le colonisateur, c'est celui d'une administration et d'un discours politique diamétralement opposés. Selon lui, l'opposition, si l'on veut en trouver une, n'est pas tant entre deux groupes (colonisateurs – colonisés) qu'entre cette diversité des vécus coloniaux et la rigidité de multiples règles juridiques, économiques, etc. qui enserrant les colonisés jusqu'à présent (*Ibid.* : 62). Cela veut dire également qu'on ne peut pas opposer Blancs et Noirs, seule l'application de ces règles est mise en cause parce qu'elle est inappropriée et que le dominateur colonial ne forme pas une entité fermée :

Il reste à ajouter que la société coloniale n'est pas parfaitement homogène, elle a ses "factions", ses "clans", (les administratifs, les privés, les militaires, les missionnaires), selon la terminologie employée dans les territoires français qui sont plus ou moins fermés les uns aux autres, plus ou moins rivaux (les oppositions administration-mission, administration-commerce sont fréquentes) qui ont leur propre politique indigène (pp. 65-66).

Ainsi donc, la confrontation entre ces groupements sociaux met en perspective une poétique dont l'auteur analyse toute la complexité. Le jugement simpliste est déjà démenti par les faits, et le système politique né des indépendances nationales a marqué de graves insuffisances dans ce sens que les dirigeants ont copié, presque servilement, non seulement les constitutions anglaises, françaises ou belges, mais aussi des habitudes, des modes de vie, beaucoup plus par l'effet d'une sympathie sentimentale, que par suite d'un examen réfléchi, basé sur les faits nouveaux. C'est ce que nous appelons « aliénation des élites dirigeantes ».

Dans *Sous l'orage* de Seydou Badian, Tiéman surnommé le « soigneur » est un personnage symbolique. Ancien combattant et un des tirailleurs sénégalais, Tiéman a vécu en Europe où il a combattu aux côtés de troupes françaises pendant la deuxième guerre mondiale. Il a bien connu le passage du monde traditionnel au monde moderne. Fort de cette expérience, il a eu l'occasion de confronter les deux mondes dans leur milieu d'origine » (Tsoungui 1985 : 4). Il use du langage comme d'une arme redoutable pour faire basculer les conceptions et les événements des conservateurs et des progressistes.

Tiéman fait prendre conscience aux jeunes de leur responsabilité de faire la part des choses plutôt que de dénigrer la tradition ou de la renier : « Il ne s'agit pas évidemment de tout accepter. Mais faites un choix » (Badian 1957 : 43). Lorsque l'intellectuel quitte le réel, il se voue au mépris qui poursuit les insensés, les aliénés. Il doit user de son bon sens, c'est-à-dire qu'il doit exercer son jugement, choisir ce qui est juste et rejeter ce qui ne l'est pas. Si l'intellectuel prétend se définir par sa quête passionnée du réel, c'est de la distance qu'il prend par rapport à ce qui n'est pas juste, honnête et louable que l'intellectuel tire sa définition.

Voyons pour cela quelles sont les principales causes de ces ruptures au sein de la société. Nous pouvons en dénombrer trois :

- a. Insuffisance des idéologies traditionnelles en présence des faits actuels ;
- b. Mauvais aménagement traditionnel des services publics : abus de personnel ;
- c. Mauvais aménagement traditionnel des services publics : abus de formalités.

En nous référant à ces quelques éléments, nous approuvons que, pour trouver sa propre écriture et défendre et expliciter ses choix, et pour avoir lui-même échappé au désespoir en donnant la parole au monde muet dès le début du texte, Pius Nkashama souhaite communiquer à ses lecteurs la rage ou l'émotion heureuse qui ont présidé à l'écriture de ce roman et les sauver de la résignation. Il privilégie dans ce livre l'émergence des mythes et les émanations de l'inconscient ; la volonté de réalisme et d'engagement y est une caractéristique dominante.

a. Insuffisance des idéologies traditionnelles en présence des faits actuels

Dans l'évolution des États, comme dans celle des individus, la vie matérielle précède la vie morale dans beaucoup de cas. Les relations humaines ne sont pas préétablies par une loi essentielle à l'organisation d'une société, elles comportent un facteur premier qui les particularise : c'est la liberté de nos actes. Il faut bien admettre au surplus que le système des décisions – tel qu'il est pratiqué ordinairement – n'est pas exempt de tout reproche et qu'il a gravement dévié du cadre que lui avaient tracé les indépendances du 30 juin 1960. Au fond, le législateur de cette époque-là avait construit le système dans la perspective d'un fonctionnement régulier de l'administration centrale, appelée à relayer le travail d'élaboration des décisions provisoires pour prévenir les erreurs préjudiciables.

Sur ces points comme sur tant d'autres, la pratique quotidienne s'est largement écartée de la règle tracée. C'est pourquoi lire ce roman comme une enquête historique supplémentaire sur la figure de l'intellectuel serait lui rendre justice tant il est fondé sur une conviction profonde de son auteur : on ne pourra jamais renoncer à l'espoir que l'œuvre littéraire puisse servir aux autres et corriger leurs erreurs. Son œuvre s'inscrit dans ce mouvement de révolte contre tout celui qui se comporte en monarque absolu au détriment de ses semblables. La littérature, la vraie, écrivent Beaumarchais et Conty, « doit se consacrer à l'examen des moyens à mettre en œuvre pour précipiter la ruine du tyran. De la sorte, elle jouira d'un long succès car l'être ou l'homme consiste, non de son essence, mais dans son existence » (Beaumarchais & Conty 1994 : 581). Donc, le rôle de la littérature est d'aimer les hommes, de défendre l'opprimé, c'est la mission de l'écrivain. Elle consiste à faire parler le droit naturel car l'écrivain doit être inexorable (*Ibid.*). Dans le même ordre, assignant cette fin à l'œuvre littéraire, Coulet (1968 :66) en souligne l'importance :

La fin principale des Romans, ou du moins celle qui le doit être, et que doivent proposer ceux qui les composent, est l'instruction des lecteurs, à qui il faut toujours faire voir la vertu couronnée, et le vice châtié. Mais comme l'esprit de l'homme est naturellement ennemi des enseignements, et que son amour propre se révolte contre les instructions, il le faut tromper par l'appas du plaisir, et adoucir la sévérité des préceptes par l'agrément des exemples, et corriger ses défauts en les condamnant dans un autre.

La citation est trop claire. Elle se passe de tout commentaire. En effet, l'aliénation, régnant en maître dans le monde politique, détruit l'équilibre du bel édifice des disciplines intellectuelles. On peut de la sorte condamner les responsables, mais c'est de la responsabilité de tous de faire avancer les choses. Dans chaque pays, des retouches opportunes se sont produites, en quelque sorte d'elles-mêmes, suivant des modalités d'ailleurs fort diverses quand tout le monde a eu à cœur de faire changer les choses. Autrement, ce serait la catastrophe. Et cette philosophie mise en pratique, nous pouvons la juger par ses résultats dans ce roman.

Marzeng, un des personnages-clés de ce texte, est un ancien religieux des petits Frères du Saint-Esprit. Marzeng est en face d'un univers sans buts marqués ni repères assurés, il ne parvient pas à s'investir dans l'un ou l'autre des pôles du pouvoir politique et économique et du prestige intellectuel ou artistique (pp. 14-15). Refusant l'illusion unanimement approuvée et partagée par les dignitaires du régime, il s'attache particulièrement à son intégrité morale, à sa grande générosité au milieu de tant de pitreries et truandages dans les mœurs politiques, à sa munificence, à sa disponibilité totale, qui forcent la sympathie et l'amitié (p. 127). Cela se voit bien par des passages et des citations en latin qui émaillent l'oraison funèbre du curé de la paroisse.

Ces passages rappellent que Marzeng est un personnage au profil d'un intellectuel modèle dont Régis Debray, dans *Le scribe* (1990 : 6), présente le rôle comme celui qui, de son œuvre (*sciendi*), tire un pouvoir (*dominandi*) qu'il exerce non dans le pouvoir, mais par la voie de l'autorité morale. Selon cet auteur, l'influence de l'intellectuel repose sur trois décalages : a) il est apte à exprimer la pensée de son peuple, à le conseiller avec justice ; b) il est capable d'émettre une parole qui dépasse son individualité pour énoncer l'universel ; c) il est autorisé à parler de sujets qui débordent son domaine de compétences, au nom de la vérité, et non en fonction d'une technique (*Ibid.*).

Ainsi, avec l'espace polarisé du champ du pouvoir, le jeu et les enjeux sont mis en place entre les deux extrêmes, l'incompatibilité est totale ; et l'on ne peut jouer sur les deux tableaux sous peine de tout perdre. L'attachement à son idéal, à son peuple, a fait qu'il soit

victime d'un complot ourdi contre lui. Et même sa femme s'étonne de cette machination : « Tu as été rejeté même par ceux-là qui ont mangé à la même table que toi, dit-elle, qui ont bu à la mêmealebasse que toi, qui ont puisé dans ton vase, et qui allongent ici leurs mufles de cochons fouinant dans la crasse » (*Ibid* : 139).

La relation entre Marzeng et ceux qui l'ont tué dessine l'opposition entre ceux qui héritent de l'impérialisme moral, psychique ou intellectuel et ceux qui en sont victimes, à savoir l'opposition politique et les classes populaires. La distance sociale qui les sépare et rappelée maintes fois, en particulier à travers l'opposition entre les goûts : les premiers ambitionnent la richesse comme moyen de puissance sur les hommes ; tandis que les autres imaginent l'avenir en hommes de bonne foi. Ainsi N. Nkashama, comme pour rappeler le principe de toute la conduite des élites dirigeantes, fait de la question de leur idéologie (antagonisme, conflit, lutte des classes, cupidité, intérêts personnels ...) la cause de l'échec qui met fin aux ambitions indépendantistes et novatrices : « Le cercle de rapaces qui cultivaient la haine, la vengeance et le mépris comme signe des relations interpersonnelles. » (Nkashama 1984 :104)

La propension de ces derniers bourgeois à s'identifier au monde occidental sans transition aucune, à épouser leur cause et leurs méthodes, voire aussi leurs modes de vie et à s'imaginer être « presque eux », ne va pas sans une conscience aiguë de la différence qui les éloigne de la classe populaire, un sens aigu de la séparation qui les oblige à tenir leurs distances de la masse, même en imagination. Cela transparaît dans la litanie qui suit :

Derrière la famille, se bousculait la longue, l'interminable procession des hiérarchies et des « corps constitués » : les membres du gouvernement, la magistrature, le bureau politique, le comité central du parti « inique », les officiers supérieurs, les dignitaires des ordres nationaux, [...] Tous, ils ployaient sous le poids des parures, des médailles sonnantes et trébuchantes, des décorations bariolées de signes et de motifs concentriques en colifichets, des gourmettes brillantes serties de pierreries ternes et d'émeraudes. Ils se dandinaient d'orgueil (p. 126).

Cette inégalité symbolique agirait toujours, et puissamment. Or cette différence de traitement ne serait aucunement justifiée dès lors qu'on se place dans le cadre de la critique antirépressive, celle des écrivains qui condamnent d'un même mouvement l'idéologie des dirigeants avec ses résultats. C'est d'abord, pour ces derniers, la nécessité évidente de réaliser

des transformations d'ensemble, d'une portée très générale qui seraient bénéfiques pour tous. Et pour cela, on doit adapter les principes à la base de la séparation à des conditions économiques et sociales actuelles qui sont très différentes de ce qu'elles étaient en 1960. Voilà à quoi il faut s'atteler. À ce prix seulement, la paix et la liberté sont possibles. Sans doute, Pius Nkashama répartit en deux temps ces mutations : un mauvais aménagement traditionnel des services publics : abus de personnel, abus de formalités « La mécanisation lui prendra au moins un siècle, avec un nom comme le sien. Nous, il nous donnait dix ans, clamait un autre » (Nkashama 1984 :286); les conditions d'insertion dans les différentes classes sociales « Sans la corruption, comment ira-t-il pêcher les tilapias, et la morue, et les maquereaux ... » (p. 130). Nous avons là les causes de ruptures auxquelles nous ajouterons les tentatives de résolution de cette séparation entre le peuple et le politique. Il souhaite en examiner les apports, limites et contradictions.

b. Mauvais aménagement des services publics : abus de personnel

Il est tout naturel que les États où règne depuis fort longtemps le souci de l'efficacité, où on juge les hommes et les choses par les résultats obtenus, où le pragmatisme règne en maître, se soient montrés les premiers adeptes de l'organisation rigoureuse qui a l'objectivité de la science. C'est le cas des pays dits développés en général, et des États-Unis en particulier. L'esprit discipliné des populations se plie avec aisance, aux exigences des méthodes nouvelles comme s'il se plie aux directives de la politique impériale. Aussi, sommes-nous amené à conclure que les préoccupations de l'organisation normale et rationnelle, auxquelles sont associés le respect des règles de justice et de bonté, peuvent et doivent inspirer la rénovation nécessaire des services publics. Ce qui n'est pas le cas dans ce roman. En revanche, les écrivains africains, de leur côté, tentent de mettre en relief tout le système de conservation sur lequel la tradition, et particulièrement la dictature font leurs arguments. Comme le fait remarquer J. Pelletier, le réalisme littéraire, en effet, revêt quantité d'aspects sociaux, moraux et humanistes (Pelletier 1984 : 54-55).

En misant presque tout sur l'inversion de l'indicateur ethnique, les auteurs font le portrait de l'anti-peuple bourgeois pour que la rupture soit perceptible, il fallait que des personnages

soient aussi des images des républicains antidémocrates. C'est pourquoi les compétences linguistiques ou techniques de leurs personnages sont peu marquées, les auteurs restent discrets au sujet de leurs prouesses professionnelles. Des exemples sont légion. Toutefois, nous commencerons par l'exemple du docteur Chikuru, lors de son stage dans l'asile d'aliénés où il fut nommé plus tard Médecin Directeur. Les errements d'antan, les méthodes traditionnelles continuent à dominer tout le système. Et le grand perdant dans l'histoire, c'est le peuple. Le narrateur n'hésite pas à affirmer que :

Le docteur Chikuru, lors de ses longs mois de stage dans cet asile, il avait eu le temps de se rendre compte de l'indifférence totale des responsables publics, à l'endroit de ses pensionnaires. Outre le fait que les crédits accordés ne pouvaient nullement suffire à nourrir tous les malades, et qu'ils arrivaient très irrégulièrement, il fallait encore que les appareils et les batteries de cuisine soient tous détraqués, ou tout simplement hors d'usage (pp. 61-62).

Dans ces conditions, il ne saurait être convenable de se dire, en général, nationaliste ou internationaliste parce qu'il est possible de concilier logiquement les intérêts de sa patrie avec ceux de l'humanité ; et même plus, il est vain de se dire conservateur ou progressiste parce qu'on peut, par l'étude et par l'observation des faits, faire la part raisonnable du passé qui mérite de survivre et de l'avenir qui doit être préparé. L'auteur retrace comment les classes marginalisées ont appris à pleurer dès les premières heures de leur libération, leurs humiliations et leurs souffrances sous l'oppression de l'administration centrale et la complicité des intellectuels. Ces derniers, fascinés par une vie de « réussite » qui est l'apanage de ceux qui ont fréquenté l'« école européenne » (Chevrier 1987 : 104), leurs études accentuent leur sens d'accomplissement personnel et décident de leur engagement irréversible dans la voie de l'opresseur. Mais certains d'entre eux, à l'instar de Franz Fanon (2002 : 5),³² les ont taxés d'acculturés et leur reprochent de manquer d'objectivité face aux problèmes du moment.

³² « On le voit, l'intermédiaire du pouvoir utilise un langage de pure violence. L'intermédiaire n'allège pas l'oppression, ne voile pas la domination. Il les expose et les manifeste avec la bonne conscience des forces de l'ordre (Fanon 2002 : 5).

Dans *Le Pacte de sang*, il est à peine besoin de dire que l'homme du peuple, celui des villes comme celui des campagnes, demeure le grand exclu de la fête nationale, tant comme consommateur que comme acteur. Certes, il lui arrive de figurer ici ou là dans les histoires dites « comiques », « satiriques », voire épisodiquement dans certains passages héroïques ou épiques. Mais il n'y occupe jamais les devants de scène. C'est un personnage accessoire, dépourvu d'individualité propre, qui n'a d'autre fonction que d'ajouter au décor une note pittoresque. Aussi voit-on se succéder, tout au long du texte, une série de personnages, dont chacun cristallise un moment la sensibilité du public, avant de céder la place à un autre ou de renaître sous une forme différente. Mambeti et Mâzo sont de ceux-là. Les deux interlocuteurs ont eu un long dialogue au cours duquel Mambeti, colonel de son état, révèle à la jeune copine les dessous des cartes du monde politique :

Dans l'état d'ébullition ou nous nous débattons, talonnés par tant de fantômes, il faut savoir s'en tirer à bon compte. Seul celui qui s'en sort, indemne, entier, est célébré, applaudi. Quels que soient ses subterfuges. Quelles que soient les saloperies auxquelles il aura eu recours (p. 231).

Chacun sait ce que cela veut dire. Tout nouveau fonctionnaire entre donc dans l'administration par la base du corps auquel il va appartenir, et il déroulera l'entièreté de sa carrière d'échelon en échelon, puis de grade en grade, au sein de son corps et de sa catégorie d'origine. Cela est tout à fait normal dans la logique d'un système qui repose, bien sûr, sur la séparation absolue des catégories. Si simple qu'il paraisse à première vue, il semble donc probable qu'il s'habituerait avec peine dans l'administration congolaise où il ne manquerait pas à se heurter à certaines réalités administratives fondamentales, et pour commencer au régime actuellement pratiqué quant à la procédure de recrutement : la corruption, le trafic d'influence, la cooptation, les coteries tribales, et toute autre sorte de manigances.

Mais le prêtre qui avait été pathétique à la messe des morts, et au requiem solennel avait évoqué en termes bien appliqués la brillante carrière de Marzeng : son sens civique, sa grande humanité, sa haute intelligence. Il s'était attaché particulièrement à son intégrité morale, rare dans les temps présents, trop rare même. À sa grande générosité au milieu de tant de pitreries et traudages dans les mœurs politiques, à sa munificence, à sa disponibilité totale, qui forçait la sympathie et l'amitié (p. 127).

Ce roman veut affirmer la spontanéité et la révolte d'une jeunesse à la fois désabusée et idéaliste. Avec une riche verve poétique peu commune, l'auteur « conteste » les civilisations et les idéologies sclérosées et réclame une génération qui prendrait la revanche et qui ne se complairait pas, comme la génération des aînés, dans l'exaltation des idéologies barbares. Il condamne tout sentiment de déracinement et d'aliénation. L'aboutissant de cette conception révolutionnaire consisterait à fixer dans les normes générales, élaborées par le peuple ou par ses élus, toutes les injonctions et toutes les défenses, afin que les agents de l'autorité publique n'aient plus qu'à veiller au respect de la règle. Les gouvernants verront leur pouvoir limité, en principe, à un rôle de surveillance et d'exécution. En même temps, ils mesureraient l'importance de la mission qu'il leur incombe (p. 63).

En revanche, le problème plongeait ses racines dans le système de recrutement de cette administration. Là où les lois justes et équitables s'appliquent, il n'est pas difficile de déterminer le rôle respectif de la consigne générale et de l'autorité discrétionnaire. Il est tout aussi possible de préparer des procédés normaux permettant de passer, sans-à-coups, d'un gouvernement plus ou moins discrétionnaire à un gouvernement plus ou moins légal, et inversement. Et pourtant, le principe de recrutement se trouve formulé avec toute la netteté désirable dans le statut des travailleurs³³ qui stipule : « ... pour pouvoir participer aux concours de recrutement, les candidats doivent avoir terminé des études dont le niveau correspond au grade auquel le recrutement s'effectue » (Serge Vieux 1966). Cela veut dire tout simplement que le détenteur d'un diplôme de premier cycle universitaire ne saurait être recruté comme chef de bureau ou à un grade équivalent, il ne sera même pas admis à concourir pour ce grade avec un licencié (niveau dont un diplôme de deuxième cycle universitaire est obligatoirement requis), etc.

Au Congo, la règle de corrélation ou règle de concordance est donc déplacée ; ce n'est plus le niveau du diplôme, mais le niveau des relations qu'on a ou des manigances qui sont désormais liés au recrutement. C'est pourquoi, en quelques croquis féroces, Nkashama épingle les « intellectuels » de son époque : « fantômes », « saloperies », « gendarmes

³³ Article 11, alinéa 2; article 13 alinéa 1.

chiffonnés, imbibés d'alcools » véreux et magistrats corrompus », « politiciens sans scrupules, et fervents soutiens de la dictature » (Nkashama 1984 :125), etc. Ils représentent le monde de la chicane à cause de leur bassesse d'âme.

À mesure que l'on s'élève dans la hiérarchie sociale, en traversant verticalement toutes les couches de la société, du plus bas au plus haut de l'échelle, les comportements se modifient, mais les hommes restent les mêmes, quelle que soit la couleur de leur peau. Au reste, sa dénonciation est universelle ; elle s'attaque aux abus, à l'hypocrisie, aux préjugés, où qu'ils se trouvent, même et surtout chez les nobles en vue de « faire triompher le règne de la Justice et de la Gloire » (p. 121). Une chose est sûre : le personnage de l'intellectuel a pris naissance dans le milieu libertin qui avait des aventuriers pour maîtres à penser. Leurs théories conduisent à la subversion de toutes les valeurs admises ; elles mettent sens dessus dessous l'ordre du monde, les enseignements de l'Église, les diverses conceptions de l'amour, tout comme les bases de la société.

Mauvais aménagements des services publics : abus de formalités

La morale et l'éthique africaines font partie d'un domaine que le roman psychologique a fort peu exploré. Les aspects variés de la conduite des Noirs sur le plan moral ont également été observés dans le vaste champ de la littérature orale utilisée très souvent par les Africains pour l'éducation et la formation morale de la jeunesse, à savoir : la fidélité, la propension à l'hospitalité, le sens de la justice, l'amour et le respect de la parenté et des traditions, la pudeur qui enveloppe les relations entre les sexes, le désintéressement, le sacrifice de soi. Ces qualités de l'âme africaine ont perdu leur spécificité africaine étant donné qu'elles sont le plus souvent noyées par la civilisation occidentale dans la masse des faits conventionnels, et même pour la plupart du temps elles sont alignées dans la perspective de la culture occidentale.

Ce texte porte une attention particulière aux contradictions qui caractérisent l'intellectuel, illustrées par des oppositions telles que « naissance-mort », « ville-village », « larmes-joies », « présent-passé », etc. C'est ce sentiment de puissance dont se prévalent les élites

dirigeantes d'aujourd'hui qui est mis en cause au regard de cette situation. Par ailleurs ce sentiment a contribué par son caractère destructeur, à la séparation des familles et à la désagrégation des institutions publiques et des groupements humains. Qu'il suffise de citer, à titre d'exemple, Dominique Zahan dont l'étude sur les populations noires a longtemps dominé les recherches relatives au changement social.

Dans sa *Religion, spiritualité et pensée africaines* (1970), Zahan constate que les intellectuels africains sont « habitués à considérer les autres d'une manière superficielle ou selon des préjugés sans fondement, beaucoup d'entre nous sont tentés de minimiser, voire de ridiculiser les « empiriques » et les « thaumaturges » nègres (Zahan 1970 : 18). Ainsi ce roman de Pius Nkashama, dont nous avons montré que les origines et l'évolution sont liées à des faits historiques précis, et dont les contenus constituent le plus souvent un discours sur l'histoire et la société, expose à travers ces personnages la société africaine avec ses tares. Que l'intellectuel et les institutions du pays aient une connexion intime et profonde avec le social, cela ne fait aucun doute.

Dans ce contexte, en dépit de son immense succès, l'élite dirigeante souffre donc d'une réputation déplorable et de façon quasi unanime (p. 63). Ses plus fidèles défenseurs eux-mêmes ne paraissent guère disposés à lui accorder une estime à la mesure de leur plaisir. A l'origine de ce discrédit, on peut voir plusieurs raisons qui, sans doute, ont joué conjointement. Nul ne doute que la société souffre de sa modernité chaque fois qu'elle s'exprime comme une dialectique de conflits : « Tout un univers affolé, mais des prédateurs » (p.17), « l'indifférence totale des responsables publics » (p. 60), « clan des seigneurs » (p.164). Nous avons par exemple la visite que le docteur Chikuru vient de rendre au responsable de la Sécurité nationale. Personnage important par le rôle qu'il remplit dans l'asile d'aliénés qui regorge de prisonniers politiques et d'opposants au régime du Chef de l'État, il tente d'aviser le dialogue entre les autorités et lui. Il parle tour à tour des malades et des autres opprimés du monde enfermés dans cette boîte. Chacun sait que l'enfer fut de tout temps le chemin le plus court pour conduire les âmes au royaume des cieux. Défenseur de la vérité et de ses malades oubliés, Chikuru va donc manifester son indépendance et même son opposition aux valeurs et principes de la bourgeoisie :

Il était pourtant un peu rassuré. Le rapport qu'il venait de faire parvenir au « Boss » de la sécurité avait toutes les chances d'être pris en considération. Il ne moisirait pas dans les tiroirs des cabinets des ministres, lesquels, c'était connu, ne s'intéressaient qu'à des affaires dans lesquelles ils pouvaient retirer des dividendes rentables, en attendant les remaniements trimestriels des gouvernements (pp .62-63).

D'accès interdit aux gens d'autres origines ethniques, le bureau du chargé de la sécurité recèle donc ici un lieu clos, la famille, où accède seul celui qui a de lien avec le chef de l'État ; il est ouvert au docteur Chikuru, pourtant peu rassuré, selon dit le narrateur. Dans ce lieu secret où se déroulent des mystères et des choses inaccessibles à la raison (trahisons, complots, effrayantes mutilations), épreuves que cet homme intègre ne parvient pas à surmonter, et dont le souvenir hantera sa mémoire comme un cauchemar, le docteur ne comprend rien.

Nous pouvons ainsi faire ressortir la double dimension, esthétique et morale du *Pacte de sang*, en soulignant le rôle de la mesure dans cette œuvre, ce qui nous fait voir Pius Nkashama comme un « classique », un incorruptible. Du roman sentimental au roman comique, de l'histoire tragique au récit d'aventure, de l'épopée de la chevalerie à la fable pastorale, il n'est pas de territoire que le roman n'ait abordé. Loin de dédaigner le pouvoir poétique de la fiction, l'apologiste s'en fait une arme de persuasion : « L'isolement aurait dû favoriser les soins dispensés aux malades, et accélérer leur réinsertion dans la vie sociale. Il n'en est rien pourtant. » (p. 60).

Ainsi le divertissement du lecteur, qu'un romancier habile semble se proposer pour but, n'est qu'une fin subordonnée à la principale, qui est l'instruction de l'esprit et la correction des mœurs : et les romans sont plus ou moins réguliers, selon qu'ils s'éloignent plus ou moins de cette définition et de cette fin. Il fait aux lecteurs de véritables plaidoyers rivalisant de sens moral et d'intentions vertueuses, tout en exaltant l'utilité de ce qu'ils offrent au public. Ses histoires ne comportent jamais, à l'en croire, que de « belles observations morales et politiques », des actions « honnêtes et louables », des « punitions exemplaires ». Il n'est pas jusqu'au crime, au viol, à l'inceste, qui ne se changent en leçons de vertu, par la réaction horrifiée qu'ils inspirent au lecteur. Mâzo, un des personnages du roman, répondant à

Mambeki, son chef direct, conclut : « Aucune importance pour moi, dans cette jungle d'aliénés, soupira Mâzo. Et ne t'empote pas. Je suis au bout de mon chemin. » (p. 231).

Mais le vrai danger est ailleurs. On estime en effet, non sans raison, que l'intellectuel africain moderne se révèle d'autant plus pernicieux qu'il agit comme un analphabète. Tel est le postulat sur lequel repose la réprobation de toute élite dirigeante, si l'on se place du point de vue de la morale chrétienne. Et l'on sait que la critique « mondaine » ne la jugera pas sur d'autres critères. Cette réprobation, qui prendra l'allure d'une véritable hostilité, a pris naissance dès l'apparition de l'intellectuel partisan sous l'effet de la poussée des passions nationalistes, de son embourgeoisement et de la peur croissante de la bourgeoisie qui se sent menacée par la montée de la classe ouvrière (Foucault 1996 : 126).

Mais pourquoi faut-il donc haïr l'intellectuel ? Toutes les raisons mises en avant par ses adversaires peuvent se ramener à deux chefs d'accusation : a) La capitulation des intellectuels, c'est-à-dire des intellectuels africains francophones, devant leur rôle historique de défense des valeurs éternelles et désintéressées de justice, de vérité et de liberté ; b) Son abdication au profit d'intérêts pratiques et sa collaboration avec le traître (p.283). Pour absurde qu'il soit dans son principe, le jugement ne souffre pas de contradiction ; il prive l'élite dirigeante de tout moyen de défense. La société lui oppose le « vrai intellectuel » ou le « l'intellectuel parfait », celui qui cherche à renforcer la civilisation en donnant primauté à l'universel et au communautaire. Pius N. Nkashama l'exprime avec éloquence :

Il y a longtemps que moi, dit Josiane, j'ai ignoré la peur ... ce que des hommes, pris dans les transes du mal, font, d'autres hommes de foi peuvent le défaire. Afin de briser le cercle infernal de l'hostilité et de l'agressivité. Ta société a franchi la ligne de sécurité. Elle a basculé dans le néant de l'irrationnel et de la violence à l'état brut. Mais, tu sais, le système se construit et se détruit. Il est fait des mains d'hommes (p. 283).

L'on pourrait dire qu'à travers l'analyse du *Pacte de sang*, l'on assiste à la naissance d'une écriture africaine, francophone certes, qui nous met en face des États totalement embarrassés par des fascinations étrangères. On voit s'opérer, de façon plus générale, des glissements entre les constatations suivantes : la première tient à ce que les systèmes d'équilibre et de contrepoids dont nous venons de faire l'ébauche (intellectuel parfait, intellectuel modèle,

...), portent des marques d'usure ; ils ne fonctionnent plus ou ils fonctionnent mal, en sorte qu'ils remplissent insuffisamment leur fonction. Dans le deuxième temps, cette usure des institutions de contrepoids (comme la religion, les coutumes ancestrales) et des organes de continuité (les mythes, les contes, l'école traditionnelle, ...) tient malheureusement à des raisons profondes, qui ne permettent guère d'espérer qu'une simple remise au point suffira.

4.5 RÉSUMÉ ET TRANSITION AU CHAPITRE 5

Ce chapitre a consisté essentiellement en la description de certaines expériences des personnages de trois romans du corpus, à savoir *Xala* (1973) de Sembene Ousmane, *L'histoire du fou* (1994) de Mongo Beti et *Le pacte de sang* de Pius N. Nkashama. La présente réflexion ne se situe pas au niveau d'une analyse psychologique ni d'une étude ethnographique qui, dans l'état actuel des sciences humaines, ont leur importance et leur signification. Elle se place plutôt dans une vue historique, dans une conception dialectique de l'histoire où tout phénomène, y compris celui de l'aliénation des intellectuels de l'Afrique noire d'expression française, est soumis à la loi irréversible de l'évolution humaine : la disposition à se transformer, à évoluer, à s'améliorer ou alors à s'abîmer. L'analyse des données a fourni un aperçu des expériences grâce à la compréhension de « l'aliénation des élites » et de son processus d'extension ou, en un mot, de son mécanisme. Notre analyse s'élève au niveau des concepts, de la saisie théorique des valeurs fondamentales des peuples noirs d'Afrique, valeurs situées dans la pratique du réel. Ces valeurs revêtent un caractère dynamique et permettent ainsi à l'individu de vivre en équilibre harmonieux aussi bien avec lui-même qu'avec les autres.

Ce faisant, nous avons examiné successivement les caractéristiques fondamentales de l'intellectuel africain en tant que représentant du peuple. Et pour terminer, les questions qui ont guidé l'étude étaient les suivantes :

1. Qui sont les principaux acteurs (personnages ou actants) dans ces textes et qu'est-ce qu'ils entendent par l'aliénation ?

2. A quelle visée les auteurs de ces trois textes répondent-ils ? (Qui veulent-ils atteindre et dans quel but ? Quel est le sens de cette aliénation ?)
3. Quel rôle joue la mise en œuvre d'une méthode de collaboration dans le renforcement de l'engagement civique impliquant à la fois la classe ouvrière et les élites dirigeantes, le cas échéant ?

Le chapitre 5 traitera ces questions qui ont aidé à explorer le mécanisme à la base de l'aliénation des élites intellectuelles.

CHAPITRE 5 : DISCUSSION ET INTERPRÉTATION DES RÉSULTATS

5.1 INTRODUCTION

L'aliénation culturelle en Afrique subsaharienne peut avoir un impact négatif sur la vie en société et sur le progrès communautaire. Le problème pour les jeunes générations n'est pas le progrès (le progrès était toujours important même pour les conservateurs puisqu'ils ont accepté la technologie et d'autres modes de développement), mais quand la société perd ses rites, ses racines et ses traditions, il faut fixer quelque part la place des us et coutumes des peuples africains. Partout il s'agit de trouver, sous l'étiquette « civilisé », l'homme original livré à ses instincts, à ses ancêtres et à sa vérité. Les problèmes suscités par cette acculturation peuvent amener la grande majorité des Africains marginalisés à exprimer plus d'hostilité ou d'anxiété envers les élites intellectuelles, à être émotionnellement peu stables ou carrément à montrer une absence de participation positive au changement. L'interrogation sur l'identité culturelle n'est pas vraiment attachée aux temps modernes, même si elle prend, avec les temps modernes, de nouveaux accents. L'Afrique continue à se méfier du progrès, quand le progrès passe par le superflu (Kesteloot 2006). Or c'est dans ce domaine que la littérature d'expression française a réussi à se « moderniser » c'est-à-dire à inventer des formes neuves et des fictions convaincantes. C'est là que la littérature tente, en exploitant l'allégorie intellectualiste, d'expérimenter des situations sociales inédites.

Et comme indiqué dans le chapitre 1, j'ai conçu ce projet de recherche pour commencer à identifier les causes à la base de l'aliénation des intellectuels et à explorer comment les intérêts de ces derniers affectent les intérêts des classes ouvrières dans n'importe quelle communauté. Si j'ai ici choisi d'examiner l'interaction entre les intérêts des élites intellectuelles (la classe dirigeante) et ceux des masses populaires en ce qui concerne les facteurs culturels, c'est pour montrer qu'une telle analyse, comme n'importe quelle autre réflexion sur les rapports entre le social et le politique ou sur la nature du pouvoir et sur la liberté, doit tenir compte à sa façon, de deux valeurs essentielles : la vérité et le naturel. La vérité consiste notamment dans l'accord entre l'extérieur et l'intérieur, entre l'apparence et

la réalité ; et le naturel, qui s'oppose aux excès, aux écarts de conduite et qui prône la modestie, la mesure, la méfiance à l'endroit de l'amour-propre (Long 2003 : 157).

Ces deux valeurs privilégient les qualités indispensables au succès dans les relations sociales. C'est pourquoi notre analyse incite fortement à refuser toutes les lectures réductrices. Sans renoncer à la rigueur nécessaire d'une approche positive adoptée dans cette analyse, et sans tomber dans l'illusion que notre période de l'histoire africaine serait forcément plus vraie que celles d'hier ou d'avant-hier, cette analyse fait comprendre en quoi les questions qu'elle pose ou soupçonne, sur les rapports entre les deux camps opposés, sont des questions d'aujourd'hui. Elle découvre ce qui, au-delà des oppositions partisans, fait l'unité des peuples. Sa légitimité tient au moins à une volonté commune, entre les deux pôles opposés, de ne pas manquer l'occasion d'un regard neuf. Disons-le ouvertement, une portion de la population, livrée à sa seule logique, ne pourra jamais être porteuse du bonheur collectif. La remarque de Sartre à ce sujet mérite d'être rappelée : « Ce que je pense, c'est que, lorsque l'homme existera vraiment et totalement, ses rapports avec son semblable et sa manière d'être par lui-même pourront faire l'objet de ce qu'on peut appeler un humanisme, c'est-à-dire simplement, ce sera la manière d'être en lui-même » (Sartre 1991).³⁴ Cela veut dire qu'être humaniste signifie rechercher des fondements solides, des ressources plus profondes et surtout un idéal, un horizon de vie et de sens capable d'aider les autres, de les amener au bout de leurs projets. L'humaniste ne vise pas ses propres intérêts mais ceux du groupe. Il est prêt à aller à contre-courant d'une mentalité qui a été à la source de tant d'échecs.

Dans ce dernier chapitre, je tire quelques conclusions, étudie les limites et donne quelques implications pour de futures recherches. Je commencerai par trois conclusions que j'ai tirées de mon étude, à savoir :

³⁴ Dans *L'espoir maintenant : Les entretiens de 1980* (1991), Jean-Paul Sartre répondant à Benny Lévy dans l'interview qu'il lui a accordée, affirme que le conflit entre les classes sociales provient de l'humanisme de façade qui ne tient pas réellement compte de son prochain quand on considère ce dernier comme un sous-homme.

1. Qu'est-ce qu'un intellectuel ? Comment un intellectuel réfléchi et culturellement compétent relie l'agenda historique de sa profession aux changements des mentalités de sa société ?
2. L'intégration des concepts de compétence et de pratique réflexive dans le monde du travail ;
3. Le besoin d'un programme explicite mettant l'accent sur la culture et la pratique réflexive. Je terminerai par présenter des conclusions et des implications pour de futures recherches. » (Romanello 2001 : 191).

Examinant l'interaction entre les intérêts des classes dirigeantes et ceux des masses populaires au sujet des facteurs culturels où la solution du conflit était requise, nous avons concentré notre attention sur le rôle que l'intellectuel doit jouer au sein de sa communauté. Cette information était particulièrement importante parce que les intellectuels, comme ceux qu'ils dirigent, s'ils poursuivent activement un sujet d'intérêts communs, peuvent s'attendre à en tirer profit. Une telle analyse des faits permet d'envisager l'avenir avec confiance. Et ceci d'autant plus que les classes populaires peuvent compter sur un conseil de sages qui prend ses responsabilités très au sérieux en leur prodiguant ses suggestions et réflexions.

5.2 RÉSUMÉ DES RÉSULTATS

5.2.1 La notion de l'intellectuel

La notion de « l'intellectuel » a déjà été l'objet d'approches montrant la nécessité, dès qu'est amorcée une tentative de sa définition dans un sens littéraire, de la percevoir non pas seulement dans une conception valorisante défendue par l'intelligentsia, mais aussi dans une acception qui l'associe à des groupes ou classes sociales indépendamment d'un système de valeurs liées à leurs positions dans la hiérarchie sociale. Cette notion, représentée alors comme un ensemble de pratiques, de systèmes de pensée, ou d'action, permet à un individu ou un groupe social de se situer par rapport aux autres dans une originalité qui autorise à la fois son identification et son identité. Pour ce faire, nous tenterons de définir le terme « intellectuel » selon les penseurs occidentaux – en particulier français – d'abord, puis selon les auteurs africains.

Au départ, en France, on appelait intellectuels ceux que l'on admirait, comme dans les éloges enthousiastes dont la presse couvre régulièrement les productions de certains penseurs les plus célèbres. Apparu à la fin du XIX^e siècle dans le contexte de l'Affaire Dreyfus, le terme « intellectuel » ne cessera d'être l'enjeu de luttes de classement en France même où nous avons différentes appellations attachées à ce mot : intellectuel organique ou universel, chien de garde ou démocrate, médiatique ou expert (Blanchot 1996 : 8). Ce terme sera à la base de la querelle entre les partisans de l'Anti-intellectualisme et les intellectuels (Vincent 1997 : 69-83).

Cependant selon Rey, son usage en tant que substantif est attesté depuis le milieu du XIX^e siècle (Rey 1998). C'est ainsi que furent appelés de ce nom, d'abord les signataires du « *Manifeste des intellectuels* » paru le 14 janvier 1898 dans *L'Aurore* et qui sont des écrivains célèbres comme Émile Zola, Marcel Proust, Anatole France ou encore Jean Ajalbert, mais aussi des gens de lettres comme Adler, Lucien Herr, Célestin Bouglé et Jean Perrin. Mais ce groupe ne tarda pas à être pris à partie par les « maîtres de la Sorbonne », à l'instar du Directeur de l'Institut Pasteur, Émile Duclaux, des chimistes Édouard Grimaux et Charles Friedel qui furent tous membres de l'Académie des sciences. À ce nombre s'ajoute aussi une autre classe d'intellectuels, qui, même si leur stature ne peut assurément pas être comparée à celle de leurs illustres prédécesseurs, n'en jouissent pas moins du prestige, du pouvoir et de la faveur des médias, et ils n'hésitent plus à s'exprimer ouvertement.

C'est 70 % de savants environ, si l'on range dans cette catégorie les agrégés, les licenciés, les chercheurs et les étudiants. Tous, ils mesurent l'importance de la bonne administration, de la justice et du maintien des libertés publiques, et ont la conscience des droits de l'Homme (Dartigues 2014). Leur façon de voir les choses est presque partout dans le monde considérée comme la seule bonne. Elle est à la base de la démocratie qui règne dans la plupart des pays occidentaux aujourd'hui.

D'ailleurs dans *Les intellectuels en France, de l'Affaire Dreyfus à nos jours*, Pascal Ory et J.-F. Sirinelli définissent l'intellectuel comme « un homme du culturel, créateur ou médiateur, mis en situation d'homme du politique, producteur ou consommateur

d'idéologie.» (Ory & Sirinelli 1987).³⁵ Cela veut dire tout simplement que l'intellectuel ne se résout pas davantage à jouer les démissionnaires à l'égard de sa société dans ce que celle-ci a été, est maintenant et pourrait être demain. Edouard Saïd écrit avec beaucoup d'à-propos :

L'intellectuel, au sens où je l'entends, n'est ni un pacificateur ni un bâtisseur de consensus, mais quelqu'un qui engage et qui risque tout son être sur la base d'un sens constamment critique, quelqu'un qui refuse quel qu'en soit le prix les formules faciles, les idées toutes faites, les confirmations complaisantes des propos et des actions des gens de pouvoir et autres esprits conventionnels. Non pas seulement qui, passivement, les refuse, mais qui, activement, s'engage à le dire en public (Saïd 1996).

De ces deux définitions, nous pouvons déduire qu'un intellectuel est de façon générale une personne cultivée qui, au nom de la vérité, peut avoir des idées claires qu'il doit exprimer, quelles qu'en soient les répercussions ou la situation, que ce soit en politique ou dans sa sphère de compétence. En même temps il opte pour la vérité et la rigueur contre le mensonge. L'intellectuel doit donc, de ce point de vue, prendre parti pour l'espérance contre l'inaction. Si la parole de l'intellectuel ne peut manquer d'être vraie, elle doit être tout autant pour la vie et pour la suite du monde. C'est cette rectitude morale que semble résumer Jean-François Revel dans *La connaissance inutile*. Lui aussi est attaché à cette notion de justice et de vérité, à cela près que ce n'est pas un saint :

Constatons simplement que l'intellectuel ne détient, de par son étiquette, aucune prééminence dans la lucidité. Ce qui distingue l'intellectuel, ce n'est pas la sûreté de ses choix, c'est l'ampleur des ressources conceptuelles, logiques, verbales qu'il déploie au service de ce choix pour le justifier. Par son discernement ou son aveuglement, son impartialité ou sa malhonnêteté, sa fourberie ou sa sincérité, il en entraîne d'autres dans son sillage. Être intellectuel confère donc non pas une immunité qui rendrait tout pardonnable, mais plus de responsabilité que de droits, et au moins une responsabilité aussi grande que la liberté d'expression dont on jouit. En définitive, le problème est surtout d'ordre moral (Revel 1996).

Non, l'intellectuel n'entend pas reprendre le flambeau identitaire des mains défaillantes de ses prédécesseurs. Il n'a ni cette vocation ni cette prétention. Sa patrie n'est pas quelque État ou pays. C'est, si on peut le dire, sa famille, ses amis, l'écriture et l'université dans ce qu'elle

³⁵ Voir l'introduction dans P. Ory et J.-F. Sirinelli (1987).

continue d'être malgré tout : un lieu de délibération raisonnable et rigoureuse, de réflexion critique et d'explorations savantes (Revel 1996). Cela dit, il ne tient pas à se complaire dans une présentation aussi simple et désincarnée et asociale, de sa personne. Il est héritier d'une culture et participant d'une société complexe, celle de son pays en particulier qui, sur le plan des conditions d'épanouissement, de liberté et de mobilité qu'elle offre à ses habitants, présente une situation plutôt enviable, ce qui ne veut pas dire sans problème.

Par ailleurs, l'évocation péjorative que ce terme revêt provient de la distinction qu'en font quelques écrivains. En 1894, Maurice Barrès, dans *Le Journal* du 20 septembre, fait une différence entre le véritable intellectuel digne de ce nom et celui qu'il appelle « anarchiste ». Dans *Le Journal* du 1^{er} février 1898, Barrès lui donne une connotation dépréciative : « une majorité de nigauds et puis d'étrangers – et enfin de quelques bons Français ». A la même époque presque, Georges Clémenceau reprend au détour d'une phrase le terme « intellectuel » affublé d'italiques, dans un article de *L'Aurore* du 23 janvier 1898, pour mieux en signaler la nouveauté ou la bizarrerie. Et dans *Les intellectuels en question*, Blanchot dira : « Intellectuel, voilà un nom de mauvais renom facile à caricaturer et toujours prêt à servir d'injure. » (Blanchot 1996 : 8).

Dans ce contexte, nous avons certainement raison de dire que l'intellectuel a pour mandat de se faire rempart contre la manipulation des pouvoirs (les gouvernements, les multinationales, ...) en déconstruisant les sens artificiels ou les non-sens que ceux-ci ne cessent de produire pour inspirer, orienter ou encercler les sociétés. Aussi Saïd explique-t-il : « L'intellectuel doit, pour y parvenir³⁶, fournir ce que Wright Mills appelle des « démasquages » ou encore des versions de rechange, à travers lesquelles il s'efforcera, au mieux de ses capacités, de dire la vérité. » (Saïd 1996 : 1996). En d'autres termes, l'intellectuel est d'autant plus proche de l'action en général et du pouvoir s'il ne s'en mêle pas. Mais, il ne s'en désintéresse pas. En retrait de la politique, il ne s'en retire pas, il n'en prend point sa retraite, mais il essaie de maintenir cet espace de retrait et cet effort de retirement pour profiter de cette proximité qui

³⁶ Pour être à la hauteur de sa tâche.

l'éloigne afin de veiller, de se maintenir en éveil, en attendant, par une attention active de voir où s'exprime plus le souci des autres que le sien personnel.

En définitive, en ce qui concerne la définition du terme intellectuel dans le monde occidental en général, nous retiendrons celle de Léon Dion. Dans *Québec 1945–2000 : Les intellectuels et le temps de Duplessis*, tome II, Léon Dion conclut en disant que là où la liberté d'expression existe, les qualités ou dispositions qui établissent le statut de l'intellectuel dans une société sont exigeantes :

1. Compétence dans un domaine d'esprit reconnue par les pairs et par ceux qui les jugent ; aptitude à manier les idées générales, condition obligée même chez les mathématiciens et les spécialistes d'une discipline scientifique (...) ;
2. Intégrité personnelle indiscutée même par tous ceux qui désapprouvent ses idées et ses prises de position ;
3. Totale indépendance d'esprit vis-à-vis de tous les pouvoirs, y compris les médias et l'opinion publique ;
4. Aptitude à s'émouvoir, à se passionner pour une cause tout en respectant les bornes de la rationalité entendue au sens large du terme, de la « raison raisonnée » plutôt que la « raison raisonnante » selon les termes d'Emmanuel Kant ;
5. Conscience des intérêts qu'il épouse ou qu'il sert de quelque façon (Dion 1993 : 3).

D'autre part, le mot « intellectuel » jouit d'une ambivalence originale au sein de la société africaine comme, nous l'avons vu, en Occident. Il est à la fois chargé de positivité et de négativité, il est en même temps le bien et le mal. Quand on consulte l'immense littérature se rapportant aux intellectuels en Afrique noire, on ne peut pas ne pas remarquer que certaines constantes apparaissent comme un refrain sur presque la totalité du continent, à savoir le rôle joué par la hiérarchie sociale parmi les populations noires. Ici, tous les êtres humains ont leur place déterminée dans la société. Chacun d'eux a une fonction à remplir ou un rôle à jouer en fonction de l'ordre suivi lors de la venue au monde ou de la position sociale qu'il occupe. Et cela d'autant plus que dans beaucoup de cas, l'unité et la séparation d'une personne affectent, à n'en pas douter, la vision qu'a de lui la communauté dans son ensemble.

En tant que tel, l'intellectuel ne peut laisser sa société en proie à la crise d'identité ni l'abandonner au vertige paralysant de l'infinité de nouveaux choix. S'il doit assumer sa fonction critique du leader que la communauté lui a confiée, l'intellectuel n'a aucune excuse de se cantonner dans l'expectative. C'est là d'ailleurs tout le défi de sa pratique d'élite dirigeante qui n'a d'équivalent que l'ampleur de sa responsabilité vis-à-vis de tous ceux qui le considèrent comme tel. Le manquement à la norme est systématique, repérable aux niveaux social, économique, et même politique. Cette conception propre à la culture noire n'est pas un obstacle à la compréhension pour un lecteur francophone, hormis quelques cas particuliers relevant du contexte dans lequel on se trouve. Pour cela, procédons à l'étude des définitions.

Premièrement, aux questions sur les intellectuels (« Qui sont –ils ? », « Que font-ils ? », « Que valent-ils ? »), Achille Mbembe répond en disant que :

Non. L'intellectuel n'est pas forcément l'universitaire ou le diplômé de troisième cycle. Mais il est évident que pour éclairer, il faut être éclairé, et de nos jours il est rarissime de trouver des autodidactes magnifiques. Quand on pense aux intellectuels africains, il faut donc d'abord regarder parmi la masse des écrivains, éditorialistes, et autres « hyper diplômés ». En dehors d'eux, il y a des sages, mais pas d'intellectuels (Mbembe 2011 : 1).

Pour cet auteur, ne peut être qualifié d'intellectuel que celui dont la vie est consacrée aux activités de l'esprit et qu'il oppose à celui qui fait les travaux manuels. On dirait qu'il fait partie de membres du « Manifeste des intellectuels » que nous avons mentionnés plus haut auxquels il associerait les membres de l'Académie des Sciences. On reconnaît là sans peine la théorie de Julien Benda. Selon cet auteur, ce substantif comprend sans apparence une hiérarchie aussi bien d'écrivains, de philosophes, de religieux que d'artistes et de savants (Benda 1927 : 109). Ce diagnostic vaut probablement pour toute production littéraire en contexte africain ; pour la littérature du lendemain des indépendances, il s'impose avec la force de l'évidence. Ensuite Mosé Chimoun, paraphrasant Émile Zola, complète cette classification. Pour lui, l'intellectuel se définit généralement comme toute personne ayant « un goût prononcé (ou excessif) pour les choses de l'intelligence, de l'esprit : le romancier, le poète, le mathématicien, le physicien, le philosophe, etc., c'est-à-dire ceux qui ont le rôle

de concevoir des théories, de réfléchir sur les phénomènes sociaux, forment la classe des intellectuels » (Chimoun 2004 : 1).

Toutefois ces deux définitions laissent entrevoir une certaine limitation du champ d'action de l'intellectuel. Dans le temps et l'espace, l'intellectuel ne s'est pas seulement contenté de formuler des théories, il est apparu comme celui qui décèle, pose les problèmes de sa société et tente d'y apporter des solutions. Il joue le rôle d'éclaireur et de gardien de la morale ; on le reconnaît aussi par son intégrité et son sens de dévouement pour le triomphe de la justice dans sa société. C'est pourquoi dans *Le porte-parole du président* (2009), Marcel Mangwanda démontre le rôle assigné à l'intellectuel dans sa communauté de base, non seulement il est celui qui bat cet instrument de communication qu'on appelle « Mondo », ³⁷ mais aussi et surtout il est lui-même le message par ce qu'il fait et dit :

Le batteur du « Mondo » est un expert dans l'art de la communication. Son habilité permet à ceux qui écoutent le message de le décoder correctement. Et c'est cela, en un sens, que nous, les « Mondo », devons être dans notre vie. Nous sommes censés être à la fois le tam-tam, le message et le messenger. Nous devons aspirer à devenir non seulement les transmetteurs de bonnes nouvelles mais aussi les agents de changement (Mangwanda 2009 : 15).

Nous avons là le rôle ainsi que le devoir de l'intellectuel au sein de la société qui l'a vu naître selon les auteurs africains. Sans retourner au folklore et à la vie indifférente à toute modernisation, il doit aussi se garder de rêves de grandeur, de devenir une caricature de civilisé, si l'on veut éviter d'être méprisé et ridiculisé par ceux à qui on veut s'identifier. Et même la simplicité et la modestie constituent des qualités de civilisé si l'on veut garder l'estime de ceux que l'on représente. En effet, s'il a été donné à l'Afrique de produire des génies culminants ³⁸, la réalité en revanche est qu'ils sont, pour la plupart, parfaitement improductifs, pour reprendre l'expression de Mbembe. Comment peut-on être si intelligents,

³⁷ Le « Mondo » est cet instrument traditionnel jouant le rôle de la radio en diffusant les messages : fêtes, deuils, annonce de l'arrivée de troupes étrangères pour la guerre, rassemblements, etc.

⁵² Certains, comme Senghor qui était membre de l'Académie française ou Iba der Thiam, historien de haut vol, professeur et membre du comité scientifique de l'UNESCO chargé de rédiger *l'Histoire générale de l'Afrique*, et beaucoup d'autres encore, produits des universités et de grandes écoles occidentales pour la plupart, ils demeurent pour autant improductifs (questions « Que font-ils » et « Que valent-ils »).

écrit-il, mais aussi totalement inutiles dans un continent qui a tant de besoin de ses intelligences ? Les intellectuels ont-ils choisi de se cantonner dans des rôles de pirates de la politique à la recherche de trésors improbables, semant l'angoisse dans les esprits et s'étonnant, étonnamment, de récolter l'apathie ? (Mbembe 2010 : 1). Ils font preuve, pour l'auteur de cet article, d'amateurisme intellectuel.

La culpabilité de l'intellectuel n'est plus seulement un sentiment intérieur, elle est liée à des fautes avérées, connues et réprouvées par la société, et mettant en cause, au-delà de sa conscience morale, sa dignité d'homme instruit. Nous avons là une attitude que les écrivains noirs, dans leur ensemble, condamnent sans équivoque comme dangereuse et mauvaise, avec des formes qui renvoient à la notion précédemment évoquée de crime et de lâcheté.

Par conséquent l'intellectuel africain tombe dans la catégorie de ce que Michel Foucault appelle « Intellectuel médiatique » (Foucault 1972 : 126). Ce dernier n'est pas simplement un type idéal pour les écrivains africains mais il est une personne dont la fonction décline au profit de l'intellectuel partisan sous l'effet de la poussée des passions nationalistes, de son embourgeoisement et de la peur croissante de la bourgeoisie qui se sent menacée par la montée de la classe ouvrière (*Ibid.*). Il est une espèce d'opportuniste, son mode de vie est presque prévisible : il n'hésite pas à violer les faits. Il est démagogue, et en tant que tel, il est incapable de faire preuve de distance critique et d'un minimum d'objectivité dans ses prises de position. Il ne peut plus penser aux autres, le « moi » et le « moi d'abord » étant ses devises, il ne peut plus réformer sa société.

C'est pourquoi dans leurs ouvrages, les écrivains et philosophes africains dénoncent vigoureusement cette capitulation des intellectuels, c'est-à-dire des intellectuels africains francophones, devant leur rôle historique de défense des valeurs éternelles et désintéressées de justice, de vérité et de liberté. Ils fustigent leur abdication au profit d'intérêts pratiques, aussi la mettent-ils en exergue dans les textes parus au lendemain des indépendances. Ils reprochent donc à ces « démissionnaires » de la mission intellectuelle de renoncer à leur devoir d'officiants de la justice, préférant, à l'idéal d'être juste, celui d'être fort. Leurs critiques visent alors tous les opportunistes, quelle que soit leur obédience. Ils leur opposent

le « vrai intellectuel » ou l'« intellectuel parfait », celui qui cherche à renforcer les liens de sa société en donnant primauté au communautaire. Enfin, pour redorer son blason terni, l'intellectuel doit, dans cette société pleine d'ambiguïtés, d'interdépendances difficiles et d'équilibres instables, faire preuve de maturité en puisant dans l'héritage intellectuel commun de l'humanité et en ne se laissant guider que par les notions d'utilité, d'efficience (Diop 1981).

Le type de l'intellectuel chez Mongo Beti, Pius N. Nkashama et Sembene Ousmane est solitaire. Évoluant dans une communauté où il ne se retrouve pas, son déracinement social est posé comme source de conflit. Ce qu'ils réprouvent, c'est l'intellectuel qui viendrait, au nom de son autorité scientifique, justifier l'usage de moyens contraires aux valeurs morales de la raison (violence, mépris de la vérité, outrance, tendance à l'action et à l'oppression, etc.) pour atteindre ses objectifs. Il doit, autrement dit, assumer la conséquence de ses prises de position, notamment vis-à-vis de l'histoire, et de sa position au sein de la communauté. Cela étant, il doit être également une personne qui accepte de s'exposer au risque pour le bien de tous d'abord et son bien propre ensuite. Ceci dit de ce que nous entendons par le mot « intellectuel », dans l'emploi qu'en faisaient les spécialistes, que dans l'emploi de sens commun qu'il avait fini par acquérir, nous allons passer au deuxième point de notre analyse, celui de l'intégration des concepts de compétence et de pratique réflexive dans le monde du travail, dans la mesure où le changement s'exprime comme une dialectique de conflits.

5.2.2 L'intégration des concepts de compétence et de pratique réflexive dans le monde du travail

Dans un monde dont les assises de la vie sont ébranlées, les acquis des peuples et leurs valeurs sont de plus en plus battus en brèche par ceux que le sort a favorisés et qui tiennent les rênes du pouvoir. Voilà une évidence qui crève les yeux. En présence des impasses dans lesquelles se trouve notre société actuelle, le monde a besoin de repères, de principes de vie qui affrontent avec lucidité les tensions mort-vie à l'œuvre dans les communautés pour mener un projet de développement économique et d'aménagement du territoire. Cela n'est possible que si, d'un commun accord, toutes les énergies sont investies dans la recherche d'une solution durable à chacun des conflits. C'est là la signification de l'appellation de la nouvelle

congrégation, celle des « Sœurs du Saint-Sang » dans *Le pacte de sang*, créée par l'évêque du district de Lengelayi. Le sang, « c'était la passion, la souffrance assumée [par tous],³⁹ le sacrifice de l'offrande, le martyre et le salut » (p. 25).

Voilà pourquoi, dans toute institution, si, sans ménagement et sans préliminaires, on venait à supprimer un certain pourcentage des travailleurs, même pour la raison valable en soi comme la compression du personnel, on placerait beaucoup d'entre eux dans une situation précaire. Ces travailleurs qui ont raisonnablement pu croire à la sécurité de toute leur carrière, une fois dans l'impossibilité de se reclasser, se feront membres de l'opposition. On créerait inutilement un mécontentement légitime. Toujours dans le même roman, nous évoquerons le cas de Bangu, un personnage qui, autrefois, a dû exercer de hautes fonctions dans son pays et qui est maintenant rétrogradé sans motif valable.

Rétrogradé au grade de simple caporal, Bangu qui était déjà major dans l'armée, qui jouissait d'une bonne réputation et d'une excellente instruction, lui qui menait large la vie, avec carrosseries d'acier, vaisselles étincelantes, lui qui ne comptait plus ses villas, toutes peuplées de tribus entières d'épouses à lui seul, de mères et d'enfants forts et vigoureux, avait fini par perdre dans l'aventure, ses illusions, ses espoirs, sa lucidité. (pp. 37-38).

C'est pour éviter de telles conséquences qu'une coordination précise est indispensable entre les gestes multiples de tous ceux qui concourent aux activités de l'État. Il convient de rechercher tous les moyens pour mettre un terme à des abus si fâcheux, et depuis si longtemps constatés, que de surprendre un agent par une décision inattendue. La recherche d'une coopération rationnelle entre les activités de l'État d'un côté, et de l'autre celles des individus et des groupes, est obligatoire dans ce sens que le gouvernement ne peut, par lui-même, exercer ses activités sans le peuple, le principal acteur de l'histoire (Choblet 1987 : 137). C'est ce qu'un écrivain de renom comme Willi Bredel n'a pas manqué de reconnaître. D'après Bredel, « les dirigeants capitalistes ont un ennemi principal qu'ils redoutent : leur propre peuple » (Bredel 1940 : 53). Compte tenu de cette situation, une coordination s'avère obligatoire.

³⁹ C'est nous qui avons ajouté.

Pius Nkashama revient toujours à cette opposition fondamentale afin de mettre en valeur la lutte du peuple composé des ouvriers, petits artisans et petits paysans et les dirigeants au niveau national pour la sauvegarde des conquêtes sociales et politiques de cette période de longue transition qui s'écoule des indépendances à nos jours. Pour lui, seule l'existence des classes populaires garantit le respect des principes de l'indépendance nationale. Ce sont elles, les classes populaires, qui s'opposent à la bourgeoisie de nouveaux États africains dont les intérêts économiques ne s'accordent pas avec l'émancipation politique et sociale revendiquée en 1960, date de l'accession à la liberté nationale. Cela s'explique bien parce que le marchand de légumes, l'épicier, le boulanger, qui exercent des commerces de boutique et, à plus forte raison, le fabricant d'automobiles ou de machines agricoles, ne sont pas libres d'embaucher qui ils veulent, de faire travailler leurs ouvriers et leurs employés un nombre d'heures convenu, de payer un prix contractuel, de travailler quand il leur plaît et de se reposer à leur guise. En plus, il n'est jamais possible d'organiser un service de ce genre sans bénéficier de multiples autorisations du domaine que la puissance politique a seule qualité pour délivrer, quel que soit le pays dans lequel on se trouve. Sur ce point encore nous n'émettons, en ce moment, aucun avis, nous constatons un fait d'une portée si générale que nous voyons maintenant s'élaborer, à savoir une législation du travail qui ne laisse personne en dehors d'elle. Un premier effort d'éclaircissement doit être entrepris relativement aux degrés d'intensité et d'amplitude du changement dans l'application de ladite législation. Pour cela, nous verrons deux points essentiels : a) le besoin d'un programme explicite mettant l'accent sur la culture et la pratique réflexive ; b) la subordination des faits au but que l'on a préalablement conçu.

5.2.2.1 Le besoin d'un programme explicite mettant l'accent sur la culture et la pratique réflexive

Selon les écrivains, la méthode politique est celle des sciences expérimentales. Il faut observer les faits, savoir à la suite de quelles circonstances les lois ont été édictées, en connaître les difficultés d'application et en discerner les conséquences. Tel est le meilleur procédé qui puisse être appliqué à de telles analyses plutôt que de se mettre à réprimer les manifestations sans pour autant revoir les textes et leurs recommandations. Établissant un

parallèle entre *Le pacte de sang* et *L'histoire du fou*, l'exemple pratique que propose le deuxième texte est quelque peu sarcastique mais malheureusement trop souvent exact. Le vieux Zoaétaleu, le héros du roman est battu sans explication aucune de la part des soldats du chef de l'État. Beti dit à juste titre : « Roué de coups de plus en plus cruels à mesure qu'il criait de plus en plus haut qu'il n'avait rien fait, qu'il était innocent, qu'avant de châtier un être humain, on lui disait au moins son crime » (Beti 1994 : 14). La direction d'un pays livré à l'arbitraire de l'autorité constitue un sujet de mécontentement pour toute communauté.

Dans pareilles situations, nous tenons donc pour acquis que la première condition pour remédier à l'organisation des sociétés humaines consiste à écarter les définitions absolues et les déductions rigoureuses et à porter tout l'effort sur la connaissance approfondie des faits. L'intégration des concepts de compétence et de pratique réflexive trouve sa place ici puisque les circonstances ne sont pas les mêmes partout et de nouveaux éléments entrent en compte. Dans *Le pacte de sang* (1984), il nous est rapporté l'incident qu'il y a eu entre Josiane et Bangu, tous deux personnages du roman et qui travaillent dans une institution publique. Bangu explique à Josiane, l'héroïne du roman, la stratégie adoptée par plusieurs pour obtenir leurs salaires et cesser de se plaindre. Ici par exemple, c'est le régionalisme, ou d'après les autres, le sexe, le trafic d'influence, etc. qui battent le plein :

Tu restes des mois entiers, sans ton bulletin de paie. Et tu traînes dans cette misère qui n'a pas de nom. Si tu n'es pas payée dans ton école, et tu n'as jamais été mécanisée, ce n'est pas ma faute. Tu n'avais qu'à coucher avec ton directeur, comme il te le demandait. Tout le monde fait ça. Tu n'avais qu'à plier, et ne pas faire la méticuleuse, sur le plan des principes (*Le pacte de sang*, p. 273).

Une observation si sommaire ne suffit plus aux besoins de notre temps. Cette période nous offre d'ailleurs un champ d'expérimentation considérablement élargi qu'il faut mettre au point suivant nos possibilités présentes, les procédés de la méthode expérimentale, c'est-à-dire tenter d'appliquer la méthode appelée « essai-erreur », utilisée en psychologie, et adopter la solution qui s'impose selon le but qu'on s'est assigné.

Mais l'élite dirigeante, loin de désarmer ses détracteurs, son allégeance au capitalisme par excellence ne fera que redoubler leurs sarcasmes. Ce régime économique et social dans

lequel les capitaux, source de revenu, n'appartiennent pas, en règle générale, à ceux qui les mettent en œuvre par leur propre travail (Robert 2010 : 345), est impensable sans la complicité active de la société. Qu'on lise, pour s'en convaincre, les pages où Mongo Beti se contente de dénoncer les erreurs historiques qui parsèment le monde politique : « la désagrégation d'un règne » (Beti 1994 : 37-38). Tant que l'intellectuel se contente des pratiques qui ne permettent pas de se situer par rapport aux autres dans une originalité qui autorise à la fois son identification et son identité, on peut certes le taxer de mensonge ou d'ignorance, et même de contrefaçon. Dès lors qu'il prétend rivaliser avec la « tradition intellectuelle » en mettant en scène sa soi-disant « connaissance », les protestations fusent de toutes parts : on crie au sacrilège, on se moque de ses anachronismes, on ne lui fait grâce de rien. C'est pourquoi l'auteur du *Pacte de sang* revient à la charge :

Les budgets mis à la disposition des organismes qu'ils géraient leur revenaient de plein droit, et prioritairement. Dans la mesure, bien entendu, où ils ne déséquilibraient pas le déroulement normal des institutions. Mais il était difficile, ils en convenaient, de faire la part des choses, de déterminer les limites, ou de préserver les excès ... Ils s'en servaient, pour maîtriser les rouages de la vie sociale, sans partage avec ceux qui n'appartenaient pas au clan. L'ordre en était donné, impératif, incisif, de casser tout intrus. En mille morceaux (Nkashama 1984 :166).

Si l'intellectuel ne se laisse pas réduire à la vérité historique, du moins devrait-il obéir à cette vérité spécifiquement divine qu'on nomme la morale. Or, l'intellectuel au moins durant une bonne moitié du siècle, fait preuve de beaucoup de légèreté. On ne saurait dénombrer les extravagances, les artifices en tous genres imaginés par lui, dans une folle surenchère au prestigieux. Et cela en dépit et au mépris d'une critique à peu près unanimement hostile, aussi impuissante à lutter contre l'invraisemblable qu'à l'accepter pour ce qu'il est. Ce n'est qu'autour des années 2000 que l'intellectuel se pliera, sous l'influence déterminante de la nouvelle jeunesse, aux normes du naturel et de la simplicité, tant de fois exigées par les sages, le reste de ses confrères fidèles. Ainsi le jugement que l'on portera sur lui dépendra-t-il essentiellement de sa valeur didactique ; on se demandera s'il contient un enseignement, s'il est utile.

5.2.2 *La subordination des faits au but que l'on a préalablement conçu*

La réflexion théorique développée d'abondance par le roman négro-africain constitue pour l'analyste une cause d'attrait supplémentaire. On a souvent relevé la profusion des commentaires dont les écrivains ont assorti leurs textes, en général sous forme de préfaces cumulées au rythme des rééditions. Il paraît que les études aient privilégié l'examen du fonctionnement du texte lui-même au détriment des explications de ce paratexte. Ces explications d'auteurs sur leurs propres écrits signalent le souci d'une primauté de l'idéologie. Mais la commodité ainsi offerte à l'analyse (et qui explique en partie la négligence déjà notée à l'égard du paratexte)⁴⁰ entraîne un embarras méthodologique. Ne prenant pas à la lettre ces professions de foi et ces rationalisations à priori ou à posteriori est une bonne stratégie, mais cela conduit à l'effacement d'une dimension essentielle des textes. L'élaboration imaginaire, rebelle à la logique mais capitale pour la saisie des informations du réel et des constructions utopiques à l'œuvre, s'en trouve gommée.

Si un décalage est redouté entre les intentions poursuivies et leur aboutissement effectif, c'est que des contradictions minent le projet tant au niveau du fonctionnement qu'à celui de sa confrontation avec la réalité. La méthode qu'il nous faut pour mener à bien un tel travail est l'approche phénoménologique au sens où elle est bien placée pour l'exploitation philosophique. D'abord, mettons-nous en garde contre une tendance naturelle qui agit particulièrement sur l'esprit de ceux qui sont engagés personnellement dans la vie publique (Laverdière 1987 : 128-129). Elle consiste à subordonner le choix des faits antérieurs au but que l'on a préalablement conçu. Tout en acceptant cette thèse centrale pour vraie, il est permis pourtant de garder à son égard un peu de jugement critique. Ensuite, si Sembene Ousmane, Mongo Beti et N. Nkashama ont fondamentalement raison quand ils établissent la continuité rarement indiquée avant eux entre le colon et l'intellectuel nouveau au pouvoir, on peut émettre quelques réserves sur la ressemblance un peu trop prononcée qu'ils ont tendance à inscrire entre les deux sacres successifs.

⁴⁰ Paratexte : Voir Sophie Rabau (2001) dans son ouvrage intitulé *L'intertextualité*.

Tout en admettant qu'il y eut bien continuité du mouvement de sacralisation, il convient de rappeler que, sur le plan des scénarios imaginaires, les héros intellectuels des deux périodes ne sont pas du tout les mêmes : le colon vient d'ailleurs et obéit aux lois de son pays, tandis que son remplaçant est marginal, il est Africain et n'obéit ni aux lois de son pays, ni à celles de l'humanité : « Nous sommes condamnés tous à disparaître. Cette bande va nous exterminer, par des truandages, des pillages, des meurtres collectifs. », écrit N. Nkashama (*Ibid.*, p. 276). Par cet exemple, nous voyons que notre intellectuel n'est pas un homme de savoir et de pensée qu'on aimait à représenter comme digne du respect de la masse, paternellement conscient de sa responsabilité sociale. Il a un pouvoir spirituel contesté, presque illégal, et s'autoproclame comme réellement chargé d'une mission divine, celle de la direction des classes populaires. On ne cessera pas de le dire avec Claude Duchet que « Le texte historise⁴¹ et socialise ce dont il parle, ce qu'il parle différemment » (Duchet 1979 : 8). Au moment des élections, les élites ne se doutent pas que des heures dures viendront où, pour maintenir la réalité et la ferveur des rapports qui unissaient les uns aux autres au départ, elles devront dominer leurs déceptions, renoncer à leurs susceptibilités et à l'esprit de représailles et à leur amour-propre. On connaît même des dévouements où le héros du peuple paie de sa vie sa volonté de rendre service à ses frères : Jeanne d'Arc, Lumumba, Soundiata Keita, etc. Si l'on veut tirer argument de cet amour social, nous verrons là aussi des êtres humains chercher à atténuer les misères et les souffrances d'autrui. Mais si chacun s'abandonne à son naturel et ne songe qu'à soi, les déceptions peuvent être plus fréquentes : « Tout un univers affolé, mais des prédateurs, impitoyable pour les damnés, vorace pour les humiliés, atroce pour les vaincus » (*Le pacte de sang* :17).

Entre les deux personnages phares, le colonialiste et l'intellectuel postcolonial, le style d'action symbolique change du tout au tout. C'est que, entre les deux époques – mettons entre l'époque coloniale où il n'y avait que peu de personnes instruites et le lendemain des indépendances caractérisé par des millions d'intellectuels – il y a eu quelque chose comme une double rupture épistémologique. Cette rupture affecte en profondeur l'être même de

⁴¹ « Historise » : à entendre au sens de « Historier » ou décorer des scènes de personnages.

l'intellectuel et ne manque pas d'affecter en même temps l'écrivain. Pour faire bref, on peut dire que la rupture s'est traduite par une aliénation de l'élite intellectuelle. Le caractère marginal de la dimension sociale de l'aliénation dans les institutions publiques actuelles est une des causes de la déchéance actuelle l'éducation en Afrique noire (Blachère 1993 : 10).

En conclusion, nous dirons que si nous cherchons à comprendre les transformations des modes de vie des agents sociaux en les mettant en rapport avec les mutations économiques ou les modifications de valeurs qui traversent la société moderne analysée sur une période longue, il faut nous interroger sur les conséquences sociales du phénomène de vulgarisation des concepts, comme celui de l'intellectuel par exemple. Ce faisant, il nous restera à tenter de montrer le caractère conflictuel des thèses en littérature qui conduisent non seulement à des interprétations différenciées du social, mais encore et surtout à des significations et à des enjeux souvent dissimulés par des acteurs sociaux concernés.

5.3 DISCUSSION DES RÉSULTATS

Dans cette étude, les résultats de l'intégration sociale de l'élite intellectuelle et de son affiliation à la classe bourgeoise semblaient parallèles. Cela n'est pas surprenant dans ce sens que l'intégration et l'affiliation peuvent être considérées comme des facteurs possibles d'établissement de l'interdépendance plus étroite entre les membres d'une société. En même temps, seule la prédisposition des membres de la classe élitaine semble avoir une influence significative sur la relation interpersonnelle stable. Il est tout de même étonnant que l'intégration sociale n'ait eu aucune influence sur les relations interpersonnelles stables au moment où des études antérieures avaient montré que les relations intimes, les organisations traditionnelles au sein des familles africaines avaient une influence significative sur le développement de relations interpersonnelles durables (Bissek 2005 : 57). Cependant, il est possible qu'il n'y ait tout simplement pas assez d'opportunités pour ceux qui devaient assurer la succession des Occidentaux – en ce qui concerne des défis d'ordre supérieur – de promouvoir à des responsabilités aussi élevées des classes ouvrières. Mongo Beti fait remarquer ce qui suit :

En fait, je ne m'imagine pas que notre dépendance prenne fin avant très longtemps, plusieurs décennies peut-être, mais il convient de nous engager dès aujourd'hui sur le chemin de cette nécessaire émancipation en créant sans tarder les premiers éléments d'un embryonnaire appareil culturel. [...] À partir de cette étape on peut concevoir une diffusion rationnelle des œuvres d'auteurs africains, suscitant une dynamique du rapport dialectique entre écrivains et public. On peut imaginer l'Afrique récupérant ainsi peu à peu ses créateurs et son génie, ainsi qu'il en a été pour l'Amérique latine par exemple (Beti cité par Bissek 2005: 296-297).

En plus, les importants problèmes comparatistes centrés sur l'aliénation des élites, le déracinement de l'intellectuel noir d'une part, l'adaptation des populations aux mutations de l'heure d'autre part, relèvent à peu près exclusivement de la recherche universitaire actuelle. Ensuite, les objectifs visés par la première génération d'écrivains noirs n'ont été que partiellement atteints et restent donc valables pour les jeunes. Pour les littératures que l'Afrique a produites en langue française et qui ont frayé le chemin à l'explosion littéraire qui marque actuellement la vie intellectuelle du continent, il n'existe à ce jour, hélas, que peu de travaux comparables, reprenant l'ensemble des œuvres d'un écrivain ou faisant une étude comparative sur le thème de l'aliénation en général.

Deux ouvrages des auteurs africains traitent d'une manière approfondie des orientations sur la vie et l'œuvre de Mongo Beti : *Comprendre l'œuvre de Mongo Beti* (Mouralis 1981) et *Mongo Beti à Yaoundé 1991-2001* (Bissek 2005). Un « Sembene au Sénégal », un « Ngandu Nkashama et le Congo » restent à écrire. C'est pour commencer (si modestement que ce soit) à combler cette déplorable lacune que je me suis mis à étudier un des problèmes majeurs de la littérature négro-africaine : « l'aliénation de l'intellectuel noir d'expression française ». Nous avons insisté au premier chapitre de notre travail sur sa mission d'éveilleur et souvent de directeur de conscience et sur l'éveil de vocations littéraires qu'elle sollicitait. C'est dans cette intention que cette élite intellectuelle doit prendre conscience du rôle qui est le sien afin d'amener les masses non-instruites à l'émancipation culturelle et politique de son pays. On dira qu'il est toujours intéressant de connaître la genèse d'une crise et les circonstances qui l'ont entourée pour arriver à sa résolution.

Pour des auteurs noirs, il semble indispensable de se référer, en raison de leurs réactions devant les faits, à ces conceptions relatives à la culture noire à la base de l'acculturation. Ces

choses comme la signification que recouvre le concept de famille, des initiations traditionnelles et les autres vertus véhiculées par la sagesse ancestrale que la coutume propose comme un idéal de conduite sont mal connues des Occidentaux. Ce sont des obligations auxquelles personne ne peut échapper sous peine d'endurer des sanctions de sa communauté et auxquelles on obéit grâce à un esprit de discipline librement consenti (Itoua 1987 : 2).

Une autre façon de voir le problème est que, bien que l'intégration sociale soit possible et nécessaire dans l'Afrique noire francophone principalement, le leader ne s'y prête pas. Il lui manque le sérieux, cette aptitude à être ce que l'on est : forme sociale du principe d'identité qui seule peut fonder une identité sociale sans équivoque. En se montrant incapable de se prendre lui-même au sérieux, de s'identifier par anticipation à l'être social qui lui est destiné (par exemple celui de « futur cadre » du pays) et de donner par là des garanties sérieuses pour un futur rassurant, il déréalise le « sérieux » et toutes les vertus morales et démocratiques. Bourgeois en sursis et intellectuel provisoire, obligé d'adopter ou de mimer pour un temps les poses de l'intellectuel, il est alors, sous ce rapport, l'antithèse parfaite des dirigeants traditionnels et ancestraux (Kom 1983 : 395). Tel que le suggèrent Mongo Beti, une croissance plus poussée du développement psychosocial peut exiger des défis plus importants, par exemple afficher comme valeur de l'engagement, de l'abnégation, voire aller à contre-courant de ce que pense une certaine presse.

C'est dans ce contexte que Mongo Beti (1998 : 35) donne sa définition de l'intellectuel : « Un intellectuel, ce n'est pas seulement quelqu'un qui a des diplômes, c'est quelqu'un qui a choisi d'envisager le monde d'une certaine façon, en accordant la priorité à un certain nombre de valeurs comme l'engagement, l'abnégation, la réflexion ». Nous remarquons ici que les thèmes lancés par Damas, Senghor et Césaire sont devenus des « thèmes classiques » de la négritude actuelle parce qu'ils touchent précisément les fibres de l'âme noire. Citons Balandier (2017 : 44-79) à nouveau : « La jeune génération des écrivains noirs ... se sent non seulement une vocation personnelle, mais aussi une mission ». Les écrivains se veulent le reflet d'un groupe. Parce que les problèmes de leurs peuples sont aussi vraiment les leurs, en les assumant pour mieux les dévoiler, ils participent à la

résurrection d'une race, d'un continent. La douleur et la révolte sont des thèmes éternels, mais les Africains révèlent au monde de nouvelles manières de souffrir. Il leur incombe par droit et devoir naturel le soin de faire entendre aux puissants les justes revendications des humbles. Ils décrivent les luttes engagées par les diverses communautés africaines pour reconquérir la maîtrise de leur destin.

Si la révolte contre la classe dirigeante reste surtout un phénomène sociologique, et s'explique avant tout par des causes sociales, elle n'en comporte pas moins un aspect de rivalité hégémonique par laquelle la classe bourgeoise cherche à imposer sa suprématie sur les autres. Par leur thème : la réhabilitation des valeurs traditionnelles contre le défi occidental qui justifiait la dépendance de l'Afrique par la théorie de la « table rase », ils condamnent et dénoncent la néo-colonisation qui, chaque jour, n'a cessé de plonger l'Africain dans un monde hybride en le transformant en « bâtard culturel » (Chevrier 1999: 37). C'est là un vieil enseignement que le peuple noir de l'Amérique s'est chargé de rappeler à ceux qui les maltraièrent. Pour tous ces motifs déjà, il nous faut examiner avec grand intérêt l'apport nègre et considérer qu'il enrichit la littérature.

Une lecture attentive des romans africains de cette période révèle en fait la fréquence du thème de l'aliénation des intellectuels quelles que soient les régions de provenance des auteurs, incitant ainsi le chercheur à l'usage de la sociocritique. Ces romans de contestation, nombreux en littérature africaine, présentent une constante, celle de vouloir, par-delà leur diversité, renouer avec le temps cyclique des sociétés traditionnelles. En bref, ces textes dénoncent l'agression du civilisé contre le primitif ou l'autre qui ne fait pas partie du groupe ou du primitif et s'interrogent sur la validité des sacrifices consentis à l'indépendance. La plupart s'en tiennent à la société qu'ils ont sous les yeux : la classe dirigeante partagée entre la fascination d'une vie neuve et l'hostilité envers la vie des traditions.

Au Cameroun, ils saluent le courage des adversaires dont la valeur force le respect et qui dotèrent enfin la République d'une presse plus audacieuse sans laquelle « les divagations d'école venue de l'extérieur auraient poursuivi leurs ravages imperturbables » d'acculturation (Beti 1998 : 17). Et d'avoir enfin dévoilé le mal africain trop longtemps

dissimulé aux nations du monde n'est pas le moindre mérite des hommes et des femmes qui se rencontrèrent dans cette chronique, eux qui, au départ étaient si frustes, si timorés, si démunis de tout (*Ibid.*). Dans *Le pacte de sang* (1933), Ngandu Nkashama décrit l'intellectuel comme « le caméléon aux couleurs changeantes, mais qui n'aurait pas dans son répertoire la seule couleur de la douleur ? » (p. 39) ; il est insouciant des souffrances qu'il inflige à autrui, à ses compatriotes.

Au Sénégal, cet intellectuel était sous l'emprise de la mode européenne. Sembene éprouve encore plus violemment la grossièreté des hommes, leur absence de grandeur morale : « ... hommes et femmes se réclamant de la noblesse, de lignée princière, de sang royal, flambaient les billets de banque, rivalisant de générosité. Chacun, chacune faisait étalage de son accoutrement, de sa coiffure, de ses bijoux » (Sembene 1973 : 13). Ces textes écrits pendant la crise, leurs thèmes et leurs formes sont liés à cette situation économique difficile. Ces incertitudes, ces doutes qu'ils nous rapportent présagent l'effondrement d'une société, des mythes ou des rêves qu'elle entretient, et la fin de tous les espoirs. L'auteur de *L'histoire du fou* ou de *la Ville cruelle* se remémorera sans cesse l'image de son pays natal du temps de ses ancêtres – autant que Tshibanda wa Mwela Bujitu, Camara Laye, Ngal et tant d'autres, celles de leurs villages –, et en ressentira plus tard les déchirements.

La période qui s'étend des indépendances à nos jours est un terrain vierge à la disposition des jeunes comparatistes africains. Mentionnons, pour terminer que cette période est riche en mutations et en péripéties qu'il serait bon d'exploiter systématiquement et que les raisons sont multiples pour les intellectuels africains d'avoir un rapport plus ou moins approfondi avec la base (S. Badian, L. Kesteloot, M. à M. Ngal, V.Y. Mudimbe, pour ne citer que des écrivains ayant fait l'objet d'articles récents). Ainsi virent le jour avant 1960 *Les comtes d'Amadou Koumba* et *Les Nouveaux contes d'Amadou Koumba* de Birago Diop (1947 ; 1958), *Le pagne noir* (1955) de Bernard Dédé, etc. C'est ce qui ressortira des débats du Deuxième congrès des écrivains et artistes du monde noir, réuni à Rome en 1959. Leur objectif consistait à « inventer un style, des genres, des situations, des thèmes originaux » (David Diop). Mettant de côté les débats relatifs à la « poésie nationale », cette réflexion

consacrée aux problèmes de formes va donc privilégier le roman étant donné que ce dernier leur permettait de s'exprimer librement et de refléter les aspirations des peuples noirs.

Il n'est pas sans intérêt pour la suite de notre étude que la classe dirigeante, et plus largement le monde politique, un milieu clos, opposés aux espaces ouverts de la vie et souvent théâtres de scènes effrayants dans les romans de Mongo Beti et Pius Ngandu Nkashama, se rattachent à un symbolisme infernal. Aussi pouvons-nous observer une occurrence supplémentaire de cette connotation de l'acculturation à partir des allusions faites au monde animal.

Cela vaut également pour toute une série de romans de la nouvelle génération d'écrivains nationaux ou de ceux de la diaspora africaine ; leurs ouvrages expriment la radicalisation du discours romanesque. Que ce soit dans les œuvres de Kossi Efoui (*La Polka, La Fabrique de cérémonies* 2001), d'Ahmadou Kourouma (*Allah n'est pas obligé* 2000), d'Emmanuel Dongala (*Johnny chien méchant* 2002), etc., la radicalisation aboutit au brouillage des instances discursives conduisant au brouillage de l'onomastique et du patronyme. Cette violence n'est pas l'apanage de seuls hommes de lettres, mais aussi des femmes écrivains qui engagent une guérilla féministe contre le patriarcat et en remettant en cause le rôle précédemment joué par les mères de famille en Afrique noire (Chevrier 2007 : 95).

Et pour terminer, les implications des résultats de cette étude sont importantes pour les familles, les écoles et les grandes communautés. Que d'efforts fournis pour essayer de déterminer les causes profondes et les remèdes pour les maux sociaux, mais avec apparemment peu de succès dans de nombreux cas. Je crois que nos échecs continus à la réforme sociétale sont le résultat de mêmes approches. Par exemple en ce qui concerne la langue, des groupes humains très divers s'y juxtaposent, séparés par des clivages confessionnels autant et plus qu'ethniques. Un dialogue entre la civilisation occidentale et africaine peut s'engager. On peut y réaliser une heureuse synthèse. Le français que tout Africain noir instruit parle, lui assure un lien intellectuel avec les Européens. D'autre part, il est pétri de culture africaine et peut donc traduire les vues de l'Afrique aux Européens, voire aux ressortissants d'autres continents utilisant le français. Celui-ci, utilisé comme un moyen de communication ou d'échange culturel, n'implique pas « l'aliénation » condamnée dans

tous les écrits des Africains. Voilà donc le sens du « recul » dont parle la jeune génération des auteurs africains.

5.4 IMPLICATIONS PRATIQUES

Comme le souligne Midiohouan (2002), il est pratiquement impossible de prétendre comprendre la littérature négro-africaine d'expression française lorsque l'on ignore des rapports étroits qu'elle entretient avec l'histoire. Il existe très peu d'études littéraires sur la recherche en matière d'acculturation de l'intellectuel africain en général et de l'intellectuel noir en particulier. Les perspectives de développement culturel en Afrique noire s'ouvrent incontestablement sur la lutte pour l'affirmation du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes à laquelle s'oppose la nouvelle bourgeoisie. En s'exprimant, les Africains travaillent non seulement à leur développement, mais aussi pour la culture universelle. De la sorte, ils portent le problème des rapports du monde occidental avec l'Afrique sur un plan supérieur qui oblige l'Occident et qui les oblige à dépasser les vieilles querelles des temps passés, l'objectif étant quel sera l'Afrique de demain ? Midiohouan l'exprime ainsi :

Nombreux étaient les intellectuels noirs – les Antillais en tête – qui avaient perçu, dès les premières années d'après-guerre, la nécessité d'une rupture avec le culturalisme apolitique. Ceux-ci furent très sensibles aux idées sartriennes sur l'engagement ; mais, contrairement à l'auteur d'« Orphée » noir qui confondait – en toute bonne foi certes, mais quelque peu naïvement – nègre et révolutionnaire, ils soulignaient l'inadéquation du culturalisme aux exigences du moment et ne concevaient pas l'engagement de l'écrivain négro-africain en dehors de la lutte anticolonialiste (Midiohouan 2002 : 75).

En regard de ces éléments, les tenants de ce mouvement, en soulignant la nécessité pour les écrivains de produire des œuvres qui servent la cause des peuples en lutte contre les impacts négatifs de la colonisation ou des nouveaux régimes, renforçaient cette prise de conscience. Nous avons là la seule principale arme d'assaut pour le triomphe de la justice et de la raison. C'est cette arme qui a obligé les écrivains à se proclamer « la conscience du peuple », les « responsables non seulement du sort de l'humanité contemporaine, mais aussi du sort des générations futures » (*Présence africaine*, n°22, oct.-nov. 1958 : 137, cité par Midiohouan 2002 : 78). Nous serons de la sorte très précis en évoquant certains impacts négatifs contre lesquels il faut, à l'avenir, lutter pour ramener la paix en Afrique :

5.4.1 Le chômage des jeunes diplômés

A l'origine du chômage proprement dit on peut invoquer diverses raisons : tout d'abord, les aléas démographiques (catastrophes naturelles, morts accidentelles, épidémies, les exils vers les régions d'outre-mer ou l'étranger proche, les rivalités à l'intérieur du groupe, le pillage des ressources naturelles et du denier public, le régionalisme ...). Mais les faits ne sont pas liés à une systématisation aussi rigide et on s'est bien vite rendu compte qu'il y aurait, en pratique, les plus graves inconvénients à tout condamner, à l'avance et sans analyse préalable, par une règle générale.

Aussi, dirons-nous qu'un homme de plume comme Pius Nkashama n'est pas le dernier à rappeler – avec insistance – de livre en livre, la gravité fondamentale du système mis en place qui autorise et justifie le modèle totalitaire et ses résultats. Les élites africaines tirent prestige de l'indépendance nationale, sont saluées comme des héroïnes, vénérées pendant des décennies, l'orgueil d'une race et suscitent de véritables dévotions collectives autour de leurs noms, ou même de leurs tombeaux. Ce sont eux qui ont la direction des choses et l'administration du pays dans leurs mains. Mais cela ne pouvait pas durer longtemps, le problème d'autorité se pose en temps de crise et les conséquences ne se font pas attendre : « Tout un système organisé, qui détruit les corps, qui affaiblit les peuples, s'exclame le narrateur » (p. 276).

Il faut y voir de plus près pour saisir la démarche de l'auteur en acte. Ce dernier peint des portraits, on a beau y voir des ridicules décriés. On regarde ces portraits comme des traits amusants, dans la peinture desquels l'auteur s'est égayé, et non pas comme des leçons dont on devrait profiter. On se divertit du portrait, sans s'apercevoir qu'on rit souvent à ses propres dépens. On en cherche l'application dans les personnes de sa connaissance et non dans sa propre vie ; et bien loin de reconnaître ses propres ridicules, on travaille à en donner aux autres. Un bon roman doit être le tableau de la vie humaine, et l'on devrait y avoir principalement en vue de censurer les vices et les ridicules (Coulet 1968 : 117). Cependant l'illusion est essentielle à un livre de fiction. C'est un grand art, de savoir éviter l'apparence de l'art.

5.4.2 La suspension des salaires

L'un des faits les plus alarmants de la condition actuelle des peuples noirs africains, c'est l'aggravation de leurs conditions de vie. La crise monétaire internationale aidant, la détérioration des termes de l'échange, la crise de l'énergie, l'instabilité du cours des matières premières, semblent chaque jour boucher l'horizon vers un espoir quelconque d'épanouissement. Ces nouvelles nations vivent en marge de l'existence dans tous les sens du terme. Les populations ont juste de quoi vivre. En plus, il n'est pas rare de relever des anomalies très graves que constitue la suspension de leurs salaires, une forme de chômage déguisé, par les dirigeants. Engagés dans un combat désespéré pour faire valoir leur droit au salaire et leurs droits syndicaux, les paysans et les travailleurs ont joué un rôle important dans la dénonciation de violences dont ils sont victimes. Leurs attitudes, leurs revendications et leurs activités leur ont attiré des ennemis : « Des grèves éclataient de toutes parts » (*Le pacte de sang* p. 165). Voilà ce qu'il faut éviter.

5.4.3 Des violations des droits de l'homme

Des travailleurs sont victimes de violations de droits de l'homme commises par des policiers qui interviennent en toute illégalité dans ce conflit. Des arrestations ont été effectuées sans mandat d'arrêt. Emmenés de force, sous la menace du fusil dans des propriétés privées, ils sont frappés sauvagement à coup de crosses et de matraques sur le visage, la tête et les parties génitales (Nkashama 1984 :205). Ils ont lancé des grenades lacrymogènes dans une église où femmes et enfants avaient cherché refuge pour les passer à tabac, au motif de dénoncer l'inertie du gouvernement vis-à-vis des gestionnaires qui volent à visage découvert.

Afin de concevoir, de présenter et de vivre le changement comme un échange mutuel enrichissant de part et d'autre, des efforts soutenus de collaboration s'imposent. Un nouvel ordre de valeurs fondé sur la justice et le respect des personnes doit remplacer l'ancien qui présente le service envers sa nation comme une activité philanthropique. Cependant dans l'une ou dans l'autre optique, l'allégeance de l'élite du peuple à sa communauté conserve tous ses droits et doit animer sa démarche en tant que représentant du peuple.

5.4.4 La gestion du pays par des membres de famille non-qualifiés

Si les trois romans se sont attardés davantage aux aspects conjoncturels et personnels qui entourent la prise de décision, nous dirigeons notre attention vers le phénomène du changement des modèles culturels avec l'arrivée au pouvoir des personnages issus de la même tribu ou du même clan que le chef d l'État. Ces gens accèdent à l'âge adulte dans une conjoncture plus favorable à leur établissement. L'exemple de Mak'Batta, un des personnages du *Pacte de sang* se passe de tout commentaire. Il fait partie de ces dignitaires du régime. Issu du clan du chef, il jouissait de toutes les prérogatives dues à son rang. Aussi longtemps que les budgets mis à la disposition des organismes qu'ils géraient leur revenaient de plein droit : « Ils s'en servaient, pour maîtriser les rouages de la vie sociale, sans partage avec ceux qui n'appartenaient pas au clan. L'ordre en était donné, impératif, incisif, 'de casser tout intrus. En mille morceaux'. » (p. 166). Ce sont eux qui détiennent l'argent et en disposent à leur gré.

C'est un fait avéré, un dérapage considéré d'hystérie collective en Afrique noire. Et Beti d'ajouter : « Convaincus qu'ils défendent farouchement la priorité de leur pouvoir et cherchent à l'imposer par tous les moyens à leur disposition, les élites forment alors un État dans l'État qui, avec dogmatisme et intransigeance, se heurte aux traditions peu dociles à leurs consignes » (pp. 145-146). Dans le monde, les grands hommes sont ceux qui exercent un pouvoir arbitraire, qui assujettissent et tyrannisent. Ils n'ont pas une juste perception de ce que sont les autres : leurs compatriotes. Mais la vraie grandeur réside dans le service qu'on rend aux autres.

En somme, les difficultés abondent, elles sont de l'ordre le plus élevé et l'homme de la rue n'est pas capable d'y répondre. Les politiques ne sont pas davantage en situation de statuer avec compétence, sans s'être préalablement fait éclairer par les spécialistes les plus qualifiés. Il est parfaitement vrai que, jusqu'ici, les hommes politiques, les comités électoraux, les associations des fonctionnaires se sont abusivement ingérées dans l'administration des États, dont ils ont faussé les ressorts. Lorsque la conduite des affaires publiques aborde évidemment un tournant, elle l'aborde au milieu de dangereux obstacles. Si les anciens organes de

direction ne rendent plus service au peuple, c'est qu'ils ne sont pas bien appropriés à des circonstances aussi difficiles que celles du moment. Il est donc indispensable de soumettre de telles questions aux expertises les plus minutieuses, avant de prendre des décisions, dont la portée peut dépasser tout ce qu'on a prévu.

Nous avons ici le résultat des organes de direction dirigés par les coteries tribales sans respect aucun pour les normes de gestion des biens publics. En agissant de cette façon, les peuples assistent à des manœuvres qui contrecarrent les mesures de sélection du personnel. Sans aucun souci de la bonne gestion des finances publiques, les caciques du pouvoir réclament la mise à la retraite des fonctionnaires à un âge prématuré; en dehors et au-delà des traitements, ils demandent des indemnités pour toutes catégories d'agents de la coterie tribale, sans que soit fournie une justification sérieuse de compétence exceptionnelle, de travail supplémentaire, de spécialisation comportant des connaissances particulières.: « Il se devait de lutter contre le défaitisme, contre les cachoteries de ses confrères. Ceux-ci, il le savait, et c'était de notoriété publique, se faisaient souvent les complices des meurtriers et des assassins de leurs propres frères » (p. 63), rapporte le narrateur au sujet de l'un des membres du gouvernement.

Une lecture raisonnée de ces textes montre le cheminement du travail de l'écrivain et met en évidence les choix esthétiques qui ont bouleversé la façon de voir les choses pour tout lecteur non averti. Là s'exercent les qualités d'interprétation de vision, d'intuition et d'expression, œuvre à la fois de l'écrivain et de l'observateur sagace, qui permettent d'atteindre certains aspects cachés de la réalité. On remarquera, qu'ici, comme précédemment, les erreurs pratiques que révèle l'expérience, proviennent d'une insuffisante compréhension des buts, c'est que la technique de finalité, en matière politique, n'a jamais fait l'objet d'études approfondies. Dès qu'on regarde impartialement les faits, on se rend compte que toute fonction complexe est toujours divisée, mais on voit aussi qu'elle est toujours ordonnée.

De même, dans la pratique des affaires publiques, on cherche vainement à équilibrer les pouvoirs, de telle sorte qu'aucun d'eux ne l'emporte sur les voisins. On fait tout pour que

l'équilibre règne davantage entre les parties et le pouvoir l'emporte de si peu que ce soit, et marque par la suite une supériorité toujours accentuée. Partout, en un mot, la vie politique et même l'administration du territoire doivent s'adapter aux faits, en perdant, il est certain, leurs traits caractéristiques et leur physionomie trop individualiste. Rien ne nous force à les refuser absolument, dans la forme actuelle où elles se présentent à nous, il suffit de les accommoder exactement aux exigences de nos besoins du moment, ou encore de les adapter aux besoins de l'heure. Ainsi, nous avons donné quelques conditions pratiques de l'efficacité de la gestion publique.

5.5 IMPLICATIONS POUR D'AUTRES RECHERCHES

Un travail supplémentaire pourrait être fait sur l'usage de la langue seconde. Bien qu'elle jouisse d'un statut privilégié dans la société africaine, par exemple comme langue officielle ou celle de la littérature écrite (c'est le cas du français en Afrique par suite de la colonisation française ou belge), elle fait toujours l'objet d'un apprentissage massif et bénéficie d'une forte valeur ajoutée en tant qu'instrument d'ascension sociale ou de promotion personnelle (Ngalasso 2007 : 112). D'abord, elle est la langue d'éducation, de l'administration ou la langue de travail, y compris dans le domaine de la création littéraire. Elle est en concurrence avec la langue maternelle. Ce n'est pas une langue de moindre importance dont on se passerait facilement. Elle est une langue véhiculaire et de communication entre interlocuteurs de différentes langues maternelles.

En nous servant des traits récurrents dans les écrits des Africains (romans, poèmes, théâtre, correspondances privées) et en faisant une incursion dans le domaine du prospectus publicitaire ou en prêtant attention aux bandes dessinées qui mettent en scène des héros de la rue, il y a là la forte prégnance du modèle français (la liberté d'expression) dont témoignent largement les œuvres littéraires de la nouvelle génération, tenant à égale distance de refus l'imitation servile de l'Européen et l'obéissance aux diktats idéologiques. S'il est exact que l'écrivain des indépendances a entretenu des rapports plus distancés avec la langue normée, il ne reste qu'à mettre en lumière les vrais enjeux de cette écriture, de cette violence scripturale. Chevrier fait remarquer ce qui suit :

Cette violence scripturale ... est en train d'ériger l'obscène en catégorie littéraire. L'obscène, ce n'est pas seulement la mise à nu du corps réduit à ses fonctions physiologiques, tel qu'il s'affiche dans le texte africain contemporain, mais c'est aussi le spectacle d'un monde désaccordé dans lequel le langage trébuche à dire l'insoutenable et l'horreur que convoquent des récits voués à l'évocation du génocide ou des guerres tribales (Chevrier 2007 : 94).

En conclusion, toutes ces nouvelles pistes pourront aider à vérifier si d'autres mesures, non prises en compte dans cette étude, auront un impact positif sur la formation intellectuelle basée sur la qualité des enseignants propres à stimuler une prise de conscience des diplômés entrant dans le système universitaire national ou étranger. L'accès aux institutions universitaires a-t-il augmenté la prise de conscience pour les populations à risque qui seraient moins susceptibles d'atteindre les résultats souhaités ? (Owono-Kouma 2010 : 269). Essayera-t-on d'esquiver les choix irréversibles qui déterminent le vieillissement social et de concilier les contraires, l'art et l'argent, l'amour fou et l'amour de raison ? L'incompatibilité entre les deux univers, entre l'art et l'argent ? Comment le pourrions-nous si des psychanalystes et des penseurs contemporains aussi – sollicités – ont bien voulu expliquer, à leur façon, sur leur conception personnelle de cet état d'aliénation de l'intellectuel, et définir leur position à l'égard des divers concepts ou de la pratique qui s'en réclament ? Le ressentiment n'est pas la seule issue ; il se développe en alternance avec le volontarisme.

5.6 RELATION DES RÉSULTATS A LA THÉORIE

Le cadre conceptuel de cette étude était la littérature négro-africaine. Dans sa phase préliminaire que nous appelons « la négritude », cette littérature dénonce les préjugés moraux dont l'Occident était responsable. Certes, les revues comme tous les autres écrits de cette époque ne se proposaient pas de but politique. Mais ils mettaient implicitement en question la colonisation. Point n'est besoin d'y mettre de la colère ou de la révolte. La vérité seulement. Cela suffira pour que nous recevions la littérature africaine. Les œuvres des noirs (*Blues ; Negro-spirituals ; Légitime défense ; Peau noire, masques blancs ; etc.*) dénoncent la ségrégation, la brutalité du Blanc américain, ou bien, sur le mode ironique, le ridicule des mulâtresses sénégalaises singeant les parisiennes. Dans sa seconde phase, les écrivains, on le voit, instruits par l'expérience des tentatives précédentes, font déjà preuve de qualités de

souplesse et de prudence qui, jointes à une ténacité peu ordinaire, permettront de mettre l'accent sur les préjudices sociaux (Kesteloot 1970). En fait, constate l'auteur, il ne s'agit pas d'un combat de races, mais d'une lutte sociale, économique et morale. En bref, les auteurs jugent bon de ramener ainsi toute la revendication africaine à une question sociale.

Cette exigence de révolution que nous découvrons au cœur des œuvres, poétiques ou romanesques actuelles, il eut été étonnant qu'elle ne débouche sur une action concrète, sous peine de n'être alors qu'un thème littéraire : le rejet de l'aliénation culturelle de l'élite noire (Chevrier 1987 : 44). Une théorie proposée par Jacques Chevrier affirme que beaucoup de revendications ne mettaient plus encore en cause la domination française sur l'Afrique et les Iles. Si les valeurs européennes, et particulièrement françaises inculquées en Afrique aux indigènes, sont critiquées, c'est au nom du surréalisme et du communisme, valeurs plus modernes, mais toujours européennes. Et si l'aliénation est particulièrement rejetée c'est parce qu'elle est perçue comme une menace pour les cultures africaines. Elle est définie comme l'ensemble des manifestations ou signes privilégiés de risques de contradiction conceptuelle auxquels nombre d'intellectuels n'ont pas échappé. Les remarques de Chevrier sur cette question s'avèrent fort à propos : « Les auteurs prennent pour cible la corruption, l'incivisme et l'appétit de pouvoir des nouveaux maîtres de l'Afrique postcoloniale qui n'hésitent pas, le cas échéant, à recourir à la force et à la répression pour défendre des prérogatives le plus souvent usurpées par les armes et l'intimidation » Chevrier 1999 : 255). Certaines preuves de cette théorie ont été confirmées par le commentaire des personnages de trois romans de notre corpus.

Mais l'étude de l'influence des écrivains de la dernière génération est loin d'être épuisée par les travaux existants. Il importe de relever également que s'il est exact que l'écrivain des indépendances a entretenu des rapports plus distanciés avec son prédécesseur du roman colonial, il reste à mettre en évidence les vrais enjeux et les limites rédhibitoires de cette entreprise de démarcation. Et si nous n'avons pas hésité à reprendre, pour la clarté de l'exposé, la répartition stratifiée de différents courants de la littérature négro-africaine (« littérature d'engagement », « littérature de contestation », « réhabilitation des valeurs

traditionnelles », etc.), nous avons essayé à chaque occasion de corriger la rigidité de cette typologie.

En ce qui concerne notre thème de « l'aliénation des intellectuels africains », il s'agit de revisiter des idées reçues, des classifications rapides, tout autant que d'apporter des éléments de réflexion nouveaux. Dire d'un administrateur, d'un responsable à quelque échelon que ce soit qu'ils sont les preuves d'un déracinement est insuffisant : l'acculturation est engendrée par tout un appareil philosophique, par un ensemble des préjugés idéologiques et des partis pris. Car c'est bien là le but recherché. La critique des valeurs de l'Occident (pas toutes) et la revalorisation des cultures indigènes se renforcent pour rendre aux intellectuels déracinés leur dignité. Ils doivent s'imaginer qu'ils n'ont pas à devenir semblables aux colonisateurs : ils sont leurs égaux, et cependant différents. Bayart fait remarquer : « ... quel que soit leur courant, les Négro-africains, plus que d'autres, souffrent d'un déni persistant de leur histoire » (Bayart 2012 : 43). Dans ces conditions, les recherches des mutations des générations précédentes demandent à être complétées et revues selon de nouvelles perspectives méthodologiques. Un vaste travail doit être entrepris sur la réception, les modalités d'influence des auteurs dits « secondaires », totalement négligés jusqu'ici doivent être pris en considération.

En conclusion, d'autres sources inédites doivent être explorées. Certains travaux récents portant sur le monde des arts et de l'apport de la culture des médias pendant la période révolutionnaire actuelle sont impérieux. Plus largement, un travail d'ensemble sur les rapports intellectuels au tournant du siècle jusqu'en 2018 est nécessaire, la recherche comparatiste internationale étant susceptible de mettre en lumière certaines modalités d'abandon de l'esthétique classique et de constitution de nouvelles formes esthétiques et culturelles, à l'époque de « l'internet ». Une place particulière doit être réservée aux auteurs de la diaspora dans un panorama du comparatisme franco- africain.

5.7 LIMITES

Les résultats de la présente étude ont été générés par la procédure de validation décrite au chapitre III. Nous avons eu recours à l'analyse thématique, ou plus exactement l'analyse de contenu thématique (A.C.T.). Elle procède au repérage systématique, au regroupement et à l'examen discursif des thèmes abordés dans un corpus comme celui des textes que nous avons étudiés (Paillé & Mucchielli 2008 : 162). La limite la plus apparente dans le cadre de cette étude était l'impossibilité de recueillir des données objectives concluantes étant donné que nous travaillons en littérature, domaine où l'objectivité n'est pas de mise. En réalité, l'analyse qualitative des données garde encore aujourd'hui une large part d'ombre, malgré les tentatives de plus en plus importantes de la part des théoriciens d'y faire la lumière. Le déroulé analytique d'une série de romans dont nous aurions, en tant que chercheur, pris la peine de décrire le détail ne peut qu'être différent compte tenu de la méthode utilisée.

En outre, le travail de nature identitaire, écrit Paré, défini comme un processus de conscientisation de soi et de production de sens, fait partie du développement intégral de la personne et devrait occuper une place importante dans la formation continue (Paré 1998). Dans cette optique, le déroulé analytique que nous avons présenté visait à comprendre l'expérience de l'intellectuel africain de la partie sud du Sahara, d'expression française, à travers les trois romans. L'analyse de contenu thématique (A.C.T.) procède au codage qui peut être conceptualisé, inductif ou générique ; à la codification des matériaux par les étiquettes et à la consolidation des thèmes (Saldana 2009 : 136). La difficulté à reproduire la même étude proviendra de ce qu'on entend par thème. En effet, la notion de thème peut être entendue de plusieurs manières : a) ce qui désigne ce dont on parle, ou centre d'intérêt du locuteur ; b) ce à propos de quoi une parole est dite, un texte est écrit, une œuvre est composée ; c) un certain « réseau organisé d'obsessions » présent dans le matériau (Barthes, cité in Rastier 1995 : 246). C'est cette dernière conception qui a guidé notre démarche. Ils ne sont pas visibles, et donc observables, que dans les expressions, les occurrences, ou encore les énoncés des matériaux étudiés. Ceux-ci ne prennent sens qu'en référence aux thèmes qui les sous-tendent (Opler 1945 ; Ryan & Bertrand 2003b). Cela veut dire simplement que les

thèmes sont consubstantiels mais non similaires parce que nous avons eu recours au codage conceptualisé. Nous avons là quelques points qui limitent la généralisation de ses résultats.

Les textes sur lesquels ont porté nos investigations paraissent constituer un échantillonnage représentatif de l'ensemble du corpus des romans de contestation. Mais notre choix ne s'est pas fait au hasard, comme celui du statisticien. Nous avons en effet privilégié l'étude des romans les plus élaborés sur le plan littéraire, et parmi les derniers, ceux dans lesquels ni le primat du réalisme, ni les contraintes de l'idéologie ne venaient entraver le libre déploiement de l'imaginaire. C'est dans cette perspective que, choisissant non seulement les textes les plus réussis mais ceux qui ouvrent des voies ou qui, en leur temps, furent novateurs : un Sembene Ousmane, un Mongo Béti ont ainsi suscité de nombreux imitateurs. Il reste que notre sélection, comme tout choix, comporte toujours une part d'arbitraire ; nous avons parfois regretté d'avoir fixé à 1960 la date de parution au-delà de laquelle nous cessions de prendre en considération les nouveaux ouvrages car cette limite excluait de notre étude des romans que nous avons aimés, comme *L'enfant noir* de Camara Laye ou *L'aventure ambiguë* de Cheik Amidou Kane. Toutefois nous avons, au passage, fait mention d'eux.

Une lecture attentive des romans africains révèle en fait la fréquence du thème de l'aliénation des élites dirigeantes, incitant ainsi le chercheur à l'usage de la psychocritique. Si la révolte contre la nouvelle bourgeoisie reste surtout un phénomène sociologique, et s'explique avant tout par des causes sociales, elle n'en comporte pas moins un aspect de rivalité de direction. On serait en effet en droit de penser que de tels textes appellent une critique d'inspiration sociologique, seule capable de rendre compte de leur caractère dominant : le lien étroit qu'ils entretiennent avec l'évolution sociopolitique du continent africain.

5.8 SOMMAIRE

Dans cette étude, les résultats de l'intégration sociale de l'élite intellectuelle au sein de sa communauté de base et de l'affiliation à la nouvelle bourgeoisie semblent parallèles. Les actions, les interactions, les relations de rivalité et de conflit, ou même les hasards heureux ou malheureux qui font le cours des différentes histoires de vie racontées dans ces romans,

ne sont qu'autant d'occasions de manifester la nature des personnages. La distance sociale qui sépare les deux camps est rappelée maintes fois, en particulier à travers l'opposition entre les goûts. Les classes populaires ont de nobles aspirations du premier degré et ignore les raffinements de l'imitation servile étant donné que leurs possibilités sont limitées, tandis que les élites dirigeantes convoitent le luxe sous sa forme la plus claire. En fait, ils ambitionnent la richesse comme moyen de puissance sur les hommes : « Il devait maintenir son grand train de vie, son standing : trois villas, le parc automobile ... » (Sembene 1973 :90).

Certes, les sources auxquelles j'ai eu recours ne nous permettaient pas d'espérer être complet. Je me suis donc limité dans le temps, à savoir à quelques travaux consacrés aux représentations de l'intellectuel depuis les années 70 : Auguste Viatte (*Histoire comparée des littératures francophones*, 1980 ; Philippe Bissek (*Mongo Beti à Yaoundé 1991-2001*, 2005) ; Ambroise Kom (*Dictionnaire des œuvres littéraires négro-africaines de langue française des origines à 1978*, 1983) ; Amar Cherchari (*Réception de la littérature africaine d'expression française jusqu'en 1970. Séminaire de littérature africaine de l'Université de Liège*, éd. Silex 1982) et et tant d'autres. En tout état de cause, l'utilisateur de la langue française fera peut-être bien de s'émerveiller devant l'abondance, l'ampleur et la qualité des travaux que les ouvrages des auteurs africains ont suscités dans les pays anglo-saxons, bien sûr, mais aussi dans les États socialistes. Toutefois nous avons dû nous interdire de mettre en relief l'étonnant bouillonnement scientifique auquel les études de littérature africaine donnent lieu en Allemagne, en Espagne, en Amérique du nord et au Japon depuis le milieu des années 70 jusqu'à nos jours (Midiohuan 2002 : 80).

Certes la présente étude, en vertu même de son caractère de pionnier⁴², est loin d'atteindre le degré de perfection souhaitable. Face à la nécessité d'effectuer un choix réaliste, nous n'ignorons pas que tout choix comporte un certain arbitraire : ainsi avons-nous retenu trois textes dont le contenu nous paraissait pouvoir présenter un intérêt particulier (historique ou

⁴² Pionnier dans le sens que ces romans « surréalistes » ont libéré des élans qui ne pouvaient s'exprimer dans les cadres traditionnels des régimes despotiques. Mais ces cadres n'ont pas disparu, loin de là.

exégétique) pour notre thème général de « l'aliénation de l'intellectuel francophone africain ».

En plus, il ressort de la présente recherche que l'opinion scientifique internationale a toujours relégué la littérature francophone d'Afrique au second plan de la littérature de revendication (Locha Mateso 1986b : 87). À la refondre dans un ordre qui serait strictement chronologique, on serait surpris de l'attention scientifique, et non simplement journalistique, que témoigneront à cette littérature, dès sa phase d'engagement, des voix nombreuses et autorisées venant aussi bien de l'Occident que d'ailleurs. La nouvelle revendication consiste en la dénonciation de la bureaucratie, l'esprit de lucre, le népotisme, etc. de l'aliénation de l'élite dirigeante. L'avènement des régimes totalitaires et leur contestation, la résistance patriotique lui ont donné sa double forme nouvelle, nationale et sociale.

L'étude minutieuse de « l'aliénation de l'intellectuel » que nous avons menée à travers un échantillon judicieusement prélevé de trois romans du corpus – et encadrée par l'ensemble de la littérature africaine, à savoir l'œuvre de Seydou Badian, de Camara Laye, Olympe Bhêly Quénou, Ahmadou Kourouma, etc. – met incontestablement en évidence l'émergence progressive et de plus en plus tenace du régime de l'image, et en ce qui concerne notre thèse, de « l'image de l'intellectuel ». C'est là l'un des grands mérites de cette recherche qui est de montrer qu'aux approches des années 1980 – limites que je me suis données pour circonscrire notre étude – les cadres du « réalisme socialiste », scandé lors de l'accession de nos pays africains à la souveraineté internationale, s'estompent.

Nous pouvons noter qu'en Afrique même, le courant inauguré par la première génération des écrivains africains dure jusqu'aux années soixante (Chemain & Chemain-Degrange 1979 : 18). En revanche, si la passion sociale qui habitait ces précurseurs continue d'animer la nouvelle génération d'écrivains africains, un imaginaire nourri de mythes ancestraux prend une place croissante dans leurs ouvrages, au détriment de l'exigence de représentation immédiate du réel. L'importance accrue du « décor mythique » dans les romans africains est le but recherché par la nouvelle génération d'écrivains. Sans doute aussi, avons-nous tenu à communiquer à l'utilisation d'un tel travail tous les renseignements dont ces textes

disposaient, même lorsque ceux-ci sont lacunaires vu l'impossibilité fréquente de vérifier les informations lues aux sources elles-mêmes.

Par ailleurs, la littérature négro-africaine, dont nous avons montré que les origines et l'évolution sont liées à des faits historiques précis, et dont les contenus constituent le plus souvent un discours sur l'histoire et la société, appelle une critique d'inspiration sociologique, seule capable de rendre compte de leur caractère dominant : le lien étroit qu'elle entretient avec l'évolution sociopolitique de notre continent. En me référant à *l'Histoire comparée des littératures francophones* d'A. Viatte, je me réclame d'une recherche qui se veut un modèle privilégiant l'émergence des mythes et les émanations de l'inconscient dans les œuvres dont la volonté de réalisme et d'engagement est une caractéristique dominante. C'est une littérature de la désillusion qui a pris la place de celle du combat (Viatte 1980 : 142). Nous avons, ce faisant, suivi les lignes de crête, choisissant non seulement les textes les plus réussis mais ceux qui ouvrent des voies ou qui, en leur temps, furent novateurs. Un Sembene Ousmane, un Mongo Béti et un Ngandu Nkashama ont été choisis. Leur génie déborde les cadres de la littérature francophone.

Toutefois il reste que notre sélection, comme tout choix, nous l'avons dit plus haut, comporte toujours une part d'arbitraire. Pour intéressants qu'ils soient, ces textes ne sont pas dominés de bout en bout par un imaginaire épique bien qu'ils traduisent l'angoisse devant le devenir. Nous les avons choisis parce que le thème de « l'aliénation de l'intellectuel », perçu par les Africains comme perturbateur de l'harmonie des clans, joue un rôle fondamental dans l'arrière-plan mythique de ces romans.

5.9 CONCLUSION

Ce chapitre était une analyse du processus d'interprétation des différences des classes qui correspondent à des divergences d'intérêts et dégénèrent en conflits en montrant comment elles ont pu naître de la rencontre aléatoire entre les crispations de l'opinion publique et la politique coloniale d'Assimilation d'un côté, de l'autre des attentes collectives toujours renouvelées. Elles peuvent tout simplement découler de visions du monde différentes et

correspondre à des expériences distinctes. En un mot on les résume sous l'expression « l'aliénation des intellectuels ». Pour les auteurs noirs, cela leur a paru indispensable de s'interroger sur le degré de transmission des attitudes aux élites dirigeantes au sein de la même population.

Si les auteurs se sont penchés sur ce phénomène d'aliénation, ils ne le font pas comme des professionnels des sciences sociales, mais en hommes et femmes du monde qui cèdent à un penchant irrésistible, à une vocation qu'ils ne sauraient contraindre. D'où ce dédain qu'ils affichent pour les exigences de « l'art pour l'art ». Ils veulent être témoins de leur histoire (Viatte 1980 : 22). Ils condamnent l'intellectuel qui n'est plus le modèle, donc ils se condamnent aussi. Leurs actions comportent toujours de l'excès, ils visent à l'effet produit plutôt qu'à la sincérité rigoureuse. Ces auteurs ne voient pas leur place dans des propos inutiles, mais dans l'action.

Les mutations sociales sont devenues un aspect de plus en plus répandu des recherches en littérature comme dans certaines disciplines des sciences humaines (Dornier 2007 : 193). Les auteurs se sont distingués à la fois par leur volonté de répondre à ces changements et par leur réticence à le faire. Ce large éventail de réactions soulève la question de savoir dans quelles conditions les Africains eux-mêmes réagissent aux conversions sociales. Les résultats de cette étude suggèrent que le soutien des populations et leur attention à ces changements facilitent l'action organisationnelle. Contrairement aux attentes, la coercition gouvernementale directe a porté atteinte à la bonne disposition des masses prêtes à coopérer (Xala, 1973 ; *L'histoire du fou*, 1994 ; *Le pacte de sang* 1984).

Ces résultats offrent plusieurs implications pour le développement de cette partie de l'Afrique. Premièrement, ils suggèrent que contrairement aux hypothèses conventionnelles avancées par les uns et les autres, les environnements institutionnels ne sont pas monolithiques en termes d'influence. Différentes forces institutionnelles semblent exercer des pressions différentes sur les peuples. Cela suggère que les environnements institutionnels peuvent être plus complexes que prévu. Deuxièmement, les résultats ont échoué à soutenir la notion que le gouvernement peut forcer l'action étant donné qu'eux-mêmes, les dirigeants

sont impliqués dans la perpétration d'actes similaires à ceux reprochés au simple citoyen. Cela suggère que le véritable pouvoir de coercition pouvant faciliter l'action organisationnelle et le changement social réside peut-être dans l'acceptation et la visibilité du public par rapport aux préoccupations sociales. Ces résultats fournissent la base pour de futurs examens et explications de ce phénomène plus que complexe d'aliénation. C'est dans cette intention que la réponse à l'invitation de l'association organisatrice du « Fest'Africa » de Lille, ayant pour thème « Écrire par devoir de mémoire » (Chevrier 2007 : 94-95), a conduit en 1998 une série d'écrivains sur les lieux du massacre à la base de ce qu'affiche aujourd'hui le texte africain. Comme conséquences à cette enquête nous avons quelques textes significatifs : *Murambi, le livre des ossements* (2000) de B.B. Diop, *Moisson de crânes* (2000) de Waberi, *L'ombre d'Imana* (2000) de Véronique Tadjo, *Johnny chien méchant* (2002) d'Emmanuel Dongala, etc.

Ce chapitre a également montré que ce qui est profondément répugnant chez les intellectuels et chez ceux qui sont de leur connivence, c'est l'incapacité à discerner le bien du mal. Pour eux, les crimes et les mauvais coups commis par certains personnages historiques ne comptent pas si ceux-ci ont été faits au profit de l'État, nation modèle. La moralité de ces personnages ne dépend que des services rendus à l'État, à la République. Une personne qui s'oppose à l'État ne saurait être forcément – qu'une personne immorale. Non, ils doivent supporter le faible sans soutien. Cela est très important dans la socialisation des marginalisés. Cette étude a montré que les schémas de socialisation semblent concerner toutes les couches de la société, ce qui veut dire qu'il n'y a pas seulement que des responsables (élites) qui doivent s'adapter aux critères de socialisation, mais aussi les masses ouvrières, tout comme le peuple en général. Bien que la critique littéraire africaine mène avant tout une lutte défensive (Herzberger-Fofana 1989 : 12),⁴³ ces types de relations sont importants, semblent hautement probables et nécessitent plus d'attention dans les recherches futures (Brink 2003 : 104). Ce faisant, notre analyse ouvre une voie qui devait mettre les chercheurs francophones

⁴³ Voir Herzberger-Fofana (1989 :12). *Écrivains africains et identités culturelles*. Tous les écrivains et dramaturges africains, écrit-elle, fustigent l'esprit du lucre, le népotisme, les extravagances de la nouvelle bourgeoisie qui paralysent les forces vives du continent.

en mesure de suivre des orientations plus fiables que le pullulant verbiage, à caractère semi-politique, semi-journalistique, habituellement consacré à la littérature africaine d'expression française. Elle leur donne la possibilité de mieux saisir la signification authentiquement internationale que revêtait, il y a trois décennies, l'irruption massive du continent africain sur la scène planétaire de l'art écrit.

CHAPITRE 6 : CONCLUSION GÉNÉRALE

Le but de cette thèse était de répondre à quelques-unes des préoccupations que pourrait susciter la lecture des trois ouvrages du corpus. La réflexion sur l'aliénation des élites intellectuelles africaines, sur leur place dans la société, le débat qui s'instaure autour de leurs personnes au sujet de la culture africaine, se retrouvent-ils dans la littérature négro-africaine et sous quelles formes ? N'assiste-t-on pas à un essoufflement de la démocratie qui repose sur le respect de la liberté et de l'égalité des citoyens, à un recul global des libertés publique et politique ? Y-a-t-il concordance entre le statut que ces œuvres ménagent à l'intellectuel et celui que lui accordent les autres auteurs ? S'il y a discordance, d'où provient-elle ? Si, en Afrique, le phénomène d'aliénation mine la cause de la liberté et attise les conflits interethniques et régionaux au lieu de les apaiser, des voix doivent s'élever pour récuser l'ordre nouveau dont la stabilité se ferait aux dépens de la démocratie. La raison d'État et ses multiples variantes, en particulier, l'impératif de développement, ne justifie plus les entorses aux principes de paix et de démocratisation.

Par conséquent, il ne peut y avoir démocratie sans pratique du droit et des libertés à moins qu'il y ait, sans délai, une mise en place d'institutions fiables et démocratiques, instauration d'un jeu démocratique fondé sur le respect du droit et le compromis, enfin le traitement des obstacles économiques de nature structurelle susceptibles de faire échouer la démocratisation. Mais les faits ont quelque peu démenti l'optimisme d'une ère de démocratisation universelle consécutive à l'effondrement de la colonisation. Les écrivains, ulcérés du tour que prenaient les choses en Afrique, au sens où les intellectuels pouvaient être taxés d'« illuminés de la dogmatique » (Beti 1994 : 16) de leur époque, fustigent les attitudes de ces derniers dont ils semblent se souvenir comme témoins et acteurs. Ils s'attaquent d'abord à leurs confrères hommes de plume. Ils dénoncent le placage sur le texte africain de grilles occidentales, avec tous les *a priori*, ethnologique, réducteur, assimilationniste, récupérateur, etc., que cela suppose. Quand on s'est défait de ce préjugé, on voit les choses tout autrement. Les pensées qui inspiraient les premières poésies étaient douloureuses : effondrement des dynasties africaines, humiliation du pays, rejet des traditions ; mais elles étaient toniques, en ce qu'elles supposaient une communion nationale

autour du poète dans les épreuves et l'espérance d'une prochaine réparation. Et dans les romans, l'émotion patriotique des poèmes antérieurs est singulièrement transfigurée : c'est ici la douleur de voir le réel mettre en déroute l'idéal, de se sentir seuls au sein d'une nation dont on mesure l'indifférence. Les auteurs parlent en modernes pour dire une situation nouvelle et un mal nouveau.

Même si le mobile de l'intervention de certains personnages peut être, chez Pius Nkashama (1984), la morale – l'instituteur luttant contre le vol et l'alcoolisme, les religieuses contre le mauvais exemple représenté par le clergé, et accessoirement les chansons grivoises – c'est bien la défense des intérêts particuliers qui motive les réactions des « sans soutien ». En effet, chez lui comme chez Mongo Beti et Sembene, les intérêts communautaires sont compris comme la somme des intérêts particuliers de chacun. La défense collective des intérêts communautaires n'a lieu que dans le récit issu de Zoaételeu, héros du roman de Beti, lorsque l'irruption des soldats dans le village dégénère en un pugilat général (Beti 1984 : 14) puis dans *Xala*, lorsqu'à la fin du roman, les enfants de la rue et tous les délaissés pour compte sont venus se faire justice à la villa d'El Hadji (Sembene 1973 : 175).

Après avoir posé que l'égoïsme mène le monde, d'accord en cela avec les deux autres écrivains, Beti se permet ensuite de marquer sa différence de point de vue sur la vie politique, offrant par là même une représentation plus noire encore de la nature humaine. L'État, affaibli dans ses fonctions, intervient, de plus en plus, et souvent de façon importune, dans le domaine des activités économiques. L'organisation professionnelle, en Afrique subsaharienne, devient d'autant plus puissante que les cadres sont plus abondamment remplis par une masse de fonctionnaires qui sont aussi des électeurs avec qui tout élu du suffrage universel doit compter. Au moment où de semblables combinaisons se forment de toutes parts, avec de telles tendances, faut-il encore espérer que l'œuvre de la coordination des services de l'État, toute de raison et de justice, sera encore possible ? Les remarques de Paul Dubois-Richard sur cette situation s'avèrent fort à propos : « Les hommes ne peuvent devenir plus heureux, qu'en devenant aussi plus intelligents et plus justes » (Dubois-Richard 1930 : p.v.). Cette conception, très utilitaire dans son but, s'appuyait elle-même sur un certain mysticisme collectif, accepté par la grande majorité du peuple. On aurait pu croire que les

pays africains profiteraient des circonstances pour décréter des lois véritablement adaptées aux besoins actuels. Mais il n'en a rien été, et cela pour des raisons très apparentes : « La guerre de l'ombre dans l'anonymat et le silence » (Beti 1994). Ces simples constatations mettent en évidence le besoin presque continental d'une adaptation générale du droit public à des circonstances de fait qui ne s'étaient encore jamais rencontrées. Notons à ce sujet que de nombreux problèmes ont été soulevés et n'ont reçu en fait qu'une solution partielle.

Toutefois, il faut aussi souligner un certain danger auquel pourrait conduire une lecture rapide de l'analyse que nous avons donnée de l'aliénation des intellectuels. Il faut à tout prix éviter une superposition du concept africain de « l'intellectuel » et de celui dit occidental. Et une superposition des concepts africains exprimant la notion de « l'aliénation » montre que ces notions ne se prêtent pas à une même interprétation dans les deux contextes. La critique contre l'imitation servile de l'intellectuel s'incarne donc à travers des personnages trop sûrs d'eux-mêmes, trop peu à l'écoute d'une sagesse paysanne à laquelle il tente de substituer une logique rationnelle, inopérante devant les situations nouvelles. En outre, si nous avions eu le temps de consacrer à la notion de « l'aliénation » et à celle de « l'intellectuel » une étude exhaustive,⁴⁴ nous avions eu à analyser tous les concepts susceptibles de comprendre d'une manière ou d'une autre ces termes dans leur conception occidentale. Et nous avons pu montrer que dans la pensée indigène, la pensée africaine donc, ces divers mots ne sont pas purement des synonymes superposables mais expriment chacun à son niveau, à sa manière spécifique une partie de la réalité totale et ceci selon le système traditionnel général des sociétés en cause.

En même temps, plusieurs notions que nous n'avons fait qu'évoquer rapidement dans cette thèse auraient pu constituer des sujets particuliers d'études, voire d'autres thèses ; les quelques informations, les quelques indications que nous avons données à propos de l'aliénation et de l'intellectuel montrent clairement qu'elles pourraient être la richesse d'une écriture de la « palabre » africaine.

⁴⁴ Voir à ce sujet les chapitres II, III et IV de la présente thèse.

Si prétendre à l'exhaustivité était impossible dans les limites d'un travail qui, se voulant littéraire, requérait l'analyse des textes, ce critère (l'analyse) a permis de retenir des Africains, par la réflexion effective sur le phénomène d'aliénation, qu'ils modulent leurs conceptions sous des éclairages variés. La diversité des portraits sous lesquels apparaît l'intellectuel a, bien sûr, retenu notre attention : nous avons fait de sorte que les textes de notre corpus reflètent ces divergences qui soulignent, à l'opposé, la récurrence de certains faits : le dogmatisme étroit des intellectuels, la précarité du travail, l'aliénation dans les familles, etc.

Plusieurs théoriciens de la littérature négro-africaine ont ainsi été privilégiés que nous les présentons ici par ordre chronologique selon que notre enquête a suivi notre hypothèse de lecture. Nous avons pour cela : L.S. Senghor (*Liberté : De la liberté ou l'éloge du métissage* 1964) ; A. Ricard (*Naissance du roman africain : Félix Couchoro 1900-1968*, 1967) ; L. Kesteloot (*Négritude et situation coloniale* 1970 ; *Les écrivains noirs de langue française : Naissance d'une littérature*, 1970) ; M. Kané (*Roman africain et tradition*, 1982) ; J. Chevrier (*Littérature africaine : Histoire et grands thèmes*, 1987 ; *Littératures d'Afrique noire de langue française* 1999), S. Gadjigo (*L'école blanche: L'Afrique noire* 1990), J.-Cl. Blachère (*Négritudes : Les écrivains d'Afrique noire et de langue française*, 1993) ; et tant d'autres. La pertinence d'un tel corpus tient donc à l'interférence, dans chacune des œuvres retenues, des critères que nous avons élaborés : modalités possibles de son insertion sociale.

Au sujet de la démarche adoptée, nous sommes partis des structures de textes du corpus pour en venir au décryptage de leurs significations successives à travers les trois ou parfois cinq principales images de l'intellectuel (Chevrier 1987), c'est-à-dire que notre analyse tente, en effet, de cerner et d'anticiper tout ce qui pourrait menacer l'équilibre de l'édifice social. Notre travail a l'ambition de dépasser l'explication des liens formels que l'aliénation des intellectuels entretient avec les pays africains pour arriver à leur signification en tentant de dégager les structures de l'imaginaire qui les sous-tendent selon que chaque thème nous y invite.

Pour vérifier cette hypothèse, il a semblé judicieux, dans un premier temps, de confronter le discours tenu sur l'aliénation dans la société africaine à celui du roman de l'Afrique noire d'expression française, et cela chez un même auteur pour que la différence, si elle existe, soit due non pas à une pensée différente mais au style adopté par l'écrivain. À notre avis, trois œuvres se prêtaient à cette analyse : *Xala* (1973) de Sembene Ousmane, *L'histoire du fou* (1994) de Mongo Beti et *Le pacte de sang* de N. Nkashama (1984). Si nous n'avons pas suivi l'ordre chronologique, c'est parce que les deux premières œuvres contiennent un ou plusieurs passages qui autorisent la confrontation entre le discours du débat social et le discours romanesque. Et pour terminer, le troisième texte, *Le pacte de sang*, semble induire une image de l'intellectuel spécifique : le génie créateur de l'auteur donne directement la parole aux protagonistes qui se prêtent à l'abandon absolu aux volontés impénétrables de Dieu.

Si l'aliénation établit avec le romanesque des liens mais aussi des distinctions qui justifient notre démarche, n'en est-il pas de même avec les autres disciplines des sciences humaines ? Par leur portée didactique, ils se rapprochent de la poésie pastorale et de la littérature de contestation. Car pour mener à bien cette partie de notre enquête, nous avons procédé avec la même méthode de contenu sémantique dite l'Analyse du contenu thématique utilisée par quelques-unes. Pour que les résultats fussent probants, il fallait que chacun des auteurs s'exprime sur l'aliénation de l'intellectuel dans quelques épisodes de son œuvre. Tous les trois correspondent à ce critère. C'est ainsi que l'on peut mettre en regard les trois romans de type narratif.

Au sujet des implications pour de nouvelles recherches, des études supplémentaires sur le déracinement de l'intellectuel en Afrique noire sont justifiées, je pense. Bien que certaines de mes découvertes concordent avec les conclusions de chercheurs comme Bernard Mouralis, Philippe Bissek ou Auguste Viatte, je trouve très utile d'examiner les problèmes liés à l'acculturation des élites intellectuelles à partir d'autres genres littéraires comme le théâtre ou le film, par exemple. Ce traitement mène à une compréhension différente, peut-être plus riche, de la nature de la classe des intellectuels (Chevrier 2007 : 94).

Ayant recours aux mêmes méthodes d'analyse littéraire que celles utilisées dans cette étude, il serait possible d'effectuer des analyses d'autres recherches basées sur la configuration de l'espace et du temps, la temporalité dans le roman, l'étude du personnage pour déterminer si les analyses axées sur les mutations ou changements sociaux avaient un même impact dans d'autres domaines de la vie. La recherche en sciences humaines prend différentes formes. Selon l'objectif poursuivi, les connaissances acquises dans un certain domaine, l'objet étudié, une recherche prendra une forme plus théorique ou appliquée, elle utilisera une méthode historique, sociocritique (Duchet 1979), psychanalytique, etc. En effet, il y a un nombre indéfini de questions qui peuvent être abordées avec la méthode empirique tel que nous l'avons appliquée. Cette méthode se distingue par le fait que ses résultats sont reproductibles et fiables. Selon la disponibilité des textes, j'entends les nouveaux textes qui viennent de paraître, on pourrait démontrer si les méthodes utilisées – comme la narratologie de Gérard Genette ou celle d'A. Greimas – conduiraient aux résultats similaires.

Des recherches futures pourront également porter leur investigation sur la totalité de l'œuvre d'un auteur, avant de passer à un autre auteur ou à un autre ensemble de livres du même courant littéraire, dressant pour cela un bilan des effets du néo-colonialisme sur les peuples de l'Afrique subsaharienne d'expression française. Ce faisant, le roman africain, dont nous avons fait remarquer que les origines et l'évolution sont liées à des faits historiques précis, et dont les contenus constituent le plus souvent un discours sur l'histoire de la société (Chemain & Chemain-Degrangé 1979), pourra canaliser la menace des divisions entre castes, amortir dans la mesure du possible les antagonismes idéologiques et culturelles, surmonter les problèmes ethniques ou régionaux. Ce sont ces mouvements de fond qui pourront ouvrir la possibilité de nouvelles avancées démocratiques.

En bref, cette analyse a examiné comment la forme littéraire de l'aliénation influe sur le statut réservé à l'élite noire francophone. N'est-elle pas la source de difficultés insurmontables pour une vie communautaire qui favorise le bonheur collectif au détriment, souvent, des aspirations individuelles ? Cette hypothèse, notre recherche s'est proposée de la vérifier en interrogeant les modalités de l'insertion de l'intellectuel africain dans les

sociétés imaginaires et expérimentales de notre corpus, de même que les fluctuations de son image au gré de mythes sous-jacents.

BIBLIOGRAPHIE

- Adam, J.-M. 2001. *Les textes : types et prototypes*. Paris: Nathan.
- Adam, J.-M. 2005. *Analyse de la linguistique textuelle. Introduction à l'analyse textuelle des discours*. Paris : Armand Colin, coll. « Coursus ».
- Adiaffi, J.-M. 1980. *La carte d'identité*. Paris : Hatier.
- Aké, L. 1960. *Kocoumbo l'étudiant noir*. Paris : Flammarion.
- Alexandre, P. 1967. *Langues et langage en Afrique noire*. Paris : Payot.
- Alioun, F. 1972. *Le cercle des tropiques*. Paris : Présence africaine.
- Amon D'Aby, F.-J. *La sorcière*. Abidjan : NEA.
- Amselle, J.-L. 2001. *Branchements : Anthropologie de l'universalité des cultures*. Paris : Flammarion.
- Angelet, C. & Herman, J. 1987. Narratologie. In M. Delcroix & F. Hallyn (dir.), *Introduction aux études littéraires : Méthodes de textes*. Bruxelles : Duculot, p. 168-201.
- Angenot, M., Bessier, J. Fokkema, D. & Kushner, E. 1989. *Théorie littéraire : problèmes et perspectives*. Paris : PUF.
- Anonyme. 2009. *MLA handbook for writers of research papers*, 7th ed. New York: The Modern Language Association of America.
- Anta Diop, C. 1959. *L'unité culturelle de l'Afrique noire*. Paris : Présence africaine.
- Auerbach, C.F. & Silverstein, L.B. 2003. *Qualitative data: An introduction to coding and analysis*. New York, NY: New York University Press.
- Ba, A.H. 1974. *Étrange destin de Wagrín*. Paris: UGE.
- Ba, A.H. 1969. *Kaïdara, récit initiatique peul*. Paris : Armand Colin.
- Ba, M. 1979. *Une si longue lettre*. Dakar : Nouvelles Éditions Africaines.
- Bacry, P. 1992. *Les figures de style et autres procédés stylistiques*. Paris : Les Éditions Berlin.

- Badenhorst, C. 2008. *Dissertation writing: a research journey*. Pretoria: Van Schaik Publishers.
- Badian, S. 1957. *Sous l'orage*. Avignon : Presses Universelles.
- Badian, S. 1973. *Sous l'orage*. Paris : Présence africaine.
- Badian, S. 1976. *Le sang des masques*. Paris : Robert Laffont.
- Badian, S. 1977. *Noces sacrées*. Paris : Présence africaine.
- Badibanga (Pseudonyme). 1931. *L'éléphant qui marche sur les œufs*. Bruxelles : Éditions L'Églantine.
- Bakhtine, M. 1978. *Esthétique et théorie du roman*. Paris : Gallimard.
- Balandier, G. 2017. La situation coloniale : approche théorique. *Cahiers Internationaux de Sociologie*, 11(1951) : 44-79. http://unt.univreunion.fr/fileadmin/Fichiers/UNT/UOH/idc/co/AC10_romans.html (consulté le 01/12/2017).
- Bardin, L. 2005 [1977]. *L'analyse de contenu*. Paris : PUF.
- Barthes, R. 1973. *Le degré zéro de l'écriture : Nouveaux essais critiques*. Paris : Seuil.
- Barthes, R. 1977. *Leçon*. Paris : Seuil.
- Barthes, R. 1977. *Poétique du récit*. Paris : Le Seuil, coll. « Points ».
- Barthes, R. 1995. *Œuvres complètes*, Tome III, 1974-1980, Eric Marty (dir.). Paris : Le Seuil.
- Bayart J.-F. (dir.). 2012. *La cité cultuelle. Rendre à Dieu ce qui revient à César*. Paris : Karthala, coll. « Recherches internationales ».
- Beaumarchais, J.-P. & Couty, D. 1994. *Dictionnaire des œuvres littéraires de la langue française*. Paris : Bordas.
- Bell, J. & Opie, C. 2002. *Learning from research: Getting more from your data*. Buckingham-Philadelphia: Open University Press.
- Benda, J. 2003. *La trahison des clercs*. Paris : Grasset, coll. « Les Cahiers rouges ».
- Bénichou, P. 1992. *L'école du désenchantement : Sainte-Beuve, Nodier, Musset, Nerval, Gautier*. Paris : Gallimard.

- Benveniste, É. 1974. *Problèmes de linguistique générale II*. Paris : Gallimard.
- Bergez, D. 1990. La critique thématique. In D. Bergez, P. Barbéris, P.-M. de Biasi, M. Marini & G. Valency (dir.), *Introduction aux méthodes critiques pour l'analyse littéraire*. Paris : Bordas, pp. 85-120.
- Bernave, cité par Aimé Césaire. 1960. *Toussaint Louverture*. Paris : Club Français du livre.
- Bessière, J. & Moura, J.-M. 1999. *Littératures postcoloniales et représentations de l'ailleurs : Afrique, Caraïbe, Canada*. Paris : Honoré Champion.
- Beti, M. 1954. *Ville cruelle*. Paris : Présence africaine.
- Beti, M. 1957. *Mission terminée*. Paris : Bouchet /Chastel.
- Beti, M. 1974. *Perpétue et l'habitude du malheur*. Paris : Bouchet-Chastel.
- Beti, M. 1978. *Le roi miraculé*. Paris : Bouchet-Chastel.
- Beti, M. 1994. *L'histoire du fou*. Paris : L'Harmattan.
- Beyala, C. 1987. *C'est le social qui m'a brûlée*. Paris : Stock, coll.
- Beyala, C. 1989. *Tu t'appelleras Tanga*. Paris : Stock.
- Beyala, C. 1990. *Seul le diable le savait*. Paris : Pré-aux-clercs.
- Beyala, C. 1994. *Assez, l'africaine*. Paris : Albin Michel.
- Beyala, C. 1994. *Le petit prince de Belleville*. Paris : Albin Michel.
- Bhêly-Quenum, O. 1960. *Un piège sans fin*. Paris : Présence Africaine.
- Birago, D. 1947. *Les comtes d'Amadou Koumba*. Paris : Fasquelle, coll. « Écrivains d'Outre-mer ».
- Birago, D. 1958. *Les nouveaux contes d'Amadou Koumba*. Paris-Dakar : Présence africaine.
- Birago, D. 1978. *La plume raboutée*. Paris : Présence Africaine-NEA.
- Bissek, P. 2005. *Mongo Beti à Yaoundé (1991-2001)*. Rouen : Éditions des peuples noirs.
- Biyidi, A. 1954. Problèmes de l'étudiant noir. *Présence Africaine*, 16 : 420.

- Blachère, J.-C. 1993. *Négritudes : Les écrivains d'Afrique noire et la langue française*. Paris : L'Harmattan.
- Blais, M. & Martineau, M. 2007. L'analyse inductive générale : Description d'une démarche visant à donner un sens à des données brutes. *Recherches Qualitatives*, 26(2) : 1-18.
- Blanchet, A. & Gotman, A. 1992. *L'enquête et ses méthodes : l'entretien*. Paris : Nathan.
- Blanchot, M. 1996. *Les intellectuels en question*. Paris : Fourbis.
- Bless, C., Higson-Smith, C. & Sithole, S.L. 2013. *Fundamentals of social research methods: An African perspective*. 5th Edition. Cape Town: Juta Publishers.
- Bolamba A.-R. 1940. *Les aventures de Ngoy*. Bruxelles : A. Deny.
- Bolamba A.-R. 1945. *La chaîne brisée. La Voix du congolais*, n° 2, mars-avril (conte).
- Bolamba A.-R. 1947. *Premiers essais*. Élisabethville (Lubumbashi) : Éditions de l'Essor du Congo.
- Bolamba A.-R. 1954. *Nous nous y sommes sentis chez nous*. Léopoldville-Kalina : Éditions du service du gouvernement général.
- Bourion, E. 1995. « Le réseau associatif de la peur ». In F. Rastier (dir.), *L'analyse thématique des données textuelles. L'exemple des sentiments*. Paris : Didier Érudition, pp. 107-145.
- Bourneuf, R. 1970. L'organisation de l'espace dans le roman. *Études littéraires*, avril 1970 : 77-94. Québec : Les Presses de l'Université Laval.
- Bourneuf, R. & Ouellet, R. 1995. *L'univers du roman*. Paris : PUF.
- Bouygues, C. (dir.) 1992. *Texte africain et voies/voix critiques : Littératures africaines et antillaise (Maghreb, Afrique noire, Antilles, Immigration)*. Paris : L'Harmattan.
- Bréchon, P. 2011. Introduction. In P. Bréchon, *Enquêtes qualitatives, enquêtes quantitatives*. Grenoble : Presses universitaires de Grenoble, pp. 7-14.
- Breton A. 1926. *Légitime défense : manifeste du surréalisme*. Paris : Éditions Surréalistes.
- Brière, E. 1987. Senghor et l'Amérique. In *Sud*, xv II (Léopold Sédar Senghor). Colloques Poésie-Cerisy, pp. 323-331.

- Bronckart, J.P. 1996. *Activité langagière, textes et discours. Pour un interactionnisme sociodiscursif*. Berne : Peter Lang.
- Brunet, E. 1995. Cardiogrammes. In Rastier, F. (dir.), *L'Analyse thématique des données textuelles*. Paris : Didier.
- Butler, C. 1985. *Statistics in linguistics*. Oxford : Basil Blackwell.
- Butor, M. 1992. L'espace du roman. *Essais sur le roman*, 88 : 48-58. Gallimard, Ide.
- Cadiot, P. & Nemo, F. 1997. Propriétés extrinsèques en sémantique lexicale. *Journal of French Language Studies*, 7(2) : 27-146.
- Calvet, L.-J. 1974. *Linguistique et colonialisme*. Paris : Payot.
- Calabrese, R.L. 2006. *The essential elements of a dissertation*. New York-Toronto-Plymouth, UK : Rowman & Littlefield Publishers, Inc.
- Cazenave, O. 1996. *Femmes rebelles : naissance d'un nouveau roman au féminin*. Paris : L'Harmattan.
- Cendrars, B. 1934. *Anthologie nègre : folklore des peuples africains*. Paris : Éditions de la Sirène.
- Césaire, A. 1939. *Cahier d'un retour au pays natal*. Paris : Présence africaine.
- Césaire A. 1946. *Les armes miraculeuses*. Paris : Gallimard, Nouvelle Revue française.
- Césaire A. 1950. *Discours sur le colonialisme*. Paris : Présence africaine.
- Charles, M. 1995. *Introduction à l'étude des textes*. Paris : Éditions du Seuil.
- Chemain-Degrange, A. 1980. *Émancipation féminine et roman africain*. Dakar : NEA.
- Chemain, R. & Chemain-Degrange, A. 1979. *Panorama critique de la littérature congolaise contemporaine*. Paris : Présence Africaine.
- Cherchari, A. 1982. *Réception de la littérature africaine d'expression française jusqu'en 1970*. Paris : Silex.
- Chevrel, Y. 1989. La littérature comparée. *Que sais-je ?* : 57-58. Paris : Nathan Université, coll.
- Chevrel, Y. 1994. La recherche en littérature. *Que sais-je ?* 1, novembre. Paris : PUF.

- Chevrier, J. 1987. *Littérature africaine : Histoire et grands thèmes*. Paris : Hatier.
- Chevrier, J. 1989. *La littérature nègre*. Paris : Armand Colin.
- Chevrier, J. 1999. *Littératures d'Afrique Noire de la langue française*. Paris : Nathan.
- Chevrier, J. 2005. *Le lecteur d'Afriques*. Paris : Honoré Champion.
- Chevrier, J. 2007. Quarante ans de littérature africaine : De la Sorbonne à Barbès. In *Cahiers de l'Association Internationale des études françaises*. Paris : Les Belles Lettres.
- Chimoun, M. 2004. L'intellectuel africain : incarnation de la médiocrité ? *Ethiopiques*, 73. Littérature, philosophie et art, 2ème semestre . <http://ethiopiques.refer.sn/spip.php?article118> (consulté le 15 avril 2017).
- Chuquet, H. 2001. Présent, discours rapporté et repérage composite dans les textes de presse. In *Cahiers Chronos*, 7, Amsterdam : Rodopi, pp. 41-60.
- Cohen, M. 1971. *Matériaux pour une sociologie du langage*. Paris : Maspero.
- Cornevin, R. 1976. *Littératures d'Afrique noire de langue française*. Paris : PUF.
- Couchoro, F. 1929 [1983]. *L'esclave*. Paris : Éditions de la Dépêche africaine.
- Coulet, H. 1968. *Le roman jusqu'à la révolution*. Paris: Armand Colin, coll. « U ».
- Dadié, B. 1954. *Légendes africaines*. Paris : Seghers.
- Dadié, B. 1963. *Climbié*. Paris : Seghers.
- Damas, L.-G. 1937. *Pigments : Poèmes*. à compte d'auteur). Paris : Guy L. Mano.
- Damas, L.-G. 1943. *Veillées noires: contes guyanais*. Paris : Éditons Stock.
- Dartigues, L. 2014. Une généalogie de l'intellectuel spécifique. In *Astérion* [En ligne], 12. <http://asterion.revues.org/2560> (consulté le 11 avril 2017).
- Dathorne, O.R. 1975. *African literature in the twentieth century*. London : Heinemann Educational.
- De Bouveignes, O. 1948. *Poètes et conteurs noirs*. Anvers : Éditions Zaïre.
- Deschamps, H. 1960. *Méthodes et doctrines coloniales de la France du XIVe siècle à 1953*. Paris : coll. Armand Colin.

- Delafosse M. 1922. *L'âme nègre*. Paris : Payot.
- Delafosse M. 1932. *Les Noirs d'Afrique*. Paris : Payot.
- Delcroix, M. & Hallyn, F. (dir.). 1987. *Introduction aux études littéraires : Méthodes de textes*. Bruxelles : Duculot.
- Deleuze, G. 1972. Les intellectuels et le pouvoir. Entretien entre Michel Foucault et Gilles Deleuze. *L'Arc*, 49. Aix-en-Provence.
- Delvaux, M. 1998. *Femmes psychiatisées, femmes rebelles. De l'étude de cas à la narration autobiographique*, Montréal : Les Empêcheurs de marcher en rond.
- De Meyer, B. 2008. L'africain scolarisé : Le devoir de violence de Yambo Ouologuem. In D.K. Wakabwe-Segatti & P. Halen. (dir.), *Du nègre Bambara au Négropolitain. Les littératures africaines en transculturel*. Metz : Université Paul Verlaine, Centre de recherches "Écritures", coll. « Littérature des mondes contemporains », *Série Afriques*, 4 : 203-212.
- Denzin, N.K. & Lincoln, Y.S. 2000. *Handbook of qualitative research*. 2nd ed. Thousand Oaks, CA: Sage Publications.
- Depestre, R. 1980. Itinéraire d'un langage ; de l'Afrique à la Caraïbe. Entretien avec Aimé Césaire. *Europe*, avril, 612 : 16.
- Deslauriers, J.-P. 1991. *Recherche qualitative : guide pratique*. Montréal : McGraw-Hill.
- Diagne, A.M. 1920. *Les trois volontés de Malic*. Paris : Larousse.
- Diallo, B. 1926 [1985]. *Force-Bonté*. Paris : Rieder ; réédition, Paris : NEA-ACCT.
- Diallo, N. 1975. *De Tilène au plateau : Une enfance dakaroise*. Dakar : Nouvelles éditions africaines.
- Dion, L. 1993. *Québec 1945-2000. Tome II : Les intellectuels et le temps de Duplessis*. Québec : Presses de l'Université Laval.
- Diop, A. Cité par Edouard Eliet, 1965. *Panorama de la littérature Négro-africaine (1921-1962)*. Paris : Présence africaine, p. 23.
- Diop, A.C. 1955. *Nations nègres et culture*. Paris : Présence Africaine.
- Diop, C.A. 1981. *Civilisation ou barbarie : anthropologie sans complaisance*. Paris : Présence africaine.

- Diop, D. 1956 [1980]. *Coups de pilon*. Paris : Présence africaine.
- Dörnyei, Z. 2007. *Research methods in applied linguistics*. Oxford: Oxford University Press.
- Dubar, C. 1996. Usages sociaux et sociologiques de la notion d'identité. *Éducation Permanente*, 128(3) : 37-44.
- Dubois-Richard, P. 1930. *L'organisation technique de l'État*. Paris : Librairie du recueil Sirey, p.v.
- Duchet, C.L. 1979. *Sociocritique*. Paris : Fernand Nathan.
- Ducrot, O. 1980. *Dire et ne pas dire*. Paris : Hermann.
- Dugast, D. 1980. *Statistique lexicale*. Genève : Slatkine.
- Dunleavy, P. 2003. *Authoring a Ph D: How to plan, draft, write and finish a doctoral thesis or dissertation*. New York : Palgrave Macmillan.
- Easton, D. 1974. *Analyse du système politique*. Paris : Colin.
- Eco, U. 1992. *Les limites de l'interprétation*. Paris : Grasset.
- Eco, U. 1995. *Interprétation et surinterprétation*. Paris : PUF.
- Erich, M. 1991. *Les mutilations sexuelles*. Paris: P.U.F, coll. « Que sais-je? ».
- Erich, D. 1995. « Une méthode d'analyse thématique : Exemples de l'amour et de l'ambition ». In Rastier, F. (dir.), *L'analyse thématique des données textuelles*. Paris : Didier, pp. 85-103.
- Ezzy, D. 2003. *Qualitative analysis: practice and innovation*. United Kingdom: Routledge.
- Fallery, B. & Rodhain, F. 2007. Quatre approches pour l'analyse de données textuelles : lexicale, linguistique, cognitive, thématique. rodhain@polytech.univ-montp2.fr (consulté le 20 avril 2018).
- Fanon, F. 1965. *Peau noire, masques blancs*. Paris : Éditions du Seuil.
- Fantouré, A. 1972. *Le cercle des Tropiques*. Paris : Présence Africaine.
- Feldman, M.S. 1994. *Strategies for interpreting Qualitative Data*. Thousand Oaks, CA: Sage Publications.

- Feuer, L.S. 1980. *Einstein et le conflit des générations*. trad. P. Alexandre. *Revue d'histoire des Sciences*, 33(3) : 277-278.
- Francoeur, L. 1984. Le texte littéraire, structure, valeur et fonction. In *Semiotics Unfolding: Proceedings of the Second Congress of the International Association for Semiotic Studies Vienna, July 1979*. pp. 813–820.
<https://doi.org/10.1515/9783110869897-095> (consulté le 10 avril 2018).
- Franklin, A. 1953. La négritude : réalité ou mystification ? Réflexions sur « Orphée noir ». *Présence africaine*, 14 : 287-301.
- Freidin, B., Di Virgilio, M.M. & D'Onofrio, M.G. 2012. Défis que présente le processus d'analyse des données dans la recherche qualitative : réflexions nées de la recherche pratiquée en différents contextes de travail. *Recherches qualitatives*, 31(3) : 12-43.
- Frobenius, L. 1933 [1987]. *Histoire de la civilisation africaine*. Paris : Éditions du rocher.
- Frobenius, L. 1936. *Histoire de la civilisation africaine* (Traduction de *Kulturgeschichte Afrikas : Prologomena zu einer historischen Gestaltlehre*, publié à Zürich : Haidon, 1933, par H. Bach et D. Ermont), Paris : Gallimard.
- Foucault, M. 1969. *L'archéologie du savoir*, cité par Deleuze, Gilles. mai 1972. Les intellectuels et le pouvoir. Entretien entre Michel Foucault et Gilles Deleuze. *L'Arc*, 49. Aix-en-Provence.
- Gadjigo, S. 1990. *L'école blanche : L'Afrique noire*. Paris : L'Harmattan.
- Genette, G. 1966. *Figures I*. Paris : Seuil.
- Genette, G. 1969. *Figures II*. Paris : Seuil.
- Genette, G. 1972. *Figures III*. Paris : Seuil, coll. « Poétique ».
- Genette, G. 1982. *Palimpsestes : La littérature au second degré*. Paris : Seuil.
- Genette, G. 2002. *Figures V*. Paris : Seuil.
- Gide A. 1927. *Voyage au Congo : carnets de route*. Paris : Gallimard.
- Gilbert, P. 1980. *Dictionnaire des mots contemporains*. Paris : Le Robert.
- Girodet, J. 1988. *Dictionnaire Bordas : Pièges et difficultés de la langue française*. Paris : Bordas.

- Godfroy, A. Qu'est-ce qu'un espace littéraire ? *Acta fabula*, 7(6) : 27-39. <http://www.fabula.org/revue/document1705.php> (consulté le 12 février 2015).
- Goldenstein, J.-P. 1980. *Pour lire le roman, initiation à une lecture méthodique de la fiction narrative*. Bruxelles : De Boeck.
- Gougnongbe, A. 1995. *La toile de soi*. Paris: L'Harmattan.
- Gould, S.J. 2007. *Punctuated equilibrium*. Cambridge (Massachusetts): Harvard University Press.
- Greimas, A.J. 1966. *Sémantique structurale : recherche et méthode*. Paris : Larousse.
- Greimas, A.J. 1986. *Sémantique structurale*. Paris : PUF.
- Grevisse, M. & Gosse, A. 1993. *Le bon usage. Grammaire française*. 13^e ed. Paris-Louvain-la-Neuve : Duculot.
- Grix, J. 2004. *The foundations of research*. New York : Palgrave Macmillan.
- Guba, A. 1981. Criteria for assessing the trustworthiness of naturalistic inquiry. *Education, Communication and Technology*, 29: 75-91.
- Guba, A. & Lincoln, Y. 1994. Competing paradigm in qualitative research. In N.K. Denzin & Y.S. Lincoln, *Handbook of qualitative research*. Thousand Oaks, CA: Sage Publications.
- Guéhenno, J. 1968. *La mort des autres*. Paris : Grasset.
- Guèye, L. 1966. *L'Itinéraire Africain*. Paris : Présence Africaine.
- Guilhaumou, J. 2002. Le corpus en analyse de discours : perspective historique. *Corpus*, 1 : 21-49.
- Guiraud, P. 1954. *Les caractères statistiques du vocabulaire*. Paris : PUF.
- Hamon, P. 1983. *Le personnel du roman. Le système des personnages dans les Rougon-Macquart d'Emile Zola*. Paris : Droz.
- Hamon, P. 1993. *Du descriptif*. Paris : Hachette.
- Hanse, J. 1993. *Nouveau dictionnaire des difficultés du français moderne*. 3^e édition. Louvain-la-Neuve : De Boeck-Duculot,
- Hardy, G. 1919. *Une conquête morale : L'enseignement en A.O.F.* Paris : Armand Colin.

- Hausser, M. 1990. Jules Verne et l'Afrique des Noirs. In *Le roman colonial. Itinéraires et contacts de cultures*, n° 12. Paris : L'Harmattan.
- Hausser, M. 1992. *Pour une poétique de la négritude*, t. 2. « Rythmes ». Ivry : Silex-Nouvelles du Sud.
- Hausser, M. & Mathieu, M. 1998. *Littératures francophones* (III). Afrique noire-Océan indien), collection Lettres Belin sup.
- Hayt, F. 1992. *Précis d'histoire de 1750 à 1918*, 4^e édition. Bruxelles : De Boeck-Wesmael.
- Hazoumé, P. 1937. *Le pacte de sang au Dahomey*. Paris : Institut d'ethnologie, coll. « Travaux et mémoires, tome XXV.
- Hazoumé, P. 1978 [1938]. *Doguiçimi*. Paris : Larose.
- Herbert, L. 2007. *Dispositifs pour l'analyse des textes et des images*. Limoges : PULIM.
- Herzberger-Fofana, P. 1989. *Écrivains africains et identités culturelles*. Germany : Stauffenburg Verlag.
- Hierche, H. 1981. *Théorie de la littérature*. Paris : Picard.
- Hofstee, E. 2006. *Constructing a good dissertation*. Sandton: EPE.
- Hurley, A. 2004. Toussaint Louverture : A revolution in question. *Présence Africaine, Nouvelle série*, 169 : 199-209.
- Husti-laboye, C. 2007. *La Diaspora postcoloniale en France*. Limoges : PULIM.
- Husti-laboye, C. 2009. *La Diaspora postcoloniale en France. Différence et diversité*. Limoges : PULIM.
- Ilunga-Kabulu, G. 1968. *Le journal d'un revenant*. Kinshasa : Éditions Belles lettres.
- Jadot, J.-M. 1949. *L'entrée de nos pupilles négro-africains dans la littérature de langue française*. Bruxelles : Institut royal colonial belge, Bulletin des séances, XX-1.
- Jadot J.-M. 1959. *Les écrivains africains du Congo belge et du Ruanda-Urundi, une histoire, un bilan, des problèmes*. Bruxelles : Institut royal colonial belge, Bulletin des séances, XX.
- Jauss, H.R. 1978. *Pour une esthétique de la réception*. Paris : Gallimard.

- Jenny, J. 1997. Méthodes et pratiques formalisées d'analyse de contenu et de discours dans la recherche sociologique française contemporaine. État des lieux et essai de classification. *Bulletin de Méthodologie* (B.M.S.), mars 54 : 64-112.
- Jouve, V. 1997. *La poétique du roman*. Reims : Éditions SEDES.
- Kadima- Nzuji, M. 1982. Le roman à la recherche d'une écriture. *La littérature zaïroise*, avril 25666 : 21-56. Saint-Etienne, Dumas.
- Kadima- Nzuji, M. 1982. La littérature zaïroise, In *Notre Librairie*, avril 25666. Paris : CLEF.
- Kajiga, G. *Untu, patrimoine culturel des peuples de l'Afrique subsaharienne*. Kinshasa : Ministère de la culture et du tourisme.
- Kané, C.H. 1961. *L'Aventure ambiguë*. Paris : Julliard.
- Kané, C. H. 1997. *Le gardien du temple*. Abidjan: Nouvelles éditions ivoiriennes.
- Kane, M. 1969. Naissance du roman négro-africain francophone. *African Art*, II(2).
- Kane, M. 1974. Sur les formes « traditionnelles » du roman africain. *Revue de Littérature comparée*, 191-192 : 536-568.
- Kane, M. 1981. *Essai sur les contes d'Amadou Coumba : Du conte traditionnel au conte moderne d'expression française*. Abidjan-Dakar – Lomé : N.E.A.
- Kane, M. 1982. *Roman africain et tradition*. Dakar: NEA.
- Kasende, L.A. 1997. Littérature négro-africaine, idéologie et (sous)développement. *Cahiers d'Études Africaines*, 37(147) : 537-553.
- Kesteloot, L. 1963. *Écrivains noirs de la langue française : Naissance d'une littérature*. Bruxelles : Éditions de l'Institut de sociologie Solvay.
- Kesteloot, L. 1970. *Négritude et situation coloniale*. Yaoundé : CLÉ.
- Kesteloot, L. 1973. *La négritude et son expression littéraire. Actes de colloque sur Négritude africaine, négritude Caraïbe*. Paris : Karthala, pp. 93-102.
- Kesteloot, L. 2001. *Histoire de la littérature négro-africaine*. Paris : Karthala.
- Kesteloot, L. 2012. La littérature négro-africaine face à l'histoire de l'Afrique. *Afrique contemporaine*, 2012/1(241) : 43-53. <https://www.cairn.info/revue-afrique-contemporaine-2012-1-page-43.htm> (consulté le 16 juin 2017).

- Ki Zerbo, J. 1973. *Histoire d'Afrique noire*. Paris : Hatier.
- Kom, A. 1983 (dir.). *Dictionnaire des œuvres littéraires négro-africaines de langue française des origines à 1978*. Paris/Sherbrooke [Québec, Canada] : ACCT/Éditions Naaman.
- Kourouma, A. 1970. *Les soleils des indépendances*. Paris : Édition du Seuil.
- Labouret, H. 1950. *Histoire des noirs d'Afrique*. Paris : Presses universitaires de France, coll. « Que sais-je ? ».
- Labou-Tansi, S. 1979. *La vie et demie*. Paris : Éditions du Seuil.
- Lafont, R. 1976. *Introduction à l'analyse textuelle*. Paris : Larousse, coll. « Langue et langage ».
- Laffont-Bompiani. 1994. *Le nouveau dictionnaire des œuvres, t V*. Paris : Éditions Robert Lafon, S.A.
- Laleau, L. 1948. Trahison, in *Anthologie de la nouvelle poésie nègre et malgache de langue française*, précédée d'Orphée noir par Jean-Paul Sartre. Paris : PUF.
- Lamonde, Y. 1993. Dion, Léon, *Québec 1945-2000. Tome II : Les intellectuels et le temps de Duplessis*. *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 473(1994) : 424-426.
- Lannoy, P. 2012. L'analyse thématique. In P. Paillé & À. Mucchielli, *L'analyse qualitative en sciences humaines et sociales*. Paris : Armand Colin.
- Laverdière, L. 1987. *L'Africain et le missionnaire. L'image du missionnaire dans la littérature africaine d'expression française. Essai de sociologie littéraire*. Montréal : Éditions Bellarmin.
- Laye, C. 1953. *L'enfant noir*. Paris : Plon.
- Laye, C. 1954. *Le regard du roi*. Paris : Plon.
- Lebel, R. 1925. *L'Afrique occidentale dans la littérature française*. Paris : Larose.
- Lebel, R. 1931. *Histoire de la littérature coloniale en France*. Paris : Larose.
- Le Coq, R. 1953. *Les Bamiléké : une civilisation africaine*. Paris : Éditions africaines.
- Le Coq, R. 1953. *Les étudiants noirs parlent*. Cahier spécial 14. Paris : Présence africaine.
- Leedy, P.D. 2001. *Practical research: planning and design*. New York : Macmillan.

- Lenoble-Pinson, M. 2000. *La rédaction scientifique : conception, rédaction, présentation, signalétique : Méthodes en sciences humaines*. Bruxelles : De Boeck & Larcier.
- Lete, A.E. 2011. *Lire et découvrir : entretien avec les écrivains congolais de la postindépendance*. Libreville : Odette Mananga.
- Lete, A.E. & Kakpo, M. 2011. *Littératures africaines : Langues et écritures*. Cotonou : Les Éditions des Diasporas.
- Lomani Tchibamba, P. 1941. Quelle sera notre place dans le monde de demain? *La voix du Congolais*, octobre-décembre 111 : 18.
- Lomami-Tchibamba, P. 1948. *Ngando, le crocodile*. Bruxelles : Éditions Georges A. Deny.
- Lopès, H. 1982. *Le pleurer-rire*. Paris : Présence africaine.
- Lukacs, G. 2000 [1965]. *Le roman historique*. Paris : Florence Janosi.
- Lundquist, L. 1983. *L'analyse textuelle. Méthodes, exercices*. Paris : CEDI.
- Lundquist, L. 1990. *L'analyse textuelle*. Copenhague : Copenhague Business.
- Ly, I. 1982. *Toiles d'araignées*. Paris : Encre Noires.
- Mabika Kalanda, A. 1967. *La remise en question, base d'une décolonisation mentale*. Bruxelles, Éditions Remarques congolaises, coll. « Études congolaises ».
- Madiya, C.N. 1969. *Kasala et autres poèmes*. Kinshasa : Mandore.
- Magnier, B. 1992. Emmanuel Dongala : des nouvelles entre deux romans *Notre Librairie*, octobre-décembre 111 : 34.
- Maingueneau, D. 2004. *Discours littéraire*. Paris : Armand Colin.
- Macherey, P. 1990. *À quoi pense la littérature ?* Paris : PUF.
- Maingueneau, D. 2004. *Discours littéraire*. Paris : Armand Colin.
- Makouta-Mboukou, J.-P. 1980. *Introduction à l'étude du roman négro-africain de langue française : problèmes culturels et littéraires*. Abidjan : Nouvelles éditions africaines.
- Mangwanda, M.K. 2009. *Le porte-parole du président*. 2^e édition. Paris : L'Harmattan, collection « Encre Noires ».

- Maran, R. 1921. *Batouala – Véritable roman nègre*. Paris : Albin Michel.
- Martin, E. 1993. *Reconnaissance de contextes thématiques dans un corpus textuel : Éléments de lexico-sémantique*. Paris : CNRS-INaLF, Didier Érudition.
- Marty, R. 2010. *Conflit des générations*. Toulouse : Publibook, coll. « Pédagogie ».
- Mateso, L. 1986a. *La critique littéraire africaine d'écriture française*. Paris : ACCT-Karthala.
- Mateso, L. 1986b. *La littérature africaine et sa critique*. Paris: A.C.C.T. Karthala.
- Mathieu, M. 1987. *Le roman colonial*. Paris : L'Harmattan Université Paris XIII (Centre d'études francophones), coll. « Itinéraires et contacts de cultures ».
- Mathieu, M. 1987. Le roman colonial. *Publications du Centre d'Études francophones de L'Université Paris XIII, Itinéraires et contacts de cultures*, 7(1982) : 9-10.
- Maurel, A. 1994. *La critique*. Paris : Hachette, coll. « Contours littéraires ».
- Maurice, C. & Hallyn, F. 1987. *Introduction aux études littéraires : Méthodes de textes*. Bruxelles: Duculot.
- Mawete, M. 2009. L'intellectuel africain : Entre le silence et la compromission. www.mampouya.com/article-36689803.html (consulté le 15 juin 2017).
- Mbembe, A. 2010. *Sortir de la grande nuit. Essai sur l'Afrique décolonisée*. Paris : La Découverte.
- Memmi, A. 2004. *Portait du décolonisé : arabo-musulman et de quelques autres*. Paris : Gallimard.
- Menga, G. 1991. *Moni-Mambou : Retrouvailles*. Saint Maur : Éditions Sépia.
- Meletinsky, E. 1989. Sociétés, cultures et fait littéraire. In M. Angenot, J. Bessier, D. Fokkema & E. Kushner (dir). *Théorie littéraire : problèmes et perspectives*. Paris : PUF, p. 17.
- Mercier, P. 1996. « Le Changement social et l'interprétation des faits de conflit ». In *JSTOR : Cahiers internationaux de sociologie. Des notions en dispute*. JSTOR : CIS, Vol.1.- Nouvelle Série, 117 : 70.
- Mercier, R. 1965. La littérature d'expression française en Afrique noire : préliminaires d'une analyse, Actes du colloque sur la littérature africaine d'expression française (1963). Dakar. *Langues et littératures*, 14 : 25.

- Middleton, J. & Miller, J. 2008. *New Encyclopedia of Africa*, 1: 286-315. USA : Thomson-The Gate Group.
- Midiohouan, G.O. 1986. *L'idéologie dans la littérature négro-africaine d'expression française*. Paris : L'Harmattan.
- Midiohouan, G.O. 2002. *Écrire en pays colonisé : Plaidoyer pour une nouvelle approche des rapports entre la littérature négro-africaine d'expression française et le pouvoir colonial*. Paris : L'Harmattan.
- Miles, M.B. & Huberman, A.M. 1994. *Qualitative data analysis: an expanded source book*. 2nd ed. Thousand Oaks, CA: Sage Publications.
- Miles, M.B. & Huberman, A. M. 2003 [1994]. *Analyse des données qualitatives*. Bruxelles : De Boeck.
- Miles, M.B. & Huberman, A.M. 2014. *Qualitative data analysis: a methods sourcebook*. Thousand Oaks, California: Sage Publications, Inc.
- Milly, J. 1992. *Poétique des textes*. Paris : Nathan.
- Miner, E. 1989. Études comparées interculturelles. In Angenot, M. et al., *Théorie littéraire : problèmes et perspectives*. Paris : PUF, p. 17.
- Mitterand, H. 1974. (dir.). *Précis d'analyse littéraire : Les structures de la fiction*. Paris : Éditions Fernand Nathan.
- Mobio, F.A. 2017. La critique des indépendances dans le Roman Africain Francophone. *Canadian Social Science*, 13(1) : 69-75.
<http://www.cscanada.net/index.php/css/article/view/91111> (consulté le 12 septembre 2018).
- Monembo, T. 1979. *Les Crapauds-brousse*. Paris : Seuil.
- Moudileno, L. 2003. *Littératures africaines francophones des années 1980 à 1990. Document de travail*, n° 2. Dakar : CODESRIA.
- Moun Oumi, A. 1917. *L'éducation en Afrique*, Paris : Maspero.
- Moura, J.-M. 2007. *Littératures francophones et théorie postcoloniale*. Paris : PUF.
- Mouralis, B. 1956. Culture et colonisation. *Présence africaine*, juin-novembre 8(910) : 197-198.
- Mouralis, B. 1981. *Littérature et développement*. Lille : Université de Lille III.

- Mouralis, B. 1981. *Comprendre l'œuvre de Mongo Beti*. Paris : Éditions Saint-Paul.
- Mouralis, B. 1984. *Littérature et développement. Essai sur le statut, la fonction et la représentation de la littérature négro-africaine d'expression française*. Paris : ACCT-Silex.
- Mouton, J. 1996. *Understanding social research*. Pretoria: Van Schaik Publishers.
- Mouton, J. 2001. *How to succeed in your master's and doctoral studies: A South African guide and resource book*. Pretoria : Van Schaik.
- Mpoundi-Ngolle, E. 1990. *Sous la cendre le feu*. Paris : L'Harmattan.
- Mucchielli, A. 1991. *Les méthodes qualitatives*. Paris : PUF
- Mucchielli, A. 1996. *Dictionnaire des méthodes qualitatives en sciences humaines et sociales*. Paris : Armand Colin.
- Mudimbe, V. 1973. *Entre les eaux*. Paris : Présence africaine.
- Mukatovsky, J. 1990. *Fonction, norme et valeur esthétiques comme faits sociaux*. Californie, CA : The University of California Press.
- Mukendi, N. 1983. Un nègre à l'Académie française : Senghor démasqué ... L'Afrique dupée. *Peuples Noirs, Peuples Africains*, 35 : 30.
- Muller, C. 1973. *Initiation aux méthodes de statistique linguistique*. Paris : Hachette.
- Muller, C. 1977. *Principes et méthodes de statistique lexicale*. Paris : Hachette.
- Muller, C. 1983. La Recherche française par ordinateur en langue et littérature. Actes du colloque organisé par l'université de Metz. Genève : Slatkine, juin, 1983.
- Musangi, P.O. 1968. *Ma terre perdue*. Kinshasa : Éditions Belles lettres.
- Nanga, B. 1980. *Les Chauves-souris*. Paris : Présence africaine.
- Nantet, J. 1972. *Panorama de la littérature noire d'expression française*. Paris : Fayard.
- Ngal, M. à M. 1972. *Tendances actuelles de la littérature Africaine d'expression française*. Kinshasa : Éditions du Mont Noir.
- Ngal, M. à M. 1984. *Giambatista Viko ou viol du discours africain*. Paris : Hatier, coll. « Monde ».

- Ngal, M. à M. 1994. *Création et rupture en littérature africaine*. Paris : Seuil.
- Ngalasso, M.M. 2007. Écrire en langue seconde. Le discours des écrivains africains francophones. In *C.A.I.E.F. Centre National du livre*. Paris : Belles lettres.
- Ngalasso, M.M. 2007. Le concept du français langue seconde. In *Études de linguistiques appliquées*, 88 (cordonné par Besse Henri, Ngalaso Mwatha Musanji et Vigner Gérard), p. 27-38.
- Nganang, P. 2008. *Manifeste d'une nouvelle littérature africaine*, 40(1) : 77. Indiana State: Indiana University Press.
- N'Gouan, M.A. 2008. *L'aliénation dans la philosophie de Karl Marx et ses formes contemporaines*. Thèse de masters de Université Félix Houphouët Boigny Abidjan.
- Nkashama, P.N. 1984. *Le pacte de sang*. Paris : L'Harmattan.
- Nkashama, P.N. 1989. *Écritures et discours littéraires : études sur le roman africain*. Paris : L'Harmattan.
- Nkashama, P.N. 1992. *Littératures et écritures en langues africaines*. Paris : L'Harmattan.
- Nkashama, P.N. 1993. *Les années littéraires en Afrique (1912-1987)*. Paris : L'Harmattan.
- Nsonsa, V. 1988. Quelques aspects de la recherche littéraire. *Scientia*, Mbanza-Ngungu, Spécial, 3(2) : 15-22.
- Nzuji, C.M. 1967. *Murmures*. Kinshasa : Lettres congolaises, Office national de la recherche et du développement.
- Ory, P. & Sinirelli, J.-F. 1987. *Les intellectuels en France, de l'affaire Dreyfus à nos jours*. Paris : Armand Colin.
- Oswald, P.J. 1993 [1976]. *Refrains sous le sahel*. Ouagadougou : Fondation Pacéré.
- Ouedraogo, J. 2010. Biographie de Seydou Badian. In J. Taylor & J. Francis, *Encyclopedia of A literature vol. 2*. USA: Oxford University Press. p. 121.

- Ouedraogo, J. 2011. *Seydou Badian Kouyaté*. trad. par Marie-Thérèse Noiset.
www.bookrags.com/tandf/badian-seydou-kouyat (consulte 11 3 mai 2018).
- Ouologuem, Y. 1968. *Le devoir de violence*. Paris : Seuil.
- Owono-Kouma, A. 2010. *Mongo Beti et l'Église catholique romaine*. Paris : L'Harmattan.
- Oyono, F. 1954. *Une vie de boy*. Paris : Julliard.
- Oyono, F. 1956. *Le vieux nègre et la médaille*. Paris : Julliard ; réédition. Paris : UGE.
- Oyono, F. 1960. *Chemin d'Europe*. Paris : Julliard.
- Pageaux, D.-H. 1994. *Littérature générale et comparée*. Paris : Armand Colin.
- Pageaux, D.-H. 1996. *Le bûcher d'Hercule : Histoire, critique et théorie littéraire*. Paris : Honoré Champion.
- Pageaux, D.-H. 1999. *Perspectives comparatistes*. Paris : Champion.
- Pageaux, D.-H. 2014. Préface. *Revue de littérature comparée* 2014/4(352) : 387-392.
- Paillé, P. & Mucchielli, A. 2008 [2003]. *L'analyse qualitative en sciences humaines et sociales*. Paris : Armand Colin.
- Patillon, M. 1974. *Précis d'analyse littéraire : Les structures de la fiction*. Paris : Éditions Fernand Nathan.
- Patton, M.Q. 2001. *Qualitative research & evaluation methods*, 3rd ed. Thousand Oaks, CA: Sage Publications.
- Pelletier, J. 1992. *Le social et le littéraire*. Montréal-Quebec- Paris : Logidec, coll. « Voix et images ».
- Peraya, D., Mucchielli, A. & Noy, C. 2007. Études des communications : approches constructivistes. *Communication*, 26(1) : 235-240.
- Pierce, C.S. 1978. *Écrits sur le signe*. Paris : Seuil.
- Pommier, R. 1990. *Explications littéraires*. Paris : SEDES.
- Popper, K. 2018 *Karl Popper Quotes*. Brainy Quote.com, Brainy Media Inc.
https://www.brainyquote.com/quotes/karl_popper_392934 (consulté le 13 novembre 2018).

- Preiss, A. & Aubrit J.-P. 1994. *L'explication littéraire et le commentaire composé*. Paris : Armand Colin.
- Propp, V. 1970. *Morphologie du conte*. Paris : Seuil.
- Proust, M. 1987. *À la recherche du temps perdu, La prisonnière*. Paris : Gallimard, t 3. pp. 878-879.
- Rabau, S. 2001. *L'intertextualité*. Paris : Flammarion.
- Rachid M. 1984. *L'honneur de la tribu*. Paris : Robert Laffont.
- Rastier, F. 1995. *L'analyse thématique des données textuelles*. Paris : Didier Érudition.
- Remacle, L. 1984. *La différenciation des géminées mm, nn en mb, nd. Sur l'étymologie des termes landon et flamber et des toponymes hambe ; hamba*. Paris : Belles Lettres.
- Reuter, Y. 1991. *Introduction à l'analyse du roman*. Paris : Bordas.
- Revel, F. 2006. François Revel : L'homme libre. Interview accordée à Laurent Theis pour *Le Point*, du 30 mars 2006.
- Rey-Debove, J. & Rey, A. (dir.). 2004. *Le Nouveau Petit Robert. Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*. Paris : Dictionnaires Le Robert-SEJER.
- Rey-Debove, J. & Rey, A. 2010. *Le nouveau Petit Robert. Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*. Paris : Dictionnaires Le Robert-SEJER.
- Ricard, A. 1981. Préface à « Texte moyen et texte vulgaire: Essai sur l'écriture en diglossie ». doctorat d'État Bordeaux III, Lille-Thèses.
- Ricard, A. 1987. *Naissance du roman africain : Félix Couchoro (1900-1968)*. Paris : Présence africaine.
- Ricard, A. 1995. La libération de la parole en Afrique francophone. In A. Wynchank & P.-J. Salazar, *Afriques imaginaires : Politique, Regards réciproques et discours littéraires du 17^e - 20^e siècles*. Paris : L'Harmattan, p. 92.
- Richard, C. 1992. Le renouveau d'une écriture. *Notre Librairie*, octobre-décembre 111 : 18.
- Richard, J.P. 1961. *L'univers imaginaire de Stéphane Mallarmé*. Paris : Seuil.
- Ricœur, P. 1991. *Temps et récit II*. Paris : Seuil.

- Ricœur, P. 1991. *Temps et récit III*. Paris : Seuil.
- Riffaterre, M. 1979. *La production du texte*. Paris : Seuil.
- Rouch, A. & Clavreuil, G. 1998. *Littératures nationales d'écriture française. Afrique noire. Caraïbes et Océan Indien*. Paris : Bordas.
- Rudo, G.B. 2004. Alienation, gender and institutional culture at the University of Zimbabwe, these Master 1, University of Zimbabwe.
- Ryan, G.W. & Bernard, H.R. 2003a. Techniques to identify themes. *Field Methods*, 15(1) : 85-109.
- Ryan, G.W. & Bernard, H.R. 2003b. Le renouveau d'une écriture. *Notre Librairie*, octobre-décembre 111 : 18.
- Ryan, M.-L. 1988. À la recherche du thème narratif. *Communication*, 47(1) : 23-39.
- Sadji A. 1953. *Maïmouna, petite fille noire*. Dakar : Les Lectures faciles, coll. « Le livre de poche ».
- Sagnes, G. 1969. *L'ennui dans la littérature française de Flaubert à Laforgue*. Paris : Armand Colin.
- Saïd, E.W. 1996. *Des intellectuels et du pouvoir*. Paris : Seuil.
- Saldana, J. 2009. *The coding manual for qualitative researchers*. London : Sage.
- Salon, A. 1978. *Vocabulaire critique des relations culturelles internationales dans les domaines culturel, scientifique et de la coopération technique*. Paris : La Maison du Dictionnaire.
- Samuels, R.J. 1977. *Political development [proceedings]*. Lexington, Mass : Lexington Books.
- Santerre-Sarkay, S. 1990. *Théorie de la littérature*. Paris : PUF, coll. « Que Sais-je ? ».
- Sarrault, A. 1923. *La mise en valeur des colonies françaises*. Paris : Payot.
- Sartre, J.-P. 1948. Orphée noir. Préface à *L'Anthologie de la nouvelle poésie nègre de langue française* de Senghor (L.S.). Paris : PUF.
- Sartre J.-P. & Benny L. 1991. *L'espoir maintenant : Les entretiens de 1980*. Lagrasse : Éditions Verdier.

- Sassine, W. 1979. *Le jeune homme de sable*. Paris : Présence Africaine.
- Sembene, O. 1960. *Les bouts de bois de Dieu*. Paris : Le livre contemporain.
- Sembene, O. 1965. *Le mandat, précédé de Vehi-Ciosane*. Paris : Présence africaine.
- Sembene, O. 1973. *Xala*. Paris : Présence africaine.
- Sembene O. 1980. *L'harmattan*. Paris : Présence africaine.
- Sembene, O.1981. *Le dernier de l'empire*. Paris: L'Harmattan.
- Senghor, L.S. 1945. *Chants d'ombre. Œuvre Poétique*. Paris : Éditions du Seuil. pp. 36-37 ; 125-149.
- Senghor, L.S. 1948. *Anthologie de la nouvelle poésie nègre et malgache de langue française*, précédée d'*Orphée noir* par Jean-Paul Sartre. Paris : PUF.
- Senghor, L.S. 1948. *Hosties noires*, in *Œuvre Poétique*. Paris : édition Citée, p. 58.
- Senghor, S.L. 1956. *Éthiopiennes*. Paris : Seuil.
- Senghor, S.L. 1959. Éléments constitutifs d'une civilisation d'inspiration négro-africaine. *Présence Africaine*, février-mai ,n° spécial 24-25 : 249-279.
- Senghor, L.S. 1964. *Liberté 1. Négritude et humanisme*. Paris : Éditions du Seuil.
- Senghor, L.S. 1980. *La poésie de l'action*. Paris : Stock.
- Senghor, L.S. 1988. *Ce que je crois*. Paris : Grasset.
- Senghor, L.S.1990. *Œuvres poétiques*. Paris : Édition du Seuil.
- Senghor, S.L. 1990. Comme les lamantins vont boire à la source. *Postface à Éthiopiennes*. In *Œuvre poétique*, Paris : Édition du Seuil, p. 31.
- Senouvo A.Z. 1988. Aux sources de la création. *Notre Librairie : Revue de Livre*, 98 : 22.
- Shank, G.D. 2001. *Qualitative research: a personal skills approach*. s.l.: Prentice Hall.
- Silverman, D. 1999. *Doing qualitative research: a practical handbook*. Thousand Oaks, CA: Sage Publications.
- Simba, A.1970. *Conte et chantefable ngbaka-ma'bo*. Paris : Seuil.

- Smekens, W. 1987. Thématique. In M. Delcroix & F. Hallyn (dir.), *Introduction aux études littéraires : Méthodes de textes*. Bruxelles : Duculot, pp. 96-112.
- Socé, O. 1935. *Karim*. Paris : Nouvelles éditions latines.
- Socé, O. 1964. *Mirages de Paris*. Paris : Nouvelles éditions latines.
- Sow, A.I. 1977. *Langues et politiques des langues en Afrique noire*. Paris : Unesco.
- Sow, C.C. 1983. *Cycle de sécheresse*. Paris: L'Harmattan.
- Stafford, A. 2014. La « Francophonie » chez soi ? Dialectique littéraire de la colonisation linguistique interne. In C. Claude & L. Daniel. (dir.), *Perspectives européennes des études littéraires francophones*. Paris : Honoré Champion, pp. 26-43.
- Stewart, P. & Delon, M. 2009. *Le second triomphe du roman du XVIIIe siècle*. Oxford : Voltaire Fondation.
- Strauss, A. & Corbin, J. 1998. *Basics of qualitative research: techniques and procedures for developing grounded theory*. 2nd ed. Thousand Oaks, CA: Sage Publications.
- Tansi, S.L. 1989. Locataire de la même maison, propos recueillis par Michèle Zaleski. *Diagonales*, 9.
- Tardits, C. 1958. *Porto Novo : Les nouvelles générations africaines entre leurs traditions et l'Occident*. Paris : Mouton & CO.
- Tati-Loutard, J.-B. 1974. *Les normes du temps*. Kinshasa : Éditions du Mont noir ; réédition. Paris : Hatier, coll. « Monde Noir Poche », 1989.
- Tempels P. 1945. *La philosophie bantoue*. traduit du néerlandais par A. Rubbens. Nouvelle édition revue par l'auteur, Paris : Présence africaine, 1949. *Niam M'Paya*, Élisabethville, Lovania. pp. 7-12.
- Tempels, P. 1961. *La philosophie bantoue*. Paris : Présence africaine.
- Theveau, P. & Lecomte, J. 1989. *La dissertation littéraire par l'exemple*. Paris : Classiques Roudil.
- Terrasse, J. 1999. *Le temps et l'espace dans les romans de Diderot*. Oxford : Voltaire Fondation.
- Thomas, A.V. 1971 (dir.). *Dictionnaire des difficultés de la langue française*. Paris : Librairie Larousse, édition revue et corrigée.

- Tonnet-Lacroix, E. 1991. *Après-guerre et sensibilités littéraires*. Paris : Publications de la Sorbonne.
- Trenard, L. 1987. La révolution française, Source d'histoire immédiate. In *L'inscription de l'histoire littéraire dans les œuvres directement ou indirectement inspirées par la révolution française*. Collectif. Paris : Les Annales littéraires de l'Université de Besançon, coll. « Les Belles lettres ».
- Tsoungui, F. 1985. *Comprendre Sous l'orage de Seydou Badian*. Issy Les Moulineaux : Saint-Paul.
- Valette, B. 1985. *Esthétique du roman moderne : Le roman en France ; XIXe-XXe siècles*. Paris : Éditions Fernand Nathan.
- Valette, B. 1992. *Le roman : Initiation aux méthodes et techniques modernes d'analyse littéraire*. Paris : Éditions Nathan.
- Valette, B. 1993. *Esthétique du roman moderne*. Paris : Éditions Nathan.
- Van Dijk, T.A. 1981. Le texte : structures et fonctions. In M. Angenot, J. Bessier, D. Fokkema & E. Kushner (dir.) 1989, *Théorie littéraire : problèmes et perspectives*. Paris : PUF, pp. 64-91.
- Viatte, A. 1980. *Histoire comparée des littératures francophones*. Paris : Éditions Fernand Nathan.
- Vincent, D. 1997. Anti-intellectualisme et intellectuels pendant l'affaire Dreyfus. Les anti-intellectualismes. *Mil Neuf Cent*, 15(1997) : 69-83.
- Watan, L. 2001. *Langues, culture et traduction*. Alger: University Press.
- Weber, J.-P. 1961. *Genèse de l'œuvre poétique*. Paris : Gallimard.
- Weber, J.-P. 1963. *Domaines thématiques*. Paris : Gallimard.
- Weber, J.-P. 2006 [1966]. L'analyse thématique : hier, aujourd'hui, demain. *Études Françaises*, 2(1) : 29-72.
- Werewere-Liking, G. 1984. *Littérature négro-africaine : une vision de Kaïdara d'Hampâte-Ba*. Abidjan, Dakar, Lomé : Les Nouvelles Éditions Africaines.
- Werewere-Liking, G. 2004. *La mémoire amputée : Mères Noja et Tantes Roz*. Abidjan : Nouvelles Éditions ivoiriennes.

- Wolcott, H.F. 1994. *Transforming qualitative data: description, analysis and interpretation*. Thousand Oaks, CA: Sage Publications
- Wolf, N. 1990. *Le peuple dans le roman français de Zola à Céline*. Paris : PUF.
- Zabus, C. 1992. Le palimpseste de l'écriture ouest-africaine francophone. In C. Bouygues (dir.), *Texte africain et voies/voix critiques : Littératures africaines (Maghreb, Afrique noire, Antilles, Immigration)*. Paris : L'Harmattan, pp. 171-184.
- Zahan, D. 1970. *Religion, spiritualité et pensée africaines*. Paris : Payot.